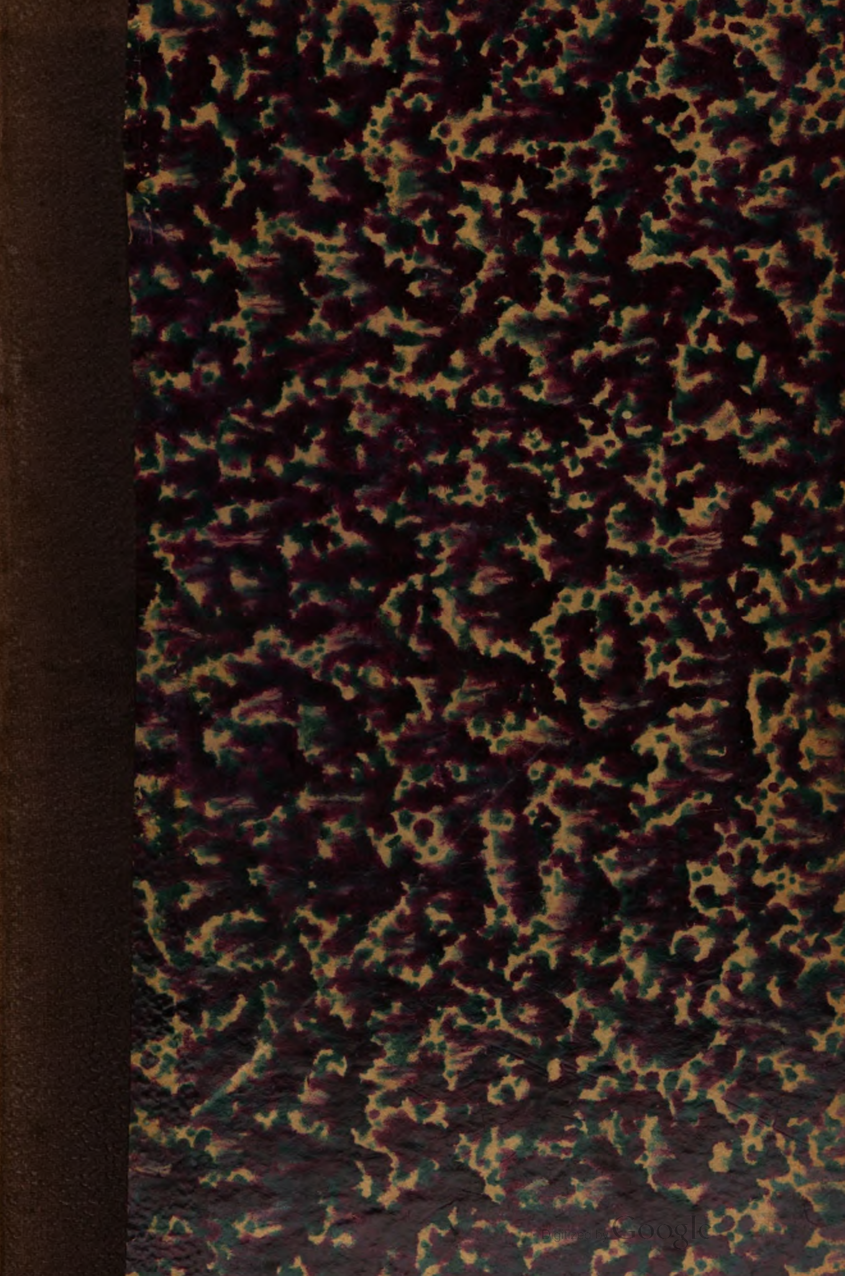
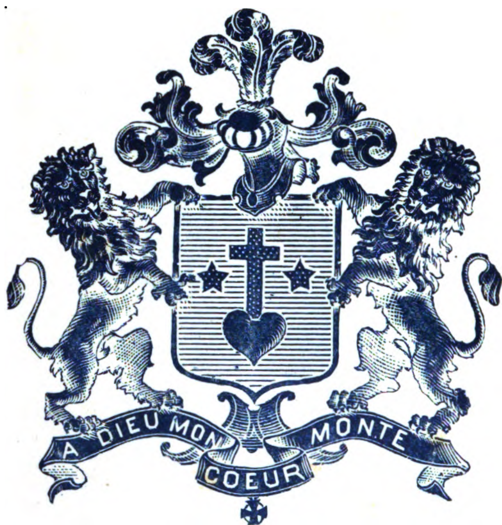
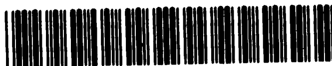



A DIEU MON
COEUR
MONTE





L'ÉDUCATION

PROGRESSIVE

OU

ÉTUDE DU COURS DE LA VIE

I

CORBEIL. — TYP. ET STÉR. DE CRÉTÉ.

L'ÉDUCATION

PROGRESSIVE

OU

ÉTUDE DU COURS DE LA VIE

PAR

MME NECKER DE SAUSSURE

PRÉCÉDÉE

D'UNE NOTICE SUR LA VIE ET LES ÉCRITS DE L'AUTEUR.

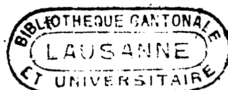
Cette vie n'a quelque prix que si elle sert
à l'éducation religieuse de notre cœur.
Mme DE STAEL.

4e ÉDITION

TOME PREMIER

PARIS
GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, ET PALAIS-ROYAL, 215

1864



NOTICE

SUR

LA VIE ET LES ÉCRITS

DE

MME NECKER DE SAUSSURE

Madame Albertine Necker de Saussure, née à Genève en 1766, était fille de M. Bénédict de Saussure, qui a laissé un si grand nom dans les sciences; elle fut élevée sous les yeux de son père, et M. de Saussure, frappé bientôt des dons heureux qu'annonçait cette jeune intelligence, prit plaisir à en suivre le progrès.

Pour qui regarde aujourd'hui la méthode puissante, mais froide et réservée, que suivent les sciences physiques, il ne semble pas qu'elles offrent la meilleure école pour développer harmonieusement les forces intellectuelles d'un enfant; et un savant, accoutumé à la précision de cette marche, ne paraît pas propre à guider l'essor nécessairement irrégulier des facultés qui s'éveillent à la vie, et qu'anime une impatiente curiosité. Mais, bien que M. de Saussure eût à un haut degré le génie de l'observation scientifique, les procédés rigoureux de cette méthode n'avaient pas envahi tout son esprit; il restait un homme d'une imagination vive et poétique, et c'est cet équilibre heureux et rare de dispositions presque contraires qui présida à l'éducation de sa fille. Il ne regardait pas seulement les œuvres de la nature d'un œil attentif et pénétrant; il était aussi profondément sensible à la magnificence et à l'harmonie de l'ensemble, et tous les phénomènes qu'il avait comptés, pesés, mesurés, gardaient pour lui leur admirable prestige. Ses ouvrages témoi-

gnent de cette sensibilité délicate et intelligente qui survit à un examen détaillé : il va pesant l'air à toutes les hauteurs, cherchant les lois sous lesquelles tombe la neige et grondent les vents ; il semble n'apporter là qu'une curiosité sagace, et pourtant il s'émeut de toute cette sauvage grandeur des montagnes ; il sait que ces solitudes recèlent plus de secrets que n'en atteindra jamais la sagesse humaine. Une connaissance supérieure des lois du monde physique n'avait pas produit sur lui l'effet qu'en éprouvent beaucoup de savants ; il ne cessait point de sentir la nature pour l'avoir étudiée plus sévèrement qu'un autre ; car quelques mots de plus, déchiffrés dans ce livre mystérieux, ne le doivent pas rendre moins éblouissant pour des yeux mortels.

L'éducation des enfants de M. de Saussure ne fut donc point dirigée dans le sens exclusif de la méthode scientifique ; cette méthode, appliquée à tout, rétrécit plus les intelligences qu'elle ne les éclaire ; l'imagination y perd ses dons les plus riches, et l'entendement même les forces naturelles dont la Providence l'a animé.

Il laissait grandir librement l'esprit de ses jeunes disciples, regardant venir à eux les connaissances et la vérité par tous les chemins, tantôt dirigeant les premiers élans de leur imagination, tantôt les rendant attentifs à des explications précises qui donnent le goût et le besoin de la clarté dans la pensée ; tout d'ailleurs, dans le cours habituel de la vie, servait de texte à d'aimables leçons : la physique, l'histoire naturelle trouvaient leur place à chaque incident de la nature, soit que par un jour d'été le tonnerre grondât sur les montagnes, soit qu'une volée d'oiseaux de passage vînt s'abattre sur les bords du lac, ou que le mont Blanc se revêtît d'une teinte de pourpre après que le soleil était descendu derrière le Jura ; l'activité de l'intelligence était doucement et incessamment entretenue, et l'ardeur de l'étude se mêlait à la contemplation de la nature.

Dans le cours de cette éducation, M. de Saussure mit de bonne heure entre les mains de sa fille une foule d'ouvrages qui auraient pu sembler fort au-dessus de son âge ; il se plaisait à la voir aux prises avec les difficultés qu'elle rencontrait dans ses lectures ; il exigeait alors des efforts et montrait tour à tour beau-

coup de joie ou un peu d'hmeur, selon que la jeune fille lui rendait un compte plus ou moins exact des livres qu'elle étudiait. Elle ne tarda pas à s'associer aux travaux de son père; son intelligence prompte et forte suivait avec une tendre admiration une pensée plus puissante, et la vivacité de son affection donnait des ailes à son esprit.

On a beaucoup exagéré, surtout de nos jours, l'idée que dans l'instruction des jeunes gens il faut marcher pas à pas, du connu à l'inconnu, sans franchir les intermédiaires; assurément, quand il est employé avec mesure, le procédé analytique est excellent, même pour les enfants; mais son emploi exclusif rend les esprits pesants, et affaiblit le jeu d'un instinct secret, qui va souvent plus loin et plus rapidement, et qu'il faut entretenir aussi. C'est à tort qu'on a peur des idées qui dépassent un peu la portée des enfants; ce sont des germes qui se développeront plus tard sous l'activité libre de leur réflexion; dans le mouvement incessant de leur pensée, ils trouveront tout à coup la liaison qui leur avait échappé. A-t-on remarqué que ces leçons où tout s'enchaîne avec la précision géométrique, où tout est clair comme le jour et réduit juste à la hauteur de l'intelligence d'un enfant, formassent des esprits bien actifs et bien étendus? Ils sortent de cet enseignement avec une petite raison arrogante, dédaigneuse de tout ce qui ne leur est pas démontré. Il faut, et même de bonne heure, apprendre à l'intelligence à voler aussi bien qu'à marcher. Comment l'enfant parvient-il à comprendre le mécanisme du langage et toutes les finesses de la parole? Il s'en sert bien longtemps avant d'être capable d en rendre compte, et il deviendrait stupide, si l'on n'usait avec lui que d'une langue dont il entendît exactement tous les termes. Cette divination qui lui fait saisir presque en naissant les lois si compliquées du langage, il la faut laisser s'exercer dans tout le champ de l'instruction.

Mademoiselle de Saussure n'avait guère plus de sept ans quand son père fit avec sa famille un voyage en Italie. Ses petites études ne furent point interrompues; les leçons se continuaient en voiture, dans les auberges, comme à la maison. M. de Saussure, qui savait le prix du temps, tenait à ce que ses enfants apprissent à *s'établir dans un quart d'heure*. Toute sa vie,

madame Necker garda cette habitude d'épargner le temps, de ne pas le laisser s'écouler sans en tirer parti ; elle prit toujours sur chaque journée un certain nombre d'heures consacrées à des occupations déterminées et régulières. Les mêmes travaux, repris chaque jour, la reposaient des incidents de la vie et du train du monde ; et dans cette uniformité animée elle gardait plus facilement la sérénité de l'âme.

Ce que produisit sur un être si jeune la vue de l'Italie, elle-même, sans doute, ne le savait pas. Il ne lui resta de distinct de tout ce voyage qu'un vif désir de revoir ce brillant pays ; un air plus doux, les rivages riants de la mer, de beaux monuments et de grandes solitudes étaient les seules images qu'elle vît clairement dans son souvenir avant de retourner en Italie. Mais tout ce qui nous frappe à l'entrée de la vie, sans garder une forme déterminée, demeure comme le trésor de l'imagination ; chacun sent que c'est au fond des années oubliées qu'il vient instinctivement pour chercher les nuances et les images qui lui servent à traduire les impressions présentes ; dès l'âge le plus tendre, se fixent dans l'âme les couleurs qui se refléteront sur toute la vie intérieure ; vives ou tristes, sombres ou brillantes, rien dans l'avenir ne les effacera, et elles teindront tout le cours des pensées. Ainsi, quand Byron peint les paysages de la Grèce, la ligne ardente des montagnes du Péloponèse paraît se dessiner sur les horizons mélancoliques du Nord ; et pour cet enfant rêveur qui avait regardé courir les nuages au-dessus des tours de Neustadt, la lumière garde encore dans les plaines de l'Orient quelque chose de la tristesse d'Ossian.

A Naples, M. de Saussure, que sa renommée fit accueillir avec distinction par la famille royale, conduisit un jour sa jeune fille au palais ; la pauvre petite récita, d'abord tout en tremblant, je ne sais quelle fable qu'on lui demanda ; puis, s'apprivoisant peu à peu, elle répondit à une foule de questions avec bonne grâce et avec une intelligence au-dessus de son âge ; elle fut fort louée ; mais il ne lui resta de ces succès à la cour de Naples qu'une mémoire vague, où ces grandes figures de princes qui s'émerveillaient de son esprit se confondaient avec le mouvement étourdissant de la ville, les eaux du golfe et ses îles.

Elle grandissait au milieu des plaisirs tranquilles d'une vie

heureuse, et quelques voyages sont les seuls événements qui aient interrompu la riante monotonie de sa première jeunesse. Sa famille a retrouvé parmi ses papiers une partie d'un journal qu'elle tint régulièrement depuis sa première enfance jusque vers dix-sept ans. Elle se borne presque toujours à y inscrire les livres qu'elle a lus, la suite de ses leçons, l'itinéraire de ses voyages, les noms des personnes qu'elle a vues; elle n'avait nul empressement de montrer son esprit; bien que son intelligence eût pris un essor remarquable, l'affection qu'elle portait à son père absorbait tout le reste; le plaisir de le comprendre, de partager ses pensées, suffit longtemps à son activité, sans retour sur elle-même, sans songer à sa distinction personnelle, peut-être sans la sentir encore.

L'observation autorise d'ailleurs à croire que le développement complet des facultés supérieures est plus lent qu'on ne l'imagine communément. Elles trahissent déjà leur force, qu'au dedans il reste encore un certain malaise et un manque d'équilibre: l'esprit, entrevoyant encore plus d'idées qu'il n'en peut atteindre et éclaircir, demeure longtemps dans une sorte de timidité: il ne sait que penser de lui-même, et il soupçonne plus de choses qu'il ne saurait en exprimer clairement. Cette disposition ne doit-elle pas entretenir la défiance de soi jusqu'à ce que l'âme, ayant acquis toute son énergie, mette l'ordre dans ce riche chaos: ce n'est qu'à son midi que le soleil pénètre dans tous les replis des vallées que forment les Alpes.

Jusqu'à son mariage, mademoiselle de Saussure vécut donc sans empressement pour le monde, et comme à l'ombre de son père. Elle étudiait et se plaisait à rêver sur ses études qui s'étendaient progressivement; elle aimait la littérature italienne, et elle en connut bien tous les grands écrivains; elle remonta plus haut: la langue latine lui devint assez familière pour sentir vraiment le charme de l'antiquité. Elle put bientôt aussi lire dans leurs langues Shakspeare et Klopstock; tout le cercle de l'horizon littéraire se développait sous ses yeux; en même temps, les sciences naturelles n'avaient garde d'être oubliées: la minéralogie, la botanique, chaque branche de l'histoire naturelle, ont été pour elle une source d'intérêt dans tout le cours de sa vie, et personne ne sut mieux qu'elle gouverner sa pensée avec

méthode et avec ardeur à travers cette variété d'occupations.

A dix-neuf ans, en 1785, elle épousa M. Jacques Necker, capitaine de cavalerie dans Royal-Allemand. M. Necker quitta le service aussitôt après son mariage: il avait dans le caractère une impétuosité qui rendait sa parfaite bonté plus touchante; ce qu'il mettait de passion dans ses idées animait la vie autour de lui, sans jamais la troubler; il se livra à l'étude des plantes, et les connaissances étendues qu'il acquit le firent appeler, sous l'empire, à une chaire de botanique à l'Académie de Genève. Son activité d'esprit se porta également sur les problèmes de la chimie appliquée, et on lui doit des découvertes sur l'art de fabriquer le platine; il introduisit à Genève l'emploi des presses lithographiques dont il perfectionna les procédés. Quand la chute de l'empereur Napoléon laissa Genève à son indépendance, M. Necker prit parti dans les questions qui s'élevèrent au sein du gouvernement nouveau. L'agitation et les malheurs de vingt-cinq années qui avaient précédé l'avaient plus frappé que la grandeur imposante qui s'y était mêlée, et il avait conçu sans doute trop de défiance contre les nouveaux systèmes de liberté publique. Appelé plusieurs fois comme syndic à participer au gouvernement de son pays, ses opinions furent toujours très-tranchées dans le sens exclusif de l'ordre et des traditions. Dans les débats où s'engagèrent les partis durant les premières années qui suivirent la restauration de Genève, il montra la loyauté de son caractère et aussi l'invincible fixité de ses sentiments politiques. Ces opinions par trop absolues aux yeux de madame Necker soulevaient quelquefois de vives discussions; mais jamais l'affection mutuelle ne fut un moment troublée par ces orages qui passaient dans la région des théories.

Genève ressentit sans doute de bonne heure le mouvement d'idées qui agitait la France à la fin du siècle dernier, elle n'en reçut pourtant pas la même influence. Madame Necker vécut peu à Paris, et c'est de Genève qu'elle jugea les systèmes et les événements qui se succédèrent dans notre pays. Il est facile de retrouver dans ses écrits l'influence d'une vie plus retirée et d'une société moins troublée que celle de Paris. A notre avis, il a mieux valu pour la gravité et l'originalité de son talent qu'il en fût ainsi.

Il est vrai, dans les grands centres de civilisation, les esprits sont frappés de plus d'idées à la fois, et s'ils n'ont pas beaucoup d'ardeur naturelle, cette vie qui fermente autour d'eux les provoque à penser. Le concours de tant de sentiments, de vues et d'intérêts divers, continuellement aux prises, donne l'entente de ce qui plaît au grand nombre, et développe les qualités nécessaires pour traiter avec les hommes, pour accommoder les pensées à la mesure moyenne des intelligences; mais en même temps il n'est pas douteux que les grands foyers de civilisation et d'activité politique diminuent l'énergie du sentiment moral; on y voit passer si vite les opinions qu'on y professait tout à l'heure d'un ton si parfaitement dogmatique, les maximes s'y conforment avec tant de promptitude aux exigences de la conduite, le flux et le reflux des passions de chaque jour se joue si hardiment de toutes les vérités, que l'esprit le plus intrépide et le plus enthousiaste se trouble et se décourage à ce spectacle; cet être bizarre qu'on nomme le monde, dont les formes varient, mais dont la force est à peu près toujours la même, atteint chacun dans les régions de l'âme qui sont en apparence les plus inaccessibles à l'influence extérieure; il agit sur la manière de sentir comme sur la façon de penser; il dérobe à chacun une partie de sa propre nature pour l'animer de l'esprit mobile de la foule. Je ne vois pas que les temps les plus anarchiques, au premier aspect, soient exempts de cet esclavage: l'excentricité devient aussi une mode, et peut-être la plus monotone de toutes, car l'extravagance est ce qu'il y a de moins varié. Qui peut s'assurer d'avoir l'esprit assez robuste pour résister à ce joug? L'empire du monde n'inspire le talent que par la préoccupation du succès, il tourne en dehors toutes les facultés, et si le foyer intérieur n'est pas d'une ardeur extrême, il pâlit promptement. Je sais que Racine n'avait pas besoin de l'isolement pour contempler, comme dans une glace limpide, les traits les plus purs de l'antiquité grecque; je sais que Rousseau, dans le bruit de Paris, et presque dans les salons des encyclopédistes, se recueillait assez pour voir le soleil se lever sur les sublimes entretiens de son *Vicaire Savoyard*; mais qui peut se rassurer par de si grands noms, et qui me dira toutes les âmes distinguées, tous les esprits marqués d'abord d'une originalité

véritable, que l'influence invisible et toute-puissante du monde a rapidement affaiblis et usées?

L'isolement d'une province a d'autres inconvénients : communément rien n'y stimule les facultés, et les gens supérieurs s'y résignent à rêver, et finissent par entrer doucement dans le cercle des intérêts privés.

Une ville telle que Genève échappait à ces deux extrêmes; là une société restreinte n'agissait pas en souveraine, et toutefois un assez grand nombre d'hommes distingués suivaient de l'œil avec un vif intérêt la marche des idées en Europe. On y pensait librement; rien ne portait despotiquement ni à imiter ni à contredire, ce qui est une autre forme de l'imitation ; on était là sur les bords et non dans le courant du fleuve ; c'était un peuple de spectateurs et de critiques plus ou moins bienveillants.

Depuis les dernières années du dix-huitième siècle, la destinée politique de Genève s'est décidée dans des luttes au milieu desquelles elle ne pouvait prendre une part bien active. Mais, sous les régimes les plus divers, les esprits du moins gardèrent plus d'indépendance qu'ailleurs; ils restèrent toujours dans une neutralité intelligente. Genève est aux portes de l'Italie et dans le voisinage de l'Allemagne ; une foule d'étrangers s'y arrêtent et s'y plaisent dans les relations d'une société polie et éclairée ; beaucoup de Genevois, après avoir passé la première partie de leur vie dans d'autres pays, rapportent chez eux le fruit de leurs études dans les sciences, dans les lettres, ou des connaissances acquises par la pratique des affaires; s'il s'est tenté de notre temps une institution utile sur un point du monde, il se trouve toujours un citoyen de Genève qui a eu occasion d'en suivre le progrès et qui peut en rendre un compte exact ; ces lumières n'affaiblissent pas l'énergie du sentiment patriotique : les Genevois sont fiers avec raison d'appartenir à une petite nation qui a produit tant d'hommes distingués et plusieurs hommes éminents. Si voisins de la France et parlant la langue française, peut-être n'ont-ils pas une bien vive sympathie pour tout ce bruit que fait, même dans son repos, l'esprit toujours agité d'un peuple plus puissant. Leurs jugements sur notre pays ne sont pas quelquefois exempts

d'une hostilité un peu ombrageuse ; mais ce qui domina longtemps dans Genève, ce qui laissa partout un caractère particulier, c'est le génie sévère et sensé du protestantisme : de là sans doute viennent des analogies assez frappantes avec les mœurs de l'Angleterre ; mais, quoi qu'il en soit, jamais législateur n'a laissé sur une cité une plus forte empreinte que n'a fait Calvin sur Genève. Il a donné à ses citoyens la gravité des mœurs, la réserve des manières, une raison sobre et défiante ; ces traits n'ont pu être effacés par les révolutions d'idées. Vainement la philosophie du dix-huitième siècle a, dit-on, pénétré dans la masse de la population ; vainement Ferney fut longtemps à l'horizon comme un brillant météore ; le regard sévère de Calvin semble contenir encore la ville, et arrêter partout la témérité du langage et la licence de la vie.

Vers l'époque où madame Necker entra dans le monde, Genève voyait s'élever une génération d'hommes remarquables dont beaucoup ont acquis depuis, même hors de leur pays, une juste renommée : parmi eux, M. de Candolle devait bientôt mettre son nom à côté des noms les plus illustres dans l'ordre des sciences naturelles ; M. Pictet jetait sur l'exposition des lois les plus compliquées de la physique une clarté vive et pure comme le bon sens ; M. de Châteauvieux, l'auteur des *Lettres sur l'Italie*, examinait la société avec un sens exquis, et les événements du monde politique avec un jugement profond, esprit modeste et brillant qui unissait le sang-froid et la raison tranquille d'un philosophe au tour d'imagination le plus heureux, et qui, dans la vie politique comme dans la vie privée, fut animé seulement de passions bienveillantes ; M. Dumont dont les écrits ont reproduit les idées de Bentham, en leur prêtant plus de force et d'enchaînement, consacrait, par une singularité piquante, aux arides systèmes de l'utilité une âme désintéressée et uniquement préoccupée du bien public ; et telle est la force des sentiments généreux, qu'emprisonnés dans cette doctrine étroite, ils ont porté de bons fruits, et que M. Dumont est un des hommes dont l'influence a été le plus salutaire à Genève ; M. Prévost, à la fois passionné pour les sciences physiques et pour la philosophie, découvrait les lois du calorique rayonnant et popularisait la philosophie écossaise par d'excellentes tra-

ductions de ses meilleurs écrivains : il défendait avec force et mesure l'indépendance de la raison, tandis que M. Cellérier, dans la chaire, enseignait la morale avec l'autorité sévère et persuasive de l'Évangile ; M. de Sismondi commençait ses longs travaux où il mit une profonde érudition au service d'une philosophie sérieusement appliquée au bonheur de l'espèce humaine ; il a raconté avec une tristesse éloquente les vicissitudes de la liberté italienne, et la France lui doit le tableau le plus vaste et le plus complet de ses annales : littérature, histoire, philosophie, économie politique, sa pensée sans repos a cherché partout de nouvelles routes, et s'il s'est parfois égaré dans ses études sur les institutions politiques, c'est pour n'avoir pu se résigner pour les hommes à la dure loi qui les condamne à souffrir ; un patricien bernois, M. de Bonstetten, prenait aussi place dans cette société : enthousiaste, érudit, novateur, écrivain brillant et ingénieux, sans souci de sa réputation littéraire, avec la négligence et la vivacité impétueuse d'un enfant, il prodiguait les pensées fines et semblait guidé par d'heureuses images dans le champ désert des abstractions. Le voisinage de Coppet contribuait à animer ces esprits d'élite, et la flamme de l'intelligence, l'ardeur des pensées généreuses, y donnaient à tous une impulsion nouvelle.

C'est dans cette société que s'écoula la vie de madame Necker. Elle n'eut point d'efforts à faire, il ne fallut rien négliger des soins de la vie de famille, qui, à ses yeux, passaient avant tout, pour se trouver vite à la place qui lui appartenait : il n'était guère possible qu'elle ne fixât pas promptement l'attention par cet esprit ferme et étendu qui cherchait sans cesse, dans tous les ordres d'idées, le grand jour, la liaison rigoureuse, le point de vue le plus élevé. Souvent, dans la conversation des femmes les plus spirituelles, la vivacité des images et des sentiments couvre comme d'un voile brillant des notions un peu confuses ; beaucoup de savoir et une rare puissance de méditation donnaient plus d'autorité à l'entretien de madame Necker ; ses facultés avaient un degré de force et d'élasticité peu communes, et elle les pouvait porter rapidement d'un sujet à un autre ; elle mettait dans les discussions une sorte de passion sérieuse, exempte de toute aigreur, qui excitait fortement l'intérêt : on

aurait pu trouver peut-être quelque chose de trop soutenu dans la fermeté élégante de son discours, si des saillies d'une gaieté aimable n'eussent traversé la suite de ses idées. Des traits nobles et graves, un regard pénétrant, mais d'une douceur très-grande, allaient bien à cette nature forte et sérieuse. On se sentait bientôt à l'aise auprès d'elle, à voir l'extrême intérêt que les pensées des autres et leurs impressions lui inspiraient : si, pendant qu'on causait autour d'elle, elle tombait tout à coup dans la rêverie, c'est qu'un mot dit en passant l'avait saisie, et elle sortait de cette apparente distraction en étendant et fécondant ce qui avait passé inaperçu ; c'est un grand charme que la curiosité bienveillante pour les idées d'autrui ; elle excite à penser, et c'est par là seulement que la conversation devient réellement un plaisir. Madame Necker cherchait à se mettre en accord avec les autres, à nouer tous les fils épars, pour ainsi dire, à concilier tout dans la vérité ; cependant cette disposition était balancée par une indomptable franchise ; dès que, de près ou de loin, les questions prenaient à ses yeux une importance morale, aucune puissance humaine ne l'eût empêchée de soutenir ce qu'elle croyait ; mais, à travers cette véhémence, les sentiments bienveillants restaient inébranlables, et nulle amertume contre les personnes ne se mêlait à cet entraînement pour la vérité.

Un esprit si animé peut rendre la société et le mouvement de la conversation de plus en plus nécessaires, ou, au contraire, faire recourir souvent à la solitude. La passion de convaincre, d'agir, de faire triompher ses opinions, peut retenir dans le monde les esprits les plus sérieux et leur faire enfin un besoin de son agitation. Mais si l'âme n'a pas cette impulsion puissante et continue qui maintient l'harmonie au dedans en dépit de tout, il faut s'éloigner de temps en temps pour se reprendre, et, si l'on peut dire, pour remettre l'ordre en soi. Madame Necker n'était certes pas sceptique, mais, en s'animant dans la discussion, son intelligence prompte et hardie lui suscitait une foule de questions à quoi elle ne savait d'abord que répondre : c'était même un contraste singulier que de voir par moments la force de ses convictions aux prises avec les objections que la sincérité énergique de son esprit lui faisait apparaître, et qu'elle

exprimait comme le reste, parce qu'elle était vraie avant tout; un peu de solitude la remettait à l'aise avec elle-même; mais il lui fallait tout ce qui maintient l'esprit en repos, en assurant à la fois chaque partie de l'édifice des croyances, les longues chaînes d'idées, les contemplations tranquilles qui laissent l'eau se calmer et l'image de la vérité s'y reproduire tout entière; sous ce rapport, le spectacle de la nature lui fut toujours un puissant secours, et cette sagesse et cette grandeur, qu'aucune langue ne saurait traduire, semblaient par un secret accord calmer sa pensée un moment inquiète.

C'est surtout dans ses méditations solitaires que se forma chez elle une philosophie vraiment religieuse qui s'unit de plus en plus intimement, chaque année de sa vie, à la mystérieuse simplicité du christianisme. Elle était bien éloignée de cette disposition à peu près générale en nos jours, qui se fait comme un jeu de l'exercice de l'intelligence et la porte nonchalamment, avec témérité et indifférence, sur les plus terribles questions, sur les problèmes où tout l'avenir de chacun est engagé. Qu'il s'agît de haute philosophie ou de religion, elle y pensait comme à sa propre affaire, et le rapport de toutes choses à la destinée humaine la frappait et l'occupait avant tout. En effet, il est une façon leste de chercher le vrai pour lui-même, comme on dit aujourd'hui, c'est-à-dire sans se soucier des résultats, qui égare plus qu'elle ne sert; car ici une apparente liberté conduit à des folies. Non, la soif de la vérité n'est pas cette recherche insolente qui se dépouille de tout intérêt humain! peut-être même n'y a-t-il d'autre guide pour trouver la vérité que le désir et le besoin de s'y soumettre. Si l'âme n'est point inquiète du résultat, l'intelligence ne procède point avec rigueur : celui-là travaille ou trop mollement ou trop hardiment qui ne travaille point pour soi; aussi trouvez-vous toujours quelque chose d'inconsistant dans les théories purement spéculatives sur la destination de l'homme et sur les problèmes qui s'y rattachent. Dans ces efforts, la pensée n'a point de centre, et rien n'est régulièrement ordonné : on erre sur la foi d'une métaphysique orgueilleuse et incertaine; la pierre de touche de la vérité est dans les profondeurs d'une volonté droite; sans les lumières de l'esprit cette volonté peut errer, mais sans cette volonté l'esprit

s'égare dans les questions en apparence les plus éloignées de la morale pratique. La résolution de vivre selon la règle et de se conformer aux lois divines prépare à les découvrir. Il faut se garder de prendre sous ce rapport l'indifférence pour le détachement : par le détachement on devient une pièce intelligente de l'ordre général ; la curiosité frivole, au contraire, sous prétexte de désintéressement, erre à l'aventure sur une mer infinie, et c'est alors qu'il apparaît clairement que, pour trouver le vrai, il faut chercher le bien.

Madame Necker perdit M. de Saussure en 1798. — Cet homme d'une intelligence si vive et si énergique s'était affaissé avant le temps sous le poids des fatigues et des travaux. Dans la douleur où cette mort plongea sa fille, après plusieurs années passées à suivre tristement le déclin de grandes facultés, elle avait besoin de retremper ses forces : elle trouva dans madame de Staël, qui était sa parente, tous les soins de l'amitié la plus ingénieuse à la relever de son abattement. C'est dans ces pénibles circonstances que devint plus intime encore ce commerce affectueux d'esprits supérieurs, bienveillants, passionnés pour le bien, qui, après la mort de madame de Staël, fut renoué par ses enfants, et que les coups répétés de la mort ont pu seuls interrompre.

Dans les années de la jeunesse de madame de Staël et de madame Necker, les entretiens de ces deux personnes si dignes de s'entendre avaient un degré de vivacité et d'intérêt que rien ne peut rendre aujourd'hui. Alors il semblait que tout ce qu'on imaginait de bien et de beau dût bientôt se réaliser sous le souffle de l'esprit : les tristes suites d'une grande révolution n'avaient pas encore montré comment échouent les plus nobles desseins, comment se brisent les volontés les plus droites et les plus courageuses. Dans l'intimité de la confiance, ces deux jeunes femmes agitaient les plus grands sujets qui puissent occuper l'intelligence. Les idées qui devaient être un jour *Corinne* et l'*Allemagne*, les trésors de pensées et de sentiments, la féerie de l'imagination, jetaient leur éclat sur ces causeries familières. Madame de Staël revenait sans cesse auprès de sa jeune cousine ; elle se plaisait à cet échange de vues qui calmait et dirigeait l'ardeur inquiète de ses pensées. C'était sans

Kant

doute un spectacle attachant que ces deux belles intelligences à l'entrée de la vie, regardant vers l'avenir, l'une déjà paisible et recueillie, l'autre prête à prendre l'essor vers les régions d'où vient l'orage et la lumière et la gloire.

Nitidos convergit ad ortus.

Une triste infirmité commença à repousser pas à pas madame Necker dans l'isolement : elle fut atteinte d'une surdité qui s'accrut progressivement, et finit par la priver de presque tous les agréments qu'elle trouvait dans ses relations ; ce fut pour elle une cruelle souffrance. Rien ne remplace ces mille nuances qui se succèdent rapidement dans une conversation spirituelle et qui forment comme un tableau animé par leur rapprochement : se faire redire les idées, même les expressions, ne rend rien, pas plus que les notes successives d'un air reproduites à de longues distances ne ressemblent à cet air. Son état, qui devint chaque jour plus grave, amena d'abord une grande mélancolie, et toute sa force morale ne put que lui garder beaucoup de douceur contre une si pénible épreuve. Elle suivait d'un regard attristé le mouvement de la conversation qui lui échappait ; néanmoins à la longue, dans les maux qui ne froissent pas directement le cœur, on trouve des ressources cachées qu'on s'étonne de n'avoir pas soupçonnées auparavant. Quand la retraite devint une nécessité pour elle, elle n'en sentit d'abord que la tristesse, mais elle ne resta pas longtemps sans se mettre à l'œuvre et se créer des travaux analogues à sa situation ; car ce fut un des traits de son caractère de n'avoir jamais voulu souffrir, par faiblesse de volonté, plus qu'il n'était nécessaire.

Presque tous ses travaux littéraires ont été suggérés par le besoin de lutter contre quelque chagrin, de détourner sa pensée de quelque triste perspective ; elle a exposé dans son livre sur l'éducation beaucoup de vues pratiques sur la direction volontaire des idées et sur l'influence morale qu'on en peut attendre. Quelques-uns des chapitres de ce livre sont une sorte d'hygiène intellectuelle finement étudiée. Elle croyait fermement à l'efficacité de ce travail, et chercha toujours à en tirer

un secours pour elle-même. Quand elle n'eût rien dû publier, elle n'en eût pas moins composé des livres ; la composition d'un livre était pour elle comme le choix d'un lieu élevé où elle cherchait à se distraire de ses peines en méditant sur des sujets d'une application générale. Elle écrivait pour atteindre au calme que donne la réflexion, quand elle s'associe aux lois de la Providence, et qu'elle en recherche l'enchaînement ; à ces hauteurs les souffrances personnelles perdent leur âpreté, et elles apparaissent aussi comme une partie nécessaire de l'ordre bienveillant qui régit le monde.

Mais ne se sentant pas à cette époque l'énergie suffisante pour guider le mouvement de son propre esprit, elle s'imposa d'abord une tâche fort modeste, et s'appliqua à une simple traduction. Elle conseillait volontiers ce genre de travail comme assorti à certaines dispositions où l'on recherche une distraction forcée, quand la lecture laisse errer l'intelligence et que l'on ne saurait faire un effort assez résolu sur soi-même pour s'imposer un ordre d'idées. En traduisant, on suit son auteur ; il faut, bon gré mal gré, y donner une partie de son attention, et cette petite lutte ne tarde pas à rallier les facultés et à leur rendre une impulsion plus régulière.

Madame Necker, ainsi que nous l'avons dit, s'était familiarisée de bonne heure avec la langue allemande ; elle choisit le livre de M. W. Schlegel sur la littérature dramatique ; M. Schlegel, juge excellent de la supériorité, se faisait scrupule de laisser un esprit original s'arrêter à traduire. Malgré ses réclamations très-désintéressées, l'entreprise fut mise à fin. Nous devons à madame Necker d'avoir connu de bonne heure en France un ouvrage où, pour la première fois, la critique se montrait féconde et animée comme une muse nouvelle, où l'érudition et l'analyse avaient tous les prestiges de l'imagination. La France fut plus juste pour le livre de M. Schlegel que lui-même ne l'avait été pour plusieurs de nos grands écrivains. Peut-être même M. Schlegel doit-il se reprocher un peu aujourd'hui d'avoir trop effacé à nos yeux les nuances délicates de l'art français en nous éblouissant, dans sa poétique nouvelle, de ce réseau brillant, habilement tissu du triple éclat de Sophocle, de Shakspeare et de Caldéron. Madame Necker, dans une introduction, jugea sur

ce point avec une impartialité ingénieuse l'auteur qu'elle avait traduit avec une intelligente fidélité.

La *Notice sur madame de Staël* est le premier ouvrage de quelque étendue que madame Necker ait publié. Elle le composa sous une bien triste impression, et c'est à peine si l'on ose placer parmi des œuvres littéraires ces pages dictées par de si profonds regrets. En commençant ce travail, madame Necker se souvenait que madame de Staël l'avait souvent pressée de s'appliquer à quelque œuvre suivie : « Accoutumez-vous à écrire pour le « public, lui disait-elle souvent ; il vient un temps où le défaut « d'habitude le rend impossible. » — Et la première fois qu'elle entreprenait d'écrire en vue du public, c'était pour rendre ses souvenirs sur l'amie qu'elle venait de perdre ; un sentiment particulier de découragement devait d'ailleurs se mêler ici à cet abattement naturel aux premiers moments d'une grande douleur : quand la mort emporte les êtres qui exerçaient une si grande puissance autour d'eux, on se prend d'un invincible ennui pour tout ce qui reste, et la vanité des choses humaines se montre dans tout son triste jour : l'auteur de la notice l'a raconté avec une douloureuse émotion : dès que madame de Staël ne fut plus là, pour ceux qui l'avaient connue, les idées, le mouvement de l'esprit, les événements perdirent d'abord presque tout leur intérêt ; c'est qu'en effet une vie énergique rayonne sur tout ce qui l'environne ; les âmes vives et fortes font voir le monde comme il se peint en elles, elles communiquent autour d'elles quelque chose d'elles-mêmes, comme ce beau jour du midi qui donne à toutes les lignes plus de pureté, d'éclat et de douceur : avec elles on est sous cette influence vivifiante, dans cette atmosphère qui accroît le plaisir de l'existence,

Nell' aer dolce che dal sol s'allegra [1].

Mais il fallut, pour remplir un devoir d'affection, surmonter cette tristesse. Madame Necker essaya donc d'achever par des traits plus doux, par des nuances plus délicates et des détails plus intimes l'image vague que laisse au public une grande renommée. De loin, on se forme des personnes qui ont brillé par

[1] Dante.

le talent un idéal faux qu'on reporte dans la lecture et l'interprétation de leurs écrits. Quelle que soit dans un grand écrivain la richesse du langage, quelles que soient les délicatesses de l'art, il faut, pour suivre ses pensées et ses impressions, avoir dans quelque mesure le secret de sa nature. Quand vous avez lu le récit détaillé de la vie du Dante, vous sentez redoubler la mélancolie de ses vers, et vous retrouvez tous les chagrins de l'exilé dans ce voile de tristesse à travers lequel il décrit les beaux rivages de l'Adriatique ou les flots rapides de l'Adige.

C'est ce commentaire des œuvres du génie par une voix amie que madame Necker a voulu nous donner. Comme elle le fait remarquer, le talent n'était pour madame de Staël qu'une manière plus vive de sentir, de souffrir, d'admirer ; sa personne est partout dans ses écrits ; non, assurément, qu'elle se soit peinte dans tel ou tel personnage de ses fictions, car les sentiments personnels passent dans les ouvrages de l'art sans qu'on puisse autrement suivre leur trace qu'à la chaleur de la vie qu'ils répandent autour d'eux ; mais nous reconnaissons promptement que c'est l'âme qui parle à l'âme ; qu'avant de se répandre sur ces pages, ces sentiments ont ému, attristé, élevé celle qui les exprime. Là se révèlent les dons de l'intelligence qui excitent l'affection et le respect pour ceux qui les possèdent. On a dit quelquefois que les émotions exprimées par l'art n'ont point la même source que les émotions réelles ; que l'artiste trouve, par une sorte de divination, ce qu'il peut n'éprouver à aucun degré. Il est bien certain que la littérature égoïste, qui consiste à se raconter toujours soi-même, sous toutes les formes, est monotone et limitée ; il est bien certain que les sentiments personnels doivent être transformés par la magie de l'art ; mais, quoi qu'on en puisse prétendre aujourd'hui, on ne met guère dans ses ouvrages que ce qu'on a d'abord en soi, et, on a beau dire, la fierté, l'élévation, la sensibilité naturelles servent même au génie. Après, et bien après ceux dont le talent s'anime de la flamme qui les fait vivre, viennent les écrivains dont les émotions littéraires sont étrangères à leur vie personnelle ; qui pensent d'un côté et vivent de l'autre ; qui semblent n'avoir de nobles sentiments que pour la plus grande gloire des lettres : ceux-là n'ont pas la forte unité qui donne un accent si vrai et qui suggère des

traits si profonds; leur imagination peut encore avoir quelque force, mais c'est un beau rêve qui les saisit de temps en temps, et les laisse bien vite retomber. L'éclat immortel n'est-il pas pour les œuvres travaillées au feu d'une âme sincère? La couleur leur reste à jamais, comme dans les veines du marbre, et le temps dégrade bien vite, au contraire, tout ce vain éclat dont une industrie savante peut nous éblouir un moment.

Par une analogie secrète de l'âme, madame Necker comprit mieux qu'une autre, et sut faire comprendre cette nature profonde et réelle. Elle fait bien voir aussi les beaux contrastes qui marquent à madame de Staël une place à part dans l'histoire de l'intelligence : des idées rapides, qu'une inspiration soudaine a fait éclore, mais fortes et mesurées, comme si la réflexion les eût lentement achevées; l'analyse la plus délicate et la plus hardie n'ôtant rien à l'impétuosité et à la profondeur des sentiments; l'enthousiasme et la pénétration; le respect du passé, mêlé au désir de tous les progrès; la bonté qui s'émeut de toutes les souffrances, et le tact rapide qui déjoue toutes les ruses; une imagination qui peut tour à tour reproduire, dans d'admirables tableaux, la vie contemplative de l'Allemagne savante, dans sa sérénité un peu triste, et la jeunesse radieuse de la nature et des arts en Italie. De tous ces traits, si rarement réunis, madame Necker a fait une image vivante, et il fallait au peintre des rapports avec son modèle pour arriver à cette vive ressemblance.

Il le faut avouer, il manque à cette première production de madame Necker une plus grande habitude de manier le langage. Des pensées sans nombre se perdent sous une diction qui manque parfois de variété, et la gravité soutenue du style dérobe la finesse et l'abondance des vues. Un peu de roideur dans la forme est le défaut des écrivains français qui n'habitent pas la France. Plusieurs d'entre les plus distingués semblent parler avec supériorité une langue morte.

Ce défaut disparut graduellement dans madame Necker; et la tâche était plus difficile pour elle que pour tout autre, car son infirmité ne lui laissait prendre que peu de part à la conversation, et la familiarité des entretiens fournit précisément les formes plus vives et plus souples qui tempèrent la monotonie de la langue écrite; l'oreille s'accoutume à une plus grande flexibi-

lité de tours dans la rapidité du dialogue familier, et l'accent des vivants ranime, en les modifiant, les formes traditionnelles.

La grande intelligence de madame Necker pouvait se porter à peu près indifféremment sur un grand nombre de sujets. Dès qu'elle dirigeait sa force de méditation vers un point, elle s'ouvrait promptement des perspectives qui captivaient son intérêt. Les passions donnent une force d'attention passagère. qui se limite à l'objet même de la passion; elles fixent la pensée avec intensité sur un sujet; mais, la passion une fois éteinte, la faculté d'attention s'émousse et s'affaiblit avec elle. Certains esprits sont doués d'une autre attention plus continue et plus primitive, pour ainsi dire; ils regardent mieux et plus longtemps tout ce qui tombe sous leur regard : aussi, pour eux, ce n'est pas seulement l'attention qui est provoquée par un vif intérêt, c'est encore l'observation persévérante qui amène des spectacles nouveaux et qui excite l'intérêt. En effet, en tout genre de connaissances, au delà d'une première couche sur laquelle errent les yeux distraits de tous les hommes, l'arrangement du monde, aussi bien dans l'économie morale que dans l'organisation physique, est fécond en merveilles; les sources jaillissent partout où l'on creuse le sol à quelque profondeur; partout une application sévère reproduit le miracle du microscope, et des mondes nouveaux se révèlent à l'observateur. Madame Necker avait le don de l'attention désintéressée : le hasard des circonstances pouvait donc décider de sa direction comme écrivain. L'harmonie forte et saine de ses facultés, la culture étendue qu'elle leur avait donnée, ouvraient une libre carrière à son activité intellectuelle, et elle pouvait entreprendre avec succès tout travail où il fût question surtout de rattacher des observations délicates ou profondes aux grandes idées de l'ordre moral et religieux.

Il était naturel qu'avec des goûts simples, aimant mieux l'exercice de la pensée que la célébrité, ayant besoin de donner une direction utile à ses réflexions, elle s'arrêtât sur un sujet qui touchait de partout aux plus vives préoccupations de son existence. Entourée d'une jeune et aimable famille qui avait grandi sous ses yeux, elle songea à recueillir enfin tous ses souvenirs de mère de famille et toutes ses vues sur l'éducation. C'est pres-

que un journal d'éducation domestique qui prend les proportions d'une théorie : toutes les petites fantaisies, tous les caprices, tous les incidents du développement de quelques jeunes enfants qui s'élèvent dans une vallée de la Suisse, suggèrent à une mère attentive les règles d'une saine éducation ; comme de nos jours un naturaliste suivant pas à pas, et des mois entiers, sous les forêts d'Amérique, les progrès d'une couvée d'oiseaux, écrivait une charmante page d'histoire naturelle supérieure pour le coloris et la vérité à la pompe éclatante de Buffon. Ce travail, une fois arrêté dans l'esprit de madame Necker, prit bientôt une forme plus générale, mais sous laquelle on sent toujours l'observation détaillée et particulière : on voit à chaque trait que tout est dessiné d'après la nature.

En limitant ses recherches à l'éducation, madame Necker trouva bientôt place pour toutes les idées qu'elle croyait avoir renoncé à traiter. Une théorie de l'éducation touche nécessairement à tout : la religion, la philosophie, l'influence des études littéraires, la direction des facultés, tout l'esprit humain et toutes les connaissances dont il est capable, se rattachent à l'étude des systèmes d'éducation. Elle voyait revenir sous ses regards, d'un point de vue fixe, tout ce qui avait agi sur elle à chaque époque de sa vie. Tout le passé, si triste au retour des années, reprend les formes de l'espérance, quand on y cherche des enseignements pour ceux qui viendront après nous : contemplé avec la préoccupation d'être utile aux autres générations, le tableau des années évanouies garde quelque chose du coloris de la jeunesse, mêlé au calme de l'expérience.

Peu à peu madame Necker vit le fil de ses idées suivre tout le cours de la vie : c'était un signe certain de la vérité des principes qui l'avaient guidée dans l'éducation des jeunes années, qu'ils servissent encore d'appui à la vieillesse. Tout concorde dans ce livre si raisonnable et si peu systématique. Ce récit charmant et sérieux débute par le regard doux et incertain que l'enfant promène sur le monde inconnu qui l'éblouit, et il se termine par la mélancolie des derniers jours où l'on entrevoit au delà des ombres de la mort les portes radieuses de l'autre vie.

Mais quelle sera l'idée principale d'un livre qui prétend sui-

vre le développement de la vie dans son ensemble ? A quelle unité ramener l'infinie diversité dont se compose un tel sujet ? Madame Necker n'a point hésité à prendre pour centre unique les principes de la foi chrétienne.

Pour l'œil du philosophe ne s'expose-t-elle pas à s'enfermer dans un cercle plus étroit que la réalité ? Ce plan n'a-t-il pas les inconvénients de toute forme systématique ? Les idées religieuses, à les considérer froidement et en dehors de l'empire de la foi, exposent-elles celui qui veut y soumettre tout le développement moral de l'homme à dévier dans sa marche ?

Quelle que soit la source à laquelle la philosophie rapporte la religion chrétienne ; qu'elle s'incline devant les dogmes qui étonnent la raison, mais qui dirigent l'âme avec tant d'autorité et d'efficacité, ou qu'elle ne trouve en eux que des figures formées par l'ombre des grands problèmes qui nous inquiètent, on peut étudier leur influence sans rien décider sur leur origine.

On ne saurait méconnaître que le cercle mystérieux tracé par la religion, et où l'intelligence semble devoir être retenue captive, l'attire toujours vers des hauteurs nouvelles, et que ces signes, placés aux extrémités du monde invisible, excitent les facultés en les dirigeant. Le christianisme aspire, il est vrai, à soumettre les hommes à une discipline, à des pratiques particulières ; il a décidé, dans un sens qui lui est propre, certains points de la morale, et ces solutions il les rapporte à des textes dont il refuse de discuter la portée avec la raison ; mais ces règles positives laissent encore un champ immense aux libres découvertes de l'esprit ; bien plus, à mesure que cet esprit avance, à mesure qu'il dégage de la confusion primitive les purs rayons de la lumière morale, la loi chrétienne les fait pénétrer dans la conscience et leur donne un caractère obligatoire : on dirait que, malgré leur apparente immobilité, les dogmes reculent d'âge en âge aux limites de l'horizon intellectuel et prennent sous leur garde tout le progrès moral des sociétés.

Et c'est parce qu'ils sont autres que la raison, que les dogmes peuvent vivre en paix avec elle ; s'ils étaient raisonnables dans le sens rigoureux du mot, il arriverait un moment où la raison, perfectible dans son développement, engagerait un inévitable

combat avec des formules dont le temps découvrirait la faiblesse ; mais ces grandes images, que le raisonnement n'atteint pas, qui rappellent incessamment à l'homme le temps qui fuit, la vie qui passe, et les abîmes qu'il lui faudra franchir, restent à l'abri des attaques sur leurs inaccessibles remparts ; de là elles excitent la solitude de l'âme sur sa destinée future, elles la reportent sans cesse vers des méditations qui éveillent le scrupule, la crainte et le besoin de se sentir dans la voie droite. La religion impose surtout un devoir, celui de s'améliorer et d'obéir à la lumière intérieure : il en résulte une provocation constante sur l'intelligence comme sur la conscience, et l'homme est poussé à sonder toutes leurs profondeurs, à y chercher tous les secrets qu'elles renferment. Dans ces régions, en effet, sont des sources inconnues de ceux mêmes qui les portent en eux, des mines d'une admirable richesse où dort encore enseveli le germe de tout perfectionnement pour l'individu, de toute civilisation plus parfaite pour les sociétés ; c'est la sourde possession de ces trésors qui fait rêver à l'âme un infini qu'elle recèle et qu'elle ne peut comprendre ; chaque effort pour y pénétrer en fait sortir des vérités nouvelles, et c'est la pente du christianisme d'y ramener sans cesse.

Dans ces contemplations intérieures, l'intelligence entrevoit, au milieu de la confusion des vérités qu'elle n'a pas encore démêlées, une sorte d'idéal que la voix du dogme l'exhorte à réaliser : ainsi sont donnés le principe de l'activité et le type vers lequel doivent se diriger les efforts ; ce type varie sans cesse, ou plutôt s'épure toujours ; car plus vous pénétrez dans ces replis, plus vifs et plus purs se dégagent les traits de la vérité. Tel que l'homme est fait, son imagination a besoin de cet idéal vague et lumineux tout ensemble qui s'accorde avec les forces de l'âme, en les excitant sans les trop dépasser, et il lui faut aussi un gardien qui le réveille sans cesse du sommeil moral qui le ressaisit sans cesse.

Madame Necker trouva dans le christianisme cette force et cette règle ; elle y a soumis toutes les pensées de son livre sans que leur libre développement en fût gêné.

Sans doute, madame Necker, dans la ferveur de ses convictions religieuses, trouvait à leur salutaire influence des expli-

cations au-dessus de celles que nous avons données; néanmoins elle avait su faire régner en elle, dans une parfaite concorde, la puissance de la foi et la puissance de la raison; elle sut établir cet accord pendant que le doute ébranlait partout les fondements des certitudes humaines. Madame Necker avait vu les jours où tout avait été mis en problème, où chaque idée avait dû passer au feu de l'examen; sa croyance n'en fut point ébranlée, et elle la livra sans crainte à toutes les épreuves : ses recherches la ramenèrent toujours sur les hauteurs où elle avait trouvé le repos. Mais elle reconnut mieux les limites des deux économies, et apprit à suivre sans défiance la raison humaine dans toutes les routes régulières que la liberté s'est ouvertes, croyant fermement qu'au bout de toutes ces voies elle verrait reparaître et dominer les perspectives de la religion.

On trouve dans tout l'ouvrage sur l'éducation progressive la trace de ces sentiments; la hardiesse philosophique unie à la soumission de la foi. Il est peu de livres qui contiennent tant d'idées justes et fines, qui retiennent plus constamment dans une région supérieure. On se sent guidé dans cette lecture par une intelligence qui a déjà parcouru tous les domaines de la pensée. Je ne suis pas seulement frappé du sens droit, de la justesse, de l'analyse délicate, de la fécondité des vues : j'admire surtout le mélange de gravité et de jeunesse dans les impressions, tant de sympathies pour toutes les joies innocentes de la vie dans chaque âge; je ne sais quoi de contagieux dans la manière dont l'auteur parle du plaisir de vivre dans la règle, de se tenir en harmonie avec tout l'univers, de chercher partout la vérité. Singulier effet d'un livre d'éducation! On croit avoir sous les yeux une riche et brillante peinture! Rien de l'air triste et emprisonné qu'on respire dans tant de traités sur un sujet si délicat et si compliqué. Ici, quand le champ de la vie s'ouvre pour l'enfant, il semble que vous êtes devant de vastes et belles contrées, avec des routes sans bornes, des eaux qui courent, le doux murmure de l'existence de toutes parts, et la lumière éternelle au fond du tableau.

Comme l'a comprise madame Necker, l'éducation n'est plus un accident des premières années de la vie; seulement il vient

un moment où l'homme, plus capable d'efforts personnels, continue sur lui-même ce travail de perfectionnement commencé par d'autres mains. Cette instruction une fois faite, qui prétend façonner définitivement l'âme dès les premières années, traite l'humanité comme une machine préparée dans un but déterminé et qu'on monte pour la disposer à bien jouer. Il est plus juste, dès qu'on part des principes de la religion, il est même plus conforme à toute perspective d'une autre existence, de donner la vie tout entière pour carrière à l'éducation. Vous rendez plus de sérieux à la première éducation, si vous montrez que c'est le commencement d'une lutte qui ne finira point, pour rendre l'âme meilleure et plus énergique et l'intelligence plus éclairée : le grand voyage pour le but commence alors avec la vie. Personne ne nie qu'il ne soit une certaine éducation exclusivement réservée aux premières années, une sorte d'instruction professionnelle par laquelle l'enfant est initié aux conditions de l'existence sociale, et sans doute encore celle-là a un terme ; mais prise dans son sens général, l'éducation, bornée à un temps déterminé, donne à croire que, passé ce temps, il n'y a plus rien à faire qu'à exercer son état : et pourtant on ne peut établir au contraire de trop bonne heure la nécessité d'animer sans cesse et jusqu'au bout l'étincelle divine par l'étude de la vigilance sur soi-même.

Ne craignez pas que des vues hasardées remplissent le fond de ce grand cadre : la rigueur philosophique se retrouve à chaque page : madame Necker a étudié et expose avec toute la subtilité de la psychologie la plus délicate tout le jeu des facultés humaines. L'histoire du développement de ces facultés dans les premières années est un chef-d'œuvre de précision et de perspicacité. Elle a passé bien des heures à les regarder poindre dans la première aurore de l'enfance. L'œil sévère de Reid n'était pas plus habile à suivre ces lueurs primitives de la pensée. Mais ce qu'il avait regardé en anatomiste, elle le contemplait en peintre. Tandis qu'il avait décomposé froidement la toile de l'intelligence, madame Necker, en observant ses enfants avec émotion, voyait la nature filer ce réseau brillant de ses mains rapides.

Mais, parmi les facultés de l'âme, l'imagination surtout a fixé

ses regards. Ses observations sur le rôle de cette faculté dans la vie sont un des côtés originaux de son ouvrage ; et en les appliquant à l'éducation des femmes, elle a repoussé avec autorité les préjugés qui voudraient, s'il était possible, détruire l'imagination à l'effet de se garantir de ses écarts.

Madame Necker savait bien que cette imagination est pour ainsi dire la partie la plus vivante et la plus persistante de nous-mêmes ; que c'est à travers son prisme que tous les objets de nos pensées nous apparaissent ; que c'est elle qui, sans cesse et partout, à l'occasion de toutes les réalités qui tombent sous nos regards et au milieu desquelles nous vivons, nous fait apparaître d'autres tableaux qui, par leur contraste ou leur harmonie avec la vie réelle, donnent du charme à cette vie ou la couvrent d'un voile de tristesse.

L'imagination n'est pas, comme on le croit communément, une fée malfaisante dont on ne saurait trop limiter l'existence dans l'intérêt du bonheur de chacun. C'est une force neutre qu'on peut bien ou mal diriger, qui peut être le bon comme le mauvais génie de l'âme, mais qu'on ne saurait enchaîner. L'auteur de l'*Éducation progressive* a fait voir que cette puissance irrésistible, quand on croit l'avoir domptée, prend les formes les plus diverses, qu'elle se fait petite et anime d'un feu secret les plus misérables passions. Si vous lui refusez l'air et la liberté, elle se dérobe dans les profondeurs de l'égoïsme, et sous des traits vulgaires elle devient l'avarice, la pusillanimité, la vanité. Qui reconnaîtrait alors à ces tristes effets la puissance magique que Dieu a mêlée comme un rayon d'en haut à toutes les autres facultés pour les animer et les attirer vers les sphères supérieures ?

Aussi il faut voir avec quel doux empressement madame Necker épie ses premiers mouvements dans l'âme de l'enfant ; avec quels soins intelligents elle cherche à en faire, dès l'entrée dans la vie, la compagne de la vérité ; comme elle l'entoure de tout ce qui peut la fixer dans le cercle du bien : les études qui agrandissent notre horizon intellectuel, le spectacle de la nature dans son merveilleux détail, les émotions des arts, rien ne lui paraît ni superflu ni dangereux pour diriger l'imagination dans la bonne voie. Elle craint de la voir s'échapper, faute de

plaisirs assez vifs, vers d'autres routes. On croit entendre le précepte du poëte pour accoutumer les abeilles à leur ruche :

« At liquidi fontes et stagna virentia musco
« Adsiut, et tenuis fugiens per gramina rivus,
« Palmaque vestibulum aut ingens oleaster inumbret. »

En effet, pourquoi l'imagination ne s'allierait-elle pas aussi aisément avec la raison et la vertu qu'avec l'erreur? Il n'est besoin que de lui montrer par où les règles sévères du bien se rattachent à la sphère idéale dont elle est descendue ; il faut qu'elle puisse sans cesse remonter vers sa mystérieuse patrie pour en rapporter des parfums et des couleurs ; si vous prenez soin de lui montrer toujours les liens secrets qui unissent la simplicité d'une vie sage et bien réglée aux grandes lois du monde, elle prendra plaisir à l'ordre. Ses tentes brillantes et légères peuvent aussi bien s'élever à l'entrée d'une pauvre demeure et sous un ciel triste qu'au milieu des magnificences de l'art et de la nature ; elle colorera la trame unie d'une vie de devoirs qui s'écoule dans l'obscurité ; elle s'arrête à la porte de ceux qui souffrent dans le silence pour une bonne cause, et elle chante des airs doux et mélancoliques qui font apparaître cette invisible économie où les plus humbles vertus concourent à toute la savante ordonnance du monde.

Le vulgaire veut absolument croire que l'imagination ne porte qu'au romanesque. Madame Necker a démontré que cette faculté ne s'égare ainsi que faute de direction ; si vous négligez, en effet, de lui montrer que le vrai, que le juste, que le devoir tiennent aussi à une sphère poétique, comme l'âme a besoin d'aller sans cesse se retremper à cette source, faute de mieux, l'imagination la conduira au romanesque ; le romanesque est un effort pour soustraire la vie à ses conditions réelles ; il cherche par des combinaisons factices une satisfaction à cette inquiétude qui nous agite tous. Moins la région réelle sera éclairée par l'imagination, plus on sera poussé à chercher dans les chimères du roman une distraction au mouvement monotone de l'existence : la disposition romanesque tente toujours, quoique à son insu, de changer quelques-unes des lois du monde ; c'est un rêve où les impossibilités se concilient momentané-

ment : à vivre dans ce genre de rêveries, l'esprit perd le goût du vrai et l'équilibre nécessaire de ses forces. Accoutumez donc les âmes à remonter sur les ailes de l'imagination aux lieux élevés d'où découlent les règles de la vie réelle ; montrez son harmonie avec l'ensemble de l'univers ; faites sentir le plaisir que doit trouver un être raisonnable à travailler pour son humble part à cet ordre magnifique, créé de Dieu ; faites ressortir ces secrets rapports de toutes les études sur la nature, sur Dieu, sur l'homme, et ne craignez plus que l'imagination se serve contre vous des arts et de la poésie ; tout son éclat se portera sur ces grandes idées d'ordre, et laissera dans l'ombre le mal et ses illusions.

Pourquoi s'arrêter davantage aux traits généraux d'un livre qui est aujourd'hui entre les mains de tout le monde, et qui a déjà exercé une salutaire influence ? Il recèle une force de vérité et de rectitude qui garantit sa durée. Madame Necker a vécu des idées qu'elle expose dans ce livre ; son esprit a grandi par la culture qu'elle conseille pour les intelligences : sous des formes générales on y retrouverait aisément la trace de son expérience et tout le progrès de sa carrière intellectuelle et morale.

L'*Éducation progressive* fut le dernier ouvrage qu'elle publia. Elle a vu avec joie commencer l'heureuse application de ses conseils, et elle était émue et comme reconnaissante en voyant que son travail pouvait faire tant de bien. Peut-être elle s'était promis de suivre encore le développement des idées qui l'avaient dirigée ; mais, sous le coup de pertes cruelles, un secret ennui la surprit, et la force lui manqua pour rechercher encore le succès.

Elle a laissé des manuscrits nombreux qui se sont accumulés avec le cours des années. Souvent elle jetait sur le papier les idées qui traversaient son esprit, et qui se rattachaient à l'ordre habituel de ses réflexions. Ce précieux recueil abonde en vues fines, élevées, en images charmantes, en expressions heureuses de vérités nouvelles ; mais rien n'est enchaîné. En écrivant ces rapides esquisses, elle entrevoyait sans doute des chemins vers d'autres vues, d'autres idées ; ces détails se rapportaient à un dessin intérieur que nul ne pourrait retrouver

tout cela est triste comme la vue d'un édifice commencé et qui ne s'achèvera pas, parce que la mort est venue.

Ce premier jet de l'intelligence de madame Necker fait regretter que l'on ne puisse joindre à ses écrits déjà connus beaucoup de ces pages plus vivement écrites et d'une inspiration plus naturelle encore. La vue du public l'intimidait et ôtait parfois à sa plume quelque chose de sa ferme et rapide liberté; d'ailleurs, pour donner sa pensée sous la forme d'un livre, il faut mettre dans l'enchaînement des détails une certaine conséquence qui ne se prête pas toujours aux écarts imprévus de la vérité. On exige impérieusement d'un auteur un parti pris de la première page jusqu'à la dernière. Pour les pays de la langue française surtout, c'est un point sur lequel on est d'une impitoyable rigueur; les lecteurs sont surtout attentifs aux inconséquences, et mettre un auteur en contradiction avec lui-même, ne fût-ce que dans les termes, est un plaisir de vanité qu'on se refuse bien rarement. Une telle exigence rend la condition d'un écrivain très-dure. Il a besoin d'être dans ses écrits plus décidé, plus décisif qu'il ne l'est intérieurement. Cette sorte de fureur logique réclame dans les formes d'un livre plus de rigueur et d'enchaînement qu'il ne saurait y en avoir pour l'homme dans le développement sincère de ses pensées. Bien des choses se concilient dans le for intérieur de l'intelligence, qui ont une apparence de contradiction, et qu'aucun artifice de langage ne peut dépouiller de cette apparente contradiction. Voilà pourquoi souvent une partie des idées s'évanouit, quand il est question de leur donner le grand jour de la publicité; de là vient aussi la nécessité de limiter ou d'exagérer, d'amoindrir ou d'enfler les détails, jusqu'à ce que l'ensemble concorde, et il n'est pas douteux que les lois artificielles de la composition n'aient souvent pour résultat de dénaturer, pour la plus grande harmonie du tout, des pensées vraies dans leur juste mesure.

Cette gêne s'était certainement fait sentir à madame Necker, dont l'esprit était d'ailleurs si rigoureux et si exact; elle déployait librement chaque idée, dans le sentiment d'une conciliation secrète qui la laissait en repos; mais dès qu'il a fallu faire entrer dans son livre beaucoup de choses vraies, neuves,

beaucoup d'observations profondes qu'elle y apportait, elle a a été arrêtée par l'inconséquence apparente, par la difficulté de montrer au dehors, pour ainsi parler, le lien qui les rapportait aux principes qu'elle avait posés dans son livre. Un choix de ces fragments mériterait sans doute d'être publié, et en les lisant à la suite de son livre, on verrait mieux encore tout ce que cet esprit avait de portée, et d'étendue, et de hardiesse; et, si l'on parcourait ce recueil où chacune de ses journées apportait son tribut, on serait saisi d'une grande tristesse en songeant que tant de mouvement de pensées s'est arrêté pour nous.

Longtemps les ombres croissantes de la vieillesse n'avaient pas eu pour madame Necker la morne tristesse qui s'y mêle souvent; elle ne s'était point laissé atteindre par la rouille du temps. Elle exprime vivement cette lutte dans une lettre à une amie : « *C'est pourtant un plaisir de voir qu'on a pas beaucoup déchu;* » et ailleurs encore : « *J'ai balancé l'effet de l'âge par l'emploi constant des mêmes moyens. J'ai avancé, reculé, tour à tour, mais pourtant j'ai avancé sur la totalité.* »

L'intérêt vif qui l'animait pour toutes choses était tel dans ses dernières années encore, qu'on pouvait aisément, en la voyant alors, se représenter ce qu'elle avait été dans sa jeunesse. Elle-même avait de fréquents retours vers le passé, et en retrouvait aisément les impressions, comme ces souffles que le vent nous apporte des climats plus doux. Elle écrivait durant un petit voyage qu'elle faisait dans les montagnes qui bordent le lac de Genève : « *Je retrouve ici je ne sais quoi de plus jeune : le plaisir d'autrefois sans motif avec un autre cours de pensées et quelque chose de plus religieux au fond du cœur. Quel bienfait véritablement que la vie, quel fonds de richesse qui reparaît toujours lorsqu'on enlève cette poussière importune des petits tracas habituels!* »

Quelle image plus persuasive de la sagesse que ce déclin si calme et si doux d'une vie sérieuse! On l'a dit déjà, les principes sévères gardent à l'âme une indestructible jeunesse et redoublent le sentiment du bienfait de l'existence. Madame Necker était une personne parfaitement raisonnable, mais qui cherchait et sentait le côté poétique de la raison. Elle se plaisait à suivre

ces traces lumineuses qui mènent à ce qui est juste et vrai, à l'éternelle beauté ; saisir ces relations secrètes, c'est rendre au bon sens la couronne dont il n'est que trop souvent dépouillé. Le bon sens sec et prosaïque a fait bien du tort à la raison : il est aussi une folie. A voir la vie dure et roide que les esprits subalternes voudraient nous faire en s'imaginant que tel est l'ordre véritable, on peut en venir à prendre en haine cette morale de leur façon, cette sagesse triste qui n'est pas dans le secret de Dieu, puisque rien ne l'émeut dans les merveilles que Dieu a répandues sur l'univers. Madame Necker était vraiment un poëte raisonnable ; elle jouissait avec vivacité de mille plaisirs élevés que les gens prétendus sensés regardent volontiers comme des puérilités. Quelques beaux vers sur la nature, un rayon du soleil qui pénétrait par un jour d'hiver dans son appartement, le récit de quelques découvertes dans le monde physique, qui prouvaient une fois de plus la sage harmonie qui le régit, l'éclat d'une fleur nouvelle, l'industrie d'un insecte, il n'en fallait pas davantage pour la faire rêver longtemps et la mettre sur la voie des idées infinies. L'imagination, pour elle, était l'aimable compagne des pensées graves ; c'était cette union qu'elle avait tant recommandée dans son livre. Le monde créé sourit à l'austère sagesse.

Purpureos tibi dædala tellus
Submittit flores, tibi rident æquora ponti.

Elle avait mis à dessein beaucoup d'uniformité dans le cours de ses journées partagées entre l'étude, la méditation et les heures du repos nécessaire à une santé délicate ; son temps était divisé avec une grande méthode et une stricte régularité. La méthode est quelquefois une nécessité pour des facultés très-actives ; elle les apaise et les tient en harmonie, en les berçant dans ce rhythme lent d'un cercle d'occupations qui reviennent toujours les mêmes. Une certaine poétique d'un ordre inférieur veut que les grands esprits se manifestent par quelque chose de fantasque et d'irrégulier dans la manière de vivre ; en général, au contraire, les âmes qu'un grand mouvement agite ont besoin d'habitudes fixes. Instinctivement elles ont recours à cette règle extérieure pour diriger plus aisément l'impétuosité capricieuse des pensées ; et ces formes de l'ordre au dehors finissent par

produire un apaisement intérieur, qui donne aux conceptions plus de clarté et d'harmonie, comme si tout ce qui est ordonné symétriquement avait un rapport éloigné mais certain avec l'ordre plus compliqué qui doit enchaîner les idées : ainsi les vers, dans leurs mesures cadencées, règlent le pas de l'imagination, et ce joug en apparence arbitraire sert mieux qu'une liberté absolue.

Madame Necker passa les dernières années de sa vie dans les mêmes études et les mêmes convictions qui avaient préoccupé sa jeunesse, trouvant toujours, en avançant dans sa carrière, les champs qui s'ouvrent à la pensée humaine plus féconds et plus vastes ; regardant la nature avec admiration et la société avec bienveillance ; fidèle à tout ce qu'elle avait aimé et respecté ; triste devant ce flot du temps qui venait battre à ses pieds, après lui avoir emporté de précieux objets d'affection, mais confiante dans la puissance dont elle avait pris son plaisir à sonder les voies.

Cette vie, qui laisse après elle encore tant de regrets, a été pleine et heureuse pour madame Necker, à la considérer par le côté sérieux du bonheur ; elle l'a consacrée tout entière à entretenir et à développer en elle-même les nobles sentiments, les profondes affections, les hautes pensées ; elle a tiré du trésor des années tout ce que la droite volonté et l'ardeur du perfectionnement en peut attendre. Elle a lutté avec une persévérance paisible contre bien des obstacles, et jusqu'à la fin, dans la tristesse comme dans la joie, elle a cultivé sagement ce beau champ de la vie, que la foule traverse avec impatience et inquiétude. Elle n'a perdu ni son temps ni sa peine ; elle a laissé, tout animée de son esprit, une famille dans laquelle, sous bien des formes, le talent, les qualités supérieures de l'intelligence, rappellent l'illustration du passé. Elle a, par ses écrits, donné un charme nouveau à cette philosophie réservée, sérieuse, pratique et profonde, qui l'a dirigée elle-même dans toute sa carrière ; et son nom vivra, pour honorer son pays, à côté de celui de son père.

Sa fin fut d'une admirable tranquillité. Ses forces s'étaient graduellement affaissées depuis plusieurs mois ; elle regardait avec un calme mélancolique tous ces signaux qui la rappelaient

ailleurs. Elle se recueillait de plus en plus en elle-même, et, durant de longues heures, elle semblait concentrer toutes ses facultés pour entrer dans la grande rêverie que provoque, dans les âmes les plus fermes, l'approche de la mort; puis, elle reprenait l'enchaînement régulier de ses lectures, de ses méditations, afin de lutter jusqu'au bout contre l'affaiblissement et le désordre qu'amène la maladie.

Sa famille avait compté sur l'effet d'un air plus doux, et l'avait déterminée à s'établir à Mornay, dans une des petites vallées de Salève, qui s'ouvrent sur la chaîne des Alpes. C'est là que, le 13 avril 1841, entourée des soins les plus tendres et les plus vigilants, elle s'éteignit, après avoir silencieusement contemplé une dernière fois dans ce monde le grand spectacle du jour qui meurt lentement sur les montagnes.

Ainsi nous laissent les âmes supérieures avec qui nous avons tant de fois agité toutes les questions suprêmes qui pèsent sur nous. La mémoire de ces entretiens est d'une inexprimable tristesse, quand la réalité de la mort vient tout à coup s'y mêler. Les voilà entrées dans ces régions inaccessibles à nos regards, d'où rien ne nous viendra plus d'elles sur cette terre! Vous qui les avez connues, recueillez et gardez précieusement le souvenir de leurs paroles; car c'en est fait, et vous n'entendrez plus ce langage où une émotion si sincère animait une raison si haute. Quand de telles âmes disparaissent, à la douleur de leur perte, il se joint, pour leurs amis, une sorte d'effroi de rester seuls devant l'énigme du monde.

AVANT-PROPOS DES ÉDITEURS

L'*Éducation progressive*, que nous publions ici dans son ensemble, avait originairement paru à trois époques différentes et dans trois volumes distincts. L'auteur considérait chacun de ces derniers comme formant un tout plus ou moins indépendant du reste de l'ouvrage, ce qui motivait ou plutôt excusait à ses yeux leur publication successive. Mais, au fond, ces trois parties ne constituent qu'une seule œuvre, composée dans une parfaite harmonie de tendance, de méthode et de talent; les rassembler, c'est moins leur imposer une unité factice que les ramener à celle sous laquelle elles ont été primitivement conçues. Madame Necker ne les eût point séparées, si elle eût pu prévoir qu'il lui serait donné de n'en laisser aucune incomplète, et nous ne faisons rien qui ne soit d'accord avec son plan, en ne divisant plus ce qui était pour elle intimement uni. L'éducation de l'enfance et l'éducation des femmes, c'est la double face du même sujet, les deux parties du même tout. Étudier d'abord l'élève pour indiquer la route à suivre, le but à atteindre, les moyens à employer ; étudier ensuite la femme, soit pour la prépa-

rer à remplir sa mission providentielle d'instituteur naturel de l'enfance, soit pour faire mieux comprendre en la rapportant à l'ensemble de sa carrière, plus homogène que celle de l'homme, l'application progressive des principes proposés pour l'éducation du premier âge : tel est le double aspect sous lequel se présente l'*Étude du Cours de la vie*, sans rien perdre de son unité. En rétablissant celle-ci, nous n'avons donc fait que suivre l'intention de l'auteur, comme on pourra s'en convaincre d'ailleurs en lisant l'introduction mise à la tête de l'ouvrage. Nous n'avons pas cru nécessaire de faire précéder celle-ci de la préface qui se trouvait au-devant du premier volume, et dont le contenu se rapportait surtout aux circonstances momentanées de la première publication. Le même motif nous a engagés à ne pas reproduire non plus la préface du tome second ; ce double retranchement nous a paru préférable à des modifications qui auraient altéré la forme qu'avait dû choisir l'auteur, en faisant disparaître ce qui n'avait qu'une importance passagère ; il n'ôte d'ailleurs rien d'essentiel.

ÉTUDE

DE LA PREMIÈRE ENFANCE

L'ÉDUCATION

PROGRESSIVE

OU

ÉTUDE DU COURS DE LA VIE

INTRODUCTION

Je voudrais peindre le cours de la vie et les sentiments qui nous animent à tous les âges, je voudrais signaler les changements que nous subissons avec le temps; mais ce n'est pas là mon seul dessein. Comme le plus noble but de l'étude du cœur humain est de l'améliorer, je désire chercher les moyens de rendre nos dispositions plus élevées et plus saintes, plus favorables au calme de l'âme et au déploiement de son activité.

C'est surtout l'histoire de l'âme que je me propose de tracer, histoire moins différente chez les divers individus que celle de leur destinée, considérée extérieurement, mais bien plus importante pour chacun d'eux. Les révolutions qui s'opèrent au dedans de nous sont pour nous les véritables événements. De l'état de notre cœur dépend non-seulement notre contentement intime, mais encore la suite de faits que le besoin de satisfaire nos penchants peut amener. Les déterminations les plus imprévues ne sont pas dues au hasard, et d'anciens désirs les ont précédées. Ainsi, en nous livrant à certaines pensées, nous construisons, sans le savoir, notre avenir. La succession de nos sentiments est l'ébauche con-

fuse du drame dont notre conduite offre ensuite la représentation.

Tout est donc éducation dans la vie humaine. Chaque année de notre existence est la conséquence des années qui précèdent et la préparation de celles qui suivent ; chaque âge a une tâche à remplir pour lui-même, et une autre relative à l'âge qui vient après lui. Et si, à mesure que nous avançons dans la vie, la perspective de la vie même s'abrége devant nous ; s'il paraît moins nécessaire de se préparer pour une route toujours moins longue, il est un autre point de vue inverse de celui-là. Il est un intérêt qui s'accroît avec les années. Moins il nous reste de temps à vivre, et plus aux yeux de l'homme religieux chaque moment acquiert de valeur. Celui qui vise à obtenir le prix de la course sent, à mesure qu'il approche du terme, redoubler son courage et son espoir.

Sans doute l'enfance diffère des autres âges à plusieurs égards. Il y a un temps de faiblesse et d'inexpérience où la jeune âme acquiert la première notion des choses, et se met en rapport avec un monde inconnu ; alors elle n'a pas la responsabilité d'elle-même ; le soin de son éducation ne lui est pas confié ; mais, si l'œuvre de l'éducation consiste dans le développement des facultés, on ne saurait lui assigner aucun terme fixe. L'esprit peut toujours s'étendre, le cœur toujours s'améliorer ; le sentiment religieux, le plus élevé de nos mobiles, tend même à augmenter d'activité. Tous les ressorts qui agissent sur l'enfant ont encore de la prise sur l'homme ; au dehors, les circonstances et les événements ; au dedans, nos penchants les plus universels, ceux qui nous font aimer, haïr, imiter, espérer, craindre, exercent éternellement de l'influence sur notre âme. Comment donc pourrait-on assigner aucune borne à la durée de l'éducation ? Le caractère et l'esprit se modifient constamment, voilà ce qui rend toujours l'éducation possible ; non-seulement elle est possible, mais elle existe : il y en a une qui est sans cesse en activité :

savoir si nous pouvons la diriger est la seule question douteuse.

A la vérité, le développement du caractère ne dépend entièrement, ni de la volonté des instituteurs dans l'enfance, ni de celle de l'élève lui-même dans un âge plus avancé ; mais s'ensuit-il de là que ces volontés n'aient aucun pouvoir? Ne dispose-t-on de rien quand on ne dispose pas de tout ? Plusieurs causes agissent à notre insu et malgré nous, je l'avoue ; mais il est des influences régulières et bienfaisantes dont l'emploi est à notre disposition. C'est parce qu'il y a dans tous les temps une éducation accidentelle, qu'il faut en balancer les effets par une éducation préméditée.

Toute la part accordée à l'homme dans une telle œuvre dépend de l'exercice de sa volonté. Cette part est grande selon moi, et de plus c'est la seule dont il soit toujours responsable. Le pouvoir passager des instituteurs doit servir à fonder l'empire durable de la conscience, à donner une direction permanente à ce qui est le plus variable chez l'enfant et qui reste mobile chez l'homme, la volonté. Si donc il existait une source élevée où la volonté se fortifiât, où elle puisât le secours nécessaire pour se soutenir, s'éclairer, se diriger, se ranimer dans ses intervalles de relâchement, rendre l'accès de cette source facile et sûr aux divers âges serait l'essentiel de l'éducation.

Après avoir décrit les premières années de la vie où l'éducation, à quelques nuances près, est la même pour tous les enfants, je reviendrai sur le caractère particulier que doit prendre de bonne heure l'éducation des femmes. Durant tout le cours de cet ouvrage, ce sera même des femmes que je m'occuperai principalement. Il me sera plus aisé de parler d'elles, d'abord parce que je les connais mieux, et ensuite parce que la contemplation de leur destinée convient mieux à mon dessein. Les relations domestiques tiennent plus de place dans leur existence, et elles sont ainsi plus soumises à l'influence des événements naturels. Comme elles n'embras-

sent point de profession particulière, comme elles ne sont ni négociants, ni soldats, ni magistrats, la vocation humaine est chez elles plus en évidence ; elles sont filles, épouses, mères, plus que les hommes ne sont fils, pères ou époux. Regardez la jeune fille qui veut être aimée, celle qui va se marier, la femme jalouse de son mari, la mère inquiète pour ses enfants, et vous verrez les mêmes sentiments, la même vie du cœur, de la Laponie au Pérou, depuis l'esclave jusqu'à la princesse. Les différences d'âge sont aussi plus marquées chez les femmes. Un homme qui a embrassé un état fait toute sa vie à peu près les mêmes choses, et l'uniformité de ses actions en entraîne davantage dans ses sentiments. Tous les intérêts d'une femme changent au contraire avec les années ; sa position dans la société change aussi, et il devient plus aisé de caractériser l'influence du temps durant sa vie.

Une raison qui m'engage encore à m'adresser aux femmes, c'est qu'elles écoutent quand on leur parle. Précisément parce qu'elles n'ont point extérieurement de carrière, elles se tracent avec plus ou moins de bon sens une sorte de carrière morale; chacune conçoit un certain idéal dont elle cherche à se rapprocher ; et par là même elle est en marche. Ses pensées, ses opinions, sont peu arrêtées. Si elle ignore beaucoup de choses, elle ne croit pas du moins les savoir toutes, et le manque de connaissances positives est plus que compensé par le désir d'en acquérir. L'éducation de ses enfants, dont elle est chargée, la porte à tendre vers le mieux pour eux et pour elle ; tous les conseils sur cet objet sacré sont bien accueillis, et les observations qu'elle fait continuellement comme mère, lui donnent aussi plus de goût pour l'analyse des sentiments.

Mais si je parle aux femmes plus volontiers, ce n'est pourtant pas d'une manière exclusive. Le point de vue religieux rend aussi la vocation humaine saillante chez les hommes. Comme chrétiens, les relations domestiques leur paraissent prendre plus d'importance, le progrès de l'âge a donné à la

vie un nouveau caractère de gravité, et la grande idée d'une destinée future fait disparaître les différences d'état et de rang.

Ce livre sera religieux, je l'espère ; mais ce ne sera point un livre d'édification, puisque l'observation de la vie telle qu'elle est y domine, et l'esprit du christianisme doit y régner sans qu'il y soit souvent fait allusion à sa doctrine. Ce n'est pas toutefois que je regarde la doctrine comme indifférente. Si le culte du cœur est le premier de tous, la religion n'en repose pas moins essentiellement sur une croyance, et la nature de cette croyance influe sur celle du culte même et d'une multitude d'opinions. Mais, sincèrement attachée au christianisme, tel que l'ont envisagé nos illustres réformateurs, je considère ici plutôt ses effets que leur cause. J'en appelle au sentiment qu'on devrait supposer universel chez des chrétiens, à cette immense charité, pour laquelle le mot de tolérance envers des frères est faible, injurieux même ; à cette charité dont l'exercice le plus difficile et le plus fréquemment nécessaire consiste à pardonner à ceux qui en manquent.

Cette peinture très-mélangée n'est donc point destinée aux personnes éminentes par leur piété. Celles-là me semblent placées trop haut et m'imposent trop de respect. Elles ont mieux que des secours humains, et dans le genre même des secours humains, elles ont bien mieux que mon livre. Je parle à une classe malheureusement plus nombreuse, à ces hommes qui, sans s'être rangés parmi les adversaires de la religion, ne comprennent pas la langue chrétienne, qui ne lisent pas les livres saints, ni ceux où l'on en trouve l'interprétation fidèle. Privés comme ils le sont des ressources les plus intimes, la difficulté est de leur en faire sentir le besoin. On ne sait comment les atteindre, et tant qu'on ne parviendra pas à leur donner, dans le seul langage qu'ils entendent, le goût des vérités divines, ils seront comme ces peuples non civilisés qui ne sortent pas de leur état, faute de concevoir ce qui leur manque.

Mais je m'adresse surtout à ceux que je regarde plus particulièrement comme mes semblables ; je parle à ces êtres pénétrés de la vérité, de la beauté, de l'importance première du christianisme, mais qui voudraient l'allier plus intimement aux divers objets d'intérêt qu'on ne peut bannir de notre existence. Ceux-là sentent que la religion est tout ou qu'elle n'est rien, que si elle ne devient pas un mobile principal, elle n'offre qu'un vain accessoire ; mais ils ne trouvent guère le moyen d'appliquer universellement un tel mobile, tant est grand le domaine des choses de ce monde qui, dans la conduite de la vie, ont leur place légitime ou même leur utilité, et semblent étrangères à la religion. L'éducation du cœur pourrait offrir ce moyen, puisque, sous le point de vue du perfectionnement religieux, il n'est plus d'action ni d'occupation indifférente. Tout nuit ou sert, tout retarde notre marche ou la favorise. Nous observons l'effet des objets sur nous, plutôt que nous ne les jugeons uniquement en eux-mêmes, et, repoussant ce qui nous éloigne de Dieu, nous cherchons à nous rapprocher de lui par tout ce qu'il a mis de pur et d'élevé dans la vie.

Après avoir parlé de la destination de cet ouvrage, je crois devoir en indiquer le plan.

Il s'agit de l'éducation préméditée, c'est-à-dire de l'éducation qui vise à tirer parti de l'influence des hommes et des choses pour le perfectionnement de l'individu. Cette éducation doit continuer toute la vie et ne faire que changer de main. L'agent en est différent, mais l'œuvre en reste la même, et depuis la naissance jusqu'à la mort, il y a toujours un sujet à perfectionner.

Considérée sous ce rapport, la vie se divise naturellement en trois périodes.

Pendant la première, qui embrasse la durée de l'enfance, l'éducation est dirigée par des intelligences supérieures à celle de l'individu qu'il s'agit d'élever.

Durant la seconde, qui comprend l'adolescence et cette

portion de la jeunesse que les lois soumettent encore à l'autorité paternelle, l'élève doit de plus en plus coopérer à sa propre éducation.

Enfin, pendant la troisième, l'individu, devenu l'arbitre de sa destinée, est appelé à travailler à son propre perfectionnement.

La première de ces divisions de la vie humaine est celle où l'écrivain qui en fait l'histoire trouve sa route tracée le plus nettement. Il ne peut, quand il est question du premier âge, s'adresser encore qu'aux instituteurs qui en ont entrepris la direction; et dès lors l'éducation proprement dite, ou les soins dont les enfants sont l'objet, devient le sujet qu'il doit traiter. Mais ce sujet serait encore trop vaste, soit pour le dessein que j'ai conçu, soit pour mes forces, si je l'embrassais dans son entier. Obligée de me borner, ce sera la formation du caractère qui m'occupera principalement. Je laisserai de côté les méthodes d'enseignement, et, dans les idées générales sur le développement de l'esprit que j'aurai l'occasion d'énoncer, j'envisagerai surtout l'effet moral des occupations et des études diverses.

Cependant l'obligation d'observer, que je me suis imposée dans tout cet ouvrage, exigeait, dès le commencement, une investigation du cœur humain un peu plus profonde que celle dont le premier âge a, jusqu'à présent, été l'objet. Les livres sur l'éducation contiennent, pour l'ordinaire, l'histoire des pensées et des tentatives de l'instituteur relativement à son élève, plutôt que l'histoire de l'élève lui-même et de ce qui se passe dans son esprit. C'est là précisément ce que j'ai essayé de démêler. Après avoir, dans quelques chapitres de considérations générales, indiqué les vues que l'instituteur me paraît devoir adopter, c'est avec l'enfant que je m'associe; je cherche à connaître ses sentiments durant la période entière où une nécessité impérieuse le soumet à notre pouvoir, et cet examen me conduit à juger que la plupart des impressions attribuées au caprice et à la déraison, dans le premier

âge, ont une origine plus relevée. Les conditions auxquelles l'âme a été assujettie à son arrivée dans ce monde, me paraissent fournir une explication suffisante d'une multitude de sentiments qu'éprouvent les enfants, et j'y reconnais encore l'effet d'une dispensation éminemment favorable au développement de leurs plus grandes facultés. Je décris donc, aussi exactement qu'il m'est possible, la constitution morale de l'enfant à ses différents âges, et j'en tire les résultats pratiques qu'offrent évidemment ces observations. Cet ordre, le plus naturel de tous, n'est pourtant pas le seul que j'aie pu observer. Certaines dispositions doivent être cultivées avant les autres, soit parce qu'elles sont fugitives, soit parce qu'elles peuvent faciliter toute l'œuvre de l'éducation. Les principes doivent encore être posés avant d'en tirer les conséquences. Il y a donc un enchaînement moral et aussi un enchaînement logique indépendants de l'ordre des faits, mais non moins essentiels à suivre.

Après l'observation et ses conséquences, viendra donc pour l'ordinaire l'exposition d'une vérité qui me paraît s'appliquer particulièrement à l'âge dont je m'occupe. Lorsque ensuite les changements produits par les années amèneront des changements correspondants dans les conséquences de cette vérité, je la présenterai de nouveau sous une autre face. Ainsi on verra les mêmes principes différemment développés aux époques successives de l'éducation.

Ce mélange d'observations, de théorie et d'application de leurs résultats à l'enfance, offre de grandes difficultés dans l'exécution. De là naissent des contrastes trop continuels et trop forts, des transitions trop brusques. Rien en apparence de si futile, de si peu relevé, que les détails relatifs aux petits enfants, que toute la masse des faits présentés par cet âge ; rien en revanche de si grand, de si difficile, de si obscur, que l'étude des facultés de l'âme. Néanmoins comment séparer ces deux éléments de l'éducation ? Mettrait-on assez d'importance à la forme, souvent très-insignifiante, sous laquelle

certaines facultés se présentent chez l'enfant, si on ne les considérait pas dans leur grandeur future? Comment ne pas voir l'avenir dans le présent, et l'épi de blé dans le brin d'herbe? Le point d'où l'on part et celui où l'on veut arriver; l'enfant et l'homme accompli peuvent-ils jamais être perdus de vue? Si ces changements continuels de ton et d'objet ne sont pas bons littérairement, peu importe, puisque le sujet le plus essentiel à traiter le veut ainsi. Peut-être avec un talent supérieur aurais-je sauvé ces dissonances; mais ne pas dire les choses que je croyais utiles m'a paru un tort plus grand que celui de les mal amener.

Arrivés à l'entrée de l'adolescence, nous verrons l'élève lui-même commencer à travailler à sa propre éducation. Il en conçoit, il en adopte toujours mieux le but, il en éprouve les moyens, et finit par les choisir ou les indiquer. Ses parents conservent tous leurs droits sur lui, mais pourtant peu à peu le pouvoir leur échappe : leur autorité n'aurait presque plus d'effets salutaires s'ils étaient réduits à en user. Tout doit être confiance d'abord, puis persuasion complète et intime. Leur influence, purement morale, a besoin d'être ménagée avec d'autant plus de soin, qu'elle-même doit bientôt diminuer, et que le temps où elle peut encore s'exercer donne l'impulsion à toute la vie.

Ce reste précieux et fragile d'une puissance qui déchoit n'est pas même facile à employer judicieusement. L'observation est souvent déroutée par les changements subits qui s'opèrent dans le caractère de l'élève. On ne le connaît plus, et il se connaît mal. Il est sincère, mais à chaque instant trompé, et sur lui et sur toutes choses. Son imagination ardente et mobile met toujours ce qu'il croit être à la place de ce qui est; le combat des espérances avec les possibilités n'est pas encore bien engagé, et il vit dans une atmosphère d'illusions que rien n'a encore dissipées. Ignorant l'étendue de ses forces et leurs bornes, ce que pourrait et ce que ne pourrait pas obtenir sa volonté, il est tour à tour confiant et découragé outre mesure.

Tandis que cet état de fluctuation dure encore, et que l'adolescent est assailli de tous côtés par des passions ou des tentations nouvelles, la main qui l'avait guidé se retire insensiblement, et souvent il est lancé seul au milieu des écueils du monde. Néanmoins tel est l'ascendant des principes qu'a pu inculquer une bonne éducation, tel est celui des sentiments généreux qu'il est aisé d'inspirer à cet âge, que non-seulement le jeune homme doit échapper à de tels dangers, mais former les vertueuses résolutions dont l'accomplissement occupera sa vie entière.

Le nombre des objets d'intérêt qui s'offrent à l'adolescence est si grand; il y a une telle accumulation de sentiments, de pensées, de lumières, d'impressions nouvelles, que je ne pourrai sans doute développer pleinement un tel sujet. Obligée de m'en tenir à une esquisse légère, je m'attacherai du moins à l'objet essentiel, la religion, et, dans cet intervalle si court qui, chez les femmes, sépare l'enfance du mariage, je montrerai combien il importe de donner aux mères futures des principes de piété.

Le reste de l'ouvrage contiendra le tableau des occasions successives de perfectionnement qui s'offrent naturellement aux adultes. A peine le jeune homme est-il affranchi du joug de l'autorité paternelle, qu'un sentiment très-fort l'oblige d'ordinaire à aliéner, du moins en partie, sa liberté, en unissant une autre destinée à la sienne. Jusqu'alors il avait été son but à lui-même. Objet du dévouement de ses parents, il était entré dans leurs vues lorsqu'il avait soigné ses intérêts, qu'il avait travaillé à orner son esprit de connaissances, son âme de vertus. Se considérant en artiste, il avait vu son propre caractère comme une œuvre qu'il devait accomplir, et dont les qualités généreuses étaient le plus beau couronnement; mais toujours le *moi* était en première ligne. Il voulait le bien, mais le bien opéré par lui, et il voyait surtout son propre rôle en toutes choses. De là cette espèce d'exaltation mêlée de personnalité qui domine souvent dans la jeunesse.

Ce n'est pas sans une forte secousse morale que le centre de la vie peut être déplacé, et que les liens étroits de l'égoïsme se relâchent. Une telle révolution est réservée à la puissance du sentiment, et peut-être l'amour paternel parvient-il seul à l'accomplir. Au moyen de cette seule affection, l'homme apprend à connaître le véritable dévouement, cette consécration entière d'une âme qui n'attend aucun retour égal pour ce qu'elle donne, aucun bonheur pareil à celui qu'elle veut procurer. Aussi présenterai-je de nouveau les enfants à cette époque, non pas comme étant eux-mêmes l'objet de l'éducation, mais comme élevant pour ainsi dire leurs parents, parce qu'ils les placent dans une situation où tous les intérêts comme tous les sentiments concourent à faire sentir la nécessité de la morale et de sa source la plus certaine, la religion.

Alors l'existence terrestre a reçu son plus entier développement, l'âme a formé au dehors ses relations les plus nombreuses. Membre utile de la société, encore fils et déjà père, l'homme voit les ramifications de ses devoirs s'étendre au loin, et il anime une sphère d'activité proportionnée à la grandeur de ses facultés. Cependant il ne tarde pas à découvrir que ces mêmes facultés ont des bornes. Le contact perpétuel avec les choses réelles dissipe en lui beaucoup d'illusions ; son influence s'accroît encore au dehors, que déjà une certaine ardeur diminue, la répétition des scènes du monde amortit la vivacité de ses impressions, et sa vie, intérieurement un peu effacée, passe de plus en plus dans celle de ses enfants : c'est sur eux que se place encore son imagination détrompée.

Toutefois, ces enfants en grandissant ne remplissent pas entièrement son attente ; bientôt ils peuvent se passer de lui, et finissent par lui échapper. Il en est de même de mille objets d'intérêts très-vifs, de l'estime, de la reconnaissance des autres hommes, de tel bien qu'on avait cru opérer. Tout s'affaiblit, tout se décolore, tout s'enfonce dans le lointain.

Nous voyons que les choses peuvent aller sans nous, et nous nous détachons et des autres et de nous-mêmes.

Néanmoins, dans une âme religieuse, il y a plus qu'une compensation à la perte des enchantements et des illusions séduisantes de la vie. En elle, la grande idée du devoir survit à tout et lui donne une activité indépendante des pensées terrestres. Le monde invisible lui apparaît à mesure que le visible s'efface, et ses espérances s'attachent au seul être qui ne les trompe jamais. Plus d'élévation, plus de calme, une plus juste appréciation de tous les objets, lui donne une autre grandeur. Elle conçoit pourquoi elle a été placée sur cette terre, et le plan de la vie humaine reçoit pour elle son explication.

Elle voit qu'envoyée ici-bas pour y prendre un immense développement, elle n'est pas faite pour rester attachée aux objets qui ont servi à la développer. Ses forces nouvelles auront un exercice nouveau. L'intelligence doit s'élever à une plus haute contemplation que celle des choses terrestres, et cet ardent amour qu'avaient excité des créatures imparfaites doit se fixer sur l'Être parfait; aussi son développement n'est-il point suspendu : ses progrès moins apparents sont plus réels et ne paraissent pas si sujets à s'arrêter; ses facultés contemplatives gagnent plus que ses facultés actives ne semblent avoir perdu, et déjà son amélioration peut se manifester dans cette vie. Ainsi, dans la vieillesse, un désintéressement plus entier, une sérénité plus constante, je ne sais quoi de sage, de paisible, de céleste, semblent entourer d'avance un front vénérable d'une auréole d'immortalité. On voit alors se vérifier ces belles paroles de l'Écriture, qu'*à mesure que l'homme extérieur déchoit, l'homme intérieur se renouvelle.*

C'est en effet une belle preuve de notre immortalité que ce principe de développement toujours existant dans notre âme. Et comme l'action de ce principe n'est arrêtée nécessairement, dans la vieillesse, que par le dépérissement des organes matériels, c'est-à-dire par un obstacle qui peut se présenter à

tout autre âge, il est clair que l'état de caducité, près du dernier terme, est tout à fait étranger à la nature de l'âme même, et qu'il ne prouve rien contre la possibilité d'un progrès éternel dans l'étendue de ses facultés.

Ce progrès exige, il est vrai, le concours de notre volonté. Ceux qui ne pénètrent pas au delà de l'enveloppe extérieure des choses, restent jusqu'à la fin occupés d'apparences vaines, et l'éducation de la vie est manquée pour eux. Non-seulement le temps ne les améliore pas, mais il les corrompt. Il peut y avoir un perfectionnement de l'égoïsme comme des sentiments dévoués et religieux. Alors le cœur se dessèche de plus en plus, alors le bonheur personnel, auquel l'égoïste avait tout rapporté, lui échappe, puisqu'il devient insensible aux plus nobles jouissances, et que les autres ne durent pas. Pour lui véritablement la vieillesse est désolée. Pour son imagination effrayée, la mort est bien de la mort et pis que du néant peut-être : mais ce n'est pas un pareil tableau que je puis me plaire à tracer.

LIVRE PREMIER

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

CHAPITRE PREMIER

BUT DE L'ÉDUCATION.

> Vouloir la vertu pour son plaisir, c'est tomber dans l'épicuréisme.
> FÉNELON.

Elever un enfant, c'est le mettre en état de remplir un jour le mieux possible la destination de sa vie. Mais quelle est la destination générale de la vie humaine? De la réponse à cette question dépend évidemment la direction de l'éducation tout entière.

On est loin encore d'avoir déterminé cette direction, quand on a dit que l'éducation avait pour but de développer les facultés; c'est là son œuvre plutôt que son but.

L'éducation développe les facultés : ne se proposât-elle autre chose que de donner à l'élève le moyen d'exister ici-bas, elle devrait encore les développer. Au Sénégal comme en Angleterre, on cultive certaines qualités; mais quels progrès favorisera-t-on de préférence ? dans quel sens sera cet accroissement qu'on veut toujours faire prendre aux forces humaines? Et comme la moindre différence de proportion entre les éléments dont nous sommes formés influe sur la nature de notre constitution morale, encore faut-il savoir à quoi l'on en veut venir, pour décider de ce qu'on doit faire.

L'antiquité tout entière a dit que le but de l'existence humaine était le bonheur. La souveraine félicité s'est présentée

aux anciens sous des formes, tantôt nobles, tantôt plus ou moins matérielles; mais l'idée de la chercher a toujours dominé. De notre temps encore on essaye de ressusciter ce genre de philosophie. Sous le nom assez équivoque d'utilité, on prétend même donner le soin du bonheur pour fondement à la morale. Cependant le trait saillant comme le trait sublime du christianisme, c'est d'avoir proposé un autre but aux hommes que celui de la félicité ici-bas.

Que nous dit la religion chrétienne dans le langage qu'elle a consacré? Elle nous dit qu'*aidé du secours céleste, l'homme peut dès cette vie commencer à rétablir dans son âme l'image effacée de la Divinité; et que s'il remplit les conditions imposées dans l'Évangile, conditions dont l'accomplissement tend à purifier son cœur de plus en plus, la grande expiation offerte pour ses offenses lui assure le salut éternel ou la réunion avec Dieu dans une autre vie*. Cette doctrine n'est autre chose que la perfection promise pour récompense à l'œuvre du perfectionnement.

Un ordre d'idées si élevé appartient naturellement à la source d'où il dérive. On ne pourrait demander plus à une révélation divine, et on ne devait pas s'attendre à moins. Ce qui est peut-être plus étonnant, c'est que tant de génies supérieurs, de caractères vertueux, d'âmes généreuses, qui dans tous les siècles ont honoré l'humanité, n'aient pas senti qu'assigner à l'homme le bonheur pour unique but sur la terre, c'était ébranler la morale dans son cœur.

En effet, tout ce qu'on a tenté pour identifier la félicité et la vertu n'a pas fait illusion aux esprits justes. Ni la noble fiction des stoïciens, celle que le vice seul est un mal et que la douleur n'en est pas un, ni l'assertion moins élevée des *utilitaires*, celle que notre devoir est toujours conforme à notre intérêt, ne peuvent soutenir l'examen. Soit qu'on veuille relever le bonheur ou rabaisser la morale, il y a différence constamment, opposition parfois entre les idées qu'on veut confondre. Le raisonnement, l'expérience, la froide réflexion,

l'élan du cœur, tout nous dit que, pour satisfaire la conscience, il faut souvent renoncer à être heureux ; tout nous dit que si le malheur est inévitablement attaché au vice, le bonheur ne l'est pas dans ce monde à la vertu.

On a pris le moyen pour le but, à ce qu'il semble. Le désir du bonheur est un des mobiles qui nous portent à développer nos facultés, et qui par là nous font avancer vers le vrai but de notre existence. Mais connaître un des ressorts qui nous font agir, n'est pas connaître encore notre destination finale. Celui qui ignorerait l'usage d'une montre et qui en regarderait attentivement l'intérieur, pourrait, avec de la sagacité, en comprendre le mécanisme, deviner où réside la force motrice, comment se distribue son action ; mais saurait-il que cette œuvre compliquée a pour objet la mesure du temps ? C'est là le secret de l'inventeur, et l'on ne le découvrira point si l'on ne s'associe à ses vues.

C'est de même qu'on prononcerait sur le but de la vie humaine, en se bornant à considérer le mécanisme de nos actions. Mais si l'on envisage le résultat auquel le cours de la vie nous fait arriver, on voit que le but supposé n'est point atteint, le bonheur point obtenu.

Et de plus, ce n'est considérer qu'un de nos mobiles. Qui peut nier que l'amour du bien ne soit aussi un sentiment naturel à l'homme, que le juste, que le vrai, ne lui semblent son élément ? Quel est l'être abandonné du ciel qui ne se sente pas soumis à une obligation morale, qui ne reconnaisse pas qu'ici-bas il a des devoirs à remplir ? C'est là véritablement la loi, celle de l'âme, celle qu'admet toujours la volonté réfléchie, celle qu'on transgresse constamment sans réussir à la renier. L'autre loi n'est qu'une propension pour ainsi dire physique, telle qu'est dans la matière morte la gravitation. C'est une force qui agit sur les sens, sur ceux de nos penchants qui sont à leur service ; tandis que la liberté, comme la gloire de l'homme, consiste dans le pouvoir de résister à cette impulsion.

Pourquoi se tourmenter à vouloir fonder la morale, à en prouver la nécessité? La morale! base universelle que tout suppose, sur quoi tout s'appuie, base sans laquelle il n'y a ni société, ni langage, ni espèce humaine. Ce qu'est la logique dans le raisonnement, ce que sont les mathématiques dans les sciences exactes, la morale l'est dans le système de notre existence : vérité primitive, coéternelle avec Dieu, expression de ses perfections infinies, elle a dû se manifester dans ses œuvres, aussitôt qu'il a étendu son bras créateur. L'homme aussi en a reçu l'empreinte, dont les traits, bientôt altérés, mais ineffaçables, reparaissent toujours en lui, malgré ses vices, ses égarements, ses faux systèmes. Aussi, quand le christianisme lui a montré la loi morale, plus belle, plus sainte, plus sévère et plus miséricordieuse à la fois qu'elle ne se fût encore offerte à ses regards, il n'a pas cru la découvrir, il l'a reconnue.

Si nous descendons de cette hauteur, nous trouverons encore que le simple bon sens commande de ne pas se proposer pour objet la félicité, puisqu'on ne sait jamais ce qu'elle est. Le but et la route qui y mènent sont également inconnus, et l'idée du bonheur n'a rien de fixe. Les anciens n'ont pu s'accorder sur la nature du bien suprême, et peut-être ne nous est-il pas donné de le définir. La raison nous dit ce qu'il devrait être plutôt que ce qu'il est en effet. L'imagination, plus libre dans son essor, ne peut même se le figurer avec quelque permanence, et quand elle a voulu le dépeindre, une sorte d'insipidité s'est toujours attachée à ses créations. L'expérience, si instructive, n'apprend rien de décisif à cet égard. Que nous montrent les faits? Qu'avec tous les avantages imaginables, un homme peut encore être fort à plaindre, s'il ne possède pas une chose appelée le contentement d'esprit; mais c'est dire que pour être heureux il faut être heureux. En sorte que, quand on veut définir le bonheur, on en est toujours réduit à recourir à des synonymes.

Si l'on s'exprimait avec une rigueur que ne permet guère

l'usage ordinaire, peut-être trouverait-on qu'il y a quelque chose de faux et de contradictoire dans l'idée que nous sommes obligés de nous former du bonheur. Que ce soit une situation exempte de peines, cela va sans dire; mais, puisqu'un désir non satisfait est déjà une peine que l'imagination peut grossir à son gré, on est forcé d'ajouter que c'est un état où tous nos vœux sont comblés. Or, cet état serait très-fastidieux à la longue. Il n'y aurait plus de motifs pour agir, et nos forces resteraient oisives. Nous avons des facultés qui demandent à être exercées, et l'office de l'imagination est de susciter quelque désir capable de les mettre en jeu. Nous sommes donc faits pour former des vœux : c'est pour nous l'état de santé morale. Notre âme s'élance en souhaits, comme la séve d'un arbre vigoureux s'élance en rameaux. Point de bonheur sans activité, point d'activité sans but, et qui dit but, dit un objet qu'on voudrait atteindre, et qu'on n'a pas encore atteint. La suprême félicité serait donc ici-bas un état où il nous manquerait quelque chose, ce qui est absurde.

Mais si ce mot n'a pas de sens absolu, il en prend un par comparaison. Notre sort peut s'améliorer ; le sentiment de l'existence peut devenir plus animé et plus agréable. Quand cela nous arrive-t-il? C'est quand nous croyons avancer vers le terme d'un de nos vœux, c'est quand le mouvement moral est entretenu par l'espérance. Les objets les plus désirables de cette espérance en contiennent eux-mêmes d'autres en germe; ils transportent la pensée au delà de leur possession, et la font avancer plus rapidement dans la route qu'elle s'est frayée. Le savant s'attache à découvrir telle vérité qui jettera du jour sur une autre vérité plus générale; l'homme charitable voit dans le bien qu'il opère le commencement d'un bien plus grand. Toujours il y a de l'avenir dans les jouissances qui répondent à notre attente. S'il en est autrement, le plaisir de les avoir obtenues ne vaut pas celui de les rechercher.

Le bonheur, tel qu'on peut le concevoir ici-bas, n'est donc

pas une situation arrêtée : c'est une marche; c'est l'état où un mouvement doux et régulier est soutenu en nous par de l'espoir. Lorsqu'on s'avance vers un but bien choisi, on exerce des facultés qui, retournées en dedans, nous tourmenteraient : on jouit par anticipation du moment de l'arrivée, et enfin on a la vive satisfaction de ce moment. Mais s'il ne renaît pas de là quelque autre intérêt, quelque aliment nouveau pour l'activité de l'âme, notre situation n'a pas beaucoup gagné.

L'art d'être heureux est donc celui de distribuer l'espérance sur toute la vie, de lui faire toujours reprendre son cours. Le sort le plus enviable est celui où l'on a en perspective une suite de buts, tous assez accessibles pour qu'on puisse y marcher avec calme et confiance, mais dont les plus éloignés sont les plus dignes de nos vœux. Alors aucun de nos pas ne nous semble perdu, nous supportons gaiement les fatigues du voyage, et l'avenir s'offre à nos regards sous un aspect riant et favorable.

Il est à remarquer que la plupart des carrières sociales sont conçues d'après une telle idée. On y voit une progression croissante dans des biens tels que la richesse, la considération, la gloire, le pouvoir, biens auxquels on peut laisser ce nom, pourvu qu'on ne s'en exagère pas la valeur. Et quand ces carrières sont subordonnées à la plus élevée de toutes les vocations, à celle où l'avantage de la progression se trouve au plus haut point, la vocation chrétienne, il s'y présente sans doute un des éléments du bonheur. Mais de telles carrières n'offrent jamais que des récompenses précaires, mais elles ne sont pas ouvertes à tous, et ne le sont point aux femmes; et comme la nature physique nous prépare une progression inverse, comme elle peut nous faire passer de maux en maux et de dégradation en dégradation, il est, pour l'imagination humaine qui se porte toujours en avant, d'une importance infinie d'avoir à se figurer une suite d'espérances.

Mais si l'on veut obtenir ce contentement, il ne faut peut-être pas avoir le bonheur en vue. Ceux qui, en parcourant

leurs carrières diverses, ont recueilli sur la route tout ce que la vie peut offrir, ceux-là, dis-je, ne s'étaient point proposé le bonheur pour but. Ils aspiraient à quelque objet plus précis, mieux défini, auquel ils auraient, s'il l'eût fallu, sacrifié le bonheur même. C'est ainsi qu'ils ont marché, qu'ils ont avancé. Non-seulement la recherche de la félicité est illusoire, mais elle nous retarde dans la poursuite de tout ce qui pourrait avoir quelque prix.

En effet, l'impossibilité de se faire une idée nette du bonheur est cause que notre imagination met toujours le plaisir à sa place. Nous nous représentons en revanche assez bien le plaisir, malgré sa nature fugitive ; il y a dans les immenses trésors de la nature et des arts de quoi donner des jouissances, presque à coup sûr, à tout être bien organisé ; mais par malheur les objets capables d'en procurer ne sont pas toujours à notre portée, et lorsqu'ils y sont, nous nous en lassons bientôt. Alors les désirs toujours plus inconstants sont aussi plus difficiles à satisfaire. Les grands prix réservés à la persévérance sont perdus, et nous finissons par nous dégoûter de toute chose.

En outre la poursuite du bonheur rend plus sensibles les maux de la vie, puisqu'il y a une amertume particulière à trouver précisément le contraire de ce qu'on cherchait. S'accoutumer à se replier sur soi-même, à sonder continuellement ses impressions, c'est nourrir en soi l'égoïsme, maître injuste qui n'est jamais satisfait des soins qu'on prend pour le servir, et l'on désenchante ainsi l'existence entière. Rien de ce qu'on regarde de près ne peut nous contenter ici-bas. Le moyen de grossir les chagrins et de diminuer les plaisirs, c'est de tenir un compte ouvert des uns et des autres.

Néanmoins ces considérations sont insuffisantes, et celui qui se bornerait à les présenter manquerait d'une juste sévérité. Si la recherche du bonheur est oiseuse et vaine, ce n'est point pour cela seul que nous devons renoncer à nous y livrer.

Ne la condamnons pas comme une route qui mène mal, mais comme une route qui, menât-elle bien, ne devrait pas être suivie. Le principe qui subordonne le devoir à l'utilité est mauvais en soi, indépendamment des conséquences qu'il entraîne. La volonté de Dieu, ou, en d'autres termes, la loi morale, ne saurait occuper une place secondaire dans notre cœur ; l'empire qu'elle réclame est illimité, et il serait mille fois vrai que nous trouvons notre intérêt à nous soumettre à cette loi, que nous ne devrions pas donner l'intérêt pour motif de notre obéissance.

Fions-nous aux dispositions de l'ordonnateur suprême ; il n'a pas négligé le soin de notre bonheur. Les objets nécessaires à notre conservation, à nos jouissances, ont été répandus avec profusion dans l'univers ; les penchants qui nous portent vers ces objets sont profondément enracinés dans notre constitution même. Tout ce qui est involontaire en nous s'élance vers le plaisir, vers les joies terrestres ; il devait y avoir dans la volonté un contre-poids à tous ces instincts. S'il en était autrement, nous serions incapables de résistance. Si je poursuis le bonheur malgré moi, quand il m'apparaît malgré moi hors de l'enceinte de la loi morale, suis-je coupable d'aller le chercher ?

On nous dit, je le sais, que, pour le soin du bonheur même, il est sage d'immoler souvent le présent à l'avenir. C'est nous conseiller la prudence, fort bonne chose assurément, mais sans rapport avec le devoir : utile qualité qui n'a point de valeur morale et qui met souvent obstacle au bien comme au mal. Connaîtrions-nous jamais le remords, si nous n'avions à nous reprocher que d'avoir mal évalué notre avantage, d'avoir fait une erreur dans le compte de nos plaisirs ? Le tourment le plus cruel de tous, celui que les païens ont cru infligé par les furies, par ces divinités terribles, effrayante personnification du pouvoir vengeur de la conscience, ce supplice ressemble-t-il en rien au regret d'avoir méconnu notre intérêt ? Un sentiment invincible ne nous dit-il pas

que notre intérêt est précisément le seul objet que nous ayons toujours le droit de sacrifier?

Ceux qui veulent donner au système d'utilité le caractère de grandeur et de noblesse qui lui manque, disent qu'il y est question du bien général, et ils recommandent la morale, parce qu'elle est avantageuse à la société. C'est fort bien de la recommander, mais le moyen de la faire observer manque tout à fait dans cette doctrine. Une fois que le principe d'utilité aura été, ainsi qu'on le veut, substitué à la conscience, comment exigerez-vous de l'individu qu'il se sacrifie pour la masse? Vous dites que l'intérêt de chacun de nous est conforme à celui de la société; mais si nous ne vous croyons pas, si même, conscience à part, nous avons souvent raison de ne pas vous croire, pourquoi nous en rapporterions-nous à votre jugement? Ah! parlez-nous de devoir; je ne sais si vous nous persuaderez, mais du moins nous vous écouterons. Aucune autre loi que la morale émanée de Dieu ne peut nous être imposée. Tout imparfaite qu'est notre nature, un principe équivoque lui répugne et la blesse toujours. L'homme est faible, inconséquent, corrompu même, mais il a pourtant une haute idée de la vertu, et si le rayon divin se manifeste peu dans sa conduite, on le voit éclater parfois dans la noblesse de ses conceptions.

Est-il donc vrai, comme on le prétend, que les deux opinions sur le but de la vie, contraires en apparence, ne soient au fond qu'une même opinion, et qu'on en veuille toujours venir au bonheur? Est-il vrai que ceux qui ont pour objet la vertu ou le perfectionnement ne fassent que préférer un genre de jouissance à un autre? Il est toujours aisé de tout confondre, mais ceux qui raisonnent ainsi ne me paraissent pas même avoir consulté l'observation. Et sans parler des grands exemples qu'offre l'histoire, sans citer les héros du dévouement, ces Régulus, ces Winkelried, ces d'Assas qui n'ont eu d'autre perspective que la souffrance, d'autre espérance personnelle que la mort, je dirai que l'examen attentif de

ce qui se passe dans notre âme nous conduit à une autre conclusion.

Il ne me semble pas que, lorsqu'on se décide à entrer dans une carrière de devoirs pénibles, on se figure nettement aucune joie dans l'avenir. On se soumet à une obligation sans appel, on obéit à une loi impérieuse, sans savoir ce qui s'ensuivra pour le bonheur. La région calme du devoir est supérieure à celle des craintes et des espérances; on n'y sent point ces fluctuations, effet de l'inégale appréciation des peines et des plaisirs; tout y est immuable, absolu; tout y est de nature éternelle; ce ne sont pas les jouissances de la vertu qu'on y cherche, c'est la vertu; ce ne sont pas les consolations de la religion qu'on y désire, c'est Dieu même, c'est la conformité avec la volonté du ciel. Cette région qui semble si haute est pourtant accessible aux âmes étrangères à toute espèce de raffinement, tandis que celle où l'on *jouit* du sacrifice de soi-même l'est bien moins; pour trouver du charme à l'idée de se dévouer, il faut une sorte d'exaltation assez rare parmi les hommes, inconstante chez ceux-là mêmes qui sont susceptibles de l'éprouver. Les émotions grandes, sublimes, excitées par les sentiments les plus élevés, ne sont pas le partage de tous les mortels; l'âge les affaiblit, les maux les éteignent; elles peuvent être la récompense, elles ne sont pas l'essence pure et inaltérable de l'attachement à notre devoir. Il n'est qu'un temps pour l'enthousiasme; mais le cœur peut rester fidèle lorsque déjà il est atteint par la main glacée de la mort.

Il faut en revenir à notre double nature. Jamais on n'expliquera les résultats contradictoires qu'offre l'étude si compliquée du cœur humain, si l'on n'admet en nous qu'un mobile. Et puisque dans le monde physique tout est opposition de forces, jeux de contre-poids, comment ne reconnaîtrait-on dans le monde moral qu'un seul principe? Il y a en nous deux lois, saint Paul l'a dit [1]; le sentiment intérieur,

[1] Rom., chap. VII, v. 23.

l'expérience, la raison, le disent. Tandis que des instincts, nécessaires peut-être dans l'ordre physique, mais aveugles, en nous poussant vers le plaisir, développent nos facultés, nous sentons que nos facultés et notre vie même ne sont destinées qu'à nous élever à un état supérieur, et à rétablir dans ses premiers droits l'humanité dégradée.

Dire que la religion elle-même nous propose dans l'avenir le bonheur éternel pour objet, serait entrer dans un ordre de pensées entièrement différent. Dans cette occasion, ainsi que dans plusieurs autres, les écrivains sacrés ont employé l'expression reçue, et ils le pouvaient d'autant mieux ici, que toutes les idées qu'ils donnent de la récompense future s'associent nécessairement dans notre esprit à celle d'un grand bonheur. Le sentiment de l'existence est si doux, que l'immortalité, jointe à l'exemption des inquiétudes et des maux de la vie, nous paraîtrait déjà un sort très-heureux. Mais dans les images imparfaites qui servent à diriger notre espoir, jamais l'idée de la jouissance n'est en première ligne, pendant que celle d'un état plus pur et plus élevé l'est toujours. Tantôt c'est *une couronne incorruptible de gloire* [1], *un poids de gloire infiniment excellent* [2], *l'héritage des saints dans la lumière* [3]; tantôt c'est *la participation à la nature divine* [4], *un ciel nouveau et une terre nouvelle où la justice habitera* [5], *la Jérusalem céleste éclairée par la gloire de Dieu* [6]. Sans cesse le mot de gloire y est employé, et puisque ce mot désigne souvent les progrès du chrétien dans la sainteté sur cette terre, puisqu'on voit que le fidèle y est *transformé de gloire en gloire comme par l'esprit du Seigneur* [7], il paraît que la récompense est de même nature que le moyen par

1 Pierre, ép. I, chap. v, v. 4.
2 Corinth., ép. II, chap. iv, v. 17.
3 Coloss., chap. i, v. 12.
4 Pierre, ép. I, chap i, v. 4.
5 Pierre, ép. I, chap. iii, v. 13.
6 Apocalypse, chap. xxi, v. 11 et 23.
7 Corint., ép. II, chap. iii, v. 18.

lequel nous sommes appelés à l'obtenir, et que la régénération, commencée dès cette vie, recevra son accomplissement dans l'autre. La religion confirme et sanctionne ainsi, sous les formes les plus expressives, cette loi de notre âme immortelle qui l'oblige au perfectionnement.

Rigoureuse et impérative dans le domaine de la moralité, une telle loi régit également toutes les facultés de l'âme. L'esprit s'élève vers la vérité, l'imagination vers la beauté, comme la conscience vers la vertu la plus pure. Une même impulsion est imprimée à tout notre être. Comment aurions-nous été privés de cet instinct si sûr, privilége des créatures inférieures, si, pour nous dédommager de nos erreurs constantes, le ciel ne nous eût doués d'un élan irrésistible vers le perfectionnement? Le besoin, le pressentiment du mieux, sont ici-bas l'instinct de l'homme. Il examine, il retouche, il corrige sans cesse, et ses œuvres, et les instruments de son travail, et les méthodes de son intelligence. Un espoir qui ne se réalise jamais n'est pourtant pas tout à fait déçu; il arrive à l'amélioration quand la perfection lui échappe : désirer plus qu'il ne peut obtenir est son sort.

Tel est le mouvement dont l'éducation doit s'emparer dès l'origine. L'exciter, l'entretenir, le régler est sa tâche la plus sacrée, et comme le plus haut degré de bonheur chez un être raisonnable ne peut se rencontrer que sur la route de sa véritable destination, les instituteurs se trouveront avoir d'autant mieux soigné les intérêts du bonheur même, qu'ils auront fait prévaloir chez l'élève le noble instinct du perfectionnement.

L'éducation doit donc répondre à notre double destination. Elle doit préparer l'enfant pour deux existences successives; il y a en lui un esprit immortel qui ne fait que traverser ce monde, il y a une faible créature qui y vient souffrir et mourir.

Notre nature est en rapport avec ces deux vocations. L'âme a des facultés relatives à son séjour sur la terre; elle en a

qui portent ses vues et ses espérances au delà. Les unes et les autres doivent être développées par l'éducation. Puisque Dieu n'a pas voulu nous appeler immédiatement à lui, et qu'il nous a obligés à le chercher par la route de la vie, pourvoir l'enfant de tout ce qui est nécessaire au voyage, est de devoir étroit pour l'instituteur.

Mais que la vie soit un voyage, que l'idée de marche doive être attachée à toutes les périodes de notre existence, voilà ce qu'il ne faut jamais perdre de vue, et voilà ce qui n'est pas suffisamment exprimé, ce me semble, dans les définitions diverses qu'on donne de l'éducation. On dirait qu'il s'agit d'amener l'adolescent à un certain état, plutôt que de lui imprimer le mouvement qui lui fera un jour dépasser infiniment cet état. Et pourtant, comme le plus grand développement moral et intellectuel à la fin de l'enfance n'est rien à côté de ce qu'on peut espérer dans l'âge mûr, le plus essentiel de beaucoup c'est de donner l'impulsion. Les progrès déjà faits ont moins d'importance que la disposition à des progrès ultérieurs, en sorte qu'il faut moins s'informer du degré d'avancement de l'enfant dans la carrière, que de l'élan avec lequel il paraît appelé à la parcourir. Plus un élève approcherait du niveau général de la société, pour la religion ou les lumières, plus il pourrait aisément se persuader qu'il n'y a plus rien à acquérir sous ces deux rapports, en sorte qu'il y a une raison de stagnation, et par conséquent de médiocrité, dans l'avancement même, s'il n'est pas cause de nouveaux efforts.

Voilà pourquoi tant d'éducations, en apparence soignées, n'ont que des résultats insignifiants. Voilà pourquoi tant d'esprits, tant d'âmes se détériorent. Quand il n'y a pas du mouvement intérieur, de la vie, tout se dessèche et dépérit bientôt. Ne pas grandir c'est décroître ; ne pas avancer c'est reculer : ainsi le veut la nature humaine. S'il est en nous un principe réparateur, il est aussi un principe de décadence. Il faut des forces pour ne pas descendre, et peut-être n'en recueille-t-on jamais assez que quand on aspire à monter.

D'après Kant, le but de l'éducation serait celui-ci : *développer dans l'individu toute la perfection dont il est susceptible*. Mais comme une telle œuvre ne peut s'achever dans l'enfance, et qu'elle demande, pour être accomplie, l'existence entière, j'oserais proposer un léger changement à cette belle définition : *donner à l'élève la volonté et les moyens de parvenir à la perfection dont il sera un jour susceptible.*

Ceci suppose chez l'instituteur quelque idée de la perfection à laquelle on peut aspirer, et de plus la connaissance des ressorts qui agissent sur la volonté. Ce sera le sujet des chapitres suivants.

CHAPITRE II

DE L'IDÉE QUE L'INSTITUTEUR PEUT SE FORMER DE LA PERFECTION.

> *Urim* et *Thumnim*, lumière et perfection (Genèse), symboles de l'Éternel figurés sur le pectoral du souverain sacrificateur, chez les Hébreux.

La perfection, ce noble but de l'éducation et de la vie, ne se trouve pas sur la terre plus que le bonheur ; mais on est bien moins sujet à s'égarer quand on la cherche. Sans même la connaître encore, nous pouvons toujours nous en rapprocher, puisque la route qui y mène est bien tracée. Et si, à mesure que nous avançons, nos forces s'augmentent, si nous gagnons bientôt de meilleurs climats, et que nous respirions toujours un air plus pur, nous ne manquerons en chemin ni d'encouragement ni de récompense.

Il faut pourtant se former quelque idée de ce qu'on désire obtenir, et quelle idée pouvons-nous concevoir de la perfection, puisque nous ne l'avons jamais rencontrée, et que

notre imagination même ne saurait nous la représenter nettement? Comment se fait-il qu'en examinant chaque objet nous le jugions constamment inférieur à cette image voilée qui nous semble planer au-dessus de toutes choses et de nous? Ce jugement ne saurait être que le résultat d'une comparaison pour laquelle il paraît nous manquer un des termes. Quelques considérations générales nous aideront peut-être à éclaircir cette question.

Il ne s'agit point ici de cette souveraine perfection qu'on a nommée *absolue,* pour indiquer qu'elle n'est plus susceptible d'accroissement, idée qui ne peut être comprise, à moins de l'appliquer à Dieu. En effet, les qualités éminentes dont l'assemblage nous paraît constituer la perfection sont de nature à s'augmenter sans terme. Quelque grandeur qu'on assigne à l'intelligence, à la force, à la beauté, on peut toujours y ajouter un degré de plus. C'est la région de l'infini où s'enfonce et se perd la pensée humaine, sans s'arrêter jamais à rien d'absolu. C'est donc de la perfection relative que nous avons uniquement à nous occuper.

Ici-bas un objet est censé parfait quand il est ce qu'il doit être, c'est-à-dire quand il remplit complétement sa destination. Au moment de la création, le Tout-Puissant a assigné sa destination à chacune de ses œuvres, et, en ce sens, tous les êtres qui répondent aux vues de Dieu sont parfaits. Cependant, comme les uns sont doués de propriétés ou de facultés dont les autres nous semblent privés, il s'établit à nos yeux une sorte de hiérarchie entre les êtres. Nous leur attribuons un rang proportionné à la grandeur des qualités qu'ils déploient ou à l'importance de leur destination, et ce rang détermine pour nous le degré de leur perfection relative.

Toutefois, ce degré même n'est pas facile à évaluer; il nous faudrait connaître dans sa majestueuse étendue le plan de Dieu, pour décider de la place qu'y doit occuper chaque objet créé, des rapports qui le lient aux autres objets, et des qualités qu'exigent de lui ces rapports. Sans doute la contem-

plation de la nature nous révèle quelques-uns des desseins de Dieu. Nous voyons les astres accomplir leur révolution au temps marqué, les saisons se succéder régulièrement, les espèces de plantes et d'animaux se maintenir et se perpétuer, l'ordre, le mouvement et la vie s'entretenir dans l'univers. L'ensemble est trop régulier, la dépendance des parties trop intime pour que la perfection du tout ne réponde pas de celle des détails. Mais qu'il y a loin de cette idée vague à la connaissance exacte de chaque pièce du grand mécanisme! Non-seulement nous ne savons pas d'avance ce que doit être un objet donné, mais nous ne distinguons pas au juste ce qu'il est, quand il se présente à nous en réalité. Notre observation superficielle s'arrête avant d'arriver à l'essence intime des corps, et ce qui nous intéressait le plus, l'organisation des êtres vivants, reste pour nous un profond mystère. Nous présumons ainsi, nous découvrons peu à peu la perfection des œuvres de Dieu, nous n'en jugeons pas; ses créations, ainsi que lui-même, dépassent dans tous les sens nos étroites conceptions, et nous ne sommes jamais que sur le bord de ses voies.

Il est vrai que, lorsqu'il s'agit d'apprécier les œuvres de l'homme, la même disproportion n'existe pas. Là, l'artiste et le juge sont de niveau, et l'un n'a point de faculté étrangère à l'autre. Mais ici l'incertitude de nos idées nous nuit encore; et nous ne savons pas assez nettement *ce qui doit être,* pour en faire la mesure de *ce qui est*. On comprend bien en général quel est l'effet qu'a voulu produire un artiste, mais on ignore s'il a pris les meilleurs moyens pour réussir. Nous revenons sur son plan; nous le travaillons par la pensée, et nous ne connaîtrions les inconvénients de nos inventions défectueuses que si la réalité, toujours imparfaite elle-même, venait à les signaler. Mais, à travers les nuages plus ou moins épais dont notre vue est offusquée, nous distinguons presque toujours deux genres de défauts. Vice dans l'idée première de l'ouvrier, vice dans l'exécution de l'œuvre, telles sont les

sources d'imperfection qui se répandent abondamment sur les productions humaines.

Si nous voulions écarter du moins une de ces sources, il faudrait sortir de la région des beaux-arts pour entrer dans l'humble domaine des arts mécaniques. Là, dans la partie qui a pour objet la représentation de ces formes géométriques qui répondent aux notions les plus précises de notre esprit, nous pourrions être assez près de voir se réaliser la perfection. Si je demande, par exemple, à un ouvrier de me construire en ivoire ou en métal une sphère, un cylindre, un cube, comme je sais très-bien ce que j'ai en vue, si l'exécution de cet objet est régulière, je n'ai rien à désirer de plus. Des organes plus fins que les miens y trouveraient peut-être des défauts, mais tel que je suis fait, je n'en vois point, et je dis de l'œuvre qu'elle est parfaite.

Une décision si favorable me laisse, il est vrai, complétement froid. C'est un acte de jugement qui n'a que le caractère de l'approbation et qu'aucune admiration n'accompagne. Mais dans cette perfection subalterne, nous pouvons déjà saisir l'élément le plus nécessaire de l'idée même de la perfection. Dans tout ce qui est du ressort du jugement, la raison doit donner son approbation pleine et entière. Et, comme il est des qualités que la raison a le droit d'exiger dans tous les objets, comme elle sait très-bien en quoi consistent ces qualités, et que les notions qu'elle en a, sans atteindre tout à fait à la précision mathématique, sont au nombre des plus claires de notre esprit, il est essentiel que, relativement à celles-là du moins, la conformité de ce qui est avec ce qui doit être soit complète. Ainsi, dans les œuvres matérielles, l'appropriation des moyens au but, la juste proportion des parties et leur intime liaison, tout ce qui répond de la durée et de l'usage facile de l'objet est au nombre des conditions obligatoires. Il en est de correspondantes dans le domaine moral; en sorte que si l'on donne le nom de *régularité* à l'ensemble des qualités qui tiennent aux notions d'ordre et qui ont pour

jugé la raison, nous dirons que la régularité est, relativement à la perfection, l'élément premier et indispensable.

Mais cet élément n'est pas le seul; il en est un qui, partout où il peut se trouver, nous est également nécessaire. La perfection en elle-même suppose la réunion de tous les mérites, et il est des genres de mérite que le jugement seul n'apprécie pas. Tout n'est pas raison dans l'homme ; le sentiment, l'imagination, ont leurs droits. Nous voulons admirer, jamais nous ne renoncerons à cette émotion douce et grande, et la beauté est le sujet naturel de l'admiration. Beauté morale, beauté physique, une fois que les obligations imposées par le devoir ou par le bon sens sont remplies, nous voulons toujours de la beauté. Ici donc se présente un élément infini par sa nature, constamment susceptible d'un plus haut degré de développement. Et de là vient que nos désirs sont insatiables, et que cette perfection qui seule peut les satisfaire paraît toujours nous échapper.

Qu'est-ce que la beauté ? question insoluble peut-être, qui du moins n'a pas été résolue jusqu'à présent. On n'a point découvert de trait commun entre les objets si différents qui excitent notre admiration dans ce monde. Ils nous enchantent, ils nous ravissent, ils suspendent un moment le cours monotone de notre existence, ils nous enlèvent à la terre et à nous. L'effet qu'ils produisent sur nous les réunit parfois dans notre pensée, mais le lien n'est pas en eux, il est dans notre âme. Comment trouver de la ressemblance entre ce qu'il y a de plus simple, une couleur éclatante et pure, un seul son que prolonge une voix mélodieuse, et l'immense complication d'objets qu'offre parfois le magnifique aspect de la nature ? Et pourtant il y a telle couleur, tel son, dont l'impression rapide et fugitive nous oblige à nous écrier : *C'est beau !* Quel est ce don de nous émouvoir accordé aux choses terrestres ? Quel est ce charme indéfinissable, mystérieux bienfait d'un être inconnu ? Est-ce une anticipation d'une autre existence, un reflet de la clarté céleste, un retentissement de l'harmonie

d'en haut ? Est-ce une impulsion donnée à l'âme destinée à contempler un jour l'infinie beauté ? Et ce ravissement mêlé de je ne sais quelle mélancolie sert-il à l'avertir de son exil ici-bas ? Toujours y a-t-il là une preuve de bonté que nous ne pouvons méconnaître.

Quand on veut distinguer des notions souvent confondues, on observe que la régularité n'est pas une condition nécessaire de la beauté. Cette condition le devient si l'on exige la *beauté parfaite ;* mais alors l'idée n'est plus simple et l'on recompose la perfection en réunissant les deux éléments qui la constituent. Mais si nous cherchons à les séparer, en prenant pour caractère unique du beau le pouvoir d'exciter l'admiration, nous voyons que ce sentiment peut être inspiré à moins de frais. Un enfant s'offre à nos regards, et son coloris éblouissant, l'éclat de ses yeux nous enchantent, tandis que ses traits peut-être ne soutiendraient pas l'examen. Les plus beaux points de vue dans la nature ne présentent rien de régulier. Et, dans le domaine moral, où l'ordre est représenté par le devoir, que d'actions qui ne sont point conformes à la règle enlèvent notre suffrage malgré nous ! Une femme se précipite dans les flots qui viennent d'engloutir son enfant : un tel dévouement nous paraît beau, notre cœur ému nous force à le dire; pourtant, si elle était l'unique soutien de son vieux père, elle a eu tort. Un courage héroïque, l'exaltation généreuse des plus tendres affections, ont souvent produit des sacrifices qu'une morale austère condamnerait, et auxquels une idée de beauté s'est invinciblement attachée. C'est la source féconde où puisent les arts ; et quand ils viennent ajouter leurs séduisantes illusions à un prestige déjà trop puissant, ils exaltent jusqu'à l'enthousiasme l'admiration qu'excite en nous le dévouement, principe commun à toutes les actions qui nous éblouissent.

Ceci peut conduire, ce me semble, à se former quelque idée de la perfection. A l'égard de la régularité, la raison est juge suprême, et la raison sait ce qu'elle veut. Elle cherche à

trouver des qualités dont elle a des notions précises, et alors même qu'elle ne se figure aucun objet qui réunisse ces qualités, elle peut dans chaque objet réel en nier ou en affirmer l'existence. C'est là un simple acte de jugement dont les imaginations les plus stériles sont capables.

Il n'en est pas de même de l'autre élément.

Nous ne pouvons définir exactement la beauté dans l'ordre physique, et dans l'ordre moral nous connaissons bien mieux les qualités qui sont des titres à notre estime que celles qui excitent l'émotion vive à laquelle le nom d'admiration est attaché. Il semble, à la vérité, que le sacrifice de soi-même soit le caractère général qu'offrent les plus sublimes exemples. Mais si la faculté de se dévouer entre nécessairement dans l'idée de la beauté morale, elle ne suffit néanmoins pas pour la constituer entièrement, puisqu'un dévouement qui ne serait qu'un effet de faiblesse ou d'habitude nous toucherait peu ; ainsi, il reste toujours quelque chose d'inconnu à découvrir. Le plaisir attaché à l'admiration n'est donc pas dû entièrement à l'exercice de l'intelligence, faculté qui n'est jamais satisfaite que de ce qu'elle explique clairement ; mais il est dû plutôt à l'essor que prennent en nous d'autres facultés très-élevées. L'idée du beau une fois réveillée dans le sein de l'homme, le sentiment est ému, et bientôt l'imagination déploie ses ailes.

Alors ce ne sont plus des qualités qui s'offrent à nous ; ce sont des représentations vives, animées, revêtues de couleurs plus brillantes que celles de la réalité. Quand les merveilles des arts, quand les chefs-d'œuvre du génie, quand des dons éclatants chez un de nos semblables excitent en nous de vifs transports, il s'opère comme un développement dans notre âme, et l'enchantement que nous éprouvons tient peut-être moins aux objets mêmes de notre admiration qu'aux charmes d'une beauté nouvelle qu'ils ont servi à nous révéler. Ainsi, quoiqu'ils aient d'abord surpassé notre attente, nous ne tardons pas à leur trouver des défauts, parce qu'ils sont

loin encore d'égaler le modèle idéal dont ils ont évoqué l'image dans notre esprit. Plus donc les choses terrestres approchent de la perfection, et plus l'idée de la perfection s'élève. Les éléments dont elle se compose nous paraissent faits pour s'unir en un tout harmonieux, et les conditions qu'exige la raison même semblent, en s'accomplissant, devoir ajouter à la beauté.

Ceci s'applique également à l'éducation.

En se proposant de former cette créature appelée *homme*, les instituteurs ont à exécuter une œuvre qu'ils doivent chercher à rendre parfaite. Il ne faut donc pas qu'ils perdent de vue les deux conditions nécessaires dont se compose la perfection. La raison, très-exigeante dans son domaine, peut définir ce qu'elle a droit de demander. Elle veut un membre utile de la société, de l'État, de la famille ; un homme qui soigne son propre intérêt sans jamais nuire à celui des autres, et en le favorisant quand il le peut ; un homme éclairé qui contribue au progrès des lumières et de la civilisation, et qui se montre partisan de la religion *comme garantie de la morale*. Voilà l'homme de la raison. Il ne sera jamais pris en faute ; nous l'approuverons toujours, mais nous n'irons pas jusqu'à l'admirer, et il est douteux que nous l'aimions, s'il n'a pas d'autre titre à notre faveur que sa conduite si bien arrangée.

Qu'y a-t-il donc à regretter dans l'original d'un tel portrait ? Que peut-il lui manquer ? Il peut lui manquer la beauté morale, cet élément qui décèle l'âme, qui trahit dans l'homme l'être immortel. Des indices très-légers en apparence peuvent nous servir à démêler des modes d'existence fort différents. Celui chez qui dominera le principe actif de la beauté morale se distinguera peu, dans ses actes, de l'homme, d'ailleurs accompli, auquel il manque cet élément. Il sera sage comme lui, mais sa sagesse aura l'air inspiré ; il observera la règle comme lui, mais sans penser toujours qu'il l'observe, et on croira plutôt qu'une heureuse harmonie

unit ses sentiments à son devoir ; nous l'approuverons toujours aussi, mais une sympathie plus vive nous rapprochera de lui, et, par un singulier contraste, nous le sentirons plus notre semblable, plus notre frère, et pourtant plus supérieur à nous. Un mot, un regard, auront suffi pour établir entre lui et nous une communication rapide, électrique ; nous le connaissons avant qu'il agisse ; nous savons qu'au premier signal de l'occasion, il volera au secours de l'humanité souffrante ; on le trouvera au jour du malheur.

D'où viennent donc des impressions si différentes? Y a-t-il une cause réelle aux sentiments presque opposés qu'excitent chez moi ces deux êtres ? Oui, il y en a une ; je crois l'un capable de dévouement, et je doute fort que l'autre le soit. Sans faculté de dévouement, il n'est point de beauté morale. Rien de noble et de grand ne peut exister ici-bas sans le sentiment puissant qui enlève l'homme à lui-même, qui le transporte tout entier dans un objet digne de son amour, et qui, le rendant supérieur aux timides instincts de la nature, semble reculer pour lui les bornes imposées à l'humanité. Quand ce principe vivant, expansif, de la beauté morale, vient à manquer, il n'y a plus dans l'homme qu'un froid mérite, une régularité roide et compassée, résultat de pénibles efforts pour accomplir une œuvre qui nous touche peu. Il nous rappelle le cube ou la boule bien polie, et notre indifférence pour ces formes symétriques nous dit assez que ce n'est pas là pour une créature humaine la perfection.

Néanmoins, quand le respect pour l'ordre et la règle est porté au point de donner à celui qui l'éprouve la force de tout sacrifier à son devoir, on peut se demander si l'on ne trouverait pas dans son dévouement le principe de la beauté morale, et s'il n'atteindrait pas la plus haute perfection ? Sans doute il offrirait un spectacle digne d'être admiré ; il réaliserait le stoïcisme, sublime conception des temps anciens, qui n'a jamais été entièrement étrangère aux âmes grandes et fortes ; mais c'est sur des sentiments universels que doit

se fonder l'éducation, non sur un rare enthousiasme. La vertu, la perfection, dont un tel système suppose le culte, sont les plus grandes des idées humaines, mais des idées abstraites néanmoins. Les plus excellentes qualités doivent s'offrir à nous dans un objet réel pour prendre de la consistance et de la vie, et si cet objet n'est pas Dieu, il sera le *moi*. Il y a donc là une source constante de déception. C'est, comme dit Fénelon, *soi vertueux*, *soi parfait*, qu'on encense quand on croit n'honorer que la vertu, en sorte que le culte jugé le plus pur dégénère insensiblement en hommage à son propre mérite.

L'égoïsme et l'orgueil sont presque inévitables chez l'être qui n'a pas consacré sa vie à un objet supérieur à lui. Mais quel est l'objet digne de devenir la fin de l'homme ? Quel est celui qui peut satisfaire des vœux toujours illimités ? Il n'en est qu'un. La perfection n'est qu'en Dieu, ou plutôt elle est Dieu lui-même, Dieu considéré dans ses attributs moraux. Il a été donné à des yeux mortels d'en contempler l'image sublime. La majesté divine a paru dans le Sauveur du monde, voilée sous les traits les plus doux de l'humanité. Et quand à l'éclat des dons célestes s'est joint le touchant caractère du dévouement, non-seulement nous avons admiré un si parfait modèle, mais nous l'avons aimé, mais une reconnaissance infinie a rempli notre cœur du désir de l'imiter. Telle est la puissance du christianisme. Une nouvelle affection communique à l'homme un nouveau zèle qui l'élève au-dessus de lui, et l'individu, comme la société entière, peuvent dès lors marcher vers la perfection.

CHAPITRE III

DE LA PERFECTION CONSIDÉRÉE RELATIVEMENT AUX INÉGALITÉS NATURELLES ET SOCIALES.

L'éducation doit mettre au jour l'idéal de l'individu. J. P. RICHTER.

Parmi les entreprises humaines, il en est peu qui ressemblent à celle de l'éducation. L'obstacle que la faiblesse de notre nature oppose à l'accomplissement du bien s'y rencontre de deux manières, dans l'instituteur et dans l'élève, dans l'ouvrier et dans la matière du travail. Nous y sommes de toutes parts gênés dans le déploiement de notre zèle et jusque dans l'essor de notre imagination, puisqu'il ne s'agit pas de créer, mais de diriger un développement qui souvent se fait longtemps attendre. La perfection idéale exigerait qu'une fois l'œuvre achevée, ce développement pût être complet, que les deux attributs de l'humanité se montrassent chez l'élève dans tout leur éclat; mais voilà ce qu'on n'ose point espérer.

Il est des bornes imposées par la nature à l'individu, il en est par l'ordre social à des classes d'hommes entières.

Que trouvons-nous chez l'individu dans le premier âge? Des facultés de grandeur différente plus ou moins susceptibles de progrès. Leur étendue et leurs proportions nous sont peu connues; mais ce que nous en apercevons ne répond guère à nos vœux. Cependant il est un parti meilleur que tout autre à tirer de ces données. Il s'agit de trouver une combinaison assez heureuse pour que ces éléments de force inégale soient en équilibre, et que les conditions imposées par la religion et par la société soient remplies. De là résulte un genre de perfection unique pour chaque élève et un genre qu'il faut pressentir. L'instituteur doit se figurer d'avance

certain ensemble qu'il n'a jamais vu, mais dont l'enfant lui-même, dans ses moments les plus aimables et les plus intéressants, lui donne peu à peu l'idée.

Cet accord harmonieux qu'offrent de toutes parts les œuvres de la nature, l'homme sans doute aussi était destiné à l'offrir; il semble encore régner dans la première enfance, et une excellente éducation devrait sans doute le conserver ; mais c'est à quoi nous ne parvenons guère : l'expérience ne le montre que trop.

Quand on observe la plupart des hommes, on sent qu'ils ne sont pas ce qu'ils auraient pu devenir. Ont-ils des qualités éminentes? nous leur voyons avec d'autant plus de peine certains défauts qui forment avec celles-ci un contraste choquant, et qui semblent appartenir moins essentiellement au fond même du caractère. Le mot *quel dommage!* nous échappe en parlant de ceux que nous admirons le plus, et peut-être est-il susceptible de s'appliquer à tout le monde.

En revanche, si l'on suit de près les êtres les moins remarquables, on ne les trouve pas aussi complétement médiocres qu'on se les était d'abord figurés. Toujours ont-ils quelque talent, une aptitude particulière à remplir certaines vocations, et s'ils viennent à éprouver une émotion tendre et généreuse, il y a en eux des éclairs soudains qui nous découvrent le genre de mérite ou d'agrément qu'ils auraient dû posséder. Il semble que ce soient des fruits d'une bonne nature qui n'ont pu parvenir à maturité, ou plutôt des ébauches imparfaites dont il doit exister ailleurs un modèle plus achevé.

Mais c'est surtout en portant nos regards sur nous-mêmes que nous sommes enclins à nourrir ces sentiments. L'amour-propre, si souvent détrompé par les réalités de la vie, se reporte sur l'excellence de nos dons naturels. Nous étions faits pour être mieux, pensons-nous, mais les circonstances ne nous ont pas été favorables, mais nos propres efforts ont été faibles ou inconstants. Ce qu'il y a de vrai à cet égard favorise une illusion qui nous est chère, et nous regrettons con-

stamment je ne sais quelle supériorité perdue, quel brillant déploiement de nos forces qui n'a pas pu avoir lieu.

Ces pensées étaient déjà familières aux anciens, et le culte qu'ils rendaient à leur bon génie en est la preuve. Ils voyaient dans cet être surnaturel une sorte d'idéal de leur propre personne, un meilleur *moi* dégagé des entraves de l'humanité, et destiné à les guider comme par la main dans la vie. Cet être devenait l'objet de leur tendre affection; ils l'invoquaient, ils lui offraient des sacrifices, et le jour de leur naissance lui était particulièrement consacré. Quand, dans les occasions importantes, ils venaient à le consulter, c'était comme un appel à ce qu'il y avait de plus pur et de plus élevé en eux-mêmes.

Cette fiction est tout empreinte de l'esprit du paganisme; on y retrouve bien ce qui caractérise un tel système, la déification de la nature entière appliquée à chaque être humain. C'était aussi une espèce de Dieu (*quidam mortalis Deus*) que les anciens cherchaient à former dans leur *sage*. Leur religion n'avait pas élevé assez haut l'idée de la Divinité, pour qu'ils dussent renoncer à l'appliquer à l'homme.

Néanmoins, la fable des bons génies offre un sens intéressant. En attribuant un type céleste à l'individu, elle inspire un certain respect pour les formes individuelles; elle donne à la fois de la sainteté et du relief aux traits distinctifs de chaque mortel. Il y a là peut-être une indication heureuse, un sentiment qui ne doit pas nous rester étranger. Si la même main créatrice qui a si magnifiquement diversifié ses productions dans l'univers, a imprimé à chaque être humain un caractère particulier, dès lors ce caractère prend quelque chose de sacré. Il est le sceau de l'œuvre divine, et l'instituteur doit chercher à le conserver. Trouver le point où le plus de perfection possible s'unit à la forme originale la mieux prononcée, doit être l'objet de ses soins.

C'est en effet quand il arrive à ce point que l'homme exerce le plus de puissance, que ses qualités ont le plus de

prise au dehors, et qu'il exécute avec le moins d'efforts de grandes choses. C'est là que se trouve un heureux accord entre ses sentiments et sa conduite, ses paroles et l'expression de sa physionomie et de sa voix. Si nous pensons aux plus vives impressions que nous ayons reçues, si nous réveillons nos souvenirs les plus agréables et les plus chers, ils nous reportent au moment où un être que nous admirons a semblé nous révéler son existence tout entière par un mot, un geste, un regard, qui ne pouvaient appartenir qu'à lui. Ce n'est pas toujours par ce qu'il a d'excellent, c'est peut-être surtout par ce qu'il a d'unique, qu'un homme distingué captive notre cœur et subjugue notre imagination.

Aussi tous les grands talents ont-ils eu une empreinte d'originalité très-marquée, et on la retrouve encore chez les hommes qui se sont illustrés par leurs vertus, par les entreprises difficiles qu'ils ont accomplies. On la voit souvent se déclarer de bonne heure dans l'enfance, et offrir alors à l'éducation un indice important à saisir. C'est la preuve d'un jet vigoureux et de la santé morale. Dès que le naturel est contraint ou altéré, on peut être certain qu'on est sur la mauvaise route.

Il importe néanmoins de s'arrêter ici au point juste. Cette physionomie franchement prononcée est un avantage qu'il faut conserver lorsqu'il existe, et non procurer avec art. Elle est l'effet de certains dons heureux qui, tout en se manifestant, doivent se montrer en harmonie avec les qualités vraiment solides. Sans doute leur développement est toujours le plus avancé, parce que la séve s'y porte ; mais d'autres progrès doivent accompagner le leur d'assez près pour qu'on les voie toujours appuyés et soutenus par l'ensemble du caractère. S'il ne pouvait pas en être ainsi, et que l'essentiel restât en arrière, si l'on n'espérait pas que tout l'être moral grandît à la fois, il faudrait réprimer un essor partiel qui n'aurait aucun résultat salutaire. Les efforts de l'éducation devraient alors en entier se porter du côté faible.

C'est un point sur lequel on est peu d'accord, ce me semble. Les parents sont tentés de profiter de la qualité dominante ; ils craignent d'amener dans l'âme de l'élève un certain niveau qui se rencontre fréquemment chez les hommes fort ordinaires. Mais chez ceux-là ce niveau peut-être a été le triomphe de l'éducation. Ils auraient manqué de bon sens qu'ils n'en eussent pas eu plus de génie. Une fois les grandes bases posées, l'équilibre intérieur solidement établi, on peut favoriser les dispositions particulières ; mais dans l'enfance les bonnes proportions vont avant tout. Le talent même ne porte ses meilleurs fruits que dans une âme bien ordonnée. Sans effacer donc le trait principal, on doit chercher à le mettre en harmonie avec tous les autres.

La même faute est souvent commise par d'autres motifs. Il est si fatigant d'avoir à stimuler des facultés engourdies, qu'on se laisse entraîner à construire l'œuvre entière avec des matériaux qu'on a sous la main ; et, comme il est des matériaux qui prennent aisément tous les formes, on se fait longtemps illusion. Ainsi tel élève est tout mémoire, tel autre tout imagination. C'est là se préparer de cruels mécomptes. On peut en dire autant de l'emploi de certains mobiles, l'amour-propre, par exemple, ou une sensibilité trop exaltée. Ces penchants ne sont de bons auxiliaires pour l'éducation que quand ils ont déjà de la vivacité dans l'âme ; mais c'est précisément alors qu'il est dangereux de les exciter. Exercer sans cesse la force prépondérante et laisser les autres dans l'inaction, c'est ajouter de plus en plus à la disproportion morale.

La faiblesse des facultés indispensables, telles, par exemple, que le raisonnement, nous impose donc souvent le devoir de ralentir certains progrès, et de borner, dans l'enfance, l'étendue du développement sur plusieurs points. Il importe que l'impulsion soit générale, que toutes les facultés marchent de front et soient pourtant exercées séparément, afin qu'on puisse s'assurer de leurs différents degrés de force. L'examen attentif des ressorts qui agissent chez l'enfant est

indispensable, car si l'on ne s'attache qu'aux résultats, ceux-là mêmes n'ont pas de durée.

Je ferai remarquer ici que la religion, qui doit être le centre et comme la tige commune des diverses branches de l'éducation, peut aussi fournir à chaque époque l'indice du point précis où certains développements doivent s'arrêter.

Quand le jet d'une faculté particulière est trop grand pour l'ensemble du caractère, l'élève qui se plaît à l'exercer, jouit avec excès de quelque succès frivole qu'elle lui procure, et prend infailliblement de l'orgueil. Il ne sait plus distinguer la véritable excellence, et les seuls progrès importants, ceux de l'âme, ne l'intéressent plus. Alors le sentiment religieux se refroidit dans son cœur, l'idée de ses devoirs devient plus faible, et l'estime qu'il conçoit pour ses propres talents le porte à mépriser ses semblables. Ainsi, loin de grandir véritablement, il se rétrécit, et ses acquisitions à la surface ne servent qu'à masquer l'appauvrissement du fond.

L'amour de Dieu et l'amour du prochain, ces deux grands caractères du christianisme, sont aussi les seuls signes infaillibles de la réussite de l'éducation à tous les degrés de culture. Ils sont eux-mêmes un bel et harmonieux développement de notre nature immortelle, et ils ont ainsi dû former le principal trait du divin modèle que l'Évangile offrait à l'imitation de tous les hommes.

Mais quand ces sentiments abondent chez l'élève, quand ils croissent avec lui et sont l'âme de sa conduite entière, alors d'autres progrès doivent s'opérer dans son esprit. L'éducation ne saurait trop augmenter ses forces diverses. Les facultés les plus étendues seront entre ses mains les meilleurs instruments pour exécuter les meilleurs desseins. Et de même que la religion et la morale répondent seules de la pureté des intentions, de même le développement de l'intelligence donne seul l'espoir que les bonnes intentions seront accomplies.

Ceci peut se vérifier dans toutes les conditions de la vie. L'éducation est sans doute obligée de reconnaître de grandes

différences de situation entre les hommes; non-seulement la nécessité l'y force, mais elle le doit, puisqu'il y a dans la société une perfection relative à chaque état. S'il est une harmonie à établir dans le sein même de l'individu, il en est une de cet individu avec sa destination ici-bas. Un heureux accord des sentiments, des opinions, des goûts, avec les occupations habituelles, facilite l'observation des devoirs et la jouissance des plaisirs attachés à chaque situation. Il ne convient donc pas que les facultés soient stimulées au delà du point où elles trouvent dans la vie réelle un exercice naturel et régulier. De là naît une échelle de développement assortie aux diverses conditions de la vie ; mais dans les conditions les plus humbles, toujours l'éducation a une tâche à remplir, toujours elle doit donner une certaine culture à l'intelligence. Il y a un premier degré d'instruction qui est de droit naturel pour chaque être, et dont il n'est pas permis de priver un enfant.

Pour un chrétien, ne pas savoir lire cette loi divine qu'il croit ne pouvoir violer sans mettre en danger son salut; pour un homme sujet à être traduit devant les tribunaux, ne pas savoir lire ces lois humaines qui peuvent le condamner à mort ; pour celui qui prend et reçoit des engagements, être hors d'état de leur donner de la fixité par l'écriture ; pour celui qui subsiste de son salaire, ne pas être capable de calculer ce qu'il a droit de réclamer, c'est ignorer les conditions auxquelles l'existence est attachée, c'est parfois être privé des moyens de les remplir. Ces diverses incapacités jettent de l'incertitude sur la conduite dans tous ses rapports ; elles bannissent la sécurité ; elles réduisent un malheureux à vivre au sein de la nuit, et d'une nuit souvent peuplée de fantômes ; et, en le privant des données nécessaires pour exercer sa raison, sa justice, ses bons sentiments, elles annulent souvent l'effet des plus beaux dons de la nature. Enfin l'état d'ignorance absolue qu'on pouvait croire accompagnée d'innocence et de bonheur, au sein d'une civilisation peu avan-

cée, deviendra chaque jour plus triste et plus dangereux dans nos sociétés européennes.

L'idée d'une situation si déplorable, partage commun d'une multitude d'hommes qui ne possèdent rien en propre, et qui par conséquent ne sont guère intéressés à l'ordre public, cette idée, dis-je, est un appel constant à la charité du chrétien, à la sollicitude du philosophe. L'éducation de la classe indigente est aussi nécessaire aux autres classes qu'à celle-là même, puisque l'éducation est le seul moyen certain d'influer sur la moralité, et de contenir par le frein du devoir ceux auxquels il n'est pas toujours aisé d'en imposer d'autres. Et qu'on ne croie pas qu'un faible aperçu de religion, tel qu'on le donne à des ignorants, puisse suffire. L'incohérence, la confusion d'idées, qui poursuivent des malheureux dont on n'a pas exercé la raison, envahissent chez eux la région religieuse, et y font régner souvent la superstition. C'est là ce que ne montre que trop l'état des classes pauvres dans certains pays. Et, pour répondre par un seul fait aux détracteurs des établissements d'instruction pour le peuple, je dirai qu'en Angleterre et en Écosse les registres publics ont prouvé que le nombre et la gravité des délits ont diminué dans l'exacte proportion de la multiplication des écoles.

Les gouvernements intéressés de tant de manières au maintien de l'ordre et de la prospérité dans les États, devraient être touchés de ces considérations, à ce qu'il semble ; mais, en attendant qu'ils le soient, les efforts de la charité ne sauraient être paralysés, et l'activité individuelle peut, dans sa sphère, produire un grand bien. Dans les hautes positions sociales, il est une magistrature naturelle que les hommes éclairés peuvent exercer. Déjà notre siècle paraît le sentir ; déjà le devoir de donner un premier degré d'instruction aux indigents paraît s'inscrire en grands caractères dans les consciences. Cela même est un beau motif d'encouragement pour l'éducation. Avant que son influence ait encore pénétré la masse, elle peut, dans les classes élevées, former des sujets

capables de seconder ce grand mouvement de l'esprit public, résultat du christianisme et d'une civilisation avancée [1].

Dans les rangs supérieurs de la société, l'œuvre de l'éducation devient ainsi d'une grandeur imposante. Là, des devoirs, toujours sacrés pour l'individu, prennent une importance proportionnée à l'influence qu'il peut exercer. Là, quand aucun défaut dans le caractère ou dans l'esprit ne s'y oppose, l'entier accomplissement de la volonté divine exige le libre essor des plus hautes facultés de l'âme. Il n'est pas seulement ordonné à l'homme de faire le bien, mais de faire tout le bien possible. Comment y réussira-t-il sans déployer toutes ses ressources, sans mettre en œuvre cette intelligence, cet esprit inventif, cette facilité à s'enrichir d'idées nouvelles, dont l'a doué son créateur? Les talents ne doivent pas être enfouis, la lumière ne doit pas être placée sous le boisseau : ce sont les termes de la loi divine [2].

En effet, quelque espèce de bien qu'on veuille opérer, il faut des lumières. Il en faut pour combattre dans ce monde le principe toujours renaissant du malheur, l'immoralité, et il en faut pour soulager tous les genres de misères; des

1 Nulle part cette vérité, celle que la misère et le vice proviennent le plus souvent de l'ignorance, n'a été démontrée avec autant de force que dans les écrits du docteur Chalmers, le plus grand génie religieux de notre culte, et l'homme le plus universellement éclairé. Le zèle du chrétien, joint à la science de l'économiste, l'ont conduit à la vraie théorie de l'art si peu connu de soulager l'indigence, et il a vu qu'on n'y pouvait réussir qu'en relevant la moralité. Ennemi de tout brusque changement, il a trouvé et mis en pratique le moyen de délivrer son pays du fléau de la taxe des pauvres, secours qui ne produit qu'ingratitude et redoublement de misère chez ceux auxquels il est accordé. Persuadé que les aumônes publiques sont rarement exemptes d'inconvénients, il regarde l'éducation des indigents comme l'œuvre de bienfaisance le plus sûrement utile. Une traduction de l'ouvrage périodique du docteur Chalmers (*Christian and civic economy of great towns*), d'où l'on élaguerait les détails relatifs aux localités, serait bien instructive pour le continent.

2 Les passages de l'Écriture qu'on voudrait opposer à cette leçon si claire, ont été souvent mal compris; ils regardent la religion même, le culte intérieur; ils enseignent une grande vérité, c'est que Dieu ne doit pas être cherché au moyen des efforts ou des subtilités de l'esprit, et qu'ainsi la voie pour arriver à lui est ouverte à toutes ses créatures.

hommes dans la même position, et animés du même zèle, contribueront au bonheur de leurs semblables dans la proportion exacte de leur capacité. Nous avons besoin d'une certaine étendue d'esprit pour influer, et pour que notre influence soit judicieuse.

Qu'il en soit ainsi au sommet de l'ordre social, chez ceux qui font mouvoir les deux grands leviers de la civilisation, la législation et l'instruction publique, c'est ce dont personne ne doutera ; mais il en est de même encore dans la plupart des conditions privées. Un chef d'atelier ou de comptoir, un grand propriétaire, un père de famille, ont encore besoin d'une raison éclairée pour aider, consoler, instruire leurs subordonnés. Toute connaissance, tout talent étend la sphère de notre pouvoir, nous donne moyen d'agir sur un plus grand nombre d'esprits, et, par ceux-ci, sur d'autres encore; en sorte que le mouvement d'une âme bienfaisante se propage et se communique avec les lumières et l'instruction.

Rien d'innocent ne doit rester étranger à l'être que l'éducation aspire à former. Il partage tous les intérêts auxquels la destinée de ses semblables s'est associée. Les arts de la main et de l'esprit, l'industrie, l'agriculture, le commerce, tout ce mouvement si vif, cet exercice si varié de l'activité humaine, lui semblent le résultat nécessaire du développement de nos facultés. La société avec les différentes destinations des hommes lui représente l'âme et ses attributs divers ; elle en est le relief pour ainsi dire ; et dans cette image amplifiée de lui-même, le chrétien reconnaît aussi celle de Dieu. Là encore, il cherche à la dégager de l'alliage impur qui l'altère, et à la rétablir dans sa primitive beauté. La tâche de perfectionnement qu'il s'est imposée ne lui paraît pas se borner à lui. Il la poursuit au dehors, mais avec sagesse; et s'aidant pour l'avancer de ce qu'il y a de meilleur dans l'impulsion de notre siècle, il pense que les classes de la société auxquelles le ciel a départi les connaissances et le loisir sont faites pour devenir les institutrices des autres.

Tel est, indépendamment de la direction particulière que le génie de l'individu peut déterminer, tel est le mouvement que l'éducation doit chercher à communiquer quand rien dans les circonstances ne s'y oppose. Pour y réussir, il faut, comme je l'ai dit, qu'elle donne à chaque élève les moyens et la volonté de continuer à se perfectionner. Les moyens consisteront dans un commencement de développement durant l'enfance; puisque, la volonté étant supposée, tout progrès facilite les progrès ultérieurs; mais le plus essentiel de beaucoup, c'est la formation de la volonté : voilà ce dont il me reste à parler.

CHAPITRE IV

INFLUENCE DE L'ÉDUCATION SUR LA FORCE DE LA VOLONTÉ.

> Notre affaire de tous les jours, c'est de devenir plus forts que nous-mêmes.
> *Imit. de J.-C.*

C'est avec timidité que je m'approche d'un tel sujet : sans espérer assurément lever la grande difficulté de l'éducation et de la vie, je puis croire utile de l'envisager, puisque de toutes parts on la rencontre. Comment essayer de former des êtres humains, sans examiner le ressort qui les fait agir? Et si l'on ne peut rien obtenir de créatures intelligentes sans la participation de leur volonté, le moindre aperçu sur les moyens de la déterminer a de l'importance. Il serait même en éducation tellement oiseux de s'occuper d'autres objets, si l'on n'avait pas au moins réfléchi sur celui-là, qu'il mérite avant tout d'arrêter notre pensée.

Volonté, force mystérieuse! don puissant qui semble tour à tour accordé et retiré! pourquoi souvent languit-elle abattue? Comment vient-elle à se relever dans notre sein? Comment à un état d'apathie fait-elle succéder tout à coup un

état d'activité? Comment, après avoir été naguère ballottés par les flots de nos désirs contradictoires, éphémères, à demi formés, sommes-nous comme un vaisseau cinglant à pleines voiles, et volant à travers les mers et les tempêtes, vers le but qu'elle a désigné ?

La faiblesse et les écarts de la volonté sont le mal attaché à notre nature. Les effets de ce mal peuvent être restreints, adoucis, mais toujours ils resteront sensibles. D'un côté le pouvoir de l'éducation à cet égard est limité, de l'autre elle n'en fait pas tout l'usage qu'elle en pourrait faire. Ses devoirs sous ce rapport me semblent se réduire à trois principaux.

Fortifier la volonté, l'élever, la maintenir, s'il se peut, à cette hauteur où elle règne en souveraine sur les penchants humains, trouvant dans leur force particulière, tantôt des obstacles et tantôt des secours, mais jamais une puissance qui la subjugue.

Ensuite, comme la volonté, indépendamment de sa force, doit avoir un caractère déterminé et suivre une marche constante; comme elle ne peut se prononcer en actes sans avoir affaire aux penchants du cœur; comme de plus il est certain que nous la sentons souvent décidée par les divers mobiles qu'elle pourrait gouverner, l'éducation doit en second lieu donner à l'élève les sentiments, les goûts, les habitudes même, qui exerceront la plus salutaire influence sur la volonté, et qui, dans les moments où elle est le moins capable d'efforts, imprimeront encore une heureuse direction à la conduite.

Enfin, puisque, malgré les soins les plus soutenus, le relâchement, l'apathie, dirai-je la dépravation momentanée de la volonté, se manifestent plus ou moins clairement dans la vie réelle, le troisième devoir et le plus essentiel de l'éducation est d'ouvrir à l'élève l'accès de la source élevée où l'âme peut se retremper et reprendre une nouvelle vigueur.

Je parlerai successivement de ces trois devoirs.

La volonté, considérée sous le rapport de sa force, indépendamment de sa direction, prend les noms de fermeté,

d'énergie, de constance. C'est pour ainsi dire le degré de vie, la quantité d'existence morale que chaque homme renferme dans son sein; c'est là ce qui donne du poids à ses paroles, à ses actes, à son silence même ; ce qui le rend l'objet d'une estime, d'un amour, parfois d'une crainte proportionnée à l'idée de la puissance qui réside en lui. Que d'inégalités ne trouvons-nous pas sous ce rapport entre des êtres d'ailleurs semblables! pourquoi, sans que nous les ayons encore mis à l'épreuve, produisent-ils sur nous des effets si différents? D'où nous viennent ces aperçus qui exercent souvent une grande influence sur notre conduite, sans qu'aucune pensée distincte nous révèle nos propres motifs?

Est-il accordé aux instituteurs d'augmenter chez un enfant l'énergie morale? Je l'ignore; mais il me paraît certain qu'il leur est extrêmement aisé de la diminuer; c'est peut-être à cet égard que nous commettons le plus de fautes : un des objets les plus essentiels est un des plus négligés. Malheureusement l'éducation presque entière tend à ébranler la fermeté; elle n'est le plus souvent, à vrai dire, qu'un système de moyens pour affaiblir la volonté. Persuasive et insinuante, elle l'empêche de se former; sévère et inflexible, elle la fait ployer ou la brise. Elle vise à faire contracter de bonnes habitudes, et le propre des habitudes est précisément d'obtenir des actions sans le concours de la volonté ; elle tire un grand parti de l'instinct imitateur qui produit un effet semblable. Heureuse quand elle peut se passer d'user de mauvaise foi ; exemple le plus pernicieux de tous, non-seulement pour la moralité, mais encore pour l'énergie!

Est-ce donc qu'on méconnaisse le prix de l'énergie? Non, sans doute ; le temps où nous avons vécu nous l'a suffisamment révélé. De quelque manière que nous soyons faits, notre sentiment à cet égard est unanime: faibles, nous voulons de l'appui; forts, nous méprisons ce qui ne peut en donner. Peut-être, au fond du cœur, estimons-nous cette qualité au-dessus de toutes les autres. Sans elle, la moralité n'est à nos

yeux qu'une bonne intention qui compte à peine ; le dévouement, quand il est le résultat de la faiblesse du caractère, nous laisse peu reconnaissants, et si nous hésitons parfois à rendre hommage aux lumières, c'est que nous les avons vues trop souvent séparées de la fermeté.

Néanmoins, quelle que soit l'importance de cette qualité, la raison qu'ont les instituteurs pour ne pas en favoriser le développement est bien simple : c'est qu'ils la rencontrent sans cesse comme obstacle dans l'éducation. Tout ce qu'ils désirent donner à l'enfant, instruction, application, sagesse, générosité, bonnes manières, exige le sacrifice continuel de sa volonté. Diminuer l'énergie de cette faculté est un parti tellement commode, qu'on le prend souvent sans y songer. Peut-être qu'en y songeant on se conduirait encore de même. Quand les écarts de la volonté sont toujours à craindre, quand on est loin et bien loin encore d'être rassuré sur sa direction, comment travailler sérieusement à lui faire prendre une force qui pourrait n'être qu'un danger de plus?

L'éducation doit, selon moi, compter assez sur ses ressources, pour ne pas redouter d'avance le développement de la fermeté ; et puisque le gouvernement des parents ou des instituteurs a nécessairement une influence répressive, puisque les usages de la société en ont une aussi, puisque la marche de la civilisation a détruit nombre de préjugés qui étaient des sources d'énergie, il serait bien essentiel de compenser ces divers effets, et de rendre aux enfants, qui sont les hommes de l'avenir, le nerf et la vie dont le germe paraît leur avoir été accordé par le Créateur.

Toutefois, ce n'est pas en renonçant à montrer de la fermeté eux-mêmes, que les instituteurs réussiront à en donner. S'ils sont faibles et vacillants, ils ajoutent un mauvais exemple à une influence également mauvaise, ou plutôt à l'absence de cette influence qu'il est de leur devoir d'exercer. Il convient, si l'on peut le dire, qu'ils subissent l'obligation de commander. L'assujettissement auquel un état de dénûment

absolu soumet l'homme durant son enfance, est aussi indispensable à la formation de sa moralité qu'à la conservation de sa vie. C'est le moyen voulu par la Providence, pour le développement de toutes ses qualités, en y comprenant l'énergie; et l'emploi de ce moyen a pour but, ainsi qu'il doit avoir pour terme, l'affranchissement de la volonté. L'éducation ne veut que rendre l'homme libre. Elle lui confiera le gouvernement de lui-même aussitôt que, dégagé de la dépendance d'aveugles instincts, il choisira le bien d'une âme immortelle. La distinction entre la force des penchants et celle de la volonté est assurément bien ancienne, mais elle est ici nécessaire à rappeler.

La volonté doit dominer les penchants; quand elle est à la hauteur de sa noble destination, on la voit souveraine absolue, indépendante des motifs, des instigations, des sollicitations diverses qui tendent à la gouverner, à l'enchaîner même. *La dernière raison des déterminations libres de la volonté*, dit un philosophe moderne [1], *est en elle-même; s'il était possible de la découvrir ailleurs, cette découverte serait celle de la fatalité universelle.*

Soutenir en effet que notre volonté est irrésistiblement entraînée par la force des penchants qui dominent dans notre cœur, c'est nous assimiler à la matière morte; c'est faire peser sur nous, depuis la naissance jusqu'à la mort, le joug d'une nécessité impérieuse, c'est braver le sentiment invincible qui, en attestant à l'homme sa liberté; le rend responsable de sa conduite [2].

Nous n'avons à nous occuper ici que de la volonté libre et

[1] M. Royer-Collard.

[2] On peut en dire autant de l'opinion plus respectable qui assujettit notre volonté à la direction constante de la main divine. Que tout dépende de Dieu, et notre liberté comme le reste, qui en doute? Mais affirmer qu'il ne saurait y avoir des êtres libres, c'est borner la puissance du Créateur. Sans presser les conséquences dangereuses de cette doctrine, je dirai que l'effet en serait contraire aux vues des hommes pieux qui l'ont embrassée. En déclarant l'impuissance absolue de la volonté, ils veulent nous montrer la nécessité de recourir à la grâce céleste; mais

réfléchie, puisque c'est uniquement de celle-là que l'éducation doit chercher à augmenter la force. Peu importe que les savants fassent intervenir la volonté dans les actes les plus inaperçus de notre existence, dans ceux qui, tels que la respiration, s'exécutent durant le sommeil. Il faut alors un autre mot pour désigner la cause des mouvements dont nous avons la conscience, la grande faculté de l'âme qui agit avec connaissance et liberté, et sent qu'elle aurait pu se déterminer autrement qu'elle ne s'est déterminée. C'est à elle qu'on doit conserver le pouvoir qui fait sa vie, celui de se décider entre divers objets de choix. Privée d'un tel pouvoir, on peut la regarder comme anéantie ; soumise à une impulsion aveugle, elle s'annule tout aussi bien que dans une complète inaction.

Cette mort, ou du moins cette paralysie momentanée de la volonté, est en nous l'effet déplorable de la tyrannie des passions, et la perte du sentiment de la liberté, est la marque infaillible de leur victoire. Il n'y a pas de volonté libre dans l'entraînement ; il n'y en a pas dans cet état d'ivresse où l'homme ne délibère plus, et se laisse emporter par le torrent de ses désirs, comme par une force extérieure. *O mon Dieu*, dit Fénelon, *préservez-moi de ce funeste esclavage que l'insolence humaine n'a pas craint de nommer une liberté.*

Tel est l'esclavage auquel, pour son malheur, est soumis l'enfant qui, n'étant pas dirigé par une main ferme, reste livré à tous ses caprices ; tel est celui que subit l'homme toute

serions-nous toujours en état d'y avoir recours si notre volonté était enchaînée ? L'acte de la prière paraît volontaire autant que tout autre ; l'accomplissement des conditions de l'alliance divine doit l'être aussi. Toutes les exhortations de Jésus-Christ et des apôtres supposent que nous avons le pouvoir de nous décider; celles même des hommes que nous réfutons le supposent encore, tant il est vrai qu'en niant notre liberté, on est condamné à l'inconséquence ! Il faut savoir se résoudre à admettre séparément des vérités qui ne sont point inconciliables, mais qui, dans leur application, se modifient respectivement d'une manière à nous inconnue : tels sont le libre arbitre et l'action de la Divinité sur notre âme.

sa vie, quand l'éducation, en négligeant d'employer à temps ses ressources les plus efficaces, a par là manqué son principal but, celui de le rendre maître de lui-même. Il est vrai toutefois que, pour atteindre ce but, elle doit user de son pouvoir avec une sage économie.

C'est une autre manière en effet d'énerver la volonté, que de la laisser toujours soumise à une influence étrangère. Cette faute, on la commet aussi; et l'éducation, en se dépouillant de nos jours de ses formes âpres et sévères, n'a pas évité ce second écueil. Une servitude douce, volontaire même, amollit les âmes au moins aussi sûrement qu'une plus rude.

Souvent nous nous faisons illusion à cet égard : le plaisir que l'enfant paraît trouver à nous obéir, nous rassure; il nous paraît libre parce qu'il est heureux, et nous prenons son zèle pour de l'énergie. Mais quand la volonté ne s'est pas déterminée elle-même, quand elle n'a fait que suivre, fût-ce de plein gré, l'impulsion d'autrui, on ne saurait compter sur sa constance. Dans cet état de demi-assujettissement, elle peut se montrer vive, empressée, fidèle même, en restant étrangère à celui qu'elle meut, et dès lors on n'en peut tirer aucun indice certain, relativement à la fermeté du caractère.

C'est là ce qui se voit souvent dans l'éducation. Obtenir l'assentiment de l'élève est sans doute un immense bonheur. Une fois qu'on y a réussi, les plus grands obstacles semblent aplanis. L'obéissance n'a rien de servile; tout s'exécute avec facilité, avec joie ; il y a du vent dans les voiles, et l'on avance rapidement. Cependant il ne faut pas s'y méprendre. Ce n'est pas en adoptant les désirs d'un autre, qu'on apprend à se décider; et ce qu'on appelle la bonne volonté n'est pas la vraie. Un enfant animé du désir de plaire à ses parents peut vaincre les premières difficultés de l'étude; il peut être un modèle de conduite tant que l'envie d'être approuvé d'eux subsiste encore, et rester sans force et sans consistance lorsque ce motif n'existe plus. Il faut qu'il ait appris à se

proposer un but à lui-même, à choisir à ses périls et risques les meilleurs moyens d'y parvenir. La détermination libre et réfléchie, la faculté de prévoir les inconvénients attachés au parti qu'on a pris, et la résolution de les braver, voilà ce qui donne une bonne trempe à l'esprit et de la fermeté au caractère.

Si donc l'élève à l'avenir doit rester maître de sa conduite, il importe de lui faire suivre deux régimes en apparence opposés : l'un d'assujettissement, pour l'accoutumer à réprimer ses désirs capricieux ; l'autre de liberté, afin qu'il se forme en lui une volonté indépendante. C'est là une difficulté qu'on envisage rarement dans toute son étendue ; aussi, et peut-être surtout dans les éducations les plus soignées, se développe-t-il peu de caractères prononcés.

Une autre difficulté plus grande encore, c'est qu'on ne peut pas compter sur le secours de l'élève pour corriger les défauts qui proviennent en lui de l'absence de fermeté. Il lui faudrait avoir, pour travailler à se vaincre, le ressort qu'on désirerait lui donner ; et il n'est pas même aisé de lui faire comprendre ce qui lui manque. Depuis la désolante apathie d'un enfant qui n'a jamais de mouvement spontané, et qui n'est par conséquent susceptible d'aucun progrès, jusqu'aux nuances plus faibles du même défaut, il est peu de reproches justes à adresser à ceux qui n'ont pas reçu au moral le principe actif de la vie.

Un des symptômes les plus ordinaires de la faiblesse de la volonté, l'irrésolution, se dérobe à notre influence, nous n'avons pour la combattre aucune règle fixe à donner ; et ici les raisonnements ont peu de prise. Les gens indécis ne raisonnent peut-être que trop ; ils voient mille faces à tous les objets, mille suites à tous les partis possibles ; ce qui manque à leur esprit, c'est la direction énergique qui fait qu'un seul motif l'emporte sur plusieurs, qu'on ne peut espérer ou craindre qu'une seule chose. Dira-t-on en conséquence à l'élève de se déterminer sans réfléchir, sans envisager ce

qui résultera de sa décision ? Non, sans doute, ce n'est pas le rôle de la raison ; elle conseille tout le contraire, et tend plutôt ainsi à augmenter le défaut.

Il en est de même de l'inconstance, autre défaut dans lequel la volonté, assez vive pour avoir l'apparence de la force, n'en a pas la réalité, puisqu'elle n'a point de durée. Que peut faire en pareil cas l'instituteur? il ne lui est pas donné de ranimer des goûts éteints ; et d'un autre côté, il serait tellement absurde de persister dans une conduite qui avait pour modèle unique un désir ou un sentiment qu'on n'éprouve plus, qu'on ne saurait le conseiller en thèse générale. On voit donc que la raison, qui est parfaitement à sa place quand il s'agit de faire ployer une opiniâtreté insensée, l'est beaucoup moins quand il faut communiquer de la fermeté. Toute sa ressource à cet égard consiste à tirer parti des circonstances particulières, c'est-à-dire à prouver que, dans l'occasion dont il s'agit, on ferait mieux de persévérer. Mais on sent qu'un conseil ainsi motivé est sans influence sur l'avenir.

Pour favoriser à la fois l'œuvre de la raison et le développement des meilleurs mobiles, il faudrait donc, à ce qu'il me semble, que l'éducation commençât par s'attacher à raffermir le caractère, à préparer le terrain solide dans lequel tous les bons principes s'enracinent et portent des fruits. La légèreté de l'enfant rend cette entreprise difficile ; et comme on n'est jamais certain de pouvoir agir sur lui, lorsque rien n'est encore fixé dans son âme, les moyens de donner de la fermeté paraissent manquer comme la fermeté même. Cependant il ne faut pas désespérer. Dans l'absence de motifs raisonnés, il reste une ressource moins relevée, mais très-efficace, les habitudes. L'énergie est un don du ciel, mais c'est aussi un résultat du développement naturel des forces morales, lorsque rien n'en arrête les progrès. Par l'habitude de l'obéissance, l'élève apprend à réprimer ses passions. En l'accoutumant à se déterminer lui-même dans les cas permis, il acquiert de la

décision, et sa volonté, qui n'est plus passive, gagne insensiblement de la vigueur.

Le sentiment d'une liberté réelle, mais limitée par la nécessité de son exercice, est celui que Rousseau a voulu inspirer à son Émile. Jusque-là je m'accorde avec lui; mais je regarde le devoir comme la nécessité morale, et c'est là ce que Rousseau n'admet pas. Il dispense l'élève d'en observer la loi, parce qu'il lui semble hors d'état de juger en quoi le devoir consiste. Cependant il est un devoir qui est fort bien compris par l'enfant, et qui l'initie peu à peu dans la connaissance de tous les autres, c'est celui de l'obéissance envers ceux auxquels le ciel a confié son sort. Sa faiblesse, ses besoins, son instinct même, le mettent naturellement dans leur dépendance. C'est à eux d'exercer l'empire avec douceur et fermeté. Le problème à résoudre dans leur gouvernement se présente dans tous les gouvernements possibles. Il s'agit toujours de concilier la plus grande liberté individuelle avec la plus parfaite soumission aux lois.

Ce qu'il faut éviter pour atteindre ce but, ce sont les ordres à demi donnés, les obligations à moitié imposées; ce sont les insinuations, les sollicitations tacites; c'est la prétention de laisser un enfant maître de sa conduite, tandis qu'on l'enveloppe de mille liens. L'atmosphère du doute dissout l'énergie, relâche le nerf des intentions. Quand les limites de la liberté et du devoir sont effacées, le vague de l'incertitude se répand sur tous les projets et jusque sur les actions; on a toujours regret à la résolution qu'on n'a pas prise; on est toujours tenté de revenir sur ses pas. Pour préserver l'enfant et ensuite l'homme d'un tel tourment, il faut qu'une juste autorité préside au commencement de la vie en faisant une part bien définie à la volonté. Aussi l'éducation publique où l'on gouverne par des lois immuables, sans surveiller constamment les individus, est-elle la plus favorable au développement de l'énergie.

Jusqu'à quel point cette discipline plus exacte, unie à cette

indépendance plus grande, est-elle conciliable avec la douceur des relations, avec la confiance habituelle ? Jusqu'à quel point, pour les jeunes filles surtout, l'est-elle avec cette grâce, ces prévenances, ces égards si bien nuancés, ce raffinement de mœurs enfin qu'on demande aux femmes ? je l'ignore. Peut-être qu'avec elles ce régime ne doit pas être trop longtemps continué, mais il ne faut pas oublier que tous les autres affaiblissent. Le raisonnement appuyé sur l'observation ne peut qu'indiquer les principes, et les modifications sans nombre trouvent ensuite leur place dans l'application. J'ajouterai seulement ici que les profondes affections n'appartiennent qu'aux âmes fortes, et qu'une fois les sentiments du cœur et de la conscience bien développés, ils savent d'eux-mêmes dicter toutes les délicatesses de la conduite.

CHAPITRE V

MOBILES DE LA VOLONTÉ ET INFLUENCE DE LA RAISON.

> L'homme se plaît au raisonnement qui est son chef-d'œuvre, et se détourne du sentiment qui n'est pas son ouvrage ; il croit, en s'éloignant d'un mystère, se rapprocher de l'évidence. RIVAROL.

Après avoir contemplé la volonté dans l'état de souveraineté qui semble le plus absolu, nous allons la voir réduite à une condition moins relevée : sous cet aspect, elle nous paraîtra influencée, décidée même, par les mobiles dont elle a consenti à suivre la direction. Ce sera donc aux divers penchants du genre humain, ses instigateurs et ses ministres responsables, que nous nous en prendrons de ses écarts. Dès lors la tâche de l'éducation, difficile encore à exécuter, mais plus aisée à définir, consiste à l'entourer de guides qui ne tendent pas à l'égarer.

L'éducation peut retrouver ici pour la volonté une source secondaire d'énergie dans la force des motifs employés pour la déterminer. Quand ces motifs sont importants, quand ils méritent l'approbation et de la conscience et des hommes, leur influence est souvent durable, et l'âme contracte à la longue des habitudes de constance. Mais si l'on ne s'inquiète que des actions, si l'on ne veut que les obtenir ou les empêcher une à une, on allègue mille motifs insignifiants, sans imprimer jamais de direction générale. L'élève se conduit bien, mais sa moralité reste passive ; et c'est encore d'une autre manière un caractère sans consistance qu'on a formé.

Néanmoins, il n'y a que les motifs qui aient de l'importance avec l'enfance. A cet âge tout d'avenir, les résultats actuels ont peu de valeur, et les meilleures actions n'ont de prix que comme indices d'un mouvement qui se prolongera dans la suite. Un homme peut faire du bien et du mal indépendamment de ses intentions ; ses semblables souffrent ou jouissent des conséquences de sa conduite, et ils n'ont pas besoin d'en rechercher les motifs ; mais un enfant n'exerçant aucune influence au dehors, toute l'activité qu'on lui demande est relative à lui-même ; et quand on lui suggère des motifs mauvais ou seulement équivoques, on lui fait un tort qu'aucun avantage ne peut compenser. La nature du mobile est tout avec lui ; le désir de s'instruire répond du succès dans l'éducation intellectuelle, comme celui d'accomplir le devoir dans l'éducation du cœur. Une intention bien prononcée ne reste point sans effet dans le jeune âge ; et les lumières, une fois désirées, ne sauraient manquer d'être acquises.

Toutefois, j'entends déjà ce que les parents me répondent : Nous aimerions bien mieux, diront-ils, que nos enfants pussent être mus par le pur amour du bien. Aussi commençons-nous toujours par leur déclarer que le devoir exige d'eux qu'ils fassent ou ne fassent pas telle chose ; mais nous ne voyons pas que cette considération les touche beaucoup. Si, au contraire, nous mettons en jeu quelque espérance ou

quelque crainte, fondées sur des intérêts qu'ils comprennent mieux, nous obtenons d'eux ce que nous voulons. Nous employons les ressorts qui ont déjà en eux de l'activité ; nous leur donnons toujours des habitudes utiles, dans l'espoir que la raison viendra ensuite y ajouter de bons motifs.

Ce discours est très-plausible assurément. Le plaidoyer est bon en désespoir de cause ; je prétends seulement que l'on désespère trop tôt. L'impatience d'arriver à des résultats positifs est telle, qu'on choisit la voie la plus courte, sans regarder si c'est en même temps la meilleure. On ne pense pas assez qu'agir par des motifs intéressés est aussi une habitude qu'il n'est pas aisé de déraciner. L'idée du devoir, sèchement présentée, a peu d'influence, je l'avoue; mais une étude plus profonde des moyens d'agir sur la volonté pourrait ouvrir quelque nouvelle route ; avant de prendre un parti moralement mauvais, il faudrait s'assurer qu'il n'en est point d'autre à choisir. Une excellente intention, le zèle à remplir ses devoirs, ne sont pas chez un enfant un phénomène fort rare. L'heureux instinct des mères et certaines circonstances particulières favorisent souvent de telles dispositions dont le germe existe dans toutes les âmes : les moyens de les développer nous occuperont bientôt dans cet ouvrage; mais ici, où il s'agit surtout des principes, la question se présente dans toute sa grandeur. Une connaissance plus exacte des vrais mobiles de la volonté paraît aussi nécessaire à l'éducation qu'à la morale. Et comme, sous un point de vue très-général, ces mobiles sont les mêmes essentiellement chez les enfants et chez les hommes, si l'on veut se fonder sur l'observation, le plus sûr est d'étudier ce qui se passe dans notre cœur, objet d'examen toujours présent et le plus propre à nous instruire.

Toutefois, ce que nous éprouvons n'est pas aisé à démêler; le jeu des ressorts qui nous font agir se dérobe à nos yeux mêmes. Nos déterminations sont plus vite prises que leurs motifs ne sont découverts, et ceux que nous leur assignons

ne sont pas toujours les véritables. Soumis à l'obligation de raisonner, aussitôt que notre esprit, se repliant sur lui-même, veut juger de notre état intérieur, nous sommes enclins, ce me semble, à nous exagérer le pouvoir du raisonnement. Une trop grande foi à son influence en morale est peut-être l'erreur d'un siècle fier des lumières que la raison a répandues sur mille objets.

Il nous est en général agréable de croire que nous agissons d'après des principes raisonnés : établir ces principes, les appliquer à notre situation particulière, et prouver que notre vie y est conforme, est la chaîne que nous cherchons constamment à former. Cette chaîne se déroule avec facilité dans notre esprit; mais il n'en est pas de même du fil délicat qui rattache nos actions à nos sentiments. L'influence de nos instincts secrets, des goûts, des répugnances, des dépits, des désirs bons ou mauvais qui nous animent, est difficile à saisir, souvent embarrassante à s'avouer, et cependant ces mouvements de l'âme sont la source inconnue de la plupart de nos décisions.

Voilà ce qu'il nous est aisé d'observer chez les autres. Nous voyons bien que nos amis sont déterminés par cette masse de sentiments et d'impressions qu'on appelle le caractère ; mais personne ne se croit à soi-même d'autre guide que la raison. Nous cherchons donc à trouver comment le parti que nous avons pris est dans la règle. Nos soi-disant motifs sont inventés après coup ; les principes généraux qui se trouvent momentanément d'accord avec notre conduite, nous paraissent en avoir été les mobiles, et nous prenons pour la cause de nos décisions ce qui n'en est que l'apologie. D'autres maximes se présentent aussitôt que nous venons à changer, et toujours il y a des vérités éternelles à l'appui de nos passagères révolutions.

Qu'entend-on par le mot de raison ? Dans le sens étendu que donne à ce mot la philosophie, on l'emploie à désigner l'intelligence, la grande faculté de l'âme qui nous sert à dé-

couvrir la vérité. Pris dans une acception plus restreinte, il s'applique à la conduite de la vie, et reste cependant fidèle à sa première signification. La raison, telle qu'on la considère habituellement, saisit encore les rapports des effets aux causes, tire les conséquences des principes, et prononce, relativement à l'individu, sur les avantages et les inconvénients des actions. En laissant de côté les inégalités et les faiblesses, partage commun des dons de l'humanité, on peut la considérer comme le conseiller sage qui, dans le gouvernement de nous-mêmes, cherche à maintenir l'équilibre entre nos différents pouvoirs. Si elle trouve à s'appuyer sur de grands principes, elle prend un caractère très-élevé. Unie à la religion, elle peut devenir une haute sagesse qui embrasse nos intérêts dans l'espace de l'éternité ; renfermée dans la morale mondaine, elle tire de la constitution de la société des règles pratiques pour notre conduite. Enfin, quelque principe que nous admettions et quelque sentiment qui nous anime, elle porte le jour sur les conséquences qui en dérivent pour nous. Inhabile à créer nos divers penchants, elle ne fait que nous apprendre à diriger ceux qui existent. C'est donc un régulateur et non un mobile. Cela seul montre déjà le genre et les bornes de son pouvoir.

Quand la raison considère l'homme abstraitement, elle le suppose doué de ses qualités les plus éminentes, et lui indique en conséquence le plus grand bonheur auquel il puisse aspirer : de là viennent tant de beaux préceptes que la sagesse de tous les peuples a recueillis ; mais quand elle s'adresse à l'individu, elle ne trouve pas en lui tous les mobiles également développés ; les uns sont languissants, d'autres ont une vivacité démesurée ; et comme elle ne peut en appeler qu'à ceux qui ont déjà une certaine vie, il lui reste bien peu de règles générales à donner.

Cependant l'influence de la raison est toujours salutaire ; elle met l'avenir en ligne de compte ; elle forme une alliance entre les sentiments faibles pour dompter les plus violents :

elle dit à tel créancier irrité par les éternels délais de son débiteur : Si vous me faites mettre cet homme en prison, vous serez saisi d'une affreuse pitié quand vous verrez sa femme et ses enfants dans la détresse, et puis on condamnera votre excès de rigueur. Ces considérations peuvent être parfaitement justes ; mais pourquoi la raison a-t-elle produit de l'effet en les présentant ? C'est qu'elle a trouvé de la compassion et de la crainte du blâme, autrement elle n'aurait pas eu de prise.

Tel est le rôle de la raison. Son art, c'est de balancer les penchants les uns par les autres ; sa ressource, c'est le jeu des contre-poids. Ne disposant par elle-même d'aucun pouvoir, et n'agissant qu'à l'aide de ces mêmes sentiments qu'elle est parfois appelée à combattre, s'il n'en existe pas dans l'âme qui la secondent, elle perd tout moyen de réprimer. Ceci est d'une extrême importance, soit pour la moralité, soit pour le bonheur.

L'éducation ne saurait donc trop tôt s'occuper de la formation des mobiles ; elle doit diriger le développement des forces diverses qui agissent sur cette partie de l'ensemble de l'âme où naissent les désirs et se préparent les décisions. Il y a des mobiles de divers genres qu'il n'est pas inutile de distinguer. Les uns, plus particulièrement nommés instincts, veillent à la conservation de notre existence matérielle ; d'autres, non moins égoïstes, mais alliés de plus près au moral, sont préposés à la garde de cette partie de notre bonheur qui dépend de l'opinion des hommes : tels sont l'amour-propre et ses nombreuses modifications. D'autres, très-élevés, tels que les sentiments du juste, du vrai, du beau, introduisent l'âme dans des régions calmes où elle s'épure, s'éclaire, s'agrandit. Il en est de plus impétueux qui semblent transporter notre existence hors de son centre, la placer dans des objets étrangers à nous, et nous faire vivre dans d'autres âmes : telles sont les affections tendres qui, depuis leur nuance la plus faible, la sympathie, jusqu'au dévouement complet de l'a-

mour, nous font éprouver pour nos semblables des émotions aussi vives que celles de la personnalité. Enfin, il existe un mobile qui réunit en lui tout ce que les autres ont de grand, de tendre, de dévoué, qui élève l'âme non-seulement au-dessus de sa propre sphère, mais de la vie, et lui donne un avant-goût de l'éternité; celui-là, je n'ai pas besoin de le dire, c'est le sentiment religieux.

Cette inégalité dans la valeur morale des mobiles du cœur humain, nous prescrit déjà notre rôle. Il est d'autant plus essentiel pour l'éducation de cultiver les sentiments désintéressés et généreux, que ceux-là seuls ont besoin de culture. Les penchants égoïstes, les instincts physiques croissent sans soins; ils sont même indestructibles. Si donc vous ne nourrissez pas ceux qui les balancent, non-seulement vous n'aurez aucun élan vers le bien, mais vous ôterez à la raison la plus grande force qu'elle puisse opposer aux désirs désordonnés. Ne voit-on pas que les passions sont intraitables dans les cœurs égoïstes? Voilà peut-être ce qu'on n'envisage pas assez.

Ainsi, chaque état de la moralité et des sentiments correspond dans l'homme à l'idée d'un certain genre de bonheur, et sa raison, bornée par cet état même, ne peut rien lui indiquer au delà. Vantez à certains êtres les beautés de la nature, les charmes de l'amitié, de l'étude, de la vie domestique, et votre voix retentira dans le désert de leur cœur. Si les effets de l'éloquence sont passagers, c'est qu'elle ne fait que réveiller un moment des mobiles languissants qui bientôt s'affaissent; n'ayant jamais été mis en action dans notre existence, ils ne s'y sont pas rattachés à des intérêts permanents.

Cependant, renfermée dans sa sphère la plus étroite, la raison fait encore de son mieux; que veut-on de plus? Donnez-lui à régler des intérêts purement matériels, elle conseillera la prudence; elle vous dira de n'abuser de rien, de conserver votre santé, votre fortune, et fera de vous un de ces gens dont Socrate se moque déjà dans le *Phédon*, en disant qu'ils sont tempérants par intempérance. Cherchant toujours à

nous faire éviter les dangers, elle favorisera l'observation de toutes les lois sociales, parce qu'on n'y manque point sans s'exposer; et, faute de motif d'espérance à nous donner, elle aura du moins à sa disposition un grand arsenal de menaces.

Quand donc elle ne trouve pas à s'appuyer sur de grands principes, la raison prêche encore la morale des conséquences; elle nous fait envisager les suites de nos actions plus que leurs motifs, et montre que le vice attire beaucoup de maux, plutôt qu'elle ne porte à le regarder comme un mal lui-même. C'est ainsi qu'elle rentre dans le système de l'utile, chef-d'œuvre de ses plus ingénieuses combinaisons, insuffisant comme elle pour son propre but, et nul pour l'amélioration intérieure. Il y a là sans doute un motif répressif; mais une force qui ne saurait être employée qu'à retenir est souvent insuffisante pour cela même. Il faut pouvoir opposer un mouvement à un autre, l'élan des bons sentiments à celui des mauvais désirs, car si le devoir n'est vu que comme une simple barrière, les passions qui sont courageuses ne la franchissent que trop souvent.

Que la raison soit indispensable dans la vie, que sans elle nous ne puissions faire un pas, que, nécessaire pour régler les penchants, elle le soit même pour les satisfaire, c'est ce dont je conviens mille fois. Je dis plus : en prenant un point de vue très-étendu, on voit qu'elle n'est pas sans quelque pouvoir sur la formation des sentiments ; mais c'est une influence lente et indirecte. En réprimant souvent des excès, elle prive dans la même proportion les mauvaises inclinations d'exercice, et peut, à la longue, les amortir. Il y a en nous un principe de développement, une séve qui, retenue dans un sens, se porte dans un autre, et la morale même de l'égoïste ne peut pas longtemps rester telle dans le cœur humain. Le caractère d'une même génération change peu; mais ce qu'elle avait fait de bon par calcul, un autre le fait par impulsion. Les sentiments religieux et désintéressés renaissent, et facilitent à leur tour l'œuvre de la raison. Alors

elle fait prévaloir des vérités qui étaient longtemps restées oiseuses, et qui prennent un rang dans la vie sociale, aussitôt qu'elles s'accordent avec les sentiments universels; et quand ces vérités se prononcent en actions, qu'elles déterminent des mœurs et que les institutions les consacrent, il y a un gain immense pour les nations.

Mais c'est le développement correspondant des sentiments et des lumières qui produit ces résultats heureux, et ceux-ci ne peuvent guère être appréciés qu'à distance. Il faut mettre des siècles et des peuples dans la balance, pour s'apercevoir du poids qu'y apporte la raison. Quand elle n'a pas du temps pour agir, quand son action est renfermée dans l'étroite enceinte du cœur d'un seul homme, l'état dans lequel elle le trouve décide de tout, et son impuissance se révèle.

De toutes parts nous rencontrons nos bornes : c'est là ce que je vais m'attacher à montrer. Les sentiments sont impétueux, aveugles, sujets à une dangereuse exaltation; mais ce sont les forces vivantes de l'âme. Cultivons-les chez nos enfants, de pair avec l'intelligence; ne les laissons jamais sans aliment dans leur cœur ni sans exercice dans leur vie, et ne nous reposons pas entièrement sur la raison. Pensons que la plupart des maux de ce siècle sont dus à cette personnalité systématique qui laisse les individus sans énergie, comme le corps politique sans vigueur. Quand on n'est attaché à rien, il faut bien s'attacher à soi-même. L'égoïsme n'est qu'un mot plus amer pour désigner l'indifférence; l'amour de soi est l'héritier naturel de tous les autres amours.

En général, la faute de l'éducation est plutôt négative que positive; elle est dans ce qu'on néglige, plutôt que dans ce qu'on fait. Durant le cours d'une longue instruction où tout est passif chez l'enfant, hors l'intelligence, les proportions s'altèrent infailliblement. La mémoire et le raisonnement s'exercent seuls, et les sentiments restent en arrière, sauf pourtant celui de l'amour-propre, qu'on excite comme stimulant. Que doit-il résulter de là? Exactement ce qu'on observe

chez les hommes faits, une grande absence de motifs désintéressés et une prépondérance toujours croissante des motifs sensuels et égoïstes, qui dès lors ne sauraient manquer de se manifester tôt ou tard; une volonté faible pour le bien, ardente et habile pour tout autre objet, devient aussi une conséquence nécessaire.

CHAPITRE VI

INFLUENCE DU SENTIMENT RELIGIEUX SUR LA VOLONTÉ.

> Le sentiment de la faiblesse humaine, soutenue par un secours céleste, fait le caractère propre du chrétien. CELLERIER.

En relevant quelques torts de l'éducation, je suis loin, bien loin sans doute, d'attribuer au manque de soin les diverses imperfections de la volonté. Le mal est trop profond pour que nous puissions y porter remède.

Ce n'est pas dans le domaine de la moralité seulement que le vice inhérent à cette faculté se manifeste. On le retrouve partout et jusque dans la direction de nos intérêts les plus personnels. Quel est l'homme qui, dans le gouvernement de sa santé, de sa fortune, de sa maison, de sa famille enfin, ne s'accuse jamais de négligence? Ce ne sera sûrement pas le plus clairvoyant et le plus vrai. D'où vient que ce reproche est presque toujours bien fondé? Pourquoi, dans les suppositions les plus favorables, quand notre jugement n'est pas dans l'erreur, quand notre sentiment parle très-haut, comme lorsqu'il s'agit de nos enfants et de nous-mêmes, pourquoi sommes-nous continuellement sujets à des accès d'apathie, ou de quelque mal moral plus grave encore?

Il faut en convenir, un désordre secret, une source d'irrégularité cachée, s'attachent à l'exercice de la volonté. On croit mieux faire de nier cette vérité; on exalte notre pouvoir

sur nous-mêmes, afin de nous donner ce pouvoir; mais le moyen est inefficace, et l'expérience le prouve. *Il n'y a*, dit-on, *qu'à vouloir. Chacun peut ce qu'il veut.* Belles maximes et maximes justes dans un sens, bonnes peut-être pour obtenir une détermination subite dont il n'y aurait pas à revenir, mais sans influence habituelle. Toujours vouloir, comme toujours vouloir le bien, est au-dessus de notre nature, et il ne faut pas traiter légèrement une difficulté sous laquelle succombe le genre humain.

Quelle est notre condition, laissés à nous-mêmes? D'une part, des sentiments, vie de l'homme, forces sans lesquelles il n'est rien; mais des sentiments exposés à une ivresse fatale, susceptibles par cela même de devenir nos plus grands ennemis : voilà nos mobiles. D'autre part, une intelligence grande sans doute quand elle s'exerce au dehors, mais faible et timide quand elle se dirige au dedans, parce qu'alors elle est dépendante de ce même état moral dont elle devrait décider : voilà notre régulateur.

Faut-il donc s'étonner qu'à moins de ce degré d'énergie que la nature et l'éducation s'accordent rarement à développer, faut-il, dis-je, s'étonner que la volonté ait une marche irrégulière; qu'elle soit molle et apathique dans l'absence des sentiments, inconstante et orageuse quand ils se combattent, violente, opiniâtre, dépravée même, capable de nous précipiter à notre ruine, lorsque tel mauvais penchant l'a emporté? La conscience, il est vrai, nous donne un avertissement conforme à la plus saine morale; mais cette voix, trop souvent étouffée, ne parvenant pas toujours à se faire écouter, le moyen de nous y rendre attentifs est précisément ce qu'on cherche.

En prenant ainsi le mal à sa racine, en voyant à quel point en est atteint le principe même de nos actions, la volonté, il semble que nous soyons sans ressources. Toutefois, la bonté divine n'a pas souffert qu'il en fût ainsi.

Parmi ces sentiments, seules forces vivantes, il en est un

plus pur, plus élevé, plus intimement lié à la morale que les autres, le sentiment religieux. Celui-là, ne trouvant pas ici-bas de quoi se satisfaire, cherche de l'assistance au-dessus de nous. Il interroge, il implore la nature entière, et partout il entend une voix secrète qui semble répondre à son appel. Cet instinct, livré à lui-même, ne s'égarerait sans doute que trop souvent; mais ce n'est pas dans de fausses routes que nous sommes appelés à le contempler. Nous le considérons tel qu'il peut toujours être développé par une éducation éclairée; et puisque enfin il faut préparer des mobiles à l'homme, puisque la raison une fois formée ne s'exercera que sur les penchants, puisqu'elle-même ne prendra son caractère le plus élevé que si elle trouve à régir de nobles inclinations dans l'âme, il importe de montrer que le sentiment religieux est le seul qui puisse donner une heureuse impulsion à toute la vie.

Mais le champ devient ici tellement vaste, que je dois renoncer à le parcourir. Le sentiment religieux, uni à la foi chrétienne, et trouvant dans la plus sainte loi sa règle et son frein, est une source de vertus morales trop abondante pour que je puisse en parler avec détail. Je suivrai du moins de près le sujet qui m'occupe, l'impuissance originelle de la volonté, en envisageant le sentiment religieux dans ce qu'il a pour nous d'unique, je veux dire l'accès qu'il nous ouvre à un secours supérieur.

En général, le vice de tous les systèmes où l'on cherche à se prévaloir de quelque bon principe de notre nature pour fonder sur cette base la morale entière, c'est d'offrir des ressources qui manquent au besoin. Sans doute les données de la nature humaine sont les seules d'où l'on puisse partir. Rien d'étranger à notre cœur ne peut avoir de prise sur nous; mais un mobile qui appartiendrait à notre constitution intime, imprimerait à l'âme un mouvement d'autant plus salutaire qu'il la relèverait de son abattement, quand elle désespère de ses propres forces. On veut nous faire tout tirer de nous-

mêmes, tandis que nous ne sommes pas sûrs de nous. On nous indique la raison quand nous ne sommes plus raisonnables ; on nous renvoie à la vertu quand c'est la vertu qui faiblit. Aussitôt qu'un désir se déclare avec cette ardeur et cette intensité qui le font nommer passion, une seule idée nous préoccupe. Elle nous poursuit, elle nous obsède, elle nous plonge dans un rêve sans réveil. Toutes les proportions de notre nature morale sont changées ; tous nos sentiments nous trahissent ; ceux mêmes qui devaient nous défendre se rangent du côté du plus fort. Ce qui reste de nos qualités nous trompe. Cette sorte d'élan que donne la passion, nous fait voir de la générosité, de la grandeur, plus de pouvoir pour faire le bien dans une nouvelle extension de notre existence, et l'ombre d'une fausse vertu contribue encore à nous égarer. Comment se reconnaîtrait-on, en proie à un tel vertige? Où trouverait-on un asile dans un cœur déjà séduit? Ce point d'appui hors du monde, qu'Archimède demandait pour mettre le monde en mouvement, ne le faut-il pas hors de notre âme pour la soulever?

Que faire donc quand on se sent tiède pour le bien? Que faire quand on ne retrouve plus les bonnes résolutions de sa jeunesse, quand la crainte même des conséquences de notre faiblesse ne nous émeut pas? Que faire, si après de vains efforts notre âme lassée reste livrée à un penchant funeste que rien au dedans de nous ne suffit à balancer? Je le dis avec une conviction profonde, pour cette situation, hélas! trop fréquente, il n'existe sur la terre de ressource que la religion.

Que faire? Nous prosterner aux pieds de l'Être suprême ; nous plonger dans cette immensité de consolations et de secours ; puiser à la source de la vie, et nos forces abattues se relèveront dans notre sein. Instinct éternel, pente irrésistible de notre âme, besoin d'excellence, d'ordre, de grandeur ; harmonie de l'univers qui nous gagne à l'idée du Créateur de l'univers, tout tend à dissiper une ivresse fatale, à faire luire

un jour plus pur dans notre cœur. Le calme des régions célestes semble s'y répandre ; une impression profonde et solennelle est pour nous l'annonce d'un état nouveau, état à la fois humble et sublime, où la volonté se soumet, où les intentions se purifient, où nous acceptons l'avenir, quel qu'il soit, que Dieu nous destine, et où il semble que sa loi sainte se proclame au dedans de nous. La prière, enfin, refuge sacré où nos passions n'osent nous poursuivre, source où se restaure la vie de l'âme, la prière a sur notre cœur une influence puissante, immense, infaillible peut-être, et celui qui ne l'a pas éprouvé n'a pas invoqué Dieu avec assez de persévérance ou de foi.

Esclaves par nos passions, a dit Rousseau, *nous sommes libres par la prière.* Jamais mot plus profond n'est parti d'un esprit moins prévenu.

Quand nous sommes hors d'état de résister de front à nos inclinations déréglées, nous pouvons les affaiblir en priant ; c'est la même vérité en d'autres termes.

Le besoin habituel de communiquer avec Dieu, de l'implorer dans ses peines, de lui soumettre ses désirs, d'examiner devant lui et sa conduite passée et ses projets futurs, de lui demander la force nécessaire pour persévérer dans le bien et pour renoncer au mal, voilà ce que l'enfant peut déjà sentir. Plus il sondera ses intentions en présence de l'Être parfait, plus sa moralité se formera ; mieux il discernera ses moindres fautes, et plus la jouissance réparatrice du repentir et de l'amour purifiera le fond de son cœur. Tel est le mouvement que l'éducation peut imprimer ; telle est l'impulsion énergique qui traversera sans s'anéantir les alternatives de la volonté. Mais comment empêcher que ces alternatives ne se retrouvent, qu'il n'y ait de l'inégalité dans l'amour de Dieu, dans l'obéissance à sa loi sainte ? comment soustraire l'élève à ces tristes variations, qui sont pour tous un sort inévitable ? Le relâchement des intentions ne tarde pas à se rendre sensible dans les actes. Plus la conscience est devenue délicate, plus

elle s'aperçoit, plus elle s'effraye de ce qu'elle doit se reprocher. La crainte d'avoir irrité le juge suprême, jointe le plus souvent aux suites malheureuses du péché, pourrait plonger l'âme coupable dans le découragement, dans le désespoir; l'entraîner même dans les plus déplorables égarements comme l'histoire des fausses religions ne le prouve que trop; il est donc essentiel que le moyen de relever la volonté pendant la vie entière, soit aussi efficace que celui de la déterminer au commencement. C'est ici le triomphe du christianisme.

Sous ce rapport, un des plus importants de tous, le caractère distinctif de notre sainte religion se montre dans tout son éclat. Il est dans son esprit particulier d'avoir fait leur part à nos misères, d'être venue au secours du plus grand des maux, le péché. Sa loi, et comment ne pas reconnaître à ce trait la Divinité ! sa loi est à la fois sévère et compatissante; ce qu'on entrevoit à travers ses mystères, c'est toujours l'alliance de la justice et de la pitié, et, dans le sanglant sacrifice du Sauveur du monde, la vérité devient un symbole sublime pour annoncer à l'homme coupable le pardon accordé à la foi et au repentir.

En effet, si l'on envisage notre religion sous le rapport de son influence au dedans de nous, on verra que sa morale, la plus scrupuleuse de toutes avant les fautes, est la moins désespérante après. En lisant les écrits des moralistes non religieux, on y trouve l'empreinte d'une certaine dureté. De même que la société dont ils prennent en main les intérêts, ils n'accordent point de pardon au coupable et ne se fient guère à son repentir. Sentant bien qu'ils ne disposent d'aucun moyen puissant de régénération, ils croient plus que l'homme pieux à une progression nécessaire dans le mal; ils font dériver tous les torts de quelque fausse direction prise dans l'origine, et, attribuant une importance exagérée aux premières impressions, ils sont enclins, ainsi que Bacon, à regarder l'homme *comme un faisceau d'habitudes*.

Cependant il y a autre chose que des habitudes dans

l'homme; il y a un principe de vie, un principe réparateur; mais la seule religion chrétienne peut donner à ce principe de l'activité, parce qu'elle seule dispose dans tous les moments de ce qui le met en jeu, l'espérance. Elle seule a de l'espérance pour le coupable, comme elle en a pour le mourant. Elle prend l'homme comme elle le trouve, innocent ou criminel, enfant ou vieillard, honoré ou méprisé des autres, et toujours elle le soutient ou le relève, toujours elle a des motifs d'amélioration à lui offrir. C'est parce que l'esprit du christianisme est assez puissant pour former les habitudes et pour les rompre, pour s'aider de l'influence du temps et pour vaincre cette influence, qu'il a un avantage unique et inappréciable dans le gouvernement de la vie entière.

Je ne crains pas d'en convenir, l'amour de la vertu peut exister dans de grandes âmes sans idée distincte de la religion. Comme le talent, comme le génie, cette noble ardeur est un don d'en haut; il y a dans la nature morale, ainsi que dans la nature physique, des œuvres sublimes de Dieu; mais, sans parler des espérances, des consolations, du degré même de perfection dont les hommes vertueux qui restent étrangers à la piété sont toujours privés, tant que le plus beau de nos attributs leur manque encore, je dirai que nous n'avons pas à nous occuper d'eux. Les qualités innées sont en dehors de la question. Ce que cherche l'éducation, sous le rapport du moins de la vie présente, c'est le moyen de réchauffer le germe des vertus qui ne seraient pas naturellement développées.

D'autre part, il est des créatures plus nombreuses qui, sans avoir reçu aucune espèce d'impulsion, évitent les grands excès. Comme les tentations ne sont pas toujours fortes, le mérite négatif est assez commun pour qu'il y ait une bonne chance de l'obtenir; si notre tendresse, si notre sollicitude pour nos enfants sont modérées, si l'idée de leur sort dans l'éternité nous occupe peu, nous bornerons notre ambition à un lot pareil, tout incertain qu'il soit encore. Le monde, l'opi-

nion, l'intérêt personnel même sont des freins. Mille motifs différents peuvent contribuer à retenir dans une ligne à peu près droite des êtres doués de bon sens. Mais le désir, mais le besoin constant de se perfectionner au fond de l'âme, la ferme intention de poursuivre un tel dessein, quel qu'en soit le résultat au dehors, cette intention, je le crois, ne sera jamais fondée sur des motifs purement humains. L'amélioration progressive du cœur ne peut être que religieuse ; je ne saurais du moins la concevoir autrement. Se composant de soins plus délicats que ceux qu'exige la simple morale, sa marche échappe à tous les regards. Celui qui veut avant tout rectifier ses motifs secrets, s'abstient souvent de telle action qui paraît bonne, s'en prescrit telle autre qu'on jugera mal ; il doit donc renoncer aux suffrages des hommes, et pourtant, s'il n'avait affaire qu'à lui-même, il serait trop sujet au relâchement. Serait-on sûr de persévérer dans une entreprise longue et difficile, si l'on n'avait d'engagement qu'avec soi? Et les prétextes manqueraient-ils, quand on viendrait à se lasser des sacrifices qui n'auraient eu que soi pour juge et pour objet ?

Dieu seul est à la fois en dedans et en dehors de nous-mêmes : en dedans, pour être témoin de nos efforts, de nos motifs, de nos moindres pensées ; en dehors, pour que nous puissions l'adorer, l'implorer, le craindre, pour que toutes les grandes idées morales, objets de notre vénération, se transportent dans un être sensible qui nous voit, qui nous encourage, qui nous plaint. Dieu est une sagesse vivante, animée, une sagesse qui inspire et qui éprouve l'amour. La perfection, la beauté morale ont revêtu en lui une existence individuelle ; elles parlent à notre cœur, et communiquent avec nous. Ce besoin, si impérieux pour ceux qui aiment, de se mettre en harmonie avec l'objet de leur dévouement, ce besoin devient celui d'une amélioration constante. Nous sentons que les mauvais mouvements de notre âme sont l'obstacle qui nous sépare de Dieu, et dès lors cet obstacle diminue. Une influence salutaire pénètre en nous. Quand à l'idée du Dieu très-saint se

joint celle du Dieu réconcilié, du Dieu qui pardonne, ce qu'il y a de plus élevé dans la contemplation, de plus tendre dans la reconnaissance, consume, résout, pour ainsi dire, la masse du mal dans notre cœur, et notre volonté régénérée se plonge dans la source éternelle de toute bonté.

C'est ainsi que la religion et la morale s'appuient réciproquement et se servent tour à tour de moyen et de but l'une à l'autre. Si l'on ose juger des desseins de Dieu, on croit voir que le développement moral de l'homme ou le perfectionnement de sa libre volonté, est la vue qu'a eue l'Éternel en le mettant dans ce monde, et que s'il ne l'a pas créé parfait, c'est que, voulant surtout lui imprimer le mouvement, il ne fallait pas le placer dans un état fixe. Si l'on reste dans la sphère de l'humanité, il paraît que la religion, ou l'union de l'âme avec Dieu dans le temps et dans l'éternité, doit être ici-bas le but de l'homme, et que l'observation toujours plus exacte de la loi divine, qui est la loi morale en même temps, est la route par laquelle il doit atteindre ce but. Alors le perfectionnement est en lui l'effet de l'amour; il s'améliore constamment; mais loin de s'enorgueillir de ses progrès, il s'en aperçoit à peine, tant le modèle qu'il a devant lui reste supérieur à lui-même.

L'instituteur est à l'égard de l'enfant ce qu'est la Providence à l'égard de l'homme; il veut son bien présent, son bien à venir, celui de son âme immortelle, et il étudie, autant qu'il est en lui, les desseins de Dieu, afin d'y conformer ses vues. En traçant avec rapidité la marche de la pensée chez l'instituteur, nous donnerons ici le résumé de nos principes.

Appuyé d'une part sur l'autorité du christianisme, et de l'autre sur celle de la conscience, il ose prononcer que le but de l'homme dans cette vie ne doit point être le bonheur. La loi qui nous porte à jouir lui paraît être celle de nos instincts aveugles, de la force matérielle qui nous entraîne durant le sommeil de la volonté. Donner la prépondérance à la loi de l'âme, à la loi qui oblige le sentiment moral et toutes nos facultés intellectuelles à s'élancer vers la perfection, chacune

dans la route qui lui est tracée, est la tâche qu'il s'impose dans l'éducation.

En examinant comment l'idée de la perfection se forme dans l'âme, il trouve qu'elle se compose de deux éléments, l'un qui tient en nous au besoin d'ordre, la régularité ; l'autre à celui d'admiration, la beauté. Dans le domaine de la morale, la régularité n'est autre chose que l'observation de la loi du devoir, tandis que la beauté, comme les exemples les plus sublimes s'accordent à le prouver, offre surtout le caractère du dévouement ; et puisque Dieu est le seul objet de dévouement qui exige de nous l'accomplissement de tous nos devoirs, nous devons nous consacrer à Dieu, c'est-à-dire à la sainteté réelle et vivante, à ce Dieu qui, sous les traits humains, nous est offert dans l'Évangile comme exemple lui-même du dévouement et de la plus haute perfection.

Toutefois, l'instituteur doit mesurer l'étendue de son plan sur la possibilité de l'exécuter. S'il parvient à tirer le meilleur parti possible des facultés inégales de l'individu, le résultat, quelque peu brillant qu'il puisse être, offrira toujours l'harmonie et l'originalité de la forme, unies à la bonté du fond. Mais pour que l'ordre règne dans le sein de l'homme, tout progrès partiel doit être arrêté, s'il s'opère aux dépens du développement moral et religieux qui est véritablement celui de l'âme. En revanche, quand rien dans les circonstances extérieures ou dans le caractère ne s'y oppose, l'éducation peut prendre le plus grand essor, et favoriser l'accroissement de toutes les forces, qui dès lors ne peuvent avoir qu'une heureuse direction.

Telles sont les vues de l'instituteur ; mais quel dessein réussira-t-il à exécuter s'il ne peut pas compter sur le secours de l'élève ? Comment s'y prendra-t-il pour former et diriger en lui la volonté, faculté irrégulière dans son exercice, et qui ne paraît soumise à aucune loi ? Sans en bien connaître la nature, il observe d'abord que la volonté manque généralement de force. Incapable souvent de remplir son plus noble

emploi, celui de dominer les désirs du cœur, elle subit encore le joug d'une influence étrangère. Ces deux genres de faiblesse lui paraissent exiger deux régimes opposés. Pour que l'enfant s'accoutume à réprimer ses passions, il importe de le soumettre à une discipline exacte; pour qu'il apprenne à se décider par lui-même, il convient de le rendre à divers égards indépendant. Toutefois, ce double système ne lui semble pas impossible à mettre en vigueur. L'empire de la loi et celui de la liberté subsistent ensemble paisiblement, quand leurs limites respectives sont bien tracées.

Mais cette volonté qu'on veut rendre énergique, comment réussir à la diriger? Quel est, à cet égard, le pouvoir de la raison sur laquelle on fonde ordinairement tant d'espérances? En examinant de près cette question, l'instituteur croit s'apercevoir que la raison ne peut faire agir dans notre cœur aucune autre force que celle des penchants qu'elle y trouve déjà formés. Il la voit comme un régulateur, non comme un mobile; il comprend, en conséquence, la nécessité de cultiver chez l'enfant ces sentiments désintéressés, seuls susceptibles de balancer l'impétuosité des instincts égoïstes. La longue oisiveté du cœur, pendant la durée d'une éducation trop exclusivement intellectuelle, lui semble donc à la fois favoriser la personnalité et laisser les passions sans contre-poids.

Ceci le ramène à sentir l'importance de la religion. S'agit-il de déterminer la volonté; le sentiment religieux est un mobile puissant, universel, enraciné dans les profondeurs de notre nature, et dirigé plus que tout autre vers le bien. S'agit-il de la réprimer; la morale du christianisme est plus pure, plus sévère, et pourtant plus adaptée aux besoins de l'humanité que la morale philosophique, puisque le système entier de nos devoirs peut être bien conçu par l'intelligence, sans que nous éprouvions aucun désir de nous en appliquer les résultats. Mais ce qui distingue particulièrement la religion, ce qui fait éclater sa divine énergie, c'est le pouvoir qu'elle a de régénérer le cœur. Le pardon sur lequel ose compter la foi

est la seule source d'espérance qui ranime l'âme abattue sous le poids de ses transgressions; et comme une conscience délicate trouve sans cesse quelques reproches à s'adresser, le bienfait de ce pardon est applicable à toutes les âmes. Une carrière toujours ouverte, un but toujours en vue et pourtant jamais atteint, voilà ce qui s'offre dans le christianisme. Aussi, et l'expérience peut le montrer, parmi ceux qui embrassent d'autres doctrines, il est sans doute des hommes vertueux, mais il n'est guère que les vrais chrétiens qui travaillent sérieusement à leur amélioration intérieure.

Quelque route que suive donc la pensée de l'instituteur, elle est constamment ramenée au point où se rencontrent toutes les routes. Dieu, cause première dans l'univers, foyer dont l'âme est émanée, Dieu est l'objet vers lequel doit se diriger l'éducation, qui embrasse tous les rapports de l'homme. Toutefois, en rapportant les choses terrestres à leur centre, l'éducation ne s'occupe pas moins à les faire bien apprécier. Son but final, c'est la vie à venir, mais son but prochain, celui qu'elle doit atteindre immédiatement, c'est l'heureuse administration de la vie présente. L'ordonnance de l'univers est l'objet de son enseignement; et non-seulement elle apprend à connaître ce monde, mais à l'admirer, en montrant que tout ce qu'il renferme de grand et de pur est d'institution divine. Elle aime les joies innocentes, les lumières, l'essor général des facultés, et elle réprimerait un enthousiasme toujours dangereux, qui est surtout contraire au naturel de l'enfance. Avides de découvrir les indications de la Providence, de sages instituteurs respectent l'esprit de chaque âge ; ils savent en tirer parti et l'épurer. On n'est pas porté à envisager avec une sombre défiance l'effet des influences diverses auxquelles l'élève doit être exposé pour acquérir les connaissances les plus nécessaires, quand on considère le monde actuel comme l'école où l'âme est appelée à se former, à apprendre, pour remplir un jour une destination supérieure. Dans l'espoir que *toutes choses conspirent*

pour opérer le bien de ceux qui aiment Dieu[1], on ne s'inquiète pas immodérément de voir commencer dès le jeune âge ces épreuves, ces essais qui, pour être manqués ou défectueux, n'en sont pas moins des exercices utiles. Alors des sentiments mêlés de bien et de mal, de passagères émotions excitées par des causes souvent frivoles, se montrent comme des occasions de développement, comme ces vicissitudes de température qui fécondent des germes précieux et donnent le mouvement à la séve. Alors l'infinie variété des choses du monde, tant d'objets à la fois innocents et pleins d'intérêt, qui nous sont offerts, semblent faits pour exciter en nous une égale variété d'impressions, pour réveiller des cordes sensibles qui sans doute ont été destinées à vibrer. Et l'on craindrait que si l'une de ces cordes restait muette, l'âme comme une lyre incomplète, ne pût pas joindre ses accords à l'harmonie céleste de l'éternité ! Sanctifier la vie humaine, découvrir, mettre en œuvre les trésors du ciel, que la main divine a déposés dans la création terrestre, paraît être le rôle de l'éducation.

[1] Épître aux Rom., ch. VIII, v. 28.

LIVRE DEUXIÈME

ÉDUCATION DES DEUX PREMIÈRES ANNÉES DE LA VIE

CHAPITRE PREMIER

DES MOYENS DE PERFECTIONNER L'ART DE L'ÉDUCATION.

> Quand un être parfait en aura élevé un autre, on saura quelles sont les limites du pouvoir de l'éducation. KANT.

L'éducation, a dit un philosophe célèbre, est un art, puisque la nature ne nous a point, à cet égard, donné d'instinct qui pût nous servir de guide. L'instinct nous a été refusé sous ce rapport, on ne saurait le mettre en doute. Tandis que tous les animaux ont une manière éternellement la même de soigner leurs petits, l'homme seul ne suit pas de marche certaine. Combien d'usages différents ne voit-on pas régner chez les peuples sauvages ? Les uns plongent les enfants, au moment de leur naissance, dans l'eau froide ; d'autres leur serrent la tête entre des planches ; d'autres les abandonnent, suspendus dans leurs berceaux, à des branches d'arbres ; d'autres les garrottent dans d'étroits liens. Le sentiment le plus universel de tous, celui des mères, a laissé s'introduire et subsister une multitude de coutumes barbares, et l'amour n'a pas suffi pour éclairer.

Les peuples civilisés ont réfléchi davantage, et rien d'aussi révoltant ne se rencontre chez eux. Cependant ils n'ont pas réussi à ramener l'éducation à des principes fixes. Vers le milieu du siècle passé, l'attention s'est portée plus fortement sur cet objet ; on en a senti l'extrême importance ; les meil-

leurs esprits, comme les écrivains les plus éloquents, s'en sont emparés ; mais plus on a raisonné, moins il semble que l'on soit parvenu à s'entendre. En Allemagne, où, sous le nom de pédagogie, on a voulu faire de l'éducation une véritable science, les pédagogues sont tous aux prises ensemble. Partout il y a des systèmes contraires ; chaque moyen a été blâmé et justifié tour à tour. L'autorité, l'émulation, les châtiments et les récompenses, la sévérité et l'indulgence, la règle exacte et l'absence de règle, ont eu leurs partisans et leurs détracteurs. Que dirai-je de l'éducation publique et privée, des méthodes d'enseignement, de la distribution des études et de leur principal objet ? Presque tout est encore en question.

Le sentiment paternel a certainement toujours existé dans la race humaine, et l'on s'est beaucoup exercé à raisonner de notre temps. Que manque-t-il donc pour l'avancement de l'art de l'éducation ? il manque ce qu'on ne consulte jamais assez tôt, l'expérience ; il manque ces observations nombreuses et précises qui seules donnent une base solide au raisonnement.

Dans des ouvrages de première distinction, où tout ce qui est exprimé fait encore plus regretter ce qui est passé sous silence, M. Edgeworth et sa fille ont déjà dit que l'éducation était une science expérimentale. Néanmoins, ils ont publié les conséquences de leurs observations mêmes. Qui ne sait pourtant qu'on peut tirer des conclusions différentes des mêmes faits ? Qui ne sait que lorsqu'il s'agit de science, on doit exposer les bases sur lesquelles on fonde les résultats? Et qu'est-ce encore que l'expérience d'une seule famille, et d'une famille si heureusement douée ?

Il est, ce me semble, étonnant que tandis qu'on a porté dans les sciences d'observation une constance si admirable, on n'ait jamais étudié l'enfance méthodiquement. Le problème le plus important de tous est peut-être celui auquel on a le moins consacré d'attention persévérante et rigoureuse. Que

de gens armés d'un télescope, qui vérifient nuit et jour les prédictions des astronomes ! Que d'autres qui tiennent un registre exact du vent, de la chaleur, de la pluie ! Que d'infatigables annotateurs ! Et dans ce nombre il ne s'est pas trouvé un père qui ait daigné constater avec soin les progrès de son propre enfant [1]. Même pour la partie physique, qui semble devoir tomber plus immédiatement sous l'inspection des savants, que d'incertitude encore ! On a exclu quelques pratiques évidemment pernicieuses, et c'est là sans doute un premier pas. On sait mieux ce qu'il faut éviter, mais est-on sûr de ce qu'on doit faire ? A-t-on jamais exactement déterminé l'influence de la première nourriture qu'on donne aux enfants ? Sait-on s'il y a quelque raison dans le préjugé qui veut que le mélange des laits de différente espèce soit nuisible ? Connaît-on même les effets de ces laits pris chacun à part ? Aulu-Gelle nous dit que les chevreaux nourris par les brebis ont le poil plus doux, et que les agneaux qui tettent des chèvres ont le poil plus rude : a-t-on seulement vérifié ce fait ?

Après cela, nous ne devons pas être étonnés que des questions plus compliquées n'aient pas été résolues au moyen de l'observation. On peut se demander s'il convient d'assujettir les enfants à l'empire des habitudes physiques, ou si l'on doit au contraire les en affranchir. Bravera-t-on leurs cris prolongés en les soumettant à un certain régime, tel que l'usage de bains d'eau froide, par exemple, ou la douleur est-elle un avertissement auquel on doive toujours céder ? Faut-il choisir les aliments ou tâcher d'accoutumer l'estomac

[1] Le littérateur distingué qui a enrichi de notes savantes la traduction allemande du premier volume de l'*Éducation progressive*, m'a fait sentir qu'en rapportant un jugement d'une critique ordinairement très-sensée, je n'avais pas rendu justice aux observations publiées par le docteur Schwurtz. Le mérite des travaux de cet écrivain m'a depuis lors été mieux connu ; et, à cette occasion, j'ai pu me convaincre qu'on avait vu avec quelque satisfaction en Allemagne, qu'en m'appuyant sur le principe religieux, j'étais arrivé, au moyen d'observations impartiales, à des résultats semblables à ceux qu'avaient adoptés les meilleurs esprits dans ce pays.

toute espèce de nourriture ? Doit-on proscrire tout moyen mécanique de garantir la tête des coups ou de prévenir d'autres accidents du même genre ? Quelles sont les influences dont il faut décidément préserver les enfants, et celles au contraire dont on doit leur faire braver les inconvénients pour les aguerrir ? Des doutes innombrables sur la manière de soigner la santé se présentent à l'esprit des mères ; elles réussissent à s'en distraire plus aisément qu'à se décider, et, faute de savoir se transmettre leurs expériences, les générations successives se transmettent leurs hésitations.

Si l'on s'approche du domaine moral, tout devient plus incertain et plus délicat encore ; mais, avec de la sagacité, quelle source inépuisable de connaissances ne trouverait-on pas dans l'étude des petits enfants ! quelle multitude de questions importantes ne pourraient pas être résolues ou du moins éclaircies par des observations faites avec soin ! On saurait si les exercices qui fortifient le corps ont un effet favorable pour l'esprit ; si l'augmentation de la vigueur physique correspond en général à celle de l'énergie morale ; on apprendrait quelles sont les facultés qui se développent ou se paralysent mutuellement. Cette dépendance de nos sens, à laquelle on a voulu soumettre l'intelligence humaine, serait ou reconnue ou contestée à plus juste titre, et si l'origine des idées restait obscure, le premier signe de leur naissance serait du moins épié. Bonnet et Condillac, dans un esprit bien différent, mais au moyen d'une même fiction, ont cherché à expliquer les mystères de l'entendement, en animant une statue ; combien n'auraient-ils pas avancé plus réellement la science, s'ils avaient étudié un nouveau-né ! Que d'aperçus curieux sur l'existence de l'instinct chez l'homme, sur la formation du langage, en un mot sur toute l'histoire de l'esprit humain, ne fourniraient pas ces jeunes êtres !

Il faudrait sans doute se garder des conclusions précipitées, et les exemples isolés ne prouveraient rien encore. Mais comme chacun sait qu'en multipliant suffisamment les obser-

vations, on voit s'effacer les différences accidentelles, et que les qualités particulières de l'individu disparaissent devant les attributs de l'espèce, l'expérience sur une grande échelle serait un des moyens d'instruction les plus efficaces.

Faute de faits systématiquement observés, il y aurait encore dans la masse énorme de ceux qu'on connaît, de quoi fournir des données précieuses. On a des résultats tout trouvés des différentes éducations dans l'esprit si fortement caractérisé des sectes religieuses, dans celui que déterminent les professions diverses, malgré l'époque tardive à laquelle les hommes les embrassent ordinairement. Il est même bien à présumer que, si l'on connaissait mieux la manière usitée chez tous les peuples pour élever les enfants dès le bas âge, on y trouverait en grande partie l'explication de la diversité des caractères nationaux, et que les effets justement attribués aux différences de climat et de race paraîtraient de peu d'importance, comparés à ceux de l'éducation [1]. Le malheur est qu'on nous parle toujours des méthodes et jamais du succès bon ou mauvais de leur emploi. On nous dit bien ce qu'on a fait, mais non si l'on a eu raison de le faire, et nous ignorerons à jamais ce que sont devenus, à l'âge d'homme, les enfants systématiquement élevés.

Il est vrai que si l'on jugeait de l'éducation par ses résultats, il faudrait mettre en ligne de compte l'influence des institutions politiques et celle des diverses causes qui agissent si puissamment sur le jeune homme à son entrée dans la vie. La question se complique par là beaucoup, puisque nul ne peut entièrement échapper à l'esprit dominant de son pays et de son siècle. Mais comme la première impulsion doit être assez forte pour modifier toutes les autres et leur imprimer une direction salutaire, il reste toujours dans le domaine de

[1] On peut même conclure du spirituel ouvrage de M. Bonstetten, *l'Homme du Nord et l'Homme du Midi*, que le climat n'a pas une influence purement physique, mais qu'il agit surtout à la manière de l'éducation, c'est-à-dire en faisant contracter des habitudes qui déterminent les mœurs et modifient le caractère.

la religion, de la moralité et des lumières, une part considérable qui peut être attribuée à la première éducation. A travers toutes les différences d'opinions et de coutumes, des instituteurs dignes de ce nom forment presque à coup sûr des élèves éclairés et honnêtes. Si des adultes considérés en nombre suffisant manquent des qualités nécessaires au bonheur de la société et de l'homme, on peut hardiment prononcer qu'il y a eu un vice secret dans la manière dont leur enfance a été gouvernée, et il reste encore là un vaste champ pour l'observation.

L'uniformité des produits de la civilisation actuelle nous porte à oublier deux choses importantes, l'une que les peuples moins éclairés que nous diffèrent infiniment entre eux pour le caractère, l'autre que l'enfant a une aptitude à peu près égale à revêtir le caractère de chacun de ces peuples. Je ne prétends assurément pas nier qu'il n'y ait de la différence entre les races, même sous le rapport moral. Tacite, d'accord sur ce point avec des savants tout à fait modernes, croyait que ces différences étaient accidentelles, et qu'elles disparaissaient même après un petit nombre de générations, quand la cause qui les avait produites cessait d'agir. Mais en leur supposant plus de permanence, toujours sera-t-il certain qu'une même éducation établira une entière parité à mille égards entre les enfants de tout pays, soignés ensemble. Relativement aux habitudes et aux mœurs, chaque nouveau-né deviendrait, avec une égale facilité, un Chinois, un Lapon ou un Anglais, tant est grande la flexibilité de notre nature. Les siècles écoulés sont nuls aussi pour l'enfant : s'il n'est pas étranger au mal, il l'est aux progrès de la corruption dans le monde, et on le formerait pour l'âge d'or (tel du moins qu'il est permis de se le figurer avec des hommes) peut-être plus aisément que pour l'âge où nous vivons.

Il semble donc que parmi cette multitude de formes possibles, il n'y aurait qu'à choisir pour l'éducation ; qu'en prenant même dans chaque forme ce qu'il y a de mieux, on

rassemblerait dans la personne de l'enfant tout ce qu'offre à notre admiration l'élite de la race humaine. Cet espoir est sans doute chimérique, mais pourtant l'examen attentif des moyens employés pour obtenir chaque résultat désirable serait plus utile qu'on ne le croit. Si, pour chacun et pour tous, le mal moral est inévitable, la quantité peut en être diminuée infiniment. Quand on songe que les quakers ont anéanti parmi leur nombreuse population jusqu'au mouvement si naturel de la colère, combien ne s'agrandit pas l'idée de notre puissance sur les enfants!

Pourra-t-on jamais élever l'éducation au rang de science, c'est-à-dire arriver à des résultats assurés, quand les faits qui concernent les enfants auront été classés et discutés avec méthode? Je l'ignore; mais les limites de l'incertitude se resserreront, je crois. L'éducation privée restera toujours un art, c'est-à-dire un ensemble de moyens dans lequel un certain savoir-faire, une certaine adresse domineront. La pratique n'en sera jamais complétement enseignée dans les livres, et l'influence d'homme à homme, le talent de se faire aimer, obéir, de s'emparer des esprits, y prévaudront. Mais un art même a des principes fixes, et l'éducation publique pourrait devenir quelque chose de plus certain qu'un art. Là les méthodes ont plus de prise, les différences individuelles se perdent dans la masse, et le jeu de cette grande machine ne dépend entièrement ni des élèves sur lesquels elle agit, ni des maîtres qui la font mouvoir. Mais combien pour le perfectionnement d'un tel instrument n'y a-t-il pas encore d'épreuves comparatives à faire?

A ces deux genres d'éducation répondent deux études différentes, celle des enfants considérés séparément, et celle des enfants réunis en assez grand nombre pour qu'ils influent fortement les uns sur les autres, et que, par un effet semblable à celui de la fermentation, les éléments de leur nature morale se combinent dans chacun d'eux d'une façon nouvelle et particulière.

L'étude des enfants [illegible] devant commencer dès la naissance, il est clair que les mères seules peuvent s'y livrer avec succès. Leur position et les dons particuliers qui les distinguent les rendent également propres à observer les très-petits enfants. Il faut avoir la souplesse d'esprit d'une femme pour suivre ces êtres mobiles dans leurs perpétuelles variations ; tout est chez eux si fugitif et si vague, qu'une sorte de vertige gagnerait bientôt l'observateur qui voudrait fixer leurs traits incertains. Ce n'est pas dans un simple examen que consiste une telle étude ; si l'on n'a pas cette flexibilité d'imagination qui permet de revêtir une nature étrangère, d'être soi et un autre tout à la fois, on ne connaîtra jamais ces jeunes créatures. De plus, il faut les aimer pour les comprendre, et on les devine bien moins par l'intelligence que par le cœur. Cependant, lorsqu'on ne fait autre chose que suivre le cours de leurs sentiments et que vivre en eux, pour ainsi dire, toutes ces impressions que l'on partage à mesure s'effacent trop aisément. On devient léger comme eux par sympathie, et la tâche qu'on s'était prescrite est bientôt mise en oubli.

Pour réussir à la remplir, j'exhorte vivement les jeunes mères à tenir un journal exact du développement de leurs enfants. Quand elles n'auraient point de vues plus générales, toujours trouveraient-elles un grand avantage à ce travail. Il donnera de l'ensemble à leurs idées, de la fixité à leurs projets. Elles s'accoutumeront à bien regarder et à s'expliquer ce qu'elles voient.

Il existe dans un ouvrage très-distingué, les *Annales d'éducation* de M. Guizot, des morceaux qui sont un vrai modèle dans l'art de pénétrer les enfants et d'assigner à leur conduite sa véritable cause. Ces morceaux, qui portent le titre de journal, offrent le résultat de diverses observations précieuses [1]. C'est beaucoup plus que je ne demande pour le

[1] La plupart de ces observations ont été consignées de nouveau dans des *Lettres sur l'Education domestique*, qui ont obtenu le prix décerné par l'Académie. Cet ouvrage, auquel madame Guizot a mis son nom, manifeste au plus haut de-

talent; mais pour la forme, ce n'est pas exactement ce que j'ai en vue. Je voudrais un journal véritable où l'on prît acte de chaque progrès, où toutes les vicissitudes de la santé physique et morale fussent marquées, et où l'on trouvât par ordre de date la mesure d'un enfant dans tous les sens. Les mots, les idées, les connaissances, les sentiments, tout ce qui s'acquiert ou se développe serait consigné dans cet écrit; on y découvrirait la première trace des qualités ou des défauts, et l'on pourrait ainsi juger de leur origine. Comme pour peindre les enfants il faudrait conter leur histoire, le récit des petits événements, des joies et des chagrins de leur âge viendrait animer le journal, et bientôt la mère trouverait un grand charme à l'écrire. La plus simple prévoyance lui ferait sentir qu'elle met en sûreté pour l'avenir les souvenirs d'une époque charmante. Il serait si doux de fixer l'image fugitive de l'enfance, de prolonger indéfiniment le bonheur d'en contempler les traits, et d'être sûr de retrouver à jamais ces êtres chéris qu'on perd, hélas! toujours comme enfants, lors même qu'on a le bonheur de les conserver encore.

Mais quelle importance plus générale et plus immédiate ne prendrait pas un semblable travail, s'il était exécuté par les chefs des grands établissements d'éducation! Eux seuls voient les enfants en masse, de même qu'une mère seule les voit en détail. Quel principe d'amélioration toujours agissant ne leur offrirait pas l'examen régulier des effets de toutes les méthodes qu'ils emploient! Dans les instituts d'éducation, l'action d'un tel principe est bien nécessaire, soit pour combattre l'esprit de relâchement qui porte sans cesse les enfants et même les maîtres à éluder toutes les difficultés et à se contenter d'apparences, soit pour tenir des élèves au niveau de ce rapide progrès des connaissances humaines, qui exige un

gré cette étendue d'esprit, ce talent d'analyse et cette noble élévation de sentiment moral qui caractérisent toutes les productions du même auteur et rendent sa mort prématurée un événement si déplorable.

avancement proportionnel dans toutes les branches d'instruction. Et quand les épreuves comparatives auraient fait décidément rejeter l'emploi de certains moyens, il est à présumer qu'il s'en présenterait d'autres à l'esprit qui pourraient donner à l'éducation une face toute nouvelle.

Quoique les instituts d'éducation soient très-nombreux en Europe, ils ont été, jusque dans ces derniers temps, tellement calqués sur le même modèle, qu'il n'y avait guère à les comparer que sous le rapport de l'habileté des professeurs, ce qui ne conduit à aucune lumière générale. Mais quand des établissements fondés sur des principes absolument neufs, tels que ceux de MM. Pestallozi et Fellenberg, du P. Girard en Suisse, de l'école d'Haslewood en Angleterre, se seront multipliés, alors les grandes questions d'éducation commenceront à être éclaircies. On verra, par exemple, si ce moyen de l'émulation, dont l'influence morale inspire une si juste défiance aux âmes scrupuleuses, est absolument indispensable au plus grand développement de l'esprit; on saura si l'on ne pourrait pas se prévaloir des heureux effets de l'exemple, en les séparant des mauvais effets de la rivalité, et peut-être apprendra-t-on à mener davantage de front la culture des sentiments et celle de l'intelligence. Relativement à l'instruction, quelle idée les succès de la méthode d'enseignement mutuel ne donnent-ils pas de tout ce qu'il est possible de découvrir ou de perfectionner encore! Et sous le rapport plus important encore de la formation du caractère, quelles lumières ne fournissent pas les nouvelles écoles d'enfants! Quand on voit ces établissements où plus de cent enfants de deux à six ans contractent ensemble des habitudes d'ordre et reçoivent les premiers éléments de l'instruction, sans que jamais, durant leurs jeux ou leurs leçons, il y ait de pleurs, de cris, de querelles, sans qu'ils cessent un instant d'offrir l'image du bonheur, on s'étonne de la grandeur des résultats qui peuvent être obtenus par l'emploi des méthodes les plus simples; on se demande comment il a pu s'écouler tant

de siècles avant qu'on ait imaginé de se servir de pareils moyens.

On doit sans doute convenir qu'il sera toujours difficile d'établir une comparaison exacte entre les différents systèmes d'éducation. Pour y réussir, il faudrait non-seulement que ceux qui en font l'application soumissent leurs propres tentatives à un examen régulier dont ils publieraient le résultat, mais, de plus, il serait nécessaire de suivre les élèves après l'achèvement de leur éducation, et de juger enfin de ce qu'ils sont dans la vie. Ces recherches sont si délicates, et il faudrait tellement les multiplier pour les rendre concluantes, qu'on ose à peine se flatter de trouver un nombre suffisant d'observateurs disposés à les entreprendre.

Néanmoins, qu'est-ce qui peut échapper à l'esprit d'investigation de notre siècle ? Ce siècle, quelque jugement qu'on en porte d'ailleurs, est le seul où l'on ait vu réunis deux mérites éminents, la connaissance à la fois théorique et pratique de cette philosophie expérimentale, qui, depuis Bacon, a fait faire aux sciences de si étonnants progrès, et la volonté ardente et ferme d'appliquer les découvertes qui en résultent au bien de la société. On sait se réunir pour exécuter les grands travaux et diviser le travail même. Ce qu'un seul homme et une seule vie ne peuvent accomplir, d'autres hommes et d'autres temps l'achèvent. Et dans ce moment où tant de magnifiques entreprises s'exécutent en faveur de la religion et de l'humanité, comment ne pas espérer qu'il se formera quelque association respectable qui entreprendra de résoudre par les faits les grands problèmes de l'éducation ! Quel examen plus important sera jamais l'objet des méditations humaines ! N'est-ce pas dans le domaine de l'éducation que s'exerce la plus grande influence d'une âme sur d'autres âmes, du présent sur l'avenir ?

Il est une circonstance favorable que je ne puis m'empêcher de citer ici. Dans toutes les grandes villes il existe de nombreux dépôts d'enfants qui offrent des sujets entièrement

neufs et tout à fait indépendants de l'autorité paternelle, je parle des malheureux enfants trouvés. Avec eux il y aurait le moins possible d'antécédents à redouter, et l'on ne recueillerait que ce qu'on aurait semé soi-même. De plus, on ne pourrait faire à ces pauvres être que du bien en essayant sur eux toutes les méthodes innocentes. Ne s'occupât-on que du premier âge et des classes pauvres exclusivement, l'application des différents systèmes à des groupes un peu considérables d'enfants donnerait d'importantes lumières.

Parmi les obstacles qui s'opposent au progrès de l'éducation, il faut compter un scrupule respectable. On craint de livrer quelque chose au hasard en tentant des épreuves nouvelles ; et l'on croit à chaque fois devoir s'en tenir à ce qu'on présume être le mieux. Mais l'essentiel n'est pas ce qu'on présume, c'est ce qui est. Il y a du hasard aussi dans nos croyances. Il est sans doute des essais dangereux qu'il ne faut jamais se permettre, mais quand on aurait écarté tout ce qui doit inspirer quelque défiance, le mieux serait une fois pour toutes de chercher la vérité.

Invoquer l'expérience des temps futurs, c'est dire assez que je compte peu sur la mienne : incertaine et bornée comme elle l'est de toutes manières, j'ose à peine la citer ici. Mais lorsque je n'aurai pas de faits à exposer, j'aurai du moins le mérite d'élever des doutes : je signalerai toutes les incertitudes, je proposerai toutes les difficultés. Le meilleur livre, dans l'état actuel de nos connaissances, serait peut-être une suite raisonnée de questions auxquelles les travaux réunis des esprits éclairés qui se vouent à l'éducation fourniraient d'ici à cinquante ans la réponse.

CHAPITRE II

LA NAISSANCE ET LES PREMIERS MOIS.

> L'homme n'a reçu de la nature que des matériaux, mais la simplicité de son origine se perd dans la majesté de son histoire, la pauvreté de ses éléments dans la magnificence de ses œuvres.
> RIVAROL.

La naissance et la mort ont beau être dans le cours de la nature, ces événements ne cessent point de nous étonner. Ils confondent toujours la pensée et la portent sur les bords d'un ordre de choses mystérieux. Cette arrivée et ce départ nous parlent de deux mondes inconnus qu'ils semblent rapprocher du nôtre.

Toutefois, la part que nous prenons à ces événements est bien différente ; nous nous associons avec le mourant ; nous souffrons, nous tremblons avec celui dont nous devons un jour partager la destinée, tandis que l'enfant nous est bien plus étranger. Son aspect peut nous attendrir, mais nous ne nous mettons point à sa place. Les rapports que nous avons eus avec lui appartiennent à un temps reculé qui a cessé de nous intéresser.

Ce qui n'a rien à faire avec nos craintes et nos espérances reste toujours peu de chose pour nous.

Aussi tous les peuples se sont-ils occupés de l'état des âmes après la mort, et ont fort peu songé à ce qu'elles étaient avant la vie. Dans la métempsycose même, l'imagination ne s'est pas mise en grands frais sous ce rapport, car elle n'a fait que reporter en arrière dans le passé les changements de forme qu'elle se figurait dans l'avenir. A la vérité, Herder nous dit que, selon les anciens peuples de l'Orient, les âmes de ceux qui n'étaient pas encore nés habitaient au centre de la terre

une région tranquille et ténébreuse. Là il ne s'offrait à elles aucune forme distincte. Là elles attendaient la lumière, le moment où Dieu les appellerait, et où l'heure de la naissance viendrait à sonner. C'est, ajoute-t-il, l'ancienne nuit dans laquelle Job voudrait faire rentrer sa vie.

Ces croyances, à ce qu'il paraît, étaient restées ensevelies dans l'Orient; du moins la mythologie grecque ne s'en est point emparée [1]. Il semble pourtant que cette brillante imagination qui a revêtu de formes gracieuses tant d'idées philosophiques sur la destinée humaine, aurait pu embellir celle-là. Et de même que la poésie antique nous a représenté les âmes arrivant en foule au bord de l'Achéron, comme les feuilles chassées par le vent d'automne, elle aurait pu nous peindre ces nuées d'esprits qui abordent de toutes parts sur notre terre, et qui, dans les climats les plus barbares, sont toujours confiés à l'amour maternel.

Mais si, selon l'opinion de l'Église, l'âme est réellement une créature nouvelle, quelle idée ne devons-nous pas concevoir de cette force éternellement productive qui évoque sans cesse les êtres du sein du néant! Et tandis que les épicuriens de tous les âges se plaisent à considérer la Divinité comme la spectatrice oisive des effets d'une première création, quelle action immense au contraire n'exerce pas le foyer inépuisable d'où émane constamment la vie dans tout l'univers!

On l'a déjà remarqué, la douleur introduit l'homme dans ce monde et l'accompagne quand il en sort. Une foule de sensations tumultueuses assaillent l'âme à son début. L'air, comme un torrent rapide, force l'entrée des poumons de l'enfant et les irrite; la lumière éblouit ses yeux délicats à travers les voiles transparents qui les recouvrent, et quoiqu'il passe pour ne pas entendre, il est difficile que ses propres cris ne lui par-

[1] Anchise montre, il est vrai, à Énée (*Æneid.*, VI, v. 750 et suiv.) les âmes qui devaient habiter les corps de ses descendants; mais comme ces âmes avaient déjà vécu sur la terre, on ne peut voir là qu'un souvenir de métempsycose modifié au gré du poëte.

viennent pas. Souffrance, étourdissement, vertige, voilà ce qu'apporte à l'âme le moment mystérieux qui la plonge dans le tourbillon de la vie; mais bientôt une sorte de stupeur et souvent un sommeil paisible la dérobent à des impressions qu'elle ne peut encore soutenir.

Il se passe pour l'ordinaire bien du temps avant que cette âme se donne à connaître. Tout est à demi convulsif, tout répond à des sensations internes dans les mouvements de l'enfant; il n'est qu'une seule de ses actions qui semble avoir un but, celle de tourner la bouche comme pour chercher sa nourriture, et de sucer ensuite ce qui lui est offert : aucune autre preuve d'instinct ne peut être observée à sa naissance. Après huit jours il voit néanmoins, car ses yeux suivent la lumière; il entend aussi, car les bruits subits le font tressaillir; mais il existe encore solitaire et n'entre point en relation avec le monde où il vit. Peut-être rapporte-t-il tout ce qui se passe hors de lui à ces sensations intérieures qu'il a seules éprouvées dans le sein maternel. Il serait alors à certains égards dans un état de rêve, puisqu'il y aurait en lui une suite d'impressions qui ne se manifesteraient point au dehors, mais avec cette différence, qu'en rêvant nous attribuons à des objets extérieurs ce qui se passe réellement en nous-mêmes, tandis que l'enfant rapporterait à des sensations internes l'effet que produisent sur lui les objets extérieurs.

Néanmoins on peut douter qu'il en soit ainsi; il est plus vraisemblable que l'enfant dès sa naissance est soumis à cette grande loi qui force l'âme à reconnaître un monde matériel extérieur à elle; seulement il ne distingue rien nettement : toutes ses perceptions sont isolées et ne se réunissent pas dans son cerveau. Les formes qui se meuvent devant lui ne se dessinent point en images détachées; sa vue n'apprécie aucune distance, et peut-être, comme l'aveugle-né opéré par Cheselden, sent-il les objets en contact avec ses yeux.

Il est possible que, sans une intervention inaperçue du jugement et de la volonté, nous fussions à cet égard sembla-

bles à l'enfant. C'est ce que feraient soupçonner deux faits que je me hasarde à citer quoiqu'ils soient, et le premier surtout, assez difficiles à vérifier : l'un est que lorsqu'on se réveille brusquement il y a un instant indivisible où l'on voit les objets s'éloigner, ce qui prouverait que, d'après la première impression, on les avait supposés près de soi ; l'autre, que, dans un état d'extrême faiblesse, les malades disent parfois que tout ce qu'ils voient est trop près d'eux : il leur semble que les images s'avancent sur eux, que les murs de l'appartement les touchent ; apparemment parce qu'ils n'ont pas la force de surmonter la sensation.

Quelle distance de l'homme aux animaux dans ces premiers moments de la vie ! Qu'il y a loin de l'enfant au petit poulet qu'on voit, au sortir de la coque, courir, gratter le terrain, distinguer et piquer le grain de blé mêlé parmi le sable ! Qu'il y a loin surtout de l'enfant au jeune chamois, s'il est vrai, comme on le raconte dans nos Alpes, que sa mère, prête à mettre bas et poursuivie par les chasseurs, s'arrête, dépose son petit, le lèche une seule fois, et repart aussitôt en fuyant avec lui à travers les neiges et les précipices.

Cependant, passé les premiers temps, je ne suis pas portée à croire l'enfant aussi dépourvu d'instinct qu'on se l'imagine ordinairement, et je vois en lui bien des mouvements que les sensations et l'expérience n'expliquent certainement pas ; tels sont les signes qui nous annoncent la première lueur de ses affections. Ainsi, à l'âge de six semaines, le nouveau-né est toujours étranger dans ce monde, rien n'y existe encore distinctement pour lui. Il ne sait pas que les objets qu'il voit sont les mêmes que ceux qu'il touche ; et, quelque impression que ces objets lui causent, il ne fait rien pour les atteindre ni pour les éviter. Néanmoins, à ce point si reculé de développement, le visage humain l'intéresse ; quand rien de matériel ne fixe ses regards, déjà la sympathie agit en lui ; un air riant, un accent caressant, obtiennent de sa bouche un

sourire ; de douces émotions animent évidemment ce petit être : nous, qui en connaissons l'expression, la retrouvons avec transport chez lui. Mais qui donc a dit à cet enfant que telle disposition de traits indiquait l'attendrissement? Comment, lui, à qui sa propre physionomie est inconnue, pourrait-il imiter celle d'un autre, si une affection correspondante n'imprimait le même caractère à ses traits? Il n'y a rien là qui tienne aux sens. Cette personne auprès de son berceau n'est pas toujours sa nourrice, peut-être n'a-t-elle fait que le déranger, le soumettre à d'importunes opérations. N'importe, elle lui a souri, il a senti qu'il était aimé, et il aime. Il semble que l'âme nouvelle en devine une autre et lui dise : *Je te connais.*

Ce phénomène n'appartient-il pas évidemment à l'instinct? N'est-ce pas un effet opposé de ce pressentiment inexplicable qui fait fuir la poule alarmée à l'aspect d'un point noir à peine visible au haut des airs? Celle-ci, qui n'a jamais vu l'épervier, prévoit la cruauté et le meurtre; l'enfant, qui n'a encore rien discerné, prévoit la bonté et l'amour.

Nous sommes frappés de la lenteur des premiers progrès dans notre espèce, parce que nous les comparons sans cesse avec ceux des animaux ; mais si nous refusions tout instinct à l'enfant, ce serait la promptitude de son développement qui devrait paraître étonnante. Quand on pense que l'aveugle-né dont j'ai parlé, aidé du secours des quatre sens et de l'analogie qui existe entre eux, guidé par une raison formée et dirigée par des hommes faits qui lui apprenaient à se servir de son nouvel organe; quand on pense, dis-je, que cet aveugle a été six mois avant de parvenir à se conduire, et qu'après ce temps il a souvent commis de grandes erreurs, peut-on nier que l'enfant n'ait dû recevoir une assistance particulière pour commencer à exercer ses facultés?

Il est plus avancé que l'aveugle proportionnellement; ignorant même qu'il ait un apprentissage à faire, il doit mener de front l'apprentissage de ses cinq sens. Comme on sait que

c'est au moyen du toucher qu'on rectifie les erreurs de la vue, on n'aura pas manqué de dire à l'aveugle qu'il devait reconnaître avec la main toutes les formes qu'il apercevrait; chez le nouveau-né un tel exercice a dû être livré au hasard et n'a même pu avoir lieu que lorsque l'enfant a commencé à tendre la main, ce qu'il ne fait qu'à l'âge de cinq ou six mois. Cependant quand il en a huit ou neuf, c'est-à-dire après des expériences beaucoup moins prolongées que celles de l'aveugle, il ne se trompe plus sur les distances des objets placés près de lui. Et que de notions diverses n'a-t-il pas dû acquérir en même temps, avant que le moyen de s'enrichir de celles des autres, le langage, fût en sa possession? Comment ne pas s'étonner encore de la facilité avec laquelle il se rend maître de ce moyen? Tel homme du peuple dont le vocabulaire n'est pas beaucoup plus étendu que celui d'un enfant de trois ans bien développé, emploierait ces mêmes trois ans à se mettre au fait d'une langue étrangère, si on le transportait dans un pays nouveau, et pourtant quel immense avantage n'a-t-il pas à mille égards sur l'enfant? Il s'est déjà familiarisé avec les choses de la vie; il sait à quoi sert le langage et en connaît le mécanisme général. Il cherche enfin à s'instruire, tandis que l'enfant n'y songe pas.

Si donc les progrès des enfants sur tous les points de leur apprentissage égalent ceux d'un homme fait sur un seul point en particulier, n'est-il pas clair qu'il existe en leur faveur des dispensations spéciales, c'est-à-dire qu'il y a en eux une source inconnue de connaissances, ou ce qu'on appelle de l'instinct?

On parle trop de l'expérience : elle joue un rôle à certains égards, mais non pas à tous; son influence, qui est de nature à s'étendre sans cesse, se distingue dans la première enfance à ses incertitudes et à sa lenteur; ainsi, dans tout ce qui tient à son domaine, les enfants répètent éternellement les mêmes essais; ils ont pu voir cinq cents fois que pour faire tenir un objet debout il fallait le placer sur sa base, et toujours ils le

posent sur le côté; ils répandent trois ans de suite les liquides hors du vase qui les contient, avant de se douter qu'il faut tenir ce vase horizontalement : c'est que l'association des idées ne se forme guère dans leur tête que lorsque leur sentiment est excité. Dans tout ce qui n'intéresse pas leurs petites passions, l'expérience est longtemps perdue.

Qu'y a-t-il à gagner, dira-t-on, pour la nature humaine à lui donner sa part de l'instinct des animaux ? Il y a tout à gagner pour notre dignité, répondrai-je, si l'on a contre le matérialisme une preuve de plus ; ces questions ont pris de l'importance depuis qu'on a voulu expliquer par des sensations purement physiques tous les phénomènes des êtres vivants. Mais que fait-on de l'instinct dans ce système ? D'où viennent, chez les animaux, ces craintes et ces espérances qui semblent tenir à une sorte de divination ? Comment sans étude et sans modèle exécutent-ils ces constructions merveilleuses dont quelques espèces ont seules le secret ?

Ce sont des faits inexplicables, dira-t-on, mais c'est là précisément ce que j'avance ; avouer l'impuissance des causes matérielles, c'est m'obliger à reconnaître un ordre de choses plus élevé. Qu'importe que je l'admette pour des créatures inférieures ? Si, à travers l'intelligence d'un faible oiseau, j'entrevois l'intelligence suprême, je me prosterne et m'attendris. Tout ce qui, dans chaque espèce, est admirable en soi et au-dessus des facultés qui lui ont été départies me paraît l'effet d'un instinct sublime, rayon direct de la lumière d'en haut. C'est là ce qui donne à l'oiseau l'idée d'un nid ; au nouveau-né, celle de l'affection qu'il inspire ; à l'homme, celle de la perfection, de l'immortalité, de l'infini, de tout ce qui est trop grand ou trop beau pour qu'il l'ait rencontré sur la terre ; ce sont ces sentiments involontaires et sacrés qui ne sont pas seulement en lui, mais qui sont *lui*, et sans lesquels il ne se conçoit pas lui-même.

Singulière destinée des opinions humaines ! On a d'abord voulu faire une machine de l'animal, et quand ensuite, séduit

par la ressemblance, on a prétendu réduire l'homme au même état, il s'est trouvé que l'exemple même de l'animal a détruit les vains sophismes sur lesquels on voulait s'appuyer.

Plus on étudiera les enfants, je le crois, plus on sera forcé de reconnaître en eux des dispositions innées; plus on jugera qu'il est des lois imposées à leur intelligence, lois qu'elle impose à son tour à ce qui lui vient des sensations, plus on se convaincra que les objets extérieurs ne font jamais que donner l'éveil ou fournir un aliment à notre âme.

Il s'écoule plus de cinq mois avant que l'enfant ait encore l'idée de tirer aucun parti de ses mains; leur destination lui est longtemps inconnue; et l'extrême lenteur qu'il met à la deviner prouve que cette découverte est chez lui l'œuvre tardive de l'expérience. Il regarde les choses, et s'intéresse aux personnes bien avant ce temps, et paraît ainsi avoir reçu plus immédiatement l'usage du sens de la vue. D'ailleurs je ne puis supposer avec Barclay et d'autres auteurs que, parce que les rayons de lumière se croisent dans la pupille, l'enfant ait commencé par voir les objets renversés, et qu'il n'ait appris à les redresser que par l'habitude. Les images sans doute se peignent renversées sur sa rétine comme sur la nôtre, mais, quand il est capable de comprendre qu'elles représentent des êtres réels, il a déjà jugé sainement de la position de toutes choses. Les sensations qui ont pu précéder ce moment resteront toujours enveloppées d'un nuage impénétrable pour nous.

Il est aisé d'observer les tâtonnements de l'expérience dans la manière dont l'enfant apprend à se servir du toucher; ce sens, qui avait dû s'exercer avant les autres, est tardif à obéir aux ordres de la volonté. Il doit en quelque sorte recevoir l'éveil du sens de la vue, dont ensuite il perfectionne à son tour l'éducation. Voici comment cela se passe.

Aussitôt que l'enfant regarde, il jouit; après avoir souri à des visages, il sourit bientôt à tout ce qui frappe ses yeux. Le plaisir de contempler tout ce qui brille l'agite; il se trémousse,

gesticule, et il arrive souvent que sa main rencontre la chose qui attirait son attention. Alors il éprouve une sensation inattendue, il s'étonne de ce qu'un obstacle arrête ses mouvements; enfin, quand le retour des mêmes causes a sans cesse ramené les mêmes effets, il prévoit ce qui résultera de ses gestes. Alors il tend avec intention sa petite main; mais, comme il n'apprécie pas les distances, toucher ou ne pas toucher est un jeu de hasard pour lui. A force de répéter ce jeu, il y devient un peu plus habile, mais ce n'est guère qu'après sept ou huit mois qu'il atteint à coup sûr les objets.

La main qui embrasse ces objets et en mesure les distances est certainement pour l'enfant un moyen très-efficace d'apprendre à connaître le monde où il vit. Cependant, contre l'opinion de quelques auteurs, je crois qu'avant de s'en servir il a déjà conçu l'idée que le même corps peut être à la fois vu et touché, et le sein qui l'a nourri peut la lui avoir donnée. Ce qui me le fait présumer, c'est qu'on lui voit avancer la bouche vers les objets qu'il veut toucher, trois ou quatre semaines environ avant de tendre la main; l'habitude qu'il prend bientôt de porter à sa bouche tout ce qu'il saisit prouverait aussi que les lèvres et les gencives sont, chez lui, l'organe du tact le plus exercé et le plus sensible.

Quand les sensations de l'enfant ne sont plus isolées, quand la vue et le toucher concourent à lui donner l'idée d'un même objet, il sait assigner la plupart de ses impressions à leur cause, et le seuil de la vie est franchi pour lui. Le monde extérieur lui apparaît sous sa forme réelle, et dès lors son intelligence fait de rapides progrès; mais déjà ont commencé chez lui les premiers essais du langage qu'il serait bien curieux d'étudier.

A l'âge de six semaines environ, lorsque le rire et les larmes paraissent, on remarque chez le nouveau-né un petit murmure fort doux. C'est l'expression de la satisfaction, du bien-être, qu'il fait entendre dans le repos. Peu à peu ces sons deviennent plus accentués; ils offrent alors de véritables

exercices de voix, un ramage dont l'enfant s'amuse peut-être, une imitation confuse du bruit que l'on fait en parlant. Rousseau a fort bien observé certains dialogues dans lesquels les paroles de la nourrice et la réponse inarticulée de l'enfant offrent à peu près les mêmes modulations[1]; souvent il adresse ce gazouillement à des objets inanimés qu'il ne distingue pas des autres, car il peut se tromper en voyant la vie où elle n'est pas, mais jamais il ne la méconnaît où elle est. C'est tantôt un bouton de métal poli, tantôt un verre éclairé du soleil, auxquels il parle ; il semble leur dire qu'ils sont jolis, qu'ils lui font plaisir : il leur montre de la bienveillance ; quelquefois il pousse de petits cris joyeux et perçants, comme pour attirer leur attention ; cependant il n'y a point là de véritable langage, si du moins on entend par ce mot un moyen volontairement employé d'exercer de l'influence ; l'enfant ne demande rien, il n'appelle point, il n'attend aucun effet de sa musique.

Le vrai langage de l'enfant, ce sont les cris : il les a d'abord poussés sans intention, obéissant à je ne sais quelle loi qui nous fait épancher notre douleur de la sorte. Mais, quand cette douleur a été plusieurs fois soulagée, et que sa bruyante expression s'est alliée à l'idée du secours dans l'esprit de l'enfant, il a crié pour appeler, et il est entré alors dans le vrai domaine du langage. Les gestes animés, l'action de se pousser vers l'objet de ses désirs, ont aussi commencé chez lui involontairement et sont devenus impératifs par la suite ; le passage serait intéressant à observer.

Les premiers mots de l'enfant sont tout autre chose ; il se plaît, en les prononçant, à exercer une faculté particulière, le pouvoir d'attacher un signe à un objet, et il l'exerce sans être ému par le besoin ou la passion. Voit-il passer un chien dans la rue, aussitôt il en profère le nom, tel qu'il a pu apprendre à le connaître, mais il le profère sans autre motif

1 *Émile*, liv. I, p. 61, édit. in-4°.

que celui de l'amusement; il n'est point agité par la crainte ou par l'espérance. S'il avait peur du chien, il pleurerait; s'il avait envie de le voir de près, il pencherait son corps vers lui en poussant des cris d'impatience; mais ce n'est que dans un état de calme parfait qu'il le nomme; éprouve-t-il la moindre émotion, il laisse là ces mots, acquisition superflue et nouvelle, et il en revient aux cris, à la gesticulation, son véritable langage. La parole n'est pas encore pour lui un instrument, et ce n'est que beaucoup plus tard qu'il en fait un usage utile.

Assurément il serait téméraire de conclure des premiers essais de la faculté de parler chez le nouveau-né, à l'origine du langage dans l'espèce humaine; cependant, comme on a beaucoup dit que les langues étaient nées du besoin, et que c'étaient des cris perfectionnés, je suis bien aise de certifier que du moins il n'en est pas ainsi chez l'enfant; j'ajoute qu'il n'invente pas les mots de lui-même, et qu'il ne fait que répéter tant bien que mal ceux qu'il a entendu prononcer; il n'appelle pas même un animal par son cri, à moins qu'on ne lui en ait donné l'exemple. Le langage parlé, dans son état le plus informe, est ainsi le fruit de l'imitation ou de l'enseignement, et paraît toujours un peu d'origine étrangère.

C'est lorsqu'il a près d'une année que l'enfant bégaye ses premiers mots et hasarde en chancelant ses premiers pas. Toujours dans un état de dépendance absolue, il possède moins que toutes les créatures vivantes du même âge les moyens de veiller à sa propre sûreté, et cependant il déploie déjà les deux grandes prérogatives qui doivent l'élever si fort au-dessus des animaux. La faculté dont je viens de m'occuper, celle de désigner les objets par des signes de convention a été souvent signalée, mais il en est une autre aussi belle, et pourtant moins observée, qui se développe beaucoup plus tôt: je parle de cette disposition si générale dans le premier âge qui porte l'enfant à s'intéresser à une multitude d'objets tout à fait étrangers à son instinct de conservation. A six mois il ne vit déjà plus concentré en lui-même; déjà la jeune existence s'épanche au

dehors, déjà l'esprit commence à former ces relations si étendues qui doivent lui soumettre un jour le monde matériel, et il s'occupe à tendre les fils dans lesquels il enveloppera toutes choses. Les animaux les plus intelligents ont un cercle d'intérêts très-restreint ; ce qui est inutile à leur sûreté ou à leur subsistance est nul pour eux ; ils aiment, mais ils n'admirent pas, et la curiosité leur est étrangère ; l'enfant, au contraire, s'amuse de tout, il a des plaisirs qu'on peut appeler désintéressés, tant la nature en est peu sensuelle : l'utile est nul pour lui, et le beau existe déjà ; tel qu'il le conçoit, il le célèbre, et ses yeux pétillent d'admiration ; sa petite voix éclate en hymnes de louanges, tandis qu'il ne discerne pas encore ce qui lui sert ou lui nuit.

Il n'y a, je crois, dans l'histoire des animaux que deux faits qui aient quelque analogie avec ceux-là, mais c'est une fausse ressemblance : l'un est celui du petit chat qui semble se divertir à faire mouvoir des rubans suspendus, ou à rouler une boule de papier sur le plancher ; mais, comme les corps en mouvement sont les seuls qui attirent son attention, il y a toute apparence qu'ils répondent à son instinct de chasseur, et qu'il y voit ou des souris ou des signes de leur présence. L'autre fait se présente chez quelques petits oiseaux : le rossignol, par exemple, s'approche des objets brillants, et descend de sa branche pour les regarder ; l'alouette est de même attirée par l'éclat des miroirs ; mais ce sont là des effets d'inquiétude, d'éblouissement ou peut-être d'espoir de pâture ; on ne voit pas là l'expression d'un plaisir pur comme celui qu'éprouvent les enfants ; eux seuls conçoivent un véritable enchantement à l'aspect des jolis objets, eux seuls s'y affectionnent, les reconnaissent quand ils les revoient, et se prennent pour eux d'une sorte de passion.

Les jouissances de l'ouïe sont vives aussi chez les petits enfants, le bruit leur est en général agréable, et surtout la musique. On peut remarquer, à ce sujet, que les plaisirs de l'oreille n'appartiennent pas aussi exclusivement à notre es-

pèce que ceux de la vue, puisque les oiseaux sont sensibles à l'harmonie comme nous. Ce rapport avec eux pourrait en indiquer un autre, et il ne serait pas impossible que les premières impressions musicales laissassent des traces aussi profondes chez l'homme que chez les oiseaux; on sait quelle est, chez ceux-ci, l'influence des premiers chants qu'ils entendent; des expériences dignes de foi nous ont appris que le ramage d'un oiseau offre la répétition exacte des sons qu'il a écoutés dans son jeune âge, et que si on enlève de son nid le petit qui vient d'éclore, pour l'enfermer avec un oiseau d'espèce différente, il adoptera le chant de son nouveau compagnon [1].

Il se pourrait donc qu'en faisant souvent entendre au nouveau-né des modulations justes et agréables, on s'épargnât ainsi une partie des soins que souvent on prend si laborieusement pour perfectionner ses organes dans un autre âge; du moins est-il certain que, dans les familles où la musique est habituellement cultivée, il se forme de nouveaux élèves avec une extrême facilité : l'on peut même conjecturer que les grandes différences entre les dispositions musicales des peuplades limitrophes, comme les habitants des deux rives du Rhin, par exemple, ne sont que le résultat des premières impressions. Le chant, ce secours si puissant pour calmer les douleurs des petits enfants, serait ainsi le moyen de développer en eux le germe d'un talent charmant, talent dont on s'occupe trop sous le rapport de l'art, sans apprécier assez son influence morale, que les anciens connaissaient et dirigeaient bien mieux que nous.

L'éducation intellectuelle du premier âge ne peut encore consister que dans une préparation à l'exercice futur du raisonnement. Le secret, à cet égard, consiste à fixer dans l'esprit de l'enfant des perceptions trop fugitives, par l'intérêt

[1] Voyez le Mémoire sur le chant des oiseaux, de M. Daniel Barington, vice-président de la Société royale de Londres, dans les *Trans. phil.*, vol. LXV, p. 11, et dans le *Journal de physique*, juin 1774.

qu'on doit avoir l'art d'exciter; l'essentiel est qu'il recueille des faits qui se gravent dans sa mémoire, et qui puissent fournir un jour des points de comparaison à son jugement. Mais, pour recueillir ces faits, il faut qu'il y prête de l'attention; le défaut d'attention, et le vague qui en résulte dans la tête, est l'obstacle qu'on rencontre le plus souvent quand on vient à s'occuper de l'enseignement; cet obstacle serait moins sujet à se présenter si les impressions qu'a commencé par recevoir le petit enfant avaient été nettes et distinctes. Lors donc que son attention paraît captivée par quelque objet, on doit se garder de l'en distraire : tout ce qui excite son intérêt, ou devient un sujet d'observation, sert à son développement.

Toutefois il ne faudrait pas dans ce but chercher à redoubler l'intensité des sensations purement matérielles. On étourdit ou stupéfie l'âme de l'enfant en ébranlant ses faibles organes. Le secouer violemment en le faisant sauter sur ses genoux, frapper fortement devant lui sur une table ou contre les vitres, c'est user de moyens rudes et mécaniques qui ne lui font suspendre ses cris qu'en paralysant son mouvement intérieur; il faut, au contraire, autant qu'on le peut, mettre l'intelligence ou le sentiment de moitié dans les distractions qu'on lui procure. Caresser sous ses yeux un chien ou un chat, c'est développer cette sympathie que les plus jeunes enfants éprouvent si aisément pour les animaux ; lui montrer un joli objet en le lui faisant examiner en détail, c'est fortifier son attention, et c'est aussi exciter en lui l'admiration, un des plus beaux mouvements de l'âme; lui donner à reconnaître des figures imitées, c'est réveiller chez lui l'imagination : il est enfin mille moyens d'en appeler à ses facultés naissantes. Une fois que l'esprit a été mis en jeu par quelque impression, il s'y associe, il la démêle, il lui donne de la netteté et de la précision en s'en occupant, et c'est ainsi qu'il se forme et s'exerce. Varier sans excès les sensations de l'enfant, en y faisant intervenir son moral le plus possible, telle est l'éducation de l'intelligence dans le premier âge. Il en est

aussi une pour le cœur dont il est d'autant plus urgent de s'occuper, que les dispositions qui peuvent la favoriser sont plus fugitives.

CHAPITRE III

DISPOSITIONS A CULTIVER DANS LA PREMIÈRE ANNÉE.

Aimer est le commencement de la morale.
DUPONT DE NEMOURS.

Cultiver les dispositions heureuses, leur donner cette fixité et cette permanence qui leur font mériter le nom de qualités, élever celles-ci au rang des vertus en leur imprimant l'auguste sceau d'une volonté religieuse, telle est, relativement à la formation du caractère, la marche graduelle d'une bonne éducation.

Dans la première enfance on n'a encore affaire qu'avec les dispositions; il en est qu'on peut favoriser à une époque où il n'est encore possible d'en combattre aucune. A tout âge même, le meilleur moyen d'étouffer ou du moins d'affaiblir les mauvais penchants, c'est de donner un continuel exercice aux autres. *Surmontez le mal par le bien ;* admirable précepte de l'Évangile qui renferme tout le secret de l'éducation.

Pour bien sentir l'importance de la première année, il faut penser au pouvoir de l'éducation et aux bornes de ce pouvoir; les effets de nos soins sont limités, parce que nous ne pouvons les appliquer qu'à des facultés inégales qui ne sont pas susceptibles d'un même développement. Les germes de toutes les dispositions humaines ont été donnés au nouveau-né par la nature, mais ces germes n'ont pas tous la même vigueur. Les faibles languissent ou se dessèchent quand les circonstances leur sont contraires, les forts résistent à l'in-

fluence des circonstances les plus défavorables ; si on leur donne de la culture, ils poussent des jets immenses. Dans chaque individu, le même développement de chaque faculté a une limite assignée qu'il ne peut pas dépasser : le rôle de l'éducation consiste à lui faire atteindre ce terme ou à l'empêcher d'y arriver. C'est donc uniquement sur le progrès relatif des facultés morales que l'on influe, mais cela seul nous donnerait un bien grand pouvoir si nous savions en user à temps.

Je ne sais si les premières impressions sont les plus profondes, l'extrême mobilité des enfants me porterait à en douter; mais les premiers moments sont les seuls où l'on puisse être à peu près sûr de faire prendre de l'avance aux développements qu'on veut favoriser ; c'est alors qu'on a le plus de chance d'influer sur la proportion des divers penchants, c'est-à-dire sur le caractère.

Il est très-important de fixer d'avance ses idées sur les dispositions qu'on veut cultiver ; s'en remettre entièrement à la nature, c'est laisser grandir au hasard tout ce qu'elle a semé de ses mains. C'est là l'inconvénient de cette éducation négative qu'on s'est plu si fort à vanter. Quand on se prescrira de ne rien faire ou d'empêcher, comme dit Rousseau, *que rien ne soit fait*, il se formera des habitudes avant qu'on s'en doute, on découvrira des objets imprévus qui auront gagné de vitesse ceux qu'on espérait obtenir, il faudra subir d'autant plus promptement la nécessité à laquelle on voulait se soustraire, celle de corriger, de contraindre; on entrera dans le règne prohibitif, ressource triste et incertaine. Il est doux de n'avoir affaire qu'à l'éducation qui développe, celle qui réprime vient toujours trop tôt pour la mère, et souvent trop tard pour l'enfant.

Il y a des adulateurs de la nature humaine que je ne m'arrêterai pas dans ce moment à réfuter ; je ne veux point examiner si tous les penchants naturels sont légitimes par eux-mêmes, si ceux que nous nommons égoïstes ou hostiles sont

d'une utilité indispensable pour la défense ou la conservation de l'individu. Indestructibles dans ce qu'ils peuvent avoir de nécessaire, funestes à la moralité, et par conséquent au bonheur, pour peu qu'ils passent ce point, ce sont les ennemis que l'éducation doit naturellement avoir à combattre. Dans l'état social où nous vivons, ils se pressent toujours avec excès, et ils y sont assez en force pour qu'on n'ait pas à les ménager.

Heureusement dès la plus tendre enfance on peut favoriser les dispositions qui s'opposent au développement des inclinations dangereuses. Certaines habitudes qui influent salutairement sur le moral peuvent être données à l'enfant, avant même que son caractère se manifeste distinctement. Le calme intérieur amortira l'activité inquiète de ses désirs, la bienveillance dirigera son attention hors de lui, et le mettra en harmonie avec ses semblables. De telles dispositions sont faciles à soigner ; on peut les appeler naturelles, puisqu'il suffit d'écarter ce qui viendrait à les troubler, et elles sont à la fois les premières en date et les plus importantes à cultiver.

Le calme intérieur se produit au moyen du calme extérieur, et, pour cette raison entre mille, il est encore très-nécessaire d'épargner des pleurs aux petits enfants. C'est là ce qu'il est à peine besoin de recommander aux mères; mais peut-être n'étudient-elles pas assez les moyens d'y réussir, et elles attribuent au hasard bien des cris qui ne sont pas sans cause réelle.

Notre influence sur les dispositions des enfants est si précoce, que nous en confondons les effets avec ceux de leur constitution. Selon Condillac, les habitudes diffèrent des penchants naturels *parce qu'elles ont commencé;* mais la distinction n'est pas aisée à établir, puisqu'on ne réussit jamais à saisir le commencement des habitudes ; elles sont sujettes à se former avec une promptitude singulière, et les soins physiques régulièrement donnés, comme ils doivent l'être, en font déjà contracter. Deux événements se sont-ils immédia-

tement succédé trois ou quatre fois, le premier fait aussitôt naître chez l'enfant l'attente de celui qui doit le suivre, et il résulte de là une multitude de plaisirs et de peines dont nous sommes les auteurs pour lui. J'ai dit que les leçons de l'expérience n'éclairaient qu'avec lenteur dans le premier âge, parce que l'enfant tarde longtemps à tirer une conclusion assez générale des faits qu'il connaît, pour agir en conséquence dans les cas nouveaux. C'est là un acte de jugement au-dessus de sa portée, mais il n'y a qu'un simple souvenir dans l'association des impressions qui se sont suivies. Celles-ci se lient promptement et involontairement dans le cerveau. Il y a donc, dès le premier temps, plus de résultats de l'éducation qu'on ne pense, et la part de la nature est difficile à déterminer.

Le plus sûr pour une mère vigilante, c'est de supposer toujours que les pleurs sont motivés; si elle en recherche la cause avec soin, elle trouvera bien plus de douleurs fondées qu'elle n'imagine. Les petits enfants, quoi qu'on dise, n'ont pas de caprices : un espoir déçu, une souffrance sentie ou prévue, sont presque toujours cause de leurs cris.

Un des moyens de les leur épargner sera de mettre, autant qu'il se pourra, de la régularité dans l'ordonnance de leur vie : ce n'est pas durant le premier âge qu'on peut contester l'utilité des habitudes. Quand les mêmes impressions se succéderont dans le même ordre, à la longue, les plus pénibles s'adouciront, et l'attente de celles qui sont agréables ne sera jamais trompée. Les mécomptes sont extrêmement sensibles aux petits enfants; c'est là la source des larmes amères. Les passions trop fortement excitées s'expriment aussi par des pleurs, et il convient de les tenir à l'abri des grandes émotions, fussent-elles agréables. Ce sera par conséquent une attention salutaire que d'éviter de les rendre témoins des préparatifs de leurs repas. Le désir, aiguisé par la vue de l'objet qui peut l'apaiser, devient chez eux d'une vivacité douloureuse. La certitude que ce désir sera satisfait ne les calme

point, et l'espérance est alors plutôt une peine qu'un plaisir pour eux.

Avec ces soins et d'autres pareils, on maintiendra chez les enfants le calme habituel de l'âme, bien immense et facile à perdre, le plus nécessaire peut-être à leur constitution morale, encore si frêle et si indécise. Les nerfs une fois ébranlés sont longtemps à se remettre ; la santé et le caractère s'altèrent également. Mais ce n'est pas seulement de prévenir le mal que je m'occupe. Il est tout un ordre de facultés, et les plus élevées peut-être, qui ne croissent et ne mûrissent qu'à l'ombre tutélaire du repos : ceci regarde nos plus beaux dons ainsi que nos vertus mêmes. Il n'est rien d'admirable, rien de grand dans la nature morale, dont la sérénité ne favorise le développement.

Sérénité ! mot charmant qui ne s'applique qu'au ciel et à l'âme, et semble établir des rapports entre eux : état d'une existence où règne l'harmonie, où le cœur est en paix avec lui-même et l'univers. Dans cet équilibre parfait, une volonté sage exerce aisément son empire ; nos divers mouvements s'ordonnent et s'accordent avec l'ordre éternel. Pourquoi cette disposition est-elle aujourd'hui si rare ? Pourquoi faut-il aller chercher dans les souvenirs de l'antiquité ce je ne sais quoi de pur, d'élevé, de tranquille, qui repose l'âme et qui l'agrandit ? D'où vient qu'on le rencontre plutôt parmi les simples cultivateurs des campagnes que chez des esprits plus exercés ? Dans des rapports sociaux moins compliqués, l'homme prend-il plus aisément la teinte si douce de cette nature qui l'entoure, et ne pourrait-il pas retrouver l'harmonie dans la plénitude même de son développement ?

Quoi qu'il en soit, si nous ne la troublons pas, cette heureuse disposition se retrouvera toujours dans le premier âge. Elle brille d'un pur éclat dans les yeux de l'enfant, elle siége sur son front épanoui. Un enfant chez qui règne une douce sérénité, semble bien aise de vivre : respirer, voir, remuer ses petits bras, est déjà un bonheur pour lui. Il accueille la

nature entière avec reconnaissance ; il semble que cette âme nouvelle prenne l'essor et vole au-devant de ses bienfaits. N'y touchons pas ; laissons l'enfant se lier avec elle ; craignons d'altérer le doux accord qui se forme au dedans de lui. Tant que son regard plein d'intelligence prouve que son esprit est occupé, ne rompons jamais le cours de ses idées. Gardons-nous de troubler son activité intérieure : elle est plus réelle et plus salutaire que celle qui lui vient de nous.

Je crois que bien souvent nous agitons trop les enfants : il ne faut pas les laisser s'ennuyer, je l'accorde : l'ennui est une léthargie de l'âme ; mais ce qui ramène sans cesse une telle maladie, c'est l'excès des distractions que nous croyons devoir donner aux nouveau-nés. Les contrastes renaissent les uns des autres, et les situations calmes sont les seules qui se perpétuent indéfiniment. Plus un enfant a eu de sérénité, plus il en aura ; cette disposition peut être permanente, mais il n'en est pas ainsi de la gaieté, même avec les enfants qui l'aiment tant : la joie est une habitante passagère de ce monde ; elle le touche d'un pied léger. Il faut l'accueillir toujours, l'appeler parfois doucement ; mais une fois qu'elle est arrivée, on ne doit pas trop l'animer. Immodérée, elle traîne les pleurs à sa suite, elle ébranle trop fortement des fibres délicates qui oscillent bientôt après en sens opposé.

En conséquence, il vaut mieux occuper les petits enfants des choses que des personnes. Ce n'est pas, comme je l'ai dit, que la distinction soit bien nette à leurs yeux, mais du moins les choses sont des objets tranquilles qui ne cherchent pas à les agacer. Avec elles ils font, sans y songer, des expériences ; leur jugement se mûrit par d'involontaires observations. Auprès des personnes, au contraire, ils vivent de sympathie et d'antipathie. L'action que les êtres vivants exercent les uns sur les autres met toutes les passions en mouvement, et cette action même est d'autant plus animée, qu'avec les enfants il n'y a pas de communications de pensées, et que tout se passe dans le domaine des émotions. Chacune de leurs im-

pressions produisant un effet et obtenant une réponse, tous leurs désirs sont exprimés aussitôt que conçus ; de là des pleurs et de la colère qui nécessitent des changements perpétuels de situation. L'impossibilité de se fixer à aucun amusement, à aucune suite d'idées ; une inquiétude fatigante ; cette impatience, ce trouble intérieur, qui nuisent à tout ; un état d'irritation, mauvais pour la santé même, sont le résultat de l'influence trop continue que nous exerçons sur ces petits êtres, et que nous leur laissons exercer sur nous.

Un enfant, à six mois, à demi couché dans son berceau et jouant avec ses petites mains, est dans la situation la plus heureuse ; il en est de même à neuf ou dix mois, lorsque, assis sur un épais tapis, il s'amuse à disperser divers objets qu'il cherche à rattraper ensuite. Tandis qu'il joue ainsi, vous pouvez reprendre vos occupations ; un regard, quelque signe d'intelligence de loin en loin, suffisent à lui dire qu'il est protégé, et sa sécurité est parfaite. Ne trompez jamais un tel sentiment. Allez à lui, s'il vient à souffrir, ou seulement si son mouvement intérieur commençant à languir, il ne peut plus le répandre sur ce qui l'entoure. Alors, cependant, ne vous pressez pas et tâchez de donner un court exercice à sa patience : essayez de lui faire attacher un sens à ce simple mot : *attendez*. Si ce mot a toujours exprimé une promesse sacrée, il prendra peu à peu une grande signification ; l'enfant comprendra que vous êtes décidé à le secourir, mais que vous avez une vocation vous-même, qu'il doit recevoir et non exiger, il en sera plus reconnaissant et plus tendre.

Un habile médecin allemand, M. Friedlander, avait été frappé, en arrivant en France, de voir à quel point on y cherchait à exciter la vivacité des petits enfants [1].

« Il m'a paru, dit-il, que les mères jouaient trop avec « leurs enfants dans la première époque de la vie, et qu'elles « excitaient trop tôt leur vivacité..... En Allemagne, on en-

[1] *Annales de l'Education*, par M. Guizot, t. I, p. 49.

« tend souvent les mères recommander à leurs enfants de « se tenir tranquilles. »

Quelle réflexions ne suggère pas cette observation si simple ! Qui pourra déterminer l'influence de cette différence de conduite ? Qui nous dira si la prépondérance si marquée des facultés actives chez un peuple, et des facultés contemplatives chez l'autre, ne peut pas être assignée à cette même cause, qui se reproduit sous diverses formes durant tout le cours de l'éducation ? Sait-on bien ce qu'on fait lorsqu'on accélère les progrès dans une des grandes divisions de l'être moral, et qu'on les retarde ainsi comparativement dans l'autre ? Juge-t-on à quel point les facultés laissées en arrière sont nécessaires par elles-mêmes, et à quel point elles le sont comme contre-poids ? Sans doute il est difficile de donner de l'exercice à volonté aux facultés qui, comme l'indique leur nom, sont purement passives ou contemplatives, mais toujours ont-elles besoin d'espace et de calme pour leur développement.

Je sais qu'il y a des temps d'indisposition et de souffrance où l'on est obligé de distraire, et par là d'agiter les enfants. Mais ce qui contrarie l'exécution des meilleurs plans ne doit pas les faire perdre de vue. Les mères peuvent acquérir le talent de rompre gaiement les habitudes et de profiter des bons moments pour recommencer sur nouveaux frais. Tout est important dans l'éducation, et rien n'est irréparable ; c'est une vérité dont on ne saurait trop se pénétrer.

De la sérénité naîtra naturellement la bienveillance, autre disposition précieuse qu'on ne saurait trop favoriser. Dans l'état le plus sain de l'enfant, quand le sentiment de l'existence est à la fois animé et calme, toutes les sympathies naturelles agissent en lui. Un invincible attrait l'unit à ses semblables, le lien de l'humanité rapproche son âme de la leur. Nous sommes faits pour nous attacher, pour nous plaire à communiquer ensemble ; le don merveilleux du langage le prouve assez. Aimer est ce qu'il y a de mieux dans cette vie ;

ce sera encore notre partage et notre récompense dans l'éternité, c'est suivre une indication de la Providence, c'est même remplir un devoir sacré que d'ouvrir le cœur de l'enfant aux douces affections qui doivent embellir ses deux destinées. Et si un sentiment trop vif est souvent ici-bas une source de peines, s'il coûte déjà bien des pleurs à l'enfant quand il se porte exclusivement sur un seul objet, la bienveillance, cette disposition tempérée, en la répandant plus au loin, modérera son excès.

On ne remarque pas assez le bonheur attaché à la bienveillance; l'attention se porte davantage sur la douceur d'en être l'objet que sur celle d'en éprouver soi-même le sentiment. Néanmoins, celui qui en est pénétré est heureux avant tous les autres, et l'expression du contentement se lit déjà dans ses traits. Si l'on analysait les diverses impressions agréables, peut-être trouverait-on qu'elles participent toutes de cette nature expansive qui est celle de la bienveillance; que toutes ont ce charme qui dilate le cœur : c'est par intérêt personnel que chacun pourrait cultiver une si heureuse disposition dans son âme, mais il est pour cela de plus nobles motifs.

A cet égard, beaucoup d'éducations, très-soignées en apparence, sont bien imparfaites. Quelle différence relativement à la bienveillance dans les familles, car c'est toujours par familles qu'on trouve les individus groupés sous ce rapport. Il en est où un simple étranger reçoit un accueil cordial, où je ne sais quoi de radieux brille, à son aspect, sur tous les visages; il en est d'autres où des manières plus raffinées cachent à peine un froid repoussant. La bienveillance est encore une disposition villageoise qui se perd dans la cohue des cités. Pourquoi cultivons-nous si peu ce qui aplanit tant d'obstacles, ce qui gagne le cœur si infailliblement, ce qui remplacerait aisément les cent mille règles de la politesse, et préparerait les enfants à cette charité chrétienne, véritable esprit de nos devoirs envers les hommes?

Le fait est que nous ne pensons pas à la cultiver. Quand

par hasard elle existe, c'est qu'on l'a laissée subsister; ce n'est pas qu'on ait cherché à la faire naître. Nous aimons mieux prescrire qu'inspirer; nous suppléons aux sentiments par les préceptes, et notre froide éducation se réduit à l'art d'empêcher.

Et pourtant cet art est insuffisant par lui-même. Toujours nos prohibitions, trop nombreuses pour être observées, le sont trop peu pour s'appliquer à toutes les fautes. Nous désirerions assurément que nos enfants ne fussent pas sujets à des accès d'humeur ou de violence; mais le nombre des actes blâmables étant infini, on ne peut les prévoir tous pour les interdire. Il faut donc s'adresser aux motifs. Ce n'est, à tous les âges, que sur le cœur qu'on produit un effet salutaire; et dans le premier âge, c'est la sympathie seule qu'on peut mettre en jeu. Mais comme le penchant à l'imitation, résultat naturel de la sympathie, peut agir en bien et en mal, il est aussi essentiel de faire éprouver à l'enfant l'influence des sentiments tendres, que de le soustraire à celle des sentiments haineux et malveillants.

Sous ce dernier rapport du moins, les mères ont été bien averties. Tous ceux qui ont réfléchi sur l'éducation ont senti l'extrême importance d'éviter qu'aucun acte d'impatience ou de colère, aucun accent aigre, aucun regard farouche, ne vienne frapper les sens des plus petits enfants. Une nourrice, dit Edgeworth, influe sur l'humeur de toute la vie. Les enfants ont une inconcevable facilité à recevoir le mouvement, à partager des impressions dont ils sont encore incapables d'apprécier la cause. Les physionomies leur parlent quand ils ne comprennent pas encore les mots. Il y a là une indication pour les mères, et cette sympathie est une prise qui leur est donnée sur des êtres privés de raison. En entourant les enfants de visages riants, d'expressions de douceur et de bienveillance, on leur communique bientôt des sentiments affectueux.

On ne sait pas tout ce qu'il est possible d'obtenir pour la

douceur du caractère, en usant de pareils moyens; ce sont ceux qu'emploient les quakers, et nous devons, à cet égard, prendre exemple sur eux. Une mère très-attentive à observer de telles précautions m'a dit que, pendant la première année de la vie de sa fille, enfant d'une extrême vivacité, on n'avait aperçu chez elle aucune trace de colère. C'est une règle de l'éducation anglaise de parler toujours très-bas aux petits enfants.

Quoique les moyens de cultiver les dispositions heureuses soient bien connus et que je les aie en partie indiqués moi-même, je vais pourtant les retracer ici. Le premier, qui regarde le calme, et ce calme, mêlé de joie, appelé sérénité, consiste à faire régner la paix autour de l'enfant, et, s'il se peut, à l'environner d'objets agréables et tranquilles; le second, à ne placer auprès de lui que des personnes chez lesquelles les dispositions qu'on veut faire naître existent sincèrement; je dis sincèrement, car l'affectation est ici parfaitement inutile. Rien n'égale la froideur des enfants pour les démonstrations hypocrites, si ce n'est leur sympathie avec les mouvements naturels. Le dernier moyen enfin, lorsque la disposition, telle que la bienveillance ou l'amitié, est de nature à se manifester par des actes, c'est de la fixer chez l'enfant en obtenant de lui quelque preuve matérielle de son sentiment.

Ce dernier moyen, qui est très-puissant, doit être employé avec discrétion, car autrement il agit en sens contraire. Veut-on, par exemple, familiariser le petit enfant avec un nouveau-venu dont l'aspect a commencé par l'effrayer; il faut d'abord que l'étranger s'éloigne. Quand celui-ci est à quelque distance, s'il prend un air gracieux et qu'il sollicite un sourire, on voit peu à peu le jeune visage se dérider, mais quelque chose d'effarouché y reste encore. La nourrice ne brusque-t-elle rien, et les gradations nécessaires sont-elles observées, dans peu de moments l'enfant jouera dans les bras de celui qu'il avait d'abord redouté; mais si elle allait

saisir la petite main et la mettre avant le temps dans une main inconnue, l'enfant pousserait des cris affreux et ne reverrait de longtemps l'étranger qu'avec répugnance. Ainsi, en coupant court à une disposition naissante, elle aurait déterminé la haine au lieu de l'amour.

Des exemples pareils se renouvellent sans cesse dans l'éducation, et en y regardant avec attention on verrait combien souvent ils se présentent encore dans la vie. L'étude du cœur de ces nouveau-nés est plus instructive pour le nôtre qu'on ne pense. On retrouve chez eux tous nos mouvements involontaires, toutes nos premières impressions. L'imagination est éternellement jeune de sa nature, et l'enfant vit toujours dans l'homme, quoique tout l'homme ne soit pas dans l'enfant.

CHAPITRE IV

OBSERVATION SUR LE COMMENCEMENT DE LA TROISIÈME ANNÉE.

> Les sensations attendent l'homme à son entrée dans le monde et l'assiégent de toutes parts; l'imagination, la mémoire, le jugement, établissent peu à peu leur empire, et peuplent le désert où le sentiment régnait seul. RIVAROL.

Il se passe ordinairement plusieurs mois avant que l'enfant qui a commencé à parler fasse de grands progrès dans le langage. Il apprend de temps à autre un nouveau mot; mais tant que ces mots restent épars dans son cerveau, tant qu'il ne les lie pas ensemble, les acquisitions qu'il fait dans ce genre paraissent assez indépendantes de son développement moral, et n'ont pas à cet égard beaucoup d'influence.

Néanmoins ce développement s'opère, il avance même rapidement. Si l'on pouvait mesurer les pas de l'intelligence, peut-être les premiers paraîtraient-ils les plus merveilleux. Les jeunes facultés doivent avoir pris l'élan pour franchir

un intervalle immense, celui qui sépare la vie toute sensitive de l'enfant de la vie intellectuelle de l'homme : à l'âge dont je parle, ce pas est près d'être franchi, mais il ne l'est pas. Désirs, affections, peines, plaisirs, tout est vif, tout est bien prononcé chez l'enfant; il nous ressemble en plusieurs points, mais il ne pense pas en paroles, et c'est par là surtout qu'il diffère de nous.

Nous avons de la peine à concevoir une telle manière d'exister; le langage nous est tellement familier, qu'il fait partie de nous-mêmes, et nous ne savons pas ce que nous serions sans son secours. L'homme est, suivant l'expression des Hébreux, *une âme parlante;* le fil de son discours ne s'interrompt guère au dedans de lui. Les enfants et les animaux ne sont point ainsi ; les choses mêmes se présentent à leur esprit, et non les termes qui en sont les signes. Penser, pour eux, c'est revoir, c'est éprouver les sensations que l'objet réel aurait excitées. Tout se passe dans leur tête en tableaux ou plutôt en scènes animées où la vie se reproduit partiellement. Comme les diverses impressions, les émotions même, sont dans le premier âge le grand moyen de développement, l'enfant a été doué d'une avidité singulière pour les chercher, pour les multiplier sans cesse ; tout ce qui lui en promet le renouvellement lui fait plaisir. Il prend la passion de la promenade, il s'élance vers la porte avec vivacité, et la seule vue de son chapeau le transporte. Veut-on le faire entrer dans une voiture, il frétille tellement d'impatience, qu'on a de la peine à le tenir. Le mouvement en lui et autour de lui est sa joie.

Ce ne sont pas seulement les objets présents qui agissent sur l'enfant, leur représentation idéale a souvent le même pouvoir. S'il éprouve quelque désir vif, toutes les sensations du moment sont suspendues; on a beau vouloir le distraire, il ne voit, il n'entend rien autour de lui, et son esprit est en entier fixé sur l'image de l'objet qui peut satisfaire son envie. Même quand il n'est ému par aucune passion, les scènes dont

il a été témoin peuvent recommencer dans son imagination et l'agiter. Un enfant s'est-il beaucoup amusé dans la journée, le soir, on ne peut pas réussir à l'endormir; ses yeux brillent d'un vif éclat, un rouge ardent colore ses joues; ses facultés, trop fortement mises en jeu sans doute, sont si occupées, que le silence et l'obscurité ne lui font éprouver aucun ennui.

Cette existence, tout en dehors, toute dans les impressions présentes ou rappelées, se prolonge au delà du moment où l'enfant commence à parler. Il en reste de nombreuses traces dans la jeunesse, et on la retrouve à tous les âges chez les gens à imagination. Chez ceux-ci, la succession des pensées distinctes est moins active que celle de ces scènes en tableaux et des sentiments qui les accompagnent. Nous retombons encore dans une pareille manière d'être durant nos rêves. Là, tout est action, émotion, image; là, nous sommes plutôt passionnés que raisonneurs, et je doute fort que les têtes les plus philosophiques s'occupent beaucoup, pendant leurs songes, à chercher la vérité.

Ces résultats de la vivacité des sensations dans une âme neuve peuvent aisément se concevoir, mais comment ne pas s'étonner davantage, en voyant la facilité avec laquelle le petit enfant entre dans la sphère du monde moral? Des causes tout immatérielles, des causes dont l'action suppose un développement bien au-dessus du sien, produisent sur lui des effets inexplicables. Nos impressions, nos sentiments se transmettent à l'enfant au moyen d'indices si légers, si peu uniformes, qu'on ne sait d'où l'intelligence lui en vient. Voilà ce qui ne surprend point ceux qui, faute de réflexion, trouvent tout simple que les enfants soient semblables à nous, et voilà ce qu'ont à peine observé ceux dont le métier est de chercher des causes.

Avoir recours à l'instinct, c'est sans doute renoncer à éclaircir de tels mystères; mais c'est pourtant à l'instinct seul qu'on peut recourir. Il fallait qu'il y eût un moyen pour ainsi dire surnaturel de s'entendre avec l'enfant, avant qu'il

pût suivre la route si longue de l'association des signes aux idées ; aussi devons-nous reconnaître en lui une faculté presque divinatoire, cette compréhension sympathique qui le tient au courant de ce que nous éprouvons. La même faculté que nous avons vue se manifester à l'âge de six semaines, a pris, à celui d'une année, un grand développement. A cette époque, un enfant mobile, et par conséquent avancé, lit les impressions sur les visages. Vous voyez se reproduire en lui toutes les nuances de votre humeur ; il ne sait d'où provient le changement de vos dispositions, mais il les partage, et, en restant étranger à toutes les causes, il s'associe à tous les effets. Ce n'est pas qu'il s'afflige précisément de ce que vous avez de la peine, ou jouisse de ce que vous avez du plaisir, car il ne conçoit pas son existence à part de la vôtre. Il vit en vous et sent comme vous, sans pouvoir faire autrement. C'est un miroir où votre état moral se représente avec une étonnante fidélité.

Plus tôt encore, et chez un enfant de neuf mois, j'ai été témoin d'un fait que je rapporterai comme exemple. Cet enfant jouait avec gaieté sur les genoux de sa mère, lorsqu'il entra dans la chambre une femme dont la physionomie exprimait une tristesse marquée, mais calme. Cette personne qu'il connaissait, sans avoir pour elle d'affection particulière, fixe dès lors son attention. Peu à peu son visage se décompose, ses joujoux tombent de ses mains, et enfin il se jette en pleurant dans le sein de sa mère. Il n'avait point de peur, point de pitié, point d'attendrissement : il souffrait et il se soulageait son mal par des larmes.

De même, à l'âge de quinze à seize mois, un enfant qui assiste à une lecture sérieuse, et voit sur tous les visages l'expression du recueillement, est bientôt saisi d'un certain respect, et si vous ne prolongez pas trop cette épreuve, le même effet se reproduira dans chaque occasion semblable : voilà qui explique comment un sentiment en apparence trop élevé pour être éprouvé par l'enfance, le sentiment religieux,

peut germer de bonne heure dans de jeunes âmes. Une impression d'abord sans objet, mais non sans quelque analogie avec cette émotion solennelle qu'un culte sincère fait éprouver, se communique par sympathie à l'enfant. Il sent qu'il entre dans une région sainte; l'idée qu'il y a quelque chose de sacré s'introduit peu à peu dans son cœur; et quand dans la suite on vient à lui nommer Dieu comme l'invisible objet de notre adoration éternelle, l'idée d'une puissance cachée ne l'étonne plus, il a cru éprouver l'effet imposant de sa présence.

Sans doute ces sortes d'impressions sont très-passagères : ce sont des modifications aussi fugitives que des ombres : mais plus elles se répéteront, plus il sera facile de les reproduire, et dans peu on verra naître certains penchants qui seront aisés à cultiver. La marche du cœur humain n'est pas autre chose : des impressions légères d'abord, mais souvent réitérées, se prononcent de plus en plus ; bientôt elles amènent dans l'âme une disposition qui en facilite toujours davantage le renouvellement, et c'est ainsi que se prépare la voie à ces sentiments qui disposent de notre vie.

Une multitude d'émotions, de passions, d'impressions diverses, qui, dans un certain sens, peuvent être regardées comme naturelles, sont communiquées à l'enfant par notre entremise; le germe en existait chez lui sans aucun doute ; pour qu'un mouvement se propage avec une grande facilité, il faut qu'il y ait déjà dans l'âme une disposition à le recevoir; mais cette disposition pourrait rester inerte et dormante; et toujours doit-on distinguer les mouvements qui se manifestent infailliblement et sans impulsion extérieure, de ceux dont on peut retarder indéfiniment l'explosion. Ainsi la plainte véhémente, l'impatience, la résistance, accompagnées de cris et de gestes violents, sont inévitables chez les enfants ; mais le besoin de la vengeance ne l'est pas toujours; ils n'ont pas tous le désir de faire souffrir parce qu'ils souffrent. Et si en se débattant ils frappent à droite et à gauche, c'est sans intention de blesser, quand ils n'ont jamais vu chez un autre l'ex-

pression d'un tel dessein; voilà ce que je suis portée à croire, du moins relativement à quelques enfants, mais il faudrait pour l'affirmer des observations plus précises.

Les frayeurs déraisonnables qu'éprouvent les enfants sont dues, pour la plupart, à la contagion de l'exemple; c'est là ce qu'avait remarqué Rousseau, quelquefois guide dangereux, mais souvent excellent observateur; aussi conseille-t-il d'accoutumer les enfants dès le plus bas âge à la vue des animaux laids et rebutants. Ils n'ont guère alors l'idée du danger, et ils sont sujets à des accès d'antipathie plutôt que d'un véritable effroi. Ces aversions sont pour l'ordinaire en eux l'effet de la surprise à l'aspect de quelque objet frappant. Ils pourront se détourner, par exemple, à l'approche d'une personne vêtue de noir, mais ils se familiariseraient plus volontiers avec cette personne qu'avec toute autre, s'ils étaient élevés dans une famille dont tous les membres portassent le deuil. En Afrique, les petits nègres ont peur des blancs, et c'est de l'idée d'un diable blanc qu'on les épouvante [1].

Le plaisir d'exercer de l'influence est déjà très-grand chez les enfants de cet âge. S'ils ont de la sympathie, ils en exigent aussi, et on les chagrine quand on la leur refuse : aussi la moquerie, qui est une manière insultante de la refuser, les

[1] On peut profiter avantageusement du premier âge pour accoutumer les enfants à l'obscurité dont ils ne s'effrayent point encore ; on doit seulement avoir l'attention d'accourir vers eux au moindre appel ; il importe à la fois que l'impression produite par la nuit ne soit point assez nouvelle pour être forte et qu'ils n'y ajoutent aucune idée de souffrance ou de délaissement, autrement ils n'auraient pas plutôt rencontré quelque objet effrayant, que l'image s'en présenterait à eux dans les ténèbres. Un enfant de deux ans, interrogé sur la cause de sa répugnance à se tenir dans un lieu sombre, répondit : *Je n'aime pas les ramoneurs.* S'il eût été accoutumé à l'obscurité, son imagination n'aurait vraisemblablement pas évoqué ce fantôme. Néanmoins on ne peut rien certifier à cet égard : il se peut que l'absence complète de sensations pendant la nuit produise naturellement sur l'âme un effet pénible, et soit pour elle un état de dénûment voisin de la désolation et de l'effroi. Mais c'est là ce qu'on n'observe pas encore dans le premier âge. A cette époque, où l'on ne doit jamais laisser les enfants seuls, l'exemple de la gaieté leur fait aisément supporter la privation de la lumière.

choque et les humilie. Tout désaccord entre eux et nous leur est pénible, et sans cesse ils sollicitent notre assentiment. S'ils nous ont fait rire une fois par quelque gentillesse, ils la répètent à satiété, en trouvant mauvais que nous ne riions plus. Quand on ne cède pas immédiatement à leurs désirs, le refus de les obliger les afflige autant que la privation ; souvent même un sentiment de fierté blessée les porte à dédaigner une offre tardive; ils rejettent avec mépris l'objet qu'ils voulaient obtenir de notre amitié ; et alors, leurs lèvres avancées, leurs regards détournés, le froncement de leurs sourcils, signalent en eux la bouderie.

C'est en conséquence pousser trop loin le désir d'aguerrir les petits enfants contre la douleur, que de leur refuser le tribut d'une juste pitié dans leurs peines. Sans doute il ne convient pas d'ébranler leurs nerfs par des caresses, lorsqu'on les voit disposés à supporter gaiement de petites mésaventures; mais quand ils ont vraiment ou du mal ou du chagrin, on doit les plaindre; sans cela on endurcirait leur cœur, et bientôt ils traiteraient légèrement les souffrances des autres. Quand on leur a témoigné qu'on partage leur douleur, il devient même plus aisé de relever leur courage.

De la sympathie naît la pente à l'imitation. Après avoir senti avec nous, l'enfant veut agir comme nous : c'est bien simple. Il croit pouvoir exécuter ce qu'il nous voit faire, et ses tentatives, à la fois gracieuses et maladroites, sont pour nous la source d'un grand amusement ; nous en faisons un objet de plaisanterie, tandis que de pareilles entreprises étaient chez lui l'effet d'un désir sérieux que nous parvenons bientôt à dénaturer. Des essais d'imitation naturels deviennent prémédités, affectés presque, lorsqu'il les continue pour nous divertir.

Une femme reçoit une lettre et en lit haut quelques morceaux à ceux qui l'entourent, sans songer qu'elle est entendue de son enfant. Bientôt celui-ci s'empare du premier papier qu'il peut trouver, le porte à la hauteur de son visage,

et prononce au hasard tous les mots dont il se souvient, en les liant par un bruit semblable à celui de la parole. Si les témoins de cette scène se prennent à rire, l'enfant n'interrompt point sa lecture. Un coup d'œil jeté à la dérobée sur sa mère décèle en lui un mélange comique de la gravité qu'il veut conserver comme acteur et de la gaieté qu'il partage. Bientôt, animé par le succès, il charge de plus en plus son rôle, et à la fin il n'y a en lui qu'un petit bouffon qui veut divertir. Cependant il n'avait point commencé par plaisanter, et il croyait de bonne foi se livrer à une occupation sérieuse.

C'est ainsi que nos regards altèrent la simplicité des enfants en associant l'idée de l'effet qu'ils produisent sur nous à leurs impressions primitives ; mais quelle finesse d'observation ne supposent pas une telle scène et mille autres du même genre que je pourrais raconter [1] ! Où l'enfant a-t-il pris cette connaissance de notre nature, cette entente de la plaisanterie, et cet aperçu de gloire qui vient enfler son jeune cœur ? Sans doute l'intelligence de sympathie dont il est doué est bien différente de cette intelligence de raisonnement qui procède au moyen des mots. Mais si l'une n'avait pas devancé l'autre, tous les mots qui expriment des sentiments, des affections, enfin des idées morales, seraient longtemps restés sans signification pour l'enfant.

Il se peut que l'intérieur se moule chez l'enfant sur l'extérieur. Il voit une action qu'il copie, accompagnée d'une certaine expression de physionomie qu'il copie aussi, et bientôt il s'ouvre je ne sais quel jour au dedans de lui. Il devient grave par l'imitation du sérieux, tendre par celle de la sensibilité, et une fois sur la voie de ces impressions, son âme est de plus en plus modifiée. Ce phénomène paraît singulier ; mais il n'est pas sans analogue dans la vie humaine. On observe que les gens doués du talent de contrefaire, revêtent, avec la figure de ceux qu'ils imitent, leur manière d'être et

[1] Tous les faits que je cite comme exemples ont été véritablement observés.

leur tour d'esprit, que souvent même, quand ils font parler des personnes qui ont plus d'originalité qu'eux-mêmes, il leur vient des idées qu'ils n'auraient jamais eues pour leur propre compte. Les habits ont pareillement leur influence, parce qu'ils font prendre à ceux qui les portent une contenance qui correspond à certains sentiments. Le pouvoir du costume militaire est bien connu, et il a été prouvé dans les écoles anglaises qu'un des meilleurs moyens de donner des habitudes d'ordre, de sagesse, une sorte de dignité à de malheureux enfants déjà dépravés, était de les vêtir décemment. L'effet de l'extérieur sur l'intérieur existe à tout âge, et, comme la plupart des effets de l'instinct, il est plus marqué chez le nouveau-né, mais nos affections purement morales prennent sur les siennes un empire plus immédiat encore. Il est une influence plus puissante, plus rapide, plus électrique, si on peut le dire, et il existe entre l'enfant et nous des communications d'âme à âme dont nous n'avons pas le secret.

Quoi qu'il en soit, la sympathie et l'imitation décident de tout chez ces jeunes créatures : l'une est le principe de leurs sentiments, l'autre celui de leurs actions. Les pauvres enfants nés aveugles ne marchent pas, parce qu'ils n'ont pas vu marcher. Il faut les relever d'abord, puis les faire tenir debout, puis avancer leurs pieds l'un après l'autre. Otez la sympathie et l'imitation, que restera-t-il à l'enfant ? des facultés et des dispositions sans doute. Les facultés le mettront en état de nous imiter, et les dispositions détermineront son choix entre les objets d'imitation. Les enfants ne copient pas tout ce qu'ils voient faire, ils ne suivent que les exemples qui s'accordent avec leurs inclinations. Cette source de diversité, jointe à la différence des circonstances, suffit à expliquer la variété des caractères chez les enfants, mais toujours ne les voit-on choisir que parmi ce qui leur est offert.

L'amour-propre, comme nous l'avons vu, tire sa source de deux sentiments, le plaisir qu'ont les enfants d'avoir réussi dans quelque entreprise, et leur désir de nous voir prendre

part à ce plaisir. Déjà à dix ou onze mois, quand ils sont parvenus à se relever devant une chaise, ils crient, ils se trémoussent jusqu'à ce que nous les ayons remarqués ; la joie du triomphe se peint dans leurs yeux, et nos applaudissements les rendent tendres et caressants.

C'est ainsi que de ces divers éléments, le besoin de sensations agréables et variées, celui d'agir, d'imiter, d'influer, d'exciter et d'éprouver la sympathie, naissent chez les petits enfants tous les attributs de la nature humaine. On en voit paraître le cortége aussitôt qu'ils en ont un ; et si nous avions l'œil assez fin, nous en découvririons encore plus tôt la trace.

La puissance de l'imagination est déjà grande à cet âge, mais je remets à en parler au moment où, l'enfant étant déjà en possession du langage, nous aurons un moyen plus sûr d'en apprécier les effets.

CHAPITRE V

CONSÉQUENCES DES OBSERVATIONS PRÉCÉDENTES.

> Rien ne pénètre aussi doucement et aussi profondément dans l'âme que l'influence de l'exemple. LOCKE.

L'empire de la sympathie sur les petits enfants est la cause du pouvoir que nous exerçons sur eux. Tant qu'ils comprennent mal le langage et ne saisissent point du tout les raisonnements, nous ne pourrions régner sur eux que par la force, si le ciel ne nous eût ouvert l'accès de leur cœur. L'instinct qui les oblige à se mettre en harmonie avec nous est le moyen voulu par la Providence pour leur faire adopter nos sentiments à leur insu, et pour mouler leur volonté sur la nôtre. Aussi un tel instinct dans toute sa puissance ne duret-il guère : dès qu'il n'est plus indispensable, il commence à

être retiré par la main qui semblait l'avoir prêté comme un supplément à l'intelligence. Bientôt la scène entière est changée. Une fois que nous entreprenons de conduire l'enfant par le raisonnement, c'est-à-dire en lui montrant qu'il y a une nécessité imposée par la nature des choses, celle de s'accorder avec nous diminue pour lui. Il s'attache à juger nos paroles plutôt que notre disposition ; il vit de sa vie et non de la nôtre. Sans doute il faut viser à pouvoir abdiquer un jour, mais il n'en est pas temps encore.

Avant trois ou quatre ans votre enfant n'a de bonheur qu'avec vous. Ses besoins, ses plaisirs, la sécurité dont il doit jouir le mettent en votre puissance. Les autres enfants l'amusent un instant et l'importunent bientôt ; les petites passions mises en présence se heurtent, et l'impossibilité de s'entendre avec eux vous le ramène. Mais quand une fois les jeunes intelligences ont pris l'essor, quand l'usage facile de la parole leur permet de se proposer un but commun et d'y concourir ensemble, votre enfant vous échappe de toutes parts. Courir, sauter, grimper, exercer ses forces avec les compagnons de ses jeux, voilà ses vraies jouissances, elles sont indépendantes de vous ; et si vous ne vous êtes pas emparé à temps de ses affections, il pourra vous revenir par nécessité, mais non par l'effet d'un choix volontaire.

Je dis plus : à six ans, les goûts, le caractère, sont presque formés, du moins il y a déjà une empreinte très-difficile à effacer. L'enfant est-il malin, entêté, colère, il restera tel jusqu'à l'époque d'un nouveau développement qui ne peut s'opérer encore. Si certains penchants ne se sont pas déjà déclarés chez lui, si les fleurs, les oiseaux, les objets champêtres ne disent rien à son imagination, il ne sera pas aisé de lui faire aimer la nature, et le goût des beaux-arts, qui en sont l'image, pourra bien lui rester étranger ; enfin si les affections de famille, si le sentiment religieux, si un certain respect pour les idées d'ordre et de devoir ne se manifestent pas dans son âme, je ne prétends assurément point que tout soit perdu,

mais je dis que l'enfant était bien malheureusement doué ou que les parents ont déjà de sérieux reproches à se faire.

Il semble qu'on cherche à fermer les yeux sur l'importance des premières années, on parle de ce temps avec dédain. De ce qu'un petit enfant ne comprend pas nos grands discours, de ce qu'il n'est pas susceptible d'une instruction régulière, on conclut que c'est un être sans conséquence qu'on ne peut soigner que physiquement. Comme sa vie se passe en jeux, on le voit comme un jouet lui-même. Tout en lui semble insignifiant, parce que tout est vague; mais si tout était arrêté, nous n'aurions plus de pouvoir.

Quand vous avez laissé passer la saison favorable de la sympathie sans en tirer les fruits heureux, tels que le désir de plaire, celui d'obliger, le besoin de secourir les êtres qui souffrent, le pouvoir de se priver en faveur des autres de quelques plaisirs, vous atteignez bientôt une époque fâcheuse, celle où l'enfant comprend jusqu'à un certain point vos exhortations, mais sans en recevoir d'impression sensible. Vos raisonnements seront alors écoutés, compris, approuvés peut-être, mais ils produiront en réalité peu d'effet sur lui, parce que vous en appellerez à des mobiles qui n'auront pas acquis assez d'activité dans son âme. L'enfant saisira passablement la suite logique des idées, il sentira qu'elles découlent bien les unes des autres, mais c'est leur enchaînement qu'il admettra, non les idées mêmes. Il sera dans l'état de celui qui vous entendrait additionner tout haut une colonne de chiffres, qui jugerait que vous procédez régulièrement, qui, si vous veniez à dire trois et trois font cinq, vous redresserait, mais sans qu'il s'ensuivît de là que ces nombres fussent pour lui la représentation de valeurs réelles.

C'est ainsi qu'un enfant de six à sept ans écoute bien souvent votre morale. Il ne peut en contester les principes; souvent même il paraît les admettre avec plaisir; s'il a de la facilité à parler, peut-être en déduira-t-il sur-le-champ quelque belle conséquence, mais ne comptez pas trop sur les

résultats de sa conviction. Quand le cœur n'est pas déjà bien disposé, un tel exercice d'esprit a peu d'influence sur la conduite.

Le développement de cette idée fondamentale nous mènerait loin et serait actuellement prématuré, mais je ferai pourtant cette remarque : Puisque l'enfant a été rendu capable d'éprouver des affections avant qu'il pût encore former aucune combinaison d'idées, ne serait-ce pas que le Créateur a commencé par préparer les éléments dont la moralité future doit se composer? Négliger de communiquer à l'enfant de bons sentiments, en nous servant du secours si passager de la sympathie, c'est renverser un ordre admirable. Alors, quand la saison que nous attendions pour entreprendre l'œuvre est arrivée, nous n'avons point de bon levier à faire agir. Nos principes de morale deviennent des formules vides qui ne répondent à rien dans le cœur.

Si l'importance des sentiments que nous inspirons aux très-petits enfants n'était pas prouvée, encore faudrait-il la supposer ; ce serait d'abord le parti le plus sûr, ensuite ce serait le moyen dont il y aurait le plus à espérer pour l'avenir. Toutes les ressources imaginables ont été employées pour d'autres âges. Le raisonnement a fait ce qu'il a pu, l'enseignement de même ; les punitions, les récompenses, l'extrême excitation de l'amour-propre, toute la grosse artillerie de l'éducation a joué, souvent avec bien peu d'avantage. La seule chose qu'on n'ait pas tenté, du moins avec régularité, c'est de donner une sorte d'éducation positive au premier âge ; c'est non-seulement d'éloigner du petit enfant l'exemple du mal, mais de lui imprimer un léger mouvement vers le bien, et de le faire entrer avec une heureuse direction dans la vie.

Néanmoins, si cette route n'a pas été suivie méthodiquement, que de fois ne l'a-t-elle pas été par inspiration ! Que de caractères heureux, que de qualités aimables ne sont pas dus à cette sympathie du premier âge, que les mères savent

si bien développer, dont elles font un usage toujours si doux, et parfois si judicieux ! Mais quel plus grand service rendre à la première éducation, que d'étendre et de régulariser, s'il se peut, ce que la tendresse et le bon sens ont bien souvent dicté aux mères ?

Le moyen d'influer sur les petits enfants leur est bien connu ; il leur est aussi indiqué par la Providence, puisqu'il consiste d'abord à les aimer. Ce sont elles, c'est leur amour qui doivent exciter une douce chaleur dans l'âme nouvelle ; leurs regards, leurs caresses, y font éclore des affections qui semblent ne demander qu'à naître. Sans ces témoignages d'attachement, de telles affections ne se formeraient peut-être pas. Un malheureux enfant privé des caresses maternelles n'admettrait peut-être que bien tard un rayon d'amour dans son cœur. Il en serait ainsi des sentiments tendres comme des autres, et ce qu'il y a de meilleur chez les enfants attendrait une impulsion extérieure pour se développer. Mais quand cela serait, qu'importerait encore? En seraient-ils moins sûrs d'être animés de bons mouvements? Qu'y a-t-il de plus infaillible que l'amour des mères? Là, rien d'accidentel, rien qui dépende des circonstances, des qualités mêmes de l'enfant. Ce n'est pas seulement pour la conservation de sa frêle existence qu'il a été confié à l'instinct le plus fort de tous, c'est pour qu'il ait la vie morale ; son corps et son âme si neuve ont été mis sous la même sauvegarde, la plus certaine et la plus puissante ici-bas.

L'enfant, comme nous l'avons vu, a donc le cœur éveillé avant l'esprit ; l'étincelle du sentiment est chez lui la première à s'allumer, comme elle est la moins sujette à s'éteindre. *La loi de l'amour, qui produit l'amour*, dit l'illustre Chalmers, se maintiendra dans l'éternité. C'est le trait le plus indélébile de notre nature ; l'innocente créature encore au berceau le manifeste, et on le retrouve encore chez le criminel le plus endurci. Un malheureux qui paraît mort à toute moralité se voit-il l'objet d'une bonté sincère, un commencement d'émo-

tion est excité dans son cœur desséché, et il admet un nouveau principe de vie.

C'est si bien l'amour qui produit l'amour chez l'enfant, qu'il a un tact extraordinaire pour le reconnaître. Ses préférences, qui semblent bizarres, sont fondées sur une divination inconcevable à cet égard. La laideur, les infirmités de l'âge, ne le rebutent point; les services les plus essentiels ne le touchent guère : c'est de l'amour qu'il lui faut; il lui en faut sans beauté, sans agrément extérieur, sans titre même à la reconnaissance ; mais quand il en trouve l'expression, les actes de bonté qui en sont la preuve redoublent son attachement. En revanche son aversion pour les physionomies froides et sèches est insurmontable.

Il faut d'autant plus éviter d'exciter cette dernière impression qu'il n'en peut résulter que du mal. Les personnes que l'enfant n'aime pas n'ont sur lui qu'une influence fâcheuse ; il prend d'elles les mauvais exemples et non les bons. La peur, l'impatience, la colère, se transmettent d'un indifférent à un autre, la haine même en faciliterait la communication. Mais, pour adopter des affections douces, il faut aimer; la tendresse est la chaleur nécessaire pour le développement des germes heureux. C'est la première nourriture, et comme le lait de la jeune âme qui ne peut croître et se fortifier qu'au moyen d'un tel aliment.

Ce n'est donc pas assez que les enfants soient bienveillants, il faut qu'ils aiment; la bienveillance ouvre le cœur, mais l'amour seul le réchauffe et le remplit. Il s'allie de plus près à la force d'âme que la sympathie; celle-ci peut exister et prendre parfois trop d'empire chez des êtres faibles, mais il n'y a qu'une certaine vigueur morale qui rende capable d'attachement. Aussi je ne conseillerai jamais, sans cause majeure, de dérouter les premières affections des enfants. Un changement de nourrice ou de bonne est une crise qu'on doit leur épargner, quand on le peut. S'ils ont naturellement une vive sensibilité, il y a du danger à une telle épreuve; on a vu

de pauvres enfants séparés de la personne qu'ils aimaient le plus, prendre une mélancolie noire et mourir; si, au contraire, ils sont froids et légers, ils le deviendront toujours davantage; leur sentiment ne se fixera nulle part, et bientôt on verra naître l'égoïsme, vice bien odieux en lui-même, et qui ôte toute prise à l'éducation.

La jalousie des mères les porte parfois à éloigner des rivales subalternes qui leur semblent usurper leur place dans le cœur des enfants, mais c'est mal entendre leur propre intérêt. Les affections se transplantent plus aisément qu'elles ne croissent! Le sentiment déjà formé peut changer d'objet, mais la difficulté, c'est qu'il prenne assez de force pour détourner l'enfant de s'occuper uniquement de lui. Une fois qu'on se préfère à tout, il n'y a plus à espérer d'inconstance, et l'amour de soi est le plus fidèle des amours.

A l'âge de cinq ou six ans, les enfants finisesnt presque toujours par s'attacher de préférence à leur mère. Reine de la maison, distributrice des grandes faveurs, seule en état d'apprécier et de récompenser le mérite, pour peu qu'elle ait encore de talents et de connaissances agréables, elle procure des plaisirs et déploie une puissance dont rien ne peut balancer l'effet sur de jeunes imaginations. Elle doit donc pour l'avenir être tranquille, et ne pas rompre de force d'anciens liens qui sont de nature à se relâcher.

Cependant il vaudrait mieux que le cœur se déclarât d'abord pour la mère. L'infidélité qui le lui ramène n'a rien par elle-même d'intéressant, et parfois elle est assez tardive. Il résulte aussi d'une rivalité mal dissimulée, de la vanité chez l'enfant qui voit se disputer ses affections, et parfois une nuance d'hypocrisie. *Vous prétendez me préférer*, disait une mère à sa fille; *pourquoi donc, quand vous n'êtes pas bien portante, désirez-vous que votre bonne vous soigne plutôt que moi? C'est*, répondit l'enfant, *que lorsque je suis malade, j'oublie qu'il faut vous aimer mieux.*

De plus, on n'acquiert la connaissance de ce premier âge

que par l'attachement qu'on sait lui inspirer ; nous avons beau chérir nos enfants, quand nous ne nous sentons pas aimés, nous manquons de cette confiance, de cet abandon, qui se communiquent à eux, notre air d'inspection, de surveillance, les rebute ; ils sont contraints en notre présence, et la grande influence de la sympathie est exercée par d'autres que nous.

Mais quel est le conseil relatif à cet âge qui ne doive pas être accompagné de restrictions, et que de ménagements n'exige pas tant de faiblesse ! La sympathie trop continuellement mise en jeu rend les enfants mobiles, susceptibles avec excès de toutes sortes d'impressions. De même un sentiment trop vif excite l'orage dans leur cœur ; souvent il les agite, il les émeut à un point dont nous ne nous doutons pas ; et vu l'incertitude des choses humaines, il peut, ainsi que je l'ai dit, les exposer à trop de douleurs ; aussi les caresses emportées et passionnées sont-elles mauvaises. Mademoiselle Edgeworth recommande aux mères de se les interdire, et les médecins les blâment pour d'autres raisons. Elles sont de plus pour l'avenir une source d'injustice, puisqu'on ne les prodigue qu'à la grâce, et que dans la suite on les refuse au mérite plus réel de l'enfant. Il résulte de là pour lui un ébranlement funeste, je ne sais quelle soif d'amour qui, n'étant pas apaisée dans la seconde moitié de l'enfance, se mêle parfois aux impressions d'un autre âge, et peut en augmenter le danger.

Que vos caresses aient donc quelque chose d'encourageant, de fortifiant, si on peut le dire ; mettez-y de la gaieté sans extravagance, et surtout bannissez-en une amollissante langueur. Plus vous leur donnerez le caractère de l'approbation, plus tôt vous en ferez un instrument utile.

Cet échange de sentiments doux est aussi le seul moyen de développer l'intelligence de l'enfant. Tout autre langage que celui de la bienveillance l'hébète et le fait tomber au-dessous de lui-même. Ainsi c'est bien à tort, selon moi, qu'on prend souvent un accent rude et menaçant pour détourner les petits

enfants de certaines actions nuisibles : vous leur faites suspendre l'action, j'en conviens, mais c'est parce que vous portez le trouble dans leur âme. Vous rompez le cours de leurs idées. Ils ne font plus que pleurer, et quand ils sont apaisés, ils ont oublié la chose dont ils s'occupaient; mais ils n'imaginent pas que vous la leur ayez interdite, et ils recommenceront à la première occasion. Quand ils mettent un sens à nos paroles, c'est par sympathie : l'accent et la physionomie leur expliquent le sens des mots, et de là vient une extrême inégalité dans leur facilité à nous comprendre. Si donc vous coupez court à cette disposition par la violence, ils ne vous entendent plus du tout. Il est vrai qu'à force d'associer le souvenir d'une impression de frayeur à l'idée d'un certain acte, ils pourraient à la longue s'en abstenir ; c'est ainsi qu'on élève les animaux et qu'on les dompte. Mais si vous adoptez ce genre d'éducation avec l'enfant, il en recevra bientôt un autre. Témoin de votre colère, il en prend à coup sûr l'exemple de vous, et les mots injurieux dont vous l'accablez vous seront avant peu appliqués à vous-même. L'instinct d'imitation est plus fort chez les enfants en bas âge que la crainte, et à moins d'un excès de sévérité heureusement devenu très-rare, nous sommes pour eux des modèles bien plus que des objets d'effroi.

Le contraire précisément s'offre à nous chez les animaux. La peur agit d'une espèce à l'autre, tandis que le penchant à l'imitation ne s'exerce que dans l'enceinte d'une même espèce. Si vous maltraitez un chien, et qu'il vous menace, il ne songe qu'à se défendre et non à vous imiter. On ne voit pas, les singes exceptés, qu'aucune créature vivante hors de notre espèce répète nos actes. Toutes, dans l'enfance, prennent l'exemple de leurs père et mère, et les créatures humaines particulièrement.

Ne vous fâchez donc jamais ni contre l'enfant ni en sa présence. Jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans, la plus vertueuse indignation ne sera que de la colère à ses yeux. Vous prendriez

sa cause en main que bientôt le motif lui échapperait, et l'effet qui frappe les sens agirait seul sur son imagination mobile. Lorsqu'on pense à l'avantage immense que les gens de sang-froid ont sur les autres dans la vie, comment ne pas chercher à procurer cette supériorité aux enfants ?

Assujetti comme il l'est par sa condition, le jeune être se sent pourtant libre intérieurement, et il a un sentiment d'indépendance : à son âge il n'est rien de servile dans l'existence, rien dans les prières, rien dans la complaisance, rien même dans l'effet de la peur. L'enfant de dix-huit mois agit comme il lui plaît, ou n'agit pas ; sa faiblesse et notre pouvoir n'entrent point en ligne de compte. Ses sollicitations, qui ne sont pas du tout humbles, ne deviendraient des ordres que trop aisément. Quand il cherche à vous obliger, c'est parce qu'il vous aime, parce qu'il a du plaisir à vous contenter ; si vos menaces réussissent un moment à l'effrayer, revenu de son étourdissement, il n'en est pas plus docile, et votre emportement, en déroutant son intelligence, a augmenté sa disposition à s'irriter.

C'est ainsi que si nous savions distinguer les résultats de notre conduite, nous les verrions se multiplier avec le temps, et nous les trouverions toujours plus étendus que nous ne pensions. Les divers stimulants du développement moral dont j'ai parlé, la sympathie, l'amour, l'instinct d'imitation, l'attente des plaisirs et des peines, sont autant de fils qui ne peuvent être mus que par nous. La nature du premier âge se manifeste par l'avidité du nouveau-né à accueillir les sensations, par le pouvoir qu'il acquiert bientôt d'employer, de transformer de mille manières les matériaux que nous fournissons à son esprit plus ou moins immédiatement. Nous influons sur les enfants sans le vouloir, par l'effet des soins les plus nécessaires ; la question n'est pas de savoir si nous modifierons ou non l'âme de l'enfant, mais si nous le ferons ou non avec discernement.

Laisser agir la nature, dans le sens le plus raisonnable de

cette expression, c'est donner à l'équilibre des forces l'occasion de se rétablir lorsqu'il a été rompu par mésaventure. Alors le libre choix de l'enfant le porte d'ordinaire à préférer l'état qui lui est le plus salutaire ; il exerce les facultés qui sont restées oisives, et laisse reposer celles qu'on a pu fatiguer, réparant ainsi nos fautes jusqu'à un certain point. Aussi les alternatives entre les situations opposées sont en général une mesure de prudence dans l'éducation. Quand le calme et l'activité, le silence et le bruit, la solitude et la société, se succèdent par intervalles marqués, tout n'est pas trouble et confusion chez le nouveau-né ; chaque influence, agissant à son tour, opère le bien qui lui est propre, et nous réussissons à en démêler l'effet : de là résulte encore que le petit enfant doit parfois être laissé à lui-même, et pouvoir se déterminer à son gré.

Aussi les moyens mécaniques de sûreté, tels que les bourrelets, ont-ils du moins l'avantage de procurer quelque indépendance à l'enfant. Mais, au contraire, ceux qui, comme les lisières, nous obligent à le suivre constamment, qui l'assujettissent à nos caprices ou nous aux siens, ceux-là, dis-je, joignent un mauvais effet moral aux inconvénients physiques.

Mais quelque espoir qu'on puisse fonder sur une tendance à l'équilibre dans le premier âge, il serait bien imprudent de se reposer sur l'énergie d'un tel principe. Fût-il assez actif pour empêcher les mauvaises inclinations de se former, il ne le serait jamais assez pour les détruire, une fois déclarées. Il y a au contraire dans chaque penchant une sorte d'instinct conservateur qui le porte à se nourrir et à se fortifier sans cesse. Alors, si le penchant est dangereux, ce que l'on appelle la nature, ou le cours probable du développement, est loin d'être favorable à la moralité future. Tant il est vrai que la première pente du caractère mérite d'attirer notre plus sérieuse attention, et que le talent de bien observer est un don inappréciable chez une mère.

CHAPITRE VI

COMMENT LES ENFANTS APPRENNENT A PARLER.

De ma faible raison je fis l'apprentissage ;
Frappé du son des mots, attentif aux objets,
Je répétai les noms, je distinguai les traits,
Je connus, je nommai, je caressai mon père...
RACINE le fils.

La fin de la seconde année est remarquable chez les enfants par les rapides progrès qu'ils font ordinairement dans le langage. Tous parviennent à s'énoncer bien ou mal, mais on remarque entre eux de grandes différences ; déjà l'inégale distribution des dons de la nature se fait sentir. L'art de parler exigeant le concours de plusieurs facultés morales et physiques, s'il en est une qui reste en arrière, celle-là met obstacle à l'avancement.

En effet, pour apprécier les sons, il faut de l'oreille ; pour les articuler, de la souplesse dans le gosier. L'intelligence est indispensable pour comprendre les mots, et la mémoire pour les retenir. Quand de tels dons se trouvent réunis à un degré éminent, ce qui est rare, l'enfant parle assez bien à deux ans.

Mais comment cet enfant, si inférieur aux animaux du même âge sous tant de rapports, réussit-il à se mettre en possession du beau privilége de la parole ? Quelle marche suit-il pour y parvenir ? Voilà ce que j'aurais voulu éclaircir par des observations exactes, et je n'ai que de faibles aperçus à donner. Le sujet est loin d'être traité ici, mais je l'aurai du moins recommandé à l'attention des mères. Rien ne peut être plus intéressant que de voir l'intelligence sortir peu à peu du nuage qui l'enveloppait, prendre un léger essor chaque fois qu'elle découvre une expression nouvelle, et faire servir ses premiers succès à en obtenir toujours de plus grands. L'en-

fant, encore étranger dans le monde des choses qu'il connaît à peine, sent bientôt le besoin d'entrer dans le monde des mots qui y correspond et qui fournira bientôt des instruments à sa pensée. Alors commence pour lui une existence plus intellectuelle, une existence où les images et les désirs tumultueux qu'elle excite règnent toujours, mais où il s'introduit pourtant un élément plus tranquille.

Voici les faits que j'ai pu recueillir, aidée du secours de quelques mères.

Il y a des mots qui se détachent, dans le jeune esprit, de la phrase dont ils font partie et y occupent une place à part. De ce nombre sont d'abord les *noms* ou les signes attachés aux personnes ou aux choses qui attirent l'attention des enfants. Ils en répètent volontiers la syllabe la plus marquante, ce qui a donné l'idée de former de syllabes redoublées les premiers mots qu'on leur apprend. Ceux-ci ne sont autre chose que les articulations dont se composait le ramage naturel de l'enfant avant qu'il commençât à parler. Ainsi, à l'âge de sept ou huit mois, il prononçait continuellement les syllabes *pa*, *ma*, *da*, mais sans y attacher de sens. Lorsqu'il vient à les associer par la suite à l'idée de certains objets et à en faire ainsi un langage, c'est qu'on a pris soin de lui en donner l'exemple; mais c'est là ce qui a été le moins observé.

Il paraît sans doute assez simple que l'enfant apprenne à nommer les objets matériels, quand on les lui a souvent montrés en proférant certains sons; la chose réveille ensuite l'idée du mot, et le mot celle de la chose. Mais il est plus difficile de concevoir comment il attache un signe à ce qui n'existe pas corporellement. Les actions, par exemple, toujours exprimées ou supposées par les verbes, les actions n'ont point dans la nature de type permanent; elles ne tombent pas sous les sens de l'enfant quand il les nomme, et il ne dit *allez* que dans un moment où l'on n'*allait* pas. Il faut qu'il ait au dedans de lui l'idée exprimée par le verbe, et que cette idée, à la fois nette et mobile, s'applique succes-

sivement à tout ce qui exécute l'action. Or, comment a-t-il conçu une notion pareille qui semble être une abstraction du genre le plus subtil? Il paraît que ce sont les gestes qui la lui ont donnée; les actions sont les objets naturels de la pantomime qu'on appelle même le langage d'action. Sans y songer, on gesticule beaucoup avec les enfants, aussi sont-ils grands gesticulateurs eux-mêmes. Quand donc un certain mot a toujours accompagné certains mouvements, les deux idées se lient ensemble dans leur tête.

Il est vrai que plusieurs mots, qui sont des verbes pour nous, n'en sont pas toujours pour eux : ainsi *à boire*, c'est de l'eau ou du lait; *promener*, c'est le plein air ou la porte. Mais quand ils commencent à vouloir qu'on agisse en conséquence de ces mots, l'action prend de plus en plus de la consistance dans leur esprit, et ils finissent par y attacher véritablement un signe.

Il est à remarquer que les animaux mêmes comprennent les verbes, en tant qu'ils expriment une action. C'est pour l'ordinaire de ces mots qu'on se sert avec les chiens et les chevaux quand on veut s'en faire obéir, et alors on les emploie naturellement à l'impératif. L'enfant, ainsi que les nègres, ne fait d'abord usage que de l'infinitif. Comme il ne se forme aucune idée des temps et qu'il ne comprend que fort tard les pronoms, il en est réduit à ce mode.

Deux mots que l'enfant apprend très-promptement, les particules *oui* et *non*, sont aussi des traductions de gestes. Ils désignent l'acte matériel de repousser ou d'accueillir, et deviennent par là des verbes; ce sont *velle* et *nolle*, vouloir et ne vouloir pas. *Non* est surtout fréquemment employé par l'enfant : il exprime en paroles sa répugnance; mais quand la chose qu'on lui offre lui est agréable, il se précipite pour la saisir avec une telle vivacité que le mot devient inutile.

Il y a ensuite quelques adjectifs qui s'introduisent dans sa tête : ce sont ceux qui expriment des sensations très-mar-

quantes. *Joli* est bientôt de ce nombre, tant est grand chez lui le besoin de témoigner son admiration.

Il emploie d'abord ces divers mots sans les lier entre eux, mais on peut aisément juger que son esprit les rassemble. Ainsi un enfant qui voyait son père et sa mère auprès du feu, dit aussitôt[1], *papa*, *maman*, *chaud*, en laissant de côté les mots intermédiaires. A ce degré si peu avancé de développement, les enfants énoncent à tout moment des observations désintéressées, sans autre motif que le plaisir de les énoncer.

En y réfléchissant, on s'aperçoit que ces trois sortes de mots prononcés dans le premier âge avant les autres, les noms, les verbes et les adjectifs, sont véritablement la matière et comme le corps du discours. Ils expriment les grands intérêts de l'âme dans ce monde, celui de distinguer les objets extérieurs par les noms, celui de définir ses propres impressions par les adjectifs, et enfin, d'énoncer ses déterminations par les verbes. Il y a là connaître, sentir et vouloir. C'est tout l'homme.

Ces mots ont donc de l'importance pour l'enfant; mais comment arrive-t-il qu'il finisse par en employer d'autres, auxquels il semble difficile qu'il attache un sens? Comment vient-il à comprendre les prépositions, les conjonctions, les adverbes, ces termes sans nombre qui sont comme des instruments avec lesquels on manie, on sépare, on enchaîne, on modifie de mille manières les grandes pièces du discours? Quel usage fait-il de ces *pour*, de ces *avec*, de ces *quoique*, de ces *comme*, de ces *très*, dont il n'y a peut-être pas une grande personne sur dix qui sût définir la signification? Il les emploie fort à propos aussitôt qu'il les a retenus, mais c'est là ce qui paraît incompréhensible.

Quelques observations me portent à croire qu'il ne les

[1] Tout ce qui est en lettres italiques a véritablement été dit par des enfants, à l'âge d'un an ou de dix-huit mois.

sépare pas de la phrase dont ils font partie. Cette phrase lui paraît un seul grand mot dont son admirable sympathie lui fait deviner le sens, un mot qu'il répète distinctement, s'il a l'oreille juste et le gosier flexible, qu'il estropie, ou qu'il abrége, s'il en est autrement, mais toujours sans le décomposer. Et lors même qu'il vient à retrouver les mêmes termes dans des phrases différentes, il ne les reconnaît pas de sitôt. Ces mots sont pour lui ce que sont pour nous les syllabes que nous rencontrons partout dans le discours sans y attacher de sens. Il n'y a peut-être que la lecture qui nous fasse connaître la vraie coupe des mots. Aussi voit-on les gens du peuple, qui écrivent sans avoir beaucoup lu, lier les termes entre eux de la manière la plus bizarre, et les unir ensemble ou les partager au hasard.

Ainsi, je suppose qu'on dise à l'enfant, en lui tendant la main : *Voulez-vous venir au jardin avec moi ?* il répétera : *Oui, oui, venir au jardin avec moi,* le geste et le mot jardin ayant suffi à son intelligence. Si au contraire on lui disait, en faisant signe de le repousser : *J'irai au jardin sans vous,* il répéterait longtemps en se lamentant : *Pas sans vous, pas sans vous.* On voit par là que tout en comprenant fort bien la phrase entière, il n'attribue pas un sens à chaque mot.

Ce qui s'embrouille le plus dans la tête du pauvre enfant, ce sont les pronoms. *Moi* et *je* surtout restent longtemps pour lui dans le nuage. Comme ces mots s'appliquent uniquement à celui qui les prononce, on ne les emploie pas quand on parle de lui à l'enfant ; il les voit à chaque instant changer d'objet, sans qu'il en soit jamais l'objet lui-même : de là vient qu'il n'a pas l'idée de s'en servir. Quand il veut désigner sa propre personne, il se considère pour ainsi dire du dehors, et parle de lui comme d'un autre en s'appelant par son nom. *Donner à Albert*, *mener Albert,* voilà les expressions dont il fait usage. J'ai entendu un enfant qu'on tutoyait se servir toujours du pronom *tu* en parlant de lui-même. L'introduction du *je* serait curieuse à observer.

En revanche, ces vestiges du langage animal qu'on a conservés dans nos idiomes, ces cris qu'on a reçus dans le langage humain sous le nom d'*interjections*, l'enfant les saisit et les applique à merveille. Jamais le *oh!* de l'étonnement désagréable n'est confondu par lui avec le *ah!* du plaisir, ni avec le *ô* sentimental de la prière. Que de temps s'écoulerait avant qu'on pût lui expliquer philosophiquement tout cela ! mais le jeune oiseau a compris le chant de sa mère.

Il s'est élevé une question parmi quelques métaphysiciens de la fin du siècle dernier. Ils se sont demandé comment il se pouvait que l'enfant apprît à se servir des noms génériques. Qu'il attache un signe à un objet déterminé, cela se conçoit; mais comment vient-il à l'appliquer à toute une classe d'êtres? Comment appelle-t-il chien tous les chiens, quelque peu ressemblants qu'ils soient au premier qu'il a entendu nommer ainsi? Se forme-t-il des idées générales? Sait-il que les noms d'espèce s'appliquent à tous les individus qui réunissent certaines qualités, envisage-t-il abstraitement ces qualités en les séparant du sujet qui les porte? Ce serait bien fort pour l'esprit naissant.

Néanmoins, c'est là ce qu'ont cru de profonds penseurs ; mais quand les métaphysiciens ont daigné s'occuper des jeunes enfants, ils leur ont, selon moi, attribué plus de raisonnement et moins de divination qu'ils n'en ont. Voici, à cet égard, l'opinion de Locke telle qu'elle est citée avec approbation par Condillac[1].

« Les idées, dit-il, que les enfants se font des personnes « avec qui ils conversent, sont semblables aux personnes « mêmes, et ne sont que particulières..... Les idées qu'ils se « font de leur nourrice et de leur mère sont fort bien tracées « dans leur esprit, et, comme autant de fidèles tableaux, y « représentent uniquement ces personnes. Les noms qu'ils « leur donnent se terminent à ces individus. Ainsi, les noms

[1] *Essai sur l'origine des Connaissances humaines*, sect. V, chap. I.

« de nourrice et de maman, dont se servent les enfants, se
« rapportent uniquement à ces personnes. Quand après cela
« le temps et une plus grande connaissance du monde leur a
« fait observer qu'il y a plusieurs autres êtres qui, par cer-
« tains communs rapports de figure et d'autres qualités, res-
« semblent à leurs père, mère et autres personnes qu'ils sont
« accoutumés de voir, ils forment une idée à laquelle ils
« trouvent que tous ces êtres participent également, et ils lui
« donnent comme les autres le nom d'*homme*. Voilà com-
« ment ils viennent à avoir un nom générique et une idée
« générale. En quoi ils ne forment rien de nouveau, mais, sé-
« parant seulement de l'idée complexe de Pierre, de Jacques,
« de Marie et d'Élisabeth, ce qui était particulier à chacun
« d'eux, ils ne retiennent que ce qui leur est commun à tous. »

Je ne nie assurément pas que cette marche ne soit très-logique, et je n'ai même rien à objecter contre le point de départ; l'enfant commence par donner un nom à un objet particulier, je l'avoue, mais la manière dont il passe de là à l'idée générale ne me paraît pas avoir été indiquée à Locke par l'observation. Procéder par séparation, par retranchement, c'est-à-dire par abstraction, me semble peu conforme à l'esprit de l'enfant. Quand il s'exprimera plus facilement, on verra par le grand nombre et la singularité de ses associations, qu'il se montre plus près d'être poëte qu'analyste. L'exemple choisi par Locke est d'ailleurs un des moins propres à éclaircir la question, puisque c'est précisément dans le cas cité qu'un enfant aurait le plus de peine à généraliser ses idées. Les individus avec lesquels il vit jouent un tel rôle dans son esprit, il les voit si fort à part des autres, qu'il ne peut consentir à les ranger sous une même dénomination. Un enfant de deux ans serait bien étonné, il se mettrait à rire vraisemblablement, si on lui disait que son père est *un homme*. Que serait-ce si on prétendait avec Locke que sa mère aussi en est un ! Un homme, pour lui, c'est un inconnu, un passant de la classe pauvre. Sans doute il s'aperçoit que ces inconnus ont

entre eux un certain rapport, mais l'idée particulière dont parle Locke est chez lui trop forte et ne peut se prêter à la généralisation.

Cependant, à cet âge même et plus tôt encore, les enfants emploient beaucoup de termes généraux; mais plus l'idée de l'objet qu'on leur a nommé le premier a été vague, plus il leur est devenu facile de l'étendre à d'autres objets. Ainsi, les chiens et les chevaux qu'ils voient de loin et par là même confusément, forment aisément pour eux *une espèce*. De même, lorsqu'ils embrassent d'un coup d'œil plusieurs objets pareils, l'idée particulière d'un d'entre eux n'est pas si nettement terminée dans leur esprit, ils la transportent aisément à d'autres semblables ou seulement peu différents. Ainsi, j'ai vu un enfant qui nommait abricots tous les fruits, les prunes, les cerises, les groseilles, les raisins, etc.; un autre qui appelait du même nom deux petites filles vêtues de même. C'est là un simple réveil d'idées, une sensation plus qu'un jugement. Il y a ici une action presque matérielle de la ressemblance. On pourrait supposer que l'enfant se trompe et qu'il croit revoir un objet déjà connu, mais il est plus exact de dire qu'il ne croit rien; il ne prononce ni que l'objet soit différent, ni qu'il soit le même, mais l'acte de *reconnaître*[1] est produit. Ce mouvement prompt, irréfléchi, presque machinal, qu'excite l'identité de l'image que l'on conserve avec celle de l'objet que l'on voit, est ici l'effet d'une simple analogie, et il y a plutôt erreur qu'opération de l'esprit. Mais quand cette opération commence, quand l'examen a lieu véritablement, les

[1] Lorsque ceci a été écrit, je ne connaissais pas encore l'ouvrage de M. Maine de Biran, intitulé: *Influence de l'habitude sur la faculté de penser*. L'auteur, qui analyse avec une grande sagacité plusieurs phénomènes psychologiques, y exprime, dans le langage de la science, les mêmes idées que j'ai énoncées. Selon lui, une qualité frappante dans un objet peut devenir un *signe d'habitude qui entraîne ainsi mécaniquement l'apparition de l'ensemble des qualités ou impressions associées. C'est*, dit-il dans une note, *sur cet effet premier des signes d'habitude qu'est fondée la conversion prompte et naturelle des noms individuels en termes généraux et appellatifs*, p. 155, § 3 et 8.

différences sont appréciées, et chacun des objets divers appelle son propre signe.

Les premiers naturalistes, comme on sait, ont procédé de même. Ils ont d'abord formé des masses confuses d'après certains rapports vaguement conçus, ou ce que nous appelons *un air de famille*. Ainsi ils ont classé ensemble, sous les noms de singes et de perroquets, des animaux qu'on a ensuite distribués en différents groupes. A mesure qu'on a mieux observé, les divisions et subdivisions se sont multipliées.

On ne doit pas non plus confondre, ce me semble, avec l'acte véritable de la généralisation, l'effet que la pauvreté de la langue produit naturellement chez les peuples non civilisés. Quand il y a fort peu de mots dans un idiome, aucun mot ne reste borné à sa première signification, et l'on donne le nom d'un objet connu à tout objet un peu ressemblant qui se présente. C'est ainsi qu'un habitant des îles Pelew, le prince Lee Boo étant arrivé à Macao, et y voyant pour la première fois un cheval, prononça aussitôt le nom de *chien*, animal qu'il connaissait déjà. Si les perceptions confuses de l'enfant ou l'ignorance du sauvage nous les faisaient regarder comme plus enclins à généraliser les idées que ne le sont les adultes ou les hommes d'un esprit cultivé, nous démentirions par là toute l'histoire de l'esprit humain. Qui ne sait combien l'imagination est vive et la tête peu capable d'abstraction dans l'enfance de l'individu et des peuples !

Ceci s'applique encore à ce que dit un autre métaphysicien, Thomas Reid (*Essay on the intellectual powers of man*, p. 110, chap. v) : « Si l'on demande à quel âge les hommes « commencent à former des conceptions générales, je ré« ponds : aussitôt qu'un enfant peut dire avec intelligence « de la chose, qu'il a deux frères ou deux sœurs. Dès qu'il se « sert du pluriel, il doit avoir des idées générales, car aucun « individu ne comporte le pluriel. »

Aucun individu considéré isolément ne comporte le pluriel sans doute ; mais quand l'enfant voit deux objets à la fois,

l'impression qu'il reçoit n'est point la même que lorsqu'il n'en aperçoit qu'un. Ce n'est pas s'élever aux idées générales que de voir deux yeux dans un visage, ou plusieurs soldats dans un bataillon, c'est reconnaître la parité des objets qu'on embrasse d'un même coup d'œil. Or, comme l'effet produit sur l'enfant par cette perception composée est nouveau pour lui, il a besoin d'une manière nouvelle de la désigner, et il se sert alors du pluriel [1].

Que les noms d'espèces, que les termes qui expriment le pluriel, servent par la suite à l'enfant à saisir les véritables idées générales, voilà ce qui est parfaitement exact. Le mot prend peu à peu de la consistance dans l'esprit, il devient objet à son tour, et l'attention qui se porte sur l'expression remonte par cet échelon aux abstractions proprement dites.

La différence entre les enfants et nous, sous ce rapport, me semble tenir à la grande différence de notre existence morale et de la leur. Dans leur vie toute d'images, toute d'impressions et de désirs, les mots tiennent très-peu de place; l'enfant s'en sert, mais sans y arrêter son esprit; il voit toujours la chose même, et l'idée, en conséquence, reste particulière pour lui. Les enfants ont une faculté d'association merveilleuse : tout s'enchaîne, tout s'attire réciproquement dans leur cerveau ; les images se réveillent les unes les autres, et entraînent à leur suite le mot. Quand ce mot passe d'un objet à un autre, c'est par l'effet d'un rapport moins apprécié que senti, et l'enfant ne s'aperçoit distinctement ni de l'analogie ni des différences.

Chez ceux qui réfléchissent, il en est autrement : les termes généraux tels que ceux d'espèce désignent un trait de ressem-

[1] Ce sont là les *idées concrètes* de Charles Bonnet, celles que représentent les noms collectifs *troupeau*, *ville*, *peuple*, noms qui tous répondent à la sensation produite par des objets semblables vus à la fois. Ce penseur dit qu'elles sont, ainsi que les idées simples, de purs résultats de l'action des objets sur les sens, et (comme tout ce qui tient aux lois primitives de notre être) absolument indépendantes de toute opération de l'esprit. (*Essai analytique sur les facultés de l'âme*, § 201, 205, 214.)

blance parfaitement défini. Ils réunissent comme un faisceau le souvenir d'une multitude de noms individuels, et deviennent pour leur esprit un moyen de manier légèrement une grande masse d'idées. Ces mots offrent ainsi un secours puissant à l'intelligence, un secours qui a ouvert à l'homme l'entrée des sciences, et lui a soumis le monde physique et moral. Mais plus les mots jouent un rôle important dans l'exercice de la pensée, plus les images reculent au loin, et plus la scène est décolorée. Le moment brillant de notre existence est celui où les images et les expressions également abondantes marchent de pair, s'appellent et se répondent avec facilité en offrant une heureuse harmonie. Quand il n'en est plus ainsi, quand les tableaux viennent à s'effacer et les sentiments qu'ils excitaient à se refroidir, alors les mots peuvent régner seuls, vains simulacres de pensées éteintes, représentation mensongère qui bientôt ne produit plus même d'illusion. Tel serait l'effet infaillible de l'âge, si l'on n'entretenait pas dans l'âme un foyer de vie et de chaleur.

Des facultés physiques tout aussi remarquables dans leur genre que les facultés morales, contribuent à faciliter à l'enfant l'apprentissage du langage. C'est là ce que mettent dans le plus grand jour les belles expériences sur les sourds-muets, publiées par M. Itard, excellent observateur autant que médecin habile [1]. Après avoir donné le détail de ses expériences, ce savant en tire la conclusion suivante : « Ainsi, « dit-il, voilà bien constatée cette supériorité d'imitation vo« cale que l'enfant en bas âge a sur l'adolescent, supériorité « fondée sur deux différences bien tranchées et bien établies « par mes propres expériences, desquelles il résulte, 1° que « l'enfant imite de son propre mouvement, tandis que, chez « l'adolescent, il faut que l'imitation soit provoquée ; 2° que « l'enfant n'a besoin pour parler que d'entendre, lorsque, « pour remplir la même fonction, l'adolescent a besoin d'é« couter et de regarder. »

[1] *Traité des Maladies de l'oreille et de l'audition*, tome II, p. 285.

On voit ensuite (p. 502) quelles difficultés M. Itard éprouva quand il voulut faire émettre et prolonger des sons à des sourds-muets qui avaient déjà, grâce à lui, l'ouïe passablement formée, mais qui ne savaient pas gouverner leurs poumons et leur gosier. Il faut lire ces curieux détails dans le livre même, pour comprendre ce que serait l'art de parler, s'il fallait l'étudier méthodiquement sans avoir eu la nature pour maître dans le premier âge.

Mais avec quel plaisir, quelle étonnante rapidité, l'enfant n'avance-t-il pas dans cette étude, une fois qu'il en a franchi les premiers pas! Tous les jours il se sert de termes nouveaux, il s'engage dans de plus longues phrases. L'amusement qu'il trouve à parler est intarissable. Quand il voit une chose qui l'intéresse, il répète vingt fois qu'il la voit, avec une satisfaction dont nous n'avons pas l'idée. Il se raconte à lui-même ce qui le frappe; le pouvoir qu'il a de prolonger ainsi son impression le ravit, et une fierté mêlée de joie éclate dans ses yeux. Si c'est la difficulté d'articuler les sons qui l'arrête, il se tourmente, devient rouge, jusqu'à ce que le mot ait pris l'essor. Au commencement, il se contente à peu de frais, mais peu à peu il devient plus difficile; la syllabe accentuée, qui d'abord avait excité seule son attention, est successivement accompagnée de toutes les autres. Il se corrige de lui-même et ne trouve point cet amusement à estropier les mots, auquel les enfants ne deviennent que trop sensibles dans la suite; la satisfaction de parler comme les grandes personnes lui suffit.

Le plaisir est si bien le mobile plutôt que le besoin de l'enfant, qu'il fait des discours beaucoup plus longs dans le contentement que dans le chagrin. Il devient éloquent lorsqu'il est animé par la gaieté ou par l'espérance; mais, quand on le contrarie, il ne sait plus que murmurer, et le talent chez lui s'évanouit avec la joie.

Il semble donc qu'il y ait une dispensation particulière de la Providence pour que l'enfant puisse apprendre à parler;

aussi les dons qu'il a reçus, passagers autant que remarquables, ont déjà perdu de leur vertu première quand son esprit est plus développé. Les enfants de cinq à six ans apprennent peu de mots. On voit, quand ils commencent à lire, qu'ils ne comprennent pas une foule de termes dont on s'est fréquemment servi devant eux dans la conversation. On dirait qu'une fois qu'ils ont acquis leur petit trésor de mots, ils se reposent, et n'en cherchent plus. Ils savent donner des noms à la portion de l'univers qui les intéresse, ce qui reste en dehors les inquiète peu. Une sorte d'instinct les porte même souvent à repousser les acquisitions nouvelles qui pourraient troubler leur joie ou leur paix. Ils sont contents, pourquoi demanderaient-ils davantage? Leur bonheur est en sûreté comme dans l'enceinte d'une île enchantée, et les flots du monde extérieur grondent inaperçus autour d'eux.

La facilité à s'exprimer, qui est très-inégale chez les enfants, n'est point généralement proportionnée à la mesure de leur intelligence. Souvent une élocution agréable et rapide ne prouve autre chose que le talent de retenir des phrases faites, tandis qu'une manière de parler plus laborieuse et moins régulière dénote un travail intérieur et le soin de confronter l'expression avec la pensée. Ce dernier cas n'est pas celui où il y a le moins à espérer de l'avenir, non que la mémoire des mots ne soit en elle-même une faculté précieuse, mais parce qu'elle dispense souvent de la combinaison des idées ceux qui n'ont pas un goût particulier pour cet exercice d'esprit.

De même qu'un seul signe peut servir aux enfants à désigner plusieurs objets, un seul objet est souvent représenté dans leur esprit par différents signes. Aussi apprennent-ils les langues diverses avec une extrême facilité. Les sons s'enchaînent dans leur souvenir comme les images, et un mot entraînant à sa suite tous les mots dont il a été accompagné, les idiomes ne se mêlent pas ensemble dans leurs petits discours. Il n'y à surtout aucun risque de confusion, quand la même personne s'adresse toujours à l'enfant dans la même langue.

Alors l'idée de cette personne se liant dans son souvenir à celle d'une certaine manière de parler, il emploie cette manière en lui répondant.

C'est là sans doute un moyen commode de faciliter à l'enfant une acquisition importante, mais je ne crois pas qu'il en résultât un bien grand développement d'intelligence; du moins ne serait-il pas comparable à celui que fait obtenir l'étude régulière d'une langue. Il est douteux que la connaissance purement pratique d'un idiome contribue beaucoup à former l'esprit. Ainsi l'on ne voit pas que les habitants des pays frontières qui savent toujours deux langues à la fois, aient l'esprit plus délié que les autres hommes. Et chez ces peuples du Nord, où les enfants apprennent dès le berceau à s'exprimer dans plusieurs idiomes, les génies transcendants ne semblent pas être plus abondants qu'ailleurs, quoiqu'il règne généralement une facilité de compréhension très-remarquable. Il y aurait à cet égard des faits intéressants à observer. L'union de la pensée et de la parole est si intime, que les effets de leur première association ne sauraient être indifférents. L'influence d'une éducation *polyglotte* serait en conséquence utile à étudier.

Mais l'habitude de parler correctement la langue maternelle sera toujours la plus essentielle pour les enfants. Une faute qui, pour ne pas être grave, n'en est pas moins très-difficile à réparer en éducation, c'est celle de négliger à cet égard l'emploi des dons si particuliers du premier âge. Les anciens n'avaient pas ce tort à se reprocher, et les soins qu'ils donnaient dès le berceau à l'énonciation paraîtraient actuellement minutieux et pédantesques. Mais dans les pays surtout où la prononciation est vicieuse et où les locutions le sont souvent, des soins pareils seraient un correctif heureux au mauvais effet de l'exemple. Il ne s'agit pas seulement ici d'un agrément; ce qui tient au plus puissant moyen d'influer sur l'imagination ne saurait être envisagé comme frivole. Le langage est l'extérieur de l'âme, et quel empire sur le bonheur et la moralité des autres n'exerce-t-on pas par ce moyen !

LIVRE TROISIÈME

PÉRIODE DE TROIS A CINQ ANS.

CHAPITRE PREMIER

DES HABITUDES A DEUX ANS.

Les enfants oublient les recommandations et les règles de conduite; il faut donc leur faire exécuter les actions indispensables jusqu'à ce qu'ils se soient formé des habitudes indépendantes de la mémoire. LOCKE.

Il faut saisir le caractère de l'enfance tandis qu'il s'offre dans sa pureté. Bientôt tout se mélange, tout s'altère, on ne distingue plus le naturel de l'acquis, le premier mouvement de l'effort. Les enfants ont promptement une sorte de honte de leurs singularités, ils cachent ou répriment les impressions qu'ils n'espèrent pas voir partager, et cherchent dans nos yeux ce qu'ils doivent sentir. Cependant les traits principaux du premier âge ne s'effacent pas si tôt qu'on le croit, et la trace en demeure inaperçue. On vit longtemps avec un petit sauvage un peu dressé extérieurement, mais il faut l'avoir étudié à son arrivée pour le bien connaître.

Cette étude est moins aisée qu'il ne paraît : avant que l'enfant sache parler, tout semble confus dans son existence. Sa manière de sentir, celle dont il lie et compare ensemble les idées, diffèrent alors de la nôtre au plus haut degré ; mais quelle qu'en soit la nature, on ne saurait la constater, et il s'offre chez l'enfant, ainsi que chez les animaux, un pro-

blème à la fois intéressant et impossible à résoudre. Lorsque ensuite nous communiquons librement avec lui et qu'il pourrait servir à nous éclairer lui-même, ce qui le distingue de nous n'est plus si saillant, et l'enfant, en apparence du moins, ressemble déjà trop à l'homme. Il y a donc un court intervalle plus instructif que tout autre pour l'observateur, celui où la véritable enfance subsiste toujours et se dévoile : c'est la période de deux à quatre ans. Alors l'enfant n'est pas encore sur ses gardes, et ses instincts naturels, toujours dans leur première vigueur, semblent même s'être développés avec les forces, le langage, les actions plus nombreuses et plus diversifiées leur servant d'interprète. Notre état social est encore peu compris par l'enfant; et il pourrait habiter un autre monde aussi bien que le nôtre. Voir comment il adopte insensiblement nos idées ; comment sa volonté, violente, emportée, subit peu à peu le joug de l'exemple et de la raison ; comment ses jeunes facultés, jointes aux premières lueurs de la conscience, contribuent, chacune suivant sa nature, à fonder en lui la moralité, c'est là un examen curieux, propre à nous révéler une dispensation admirable de la Providence, un dessein qu'il suffit de concevoir pour apprendre à le respecter.

En suivant l'ordre des temps, nous considérerons d'abord le moment où l'âme est encore sans empire sur elle-même, où la volonté, quoique vive en apparence, est vraiment passive, puisque, cédant au penchant le plus fort, elle ne fait qu'obéir à une aveugle impulsion. Dans cet état, nous gouvernons l'enfant par les habitudes, effets naturels de nos soins et de notre régularité. Ce moyen doux, mais d'une nature un peu machinale, ne doit pas sans doute être seul employé ; mais comment éviter d'en faire usage ? Il faut avoir les habitudes pour ou contre soi dans l'éducation, car on ne les empêcherait de se former que par une condition inégale et capricieuse dont l'exemple serait infailliblement imité.

Une remarque qui peut sembler paradoxale, c'est que plus le petit être est près du moment de sa naissance, plus ses

habitudes appartiennent à son moral, à son âme. Comme il n'agit pas encore par lui-même, il ne peut s'accoutumer qu'à prévoir. Il s'attend à une certaine succession d'événements, et ses habitudes ne sont que des craintes ou des espérances; c'est sur les désirs, sur les goûts, sur le caractère par conséquent, que leur influence s'exerce, et on ne lui voit pas exécuter ces suites irréfléchies d'actions qui donnent l'idée d'un mécanisme. Ce n'est même qu'assez tard, lorsque l'activité s'est déployée et que le plaisir attaché à certaines actions commence à s'user, que l'âme peut en quelque sorte rester étrangère aux mouvements qu'elle avait d'abord commandés. Les habitudes n'ont donc pas pour la première enfance l'inconvénient qui y paraît le plus inévitablement attaché, celui d'engourdir les facultés; et l'extrême mobilité des enfants leur laisse longtemps assez de souplesse pour qu'on puisse les faire plier au besoin.

Il est dans une première éducation bien conduite un avantage, secondaire sans doute, mais presque impossible à remplacer, celui d'accoutumer l'enfant à s'acquitter sans y songer de cette multitude d'actions qui ne méritent pas qu'on y songe, et qui ont pourtant leur utilité. En chargeant les habitudes du soin de lui faire remplir certaines obligations en quelque sorte matérielles, celles qu'imposent notre nature physique et les conventions tacites de la société, c'est affranchir l'âme de ce soin pour l'avenir. Plus à cet égard on se prévaudra de l'instinct d'imitation, plus on s'épargnera le chagrin d'avoir à prescrire comme des devoirs, des choses qui n'en sont point, et qui sont pourtant à peu près indispensables. C'est là un service inappréciable à rendre à l'élève. Quel embarras, quelle gaucherie, quelle perte de pensée et de temps ne cause pas chez les hommes faits le doute sur la convenance des moindres actes !

Cette même faculté d'association, qui facilite à l'enfant l'apprentissage du langage, fait naître les habitudes chez lui. Quand le cours de sa vie est bien réglé, ses désirs se suc-

cèdent dans un ordre à peu près fixe, en suscitant l'image de certains objets devenus nécessaires à ses jouissances. Aucune image n'est isolée dans son esprit; l'entourage, les accessoires ne se séparent point du sujet principal et font partie de l'idée qu'il s'en forme. J'ai vu un enfant de neuf mois pleurer amèrement et refuser son déjeuner, parce que la tasse, la soucoupe et la cuiller n'étaient pas dans leur position accoutumée. En profitant de cette disposition des petits enfants, nous leur donnerions aisément le goût de l'ordre. Le besoin de voir chaque chose rangée à sa place devient naturel chez eux, pour peu que nous paraissions l'éprouver nous-mêmes. Quand on pense aux regets amers que l'absence des habitudes d'ordre laisse dans la suite, on devrait s'appliquer à les faire contracter aux enfants. Une idée vague de devoir s'y associe, et le devoir n'est peut-être lui-même que l'ordre moral le plus élevé.

Le goût de la propreté a la même source; une tache est un déplacement, un désordre. Le goût naturel qui s'y associe, ajoute la répugnance des sens à celle de l'esprit. La pudeur est aussi de même famille, et il n'est rien de plus facile que d'inspirer aux enfants cette modestie instinctive qui, pour être dénuée de motifs, n'en est que plus innocente.

Ce dernier objet, trop négligé dans la première enfance, est néanmoins bien important. Au risque de paraître absurde, je dirai qu'il l'est surtout pour les petits garçons. L'usage seul impose si sévèrement la loi de la décence aux jeunes filles, qu'à moins d'une négligence rare, les mœurs de celles-ci, dans l'âge tendre, ne sont exposées à aucun danger. Mais il n'en est pas de même à l'égard des hommes : les écoles sont déjà un écueil pour eux, et la manière dont l'enfant accueillera les mauvais exemples dépend entièrement de ses premières impressions. Les mères doivent donc être attentives; elles doivent surveiller les bonnes et ne pas souffrir qu'il s'associe dans l'esprit de l'enfant aucune idée de gaieté à celle du manque de décence. Il convient que le soin de sa propre per-

sonne lui soit confié le plus tôt possible, et qu'il s'en acquitte solitairement. Dès lors il prend souvent une pudeur craintive et presque farouche, mais comment craindre l'excès dans un mouvement qui s'allie de si près à la dignité de l'âme?

Il est des sentiments de moralité en apparence plus relevés qui commencent par provenir d'une simple association d'images, et par conséquent d'une habitude; tel est le respect pour la propriété. La vie de l'enfant est surtout dans ses yeux; les objets qu'il voit constamment en regardant la personne qu'il aime font partie d'elle-même dans son souvenir; les habits, les petits meubles dont elle se sert, ont pour lui beaucoup d'importance; il se la représente accompagnée de ses attributs, comme nous voyons les dieux de la Fable; et quand il observe qu'elle seule fait usage de ces objets, il se persuade qu'ils lui appartiennent. Il peut même en devenir jaloux pour cette personne, les garder comme un chien fidèle, et empêcher les autres d'en approcher. J'ai vu une petite fille de dix-huit mois qui pleurait si quelqu'un touchait le panier de sa bonne à la promenade. Un jour que cette même enfant vit une femme inconnue emporter de la maison une robe de sa mère, elle poussa des cris affreux, scène qui se répéta le lendemain. Depuis lors, elle a conservé de l'inquiétude à la vue des étrangers, et lorsque ceux-ci partent les mains vides, elle les reconduit avec une politesse affectée qui cache mal son soulagement.

Ce sentiment, qu'il est aisé d'augmenter par l'exercice, peut donner une probité précoce à de très-jeunes enfants. Ils l'éprouvent naturellement et peuvent le transporter d'une personne à l'autre, bien différents en cela des chiens qui ne l'ont qu'à l'égard de leur maître, et encore quand on les a dressés. Les enfants de dix-huit mois, de l'école anglaise de Spitalfields, ne touchaient pas aux fruits du jardin et respectaient les petites propriétés de leurs camarades. Il est vrai que les maîtres leur donnaient en cela un bon exemple, et qu'ils ne manquaient jamais de restituer aux élèves leurs petits

joujoux après les en avoir privés pour quelque temps. Cette précaution est très-nécessaire, non-seulement à cause de l'influence toujours si grande de l'instinct d'imitation, mais pour qu'il devienne possible de communiquer une précieuse qualité, la complaisance. Ce n'est que lorsque l'enfant est parfaitement rassuré contre la crainte de perdre son propre bien, qu'il se plaît à en faire jouir les autres. Il en vient parfois à considérer le droit de prêter ou de donner comme le plus beau privilége attaché à la possession, et l'esprit de conservation peut s'unir chez lui à l'idée de la générosité même.

Le sentiment de bienveillance générale qu'on a dû chercher à entretenir, conduit si naturellement aux habitudes de politesse, qu'on peut presque se dispenser de songer à les faire contracter. Seulement il est essentiel de les raffermir avant que la timidité, conséquence d'un amour-propre plus développé, commence à se manifester. Toutefois, si la marche d'une éducation véritablement religieuse était bien suivie, l'enfant passerait insensiblement de la sympathie à la charité, à l'amour des autres, et l'orgueil sauvage ou la vanité irritable ne naîtraient pas.

C'est ainsi que les qualités, fruits heureux des premières habitudes, se confondent avec les qualités naturelles, et qu'un charme à peu près semblable y est attaché. On les possède modestement, sans croire pouvoir faire autrement que les posséder; et celui qui viendrait à s'en retracer l'origine y verrait avec reconnaissance un des bienfaits les plus grands et les plus incontestables qu'il pût devoir à l'éducation.

CHAPITRE II

HABITUDE DE L'OBÉISSANCE.

> Le devoir de l'obéissance est le seul que comprennent les petits enfants.
> Madame HAMILTON.

De toutes les habitudes du jeune âge, la plus nécessaire à former est celle de l'obéissance, puisqu'au moyen de celle-là on peut rompre à volonté ou faire contracter toutes les autres. Je regarde ici la docilité comme le résultat d'une habitude, quoiqu'on pût la présenter sous un aspect plus relevé et la considérer comme une obligation morale. Mais, à l'âge tendre dont je m'occupe, la pratique de l'obéissance réveille peu à peu l'idée du devoir, tandis que l'idée du devoir ne peut encore imposer l'obéissance.

En consultant l'observation, on voit que s'il existe chez les enfants un instinct inné d'indépendance, il est aussi des mouvements également naturels qui soumettent leur volonté à la nôtre, quand du moins nous nous conduisons avec suite et fermeté. Ils adoptent souvent nos désirs par sympathie; de plus ils ont dû éprouver qu'il est inutile de nous résister, et enfin ils sentent qu'ils nous appartiennent, et ils jouissent de nous appartenir. Une petite fille d'un an n'a pas plutôt une poupée qu'elle la regarde comme son enfant, jugeant que ce lien du cœur rend la possession plus complète. Ils comprennent bientôt qu'ils sont notre bien, et celui de tous le plus précieux, notre amour et notre sollicitude le leur prouvent.

D'une pareille idée, conçue sans doute confusément, il résulte que les petits enfants trouvent assez naturel que nous leur interdisions certains actes. Comme nos prohibitions ont

le plus souvent pour but leur conservation, et parfois celle des objets matériels dont nous sommes les propriétaires, il n'y a rien dans les défenses qui les étonne, quoiqu'ils les oublient à tout moment. Mais il n'en est pas de même des ordres : ils ont plus de peine à les comprendre, moins de docilité pour s'y conformer ; et cependant ils leur sont souvent plus agréables, le commandement exigeant une action, tandis que la défense en interdit une. Alors, si l'action est de nature à leur plaire, il suffit de la leur indiquer. Enjoindre impérativement à un petit enfant d'exécuter un ordre qui lui répugnerait, serait compromettre inutilement notre autorité mal affermie.

Une pareille distinction ne saurait à la longue être admise, puisque le principal but pour lequel l'empire nous est confié, la sûreté de l'enfant, exige que nous puissions commander autant que défendre ; mais il semble pourtant qu'il y ait, dans la différence de sa soumission dans les deux cas, un discernement assez fin des droits légitimes d'un être libre. L'enfant est faible, il est indigent ; on peut le priver de tout, disposer de sa personne même, puisqu'il n'a aucun moyen de résister, mais son âme est indépendante. On ne saurait le faire agir malgré lui, et il s'étonne de la tentative. Il y a quelque noblesse dans ce sentiment, un germe de dignité qui ne doit pas être étouffé de force. Concilier le respect pour la fermeté du caractère chez l'enfant avec la nécessité d'obtenir de lui l'obéissance, est peut-être une des difficultés de l'éducation, mais non une difficulté insurmontable.

En effet, si la docilité du premier âge se compose de ses éléments les plus naturels et les plus purs, il n'y a dans une telle disposition rien de dégradant pour l'âme. La sympathie est un principe exempt de bassesse ; s'abstenir d'un effort inutile est le conseil d'une raison naissante parfaitement conforme à notre raison, croire qu'il appartient à ses parents est chez l'enfant l'effet d'une tendre confiance ; ce sera un jour l'origine du dévouement filial, vertu sublime et touchante,

seule parmi les vertus humaines qui ait pu mériter le nom de piété. Une possession pour ainsi dire réciproque est le caractère distinctif de cette relation intime de père et de fils, relation unique au monde par sa sainteté, par la profondeur et le désintéressement des sentiments qui s'y rattachent.

Ainsi longtemps avant l'âge où l'enfant se rend compte de ses motifs, on peut, sans mettre en jeu la crainte, sans employer d'autre ressort que la sympathie et la plus simple prévoyance, on peut, dis-je, lui donner l'habitude de la docilité. Dès lors, malgré des vicissitudes et des orages que notre imparfaite sagesse ne peut ou ne sait pas toujours prévenir, nous sommes généralement en possession de la puissance, et il ne nous reste qu'à en bien user.

Il est étonnant qu'on ait distingué à cet égard l'intérêt des enfants et le nôtre, puisque cet intérêt est le même dans tous les cas. Une sévérité outrée fait le tourment des pères et des enfants dans chaque famille, autant que l'exercice d'une autorité juste et douce y répand de paix et de bonheur.

La docilité, nous dit-on, n'a qu'un mérite temporaire; ce n'est point une vertu par elle-même, puisque l'enfant n'est pas destiné à céder toujours, ni à céder à tout le monde.

Ce dernier point est incontestable assurément, mais enfin l'enfant doit toujours obéir à quelque chose, il ne doit jamais avoir son caprice pour unique loi. L'homme dans le premier âge obéit à ses parents, puis à l'idée du devoir que ceux-ci lui représentent, puis enfin à la seule idée du devoir qui a pris une consistance indépendante. L'objet de l'obéissance change seul, la vertu subsiste.

Mais quand on lui refuserait ce grand nom, quand la soumission ne serait pas la condition nécessaire pour recevoir le bienfait de l'éducation, encore faudrait-il que cette condition fût remplie. Sans la pleine jouissance de l'autorité, les parents ne pourraient jamais s'acquitter de leur tâche auguste. Dites-leur d'user du pouvoir avec modération, avec

justice ; mais si vous alliez leur en contester la possession, leur responsabilité serait annulée.

Qu'il existât dans la vie une obligation impérieuse, un devoir étroit et sacré, sans moyen légitime de s'en acquitter, serait en soi contradictoire. Or, il n'y a rien qui nous soit imposé plus impérieusement par les lois divines et humaines que le soin d'élever nos enfants. Tous les biens dont on peut se former l'idée, la sécurité, la santé, l'instruction, la bonne conscience, l'amour des autres, nous devons en faire jouir nos enfants, autant que s'étend notre pouvoir. Nous répondons de ces êtres si chers devant Dieu comme devant la société entière, et l'autorité, seul moyen simple de remplir nos obligations, nous serait refusée ! Et la nature, en nous les livrant faibles, nus, sans raison, que dis-je ? sans connaissance, n'aurait fait que nous tendre un piége ! Elle nous aurait doués de tous les genres de supériorité pour nous réduire à l'emploi de la ruse ! Les vertus, les lumières, ne nous suffiraient plus ! Il nous faudrait avoir la subtilité d'un diplomate, le talent d'un comédien ; inventer, préparer, jouer nous-mêmes des scènes pour accomplir nos meilleurs projets, pour obtenir les moindres concessions de l'enfance ! Ah ! s'il fallait renoncer à la vérité, la paternité serait trop chère à ce prix !

Je n'en suis encore qu'aux premiers rudiments de l'obéissance, mais quand je développerai ce grand sujet, on verra combien les motifs de persuasion par lesquels on essaye d'influer sur la volonté dans l'éducation, sont souvent faux, niais, absurdes. On verra combien les enfants en sont peu les dupes, et combien le conflit qui s'établit entre eux et nous, cette dissimulation, cette hésitation réciproques, sont destructives de l'énergie même que nos ménagements avaient pour but de respecter. L'inconvénient de l'éducation rude et despotique est grand, mais le tort d'énerver la volonté n'est pas à sa charge. Un vieux sergent, qui a toute sa vie obéi à son capitaine, ne manque pas de fermeté avec ses soldats ; ceux-ci, rentrés dans leurs foyers, ont plutôt des habitudes trop

impérieuses, et dans les siècles d'énergie le pouvoir des parents sur les enfants était illimité. La force de la volonté, comme la plupart de nos qualités, se propage par l'exemple, et il en est de même de la mollesse, de la ruse, du goût pour la temporisation.

Mais ce qui tranche la question, c'est que si les parents font l'abandon de leurs droits en théorie, ils les reprennent au besoin par le fait, et qu'une telle opinion, s'ils venaient à l'adopter, n'entraînerait chez eux que contradictions et inconséquences. Jamais ils ne renonceront à user de leur autorité ; ils ne peuvent pas y renoncer, l'amour est trop grand, l'intérêt trop vif, la responsabilité trop forte. Ils n'abjureront pas la nature humaine. Quand a-t-on vu les hommes s'abstenir d'exercer leur pouvoir, lorsqu'ils ne sont retenus, ni par la peur, ni par le respect humain, ni par la conscience? Et qu'on ne croie pas qu'un froid système puisse jamais à cet égard pénétrer au fond du cœur. Rousseau a beau vous avoir inquiété sur la légitimité de votre empire, aussitôt que votre enfant s'exposera, je ne dis pas à un danger réel, mais là un inconvénient léger, imaginaire peut-être; lorsque seulement il vous impatientera à un certain point, vous le prendrez dans vos bras, vous l'emporterez. Vos scrupules, vos résolutions, vos principes puisés dans *Émile* seront oubliés, et la nature sera la plus forte. J'aurai tort, direz-vous. — Oui, sans doute; mais le véritable tort, c'est d'avoir adopté des principes que vos devoirs les plus saints comme vos sentiments les plus invincibles vous obligent à violer.

Qu'un enfant qui n'a pas été imbu avec le lait de l'idée que la volonté paternelle est quelque chose de sacré; qu'un enfant avec qui l'on a toujours traité d'égal à égal, en le raisonnant, en le persuadant, voie quelque chose d'odieux dans ce brutal abus de la force, il ne faut pas assurément s'en étonner. L'emploi du raisonnement suppose, chez l'être à qui on l'adresse, le droit de n'être pas convaincu; celui de la sollicitation, le droit de n'être pas tenté de la chose qu'on l'engage

à faire ; il y a donc trahison dans votre conduite, et la révolte, souvent les cris aigus de l'enfant, montrent qu'il en a le sentiment. Vous pouvez compter qu'à l'avenir, toutes les fois que vous recommencerez une exposition de motif, il anticipera sur la catastrophe, et ne vous écoutera que tout juste ce qu'il faut pour vous mettre dans votre tort en vous réfutant. De là naît une relation insupportable, celle d'un père et d'un enfant, chacun timide et hypocrite à sa manière, chacun visant à obtenir ce qui lui plaît sans en venir aux éclats, se défiant l'un de l'autre, et finissant par de l'humeur ou par une rupture ouverte. Ce dernier dénoûment est dans le fait celui qui plaît le plus à l'enfant. Il vous force, pour vous punir, à user de violence, et vous êtes obligé à être un tyran faute d'avoir su être un père. Des caractères chicaneurs, égoïstes, capricieux, intraitables quoique sans consistance réelle, sont le fruit, hélas! trop ordinaire de cette imparfaite subordination.

Trop rigoureuse autrefois, la discipline domestique est peut-être trop relâchée maintenant; si le principe en est changé, si ce n'est plus celui de la soumission à la puissance, ce doit être celui de la soumission au devoir. Il doit y régner un esprit plus pur, plus moral, ce respect pour la volonté paternelle qui exprime à l'enfant celle de Dieu.

Il est, dans la première éducation, une idée principale qui doit dominer toutes les autres et leur servir de centre de ralliement. Cette idée est celle de la protection. Que la mère (puisqu'en parlant de très-petits enfants c'est surtout à elle que je m'adresse), que la mère s'empare avec force d'un tel principe, et le système entier de sa conduite s'ordonnera. Elle verra s'établir les plus heureuses proportions entre la sévérité et l'indulgence, entre l'amour et la fermeté. Sans amour, la protection n'est pas vigilante, elle ne s'étend pas jusque sur le bonheur, sur tous les intérêts de la jeune existence ; sans fermeté, sans le degré de sévérité qui l'accompagne nécessairement, il n'y a plus de protection. Ce qui plie ne peut ser-

vir d'appui, et l'enfant veut être appuyé. Non-seulement il en a besoin, mais il le désire, mais sa tendresse la plus constante n'est qu'à ce prix. Si vous lui faites l'effet d'un autre enfant, si vous partagez ses passions, ses vacillations continuelles, si vous lui rendez tous ses mouvements en les augmentant, soit par la contrariété, soit par un excès de complaisance, il pourra se servir de vous comme d'un jouet, mais non être heureux en votre présence ; il pleurera, se mutinera, et bientôt le souvenir d'un temps de désordre et d'humeur se liera avec votre idée. Vous n'avez pas été le soutien de votre enfant, vous ne l'avez pas préservé de cette fluctuation perpétuelle de la volonté, maladie des êtres faibles et livrés à une imagination vive ; vous n'avez assuré, ni sa paix, ni sa sagesse, ni son bonheur, pourquoi vous croirait-il sa mère?

A la vérité, les lois que nous pourrons imposer entraîneront des contraventions, et associeront ainsi l'idée du mal à certaines actions par elles-mêmes innocentes. Mais à l'âge dont je m'occupe, il ne s'agit pas de la connaissance du bien et du mal. Il n'est pas question d'éclairer la conscience, mais d'accoutumer l'enfant à en écouter la voix telle qu'elle est. Il a une moralité de sympathie, la seule qu'il puisse avoir. Le bien, c'est pour lui de satisfaire ceux qu'il aime ; le mal d'être blâmé d'eux ; le pauvre enfant n'en sait pas davantage ; sans avoir même rien fait, il se croit coupable s'il voit dans les yeux de sa mère l'expression du mécontentement ; et s'il lui avait causé une douleur véritable, si dans un moment d'impatience il l'avait frappée, son repentir pourrait tenir du désespoir. Dans une semblable occasion j'ai vu un petit enfant qui, sans être menacé ni grondé même, renonçait à tous ses jeux, et, le cœur gros de sanglots, allait se cacher dans un coin obscur, le visage tourné contre la muraille.

Tout inconstant, tout variable qu'est ce sentiment, c'est pourtant la première lueur de la conscience. Le désir de s'accorder avec sa mère deviendra chez l'enfant le goût du devoir, le besoin d'harmonie avec Dieu, avec ce qui peut le mieux

nous représenter Dieu sur terre. A la vérité, ce sentiment peut s'épuiser par des appels indiscrets et trop répétés, de même qu'il peut s'affaiblir par le manque d'aliment, d'exercice, de correspondance au dehors; mais c'est là ce qui arrive à tous les sentiments de ce monde. Tous dépérissent dans l'oisiveté comme ils s'usent par une excitation imprudente et prématurée. Un enfant chez lequel on n'aurait pas cultivé le germe de conscience qui existe en lui n'aurait pas la vie morale.

S'abstenir, comme le veut Rousseau, d'imposer aucun devoir à l'enfant avant qu'il ait la connaissance des diverses relations sociales sur lesquelles se fondent les devoirs, serait dissoudre les plus intimes et les plus sacrées de ces relations. A l'âge où le jeune homme sait définir exactement l'origine des rapports de famille et leur influence sur l'organisation de la société, il peut presque se passer de ses parents, et il n'est plus uni à eux par un lien aussi nécessaire. Ce serait d'ailleurs s'écarter de la marche naturelle que Rousseau croit suivre de si près. La nature met en jeu les affections longtemps avant le raisonnement; elle ne procède point par ordre méthodique; avec elle on ne saisit de commencement nulle part, on ne la surprend point à créer, et toujours il semble qu'elle développe. Tout est en germe, rien n'est encore éclos chez l'enfant; l'essentiel est de lui apprendre à tirer parti de lui-même. Supposer en lui des principes, des sentiments, parfois même des connaissances qu'il n'a pas acquises, est souvent la meilleure manière de communiquer les uns et les autres dans l'éducation.

Venant à l'application, j'indiquerai ici les moyens les plus doux d'obtenir de bonne heure l'obéissance. Au commencement, lorsque les habitudes encore passives consistent dans l'attente de nos actions, le point important est pour nous l'uniformité de la conduite. On doit éviter à l'enfant les surprises qui le révoltent et rompent brusquement le cours de ses impressions. Lorsque les préparatifs de nos entreprises lui

permettent de deviner nos desseins, notre intention, toujours accomplie, devient peu à peu une loi pour lui. De même qu'il a renoncé à s'opposer à nos projets, de même il renonce plus tard à exécuter les siens, lorsqu'il prévoit avec certitude notre opposition. Ce sont d'abord les actions seules qui établissent l'autorité; car nos paroles ne produisent d'effet sur les petits enfants que lorsqu'elles annoncent notre conduite. *Mon ami, je vais vous ôter ce couteau*, devient peu à peu *Posez ce couteau*, et l'un est équivalent de l'autre. Aussi ne doit-on d'abord interdire que ce qu'on peut empêcher, mais on doit toujours empêcher ce qu'on a commencé par interdire. Ordonner d'agir activement est, comme je l'ai dit, dangereux pour l'autorité, et relativement aux défenses mêmes, il est inutile d'espérer que le petit enfant les croie d'abord permanentes; il n'y voit que l'expression de votre volonté du moment. Vous avez beau vouloir enchaîner son avenir, il n'entend rien à vos prétentions. *Il ne faut jamais monter sur les chaises*, est pour lui : *Je ne veux pas à présent que vous montiez sur cette chaise.* Aussi vous désobéira-t-il longtemps sans révolte réelle en votre présence, et à plus forte raison loin de vos yeux, car il ne craint que de vous déplaire. Mais lorsqu'il aura souvent associé l'idée de votre mécontentement à celle d'un certain acte, à la fin il s'abstiendra de l'exécuter. Et s'il ne passe de vos mains que dans celles d'une personne qui empêche les mêmes choses par les mêmes moyens que vous, peu à peu il se sentira sous l'empire d'une loi qui lui en interdira jusqu'à la pensée.

Ce dont il faut surtout se garder quand on veut obtenir la soumission, c'est de plaisanter. Le badinage suppose l'égalité, et aussitôt qu'on rit on abdique. Jouez souvent avec votre enfant, témoignez-lui l'amour le plus tendre, mais une fois l'obéissance exigée, ne riez plus, ne caressez plus, ne priez pas même. Vous exercez un droit sacré, et le sentiment de ce droit s'affaiblit dans l'âme de l'enfant comme dans la vôtre quand vous faites jouer tant de ressorts divers.

Les enfants essayent de mille tours pour mener à bien leurs petits projets, ou pour désarmer votre résistance. Séduction, importunité, bouffonnerie, tout est mis en œuvre par eux ; souvent on leur voit hasarder une foule de contraventions tellement graduées qu'on ne sait pas trouver le moment de les arrêter. C'est à notre manière faible et molle de commander que sont dues ces tentatives. Nous avons parlé légèrement, on nous a écoutés de même. Avant de prononcer aucun arrêt, il faut qu'un plus grand sérieux, quelque chose de plus imposant dans la contenance, annoncent à l'enfant que la mère arrive, et que la compagne des jeux s'évanouit. L'important est alors l'expression de la sécurité et du calme. Si, loin d'élever la voix, on la baisse tout à coup, on paraît s'adresser à ce qu'il y a de plus intime chez l'enfant, à sa conscience.

Voici un code pénal pour l'âge de deux ans qui pourra dans la suite en épargner de plus sévères.

Désobéissance causée par oubli. S'opposer à la continuation de l'acte, en renouvelant la défense de bonne amitié.

Récidive un peu plus volontaire. Prendre un air sérieux et avertir l'enfant que s'il recommence on lui ôtera les moyens de désobéir.

Seconde récidive tout à fait volontaire. Mettre la menace à exécution en prenant silencieusement tel arrangement matériel qui rende la désobéissance impossible.

Dans ce dernier cas, l'enfant conçoit ordinairement de l'humeur, il cherche à vous punir, il caresse avec affectation telle autre personne; enfin il essaye de toute manière de vous désobliger. S'il ne passe pas les bornes prescrites, vous ne remarquerez point son intention ; mais s'il se décidait à la révolte, si, ennuyé de ce que vous persistez à ne pas voir ses légers torts, il voulait en avoir de plus grands, alors, puisque toutes les actions de l'enfant sont répréhensibles, vous vous déterminez à les faire cesser toutes à la fois. Vous prenez sans mot dire le coupable par la main, et vous le menez solennel-

lement derrière un grand fauteuil, terrible séjour de la pénitence. Il est alors curieux d'observer comment il se mêle à l'éclat de ses larmes un secret triomphe de ce qu'enfin il a réussi à vous émouvoir. Rendez ce triomphe le plus léger possible, en gardant un calme parfait. Ceci, pour le dire en passant, montre quel serait le danger de la colère, qui donnerait à la fois un mauvais exemple et un mauvais plaisir à l'enfant. Reprenez tranquillement vos occupations, et soyez certaine que bientôt les larmes cesseront ou changeront de nature; bientôt elles seront un léger appel à votre pitié, et le moindre regard déterminera le coupable à venir se jeter dans vos bras. Alors il y aura un moment d'effusion, une réconciliation tendre et cordiale. L'enfant dira qu'il est *fâché*, mot plus aisément obtenu et plus sincèrement prononcé qu'une triste demande de pardon. Vous voulez l'expression d'un tendre regret, celle d'un retour réel à la sagesse; vous ne voulez pas l'humiliation de votre enfant.

On voit ici comment les paroles et les actions peuvent se suppléer tour à tour. Quand ces deux moyens ne sont pas employés en même temps, il est plus aisé de conserver du calme, et l'on produit plus d'impression.

Les gronderies et les cris ébranlent les enfants plus qu'ils ne les corrigent et causent plus de larmes que de vrai repentir. Il faut se souvenir que les punitions (et les fortes réprimandes en sont une) ont pour unique but d'améliorer intérieurement les dispositions; tout autre motif nous rend condamnables; tout autre résultat nous déclare inhabiles et maladroits. Dans l'éducation, le devoir de protéger le bonheur ne doit céder le pas qu'à celui de protéger l'innocence, condition nécessaire du bonheur et d'un plus haut prix que lui.

CHAPITRE III

TROISIÈME ANNÉE. — ACTIVITÉ.

> *L'activité est le véritable plaisir de la vie, ou, pour mieux dire, la vie elle-même.*
> WILL. SCHLEGEL.

Si l'on doutait des innombrables bienfaits que la bonté de Dieu a répandus sur l'existence, il faudrait regarder les petits enfants. Les plus simples événements leur causent des joies indicibles. Les mouvements nécessaires à la vie même, l'acte de voir, de marcher, de parler, tout est une source de plaisir pour eux. Les transports de ces pauvres petits nous apprennent à connaître le prix, la valeur intrinsèque et primitive de mille biens que notre opulence nous permet de dédaigner. On n'exprime pas une idée juste quand on dit que l'habitude a détruit pour nous ces jouissances. Nous n'en éprouvons plus de surprise, qu'elles répandent encore un certain charme sur nos jours. C'est là le secret de notre attachement pour la vie; nous la sentons quand il faut la perdre, nous étions accoutumés au bonheur.

Après deux ans, il s'opère d'ordinaire chez les enfants un développement remarquable; leurs désirs sont plus décidés, leurs volontés plus motivées; tout est moins vague, plus significatif dans leur manière d'être; et leurs mouvements, plus justes et plus faciles, ont un objet mieux déterminé. Ils forment des desseins indépendants des nôtres, et leur existence, moins passive, trouve à se prononcer dans leur conduite, ainsi que dans leurs petits discours. Ces deux expressions différentes seront successivement le sujet de notre examen.

Le plaisir d'exercer leurs forces est inépuisable chez les

enfants; il leur suffit d'avoir l'idée d'une action pour en essayer; et tout ce qu'ils voient exécuter les tente. Aussi s'en tiennent-ils à l'extérieur de tout; ils imitent nos mouvements, nos opérations diverses, sans s'embarrasser des causes ni des résultats. Leur mère passe une aiguille dans une étoffe, leur père trace des lignes noires sur un papier; ce sont là des amusements très-naturels, dont ils prendront leur part dès qu'ils le pourront. Un plaisir s'explique assez de lui-même; il n'est pas besoin d'y chercher un but. Aussi voit-on le besoin du but arriver dans la vie à mesure que la jouissance attachée à la simple action s'affaiblit.

Regardez une troupe d'enfants de différents âges. Celui qui commence à marcher traîne avec orgueil un petit chariot vide; le bruit des roues derrière lui suffit à son bonheur; un autre un peu plus grand s'empare-t-il du chariot, il faut qu'il y place une poupée : un plus grand encore fait jouer un rôle à cette poupée : enfin, si le chariot tombe entre les mains d'un enfant de cinq à six ans, celui-ci y met du sable, de l'herbe, de la paille; il veut exécuter des travaux champêtres qui ont déjà quelque ombre de réalité. Le besoin pur et simple de l'activité, puis celui des plaisirs de l'imagination, puis enfin de l'utilité réelle ou supposée, telle est la gradation des besoins moraux dans le jeune âge.

Fournir des aliments continuels à l'activité des enfants, sans employer des stimulants trop énergiques, est peut-être l'abrégé de l'éducation. C'est là le seul moyen de faire avancer l'intelligence; mais ici la sagesse ou la formation du caractère nous occupe exclusivement.

Pour cet objet, l'exercice des facultés morales est nécessaire; le mouvement extérieur, les sensations où l'âme est passive, ne suffisent pas longtemps aux enfants; il en peut même résulter pour eux plus de fatigue; les distractions de ce genre que nous leur donnons sont souvent trop prolongées, tandis que l'activité qui vient du dedans trouve sa borne en elle-même et s'arrête avant l'excès. On doit donc surtout

chercher à mettre en jeu cette activité. L'humeur, la désorganisation morale, la mutinerie chez les enfants ayant presque toujours l'ennui pour cause, le secret de les rendre sages, c'est de donner de l'occupation à leur esprit.

Dans les familles pauvres, où la mère a du bon sens et de la douceur, les petits enfants sont peut-être plus raisonnables et plus avancés que dans les autres ; aussi jouissent-ils d'un avantage particulier. Ils s'intéressent à tout ce qu'ils voient, ils le conçoivent et y prennent part. Toutes les occupations du ménage sont à leur portée ; souvent ils peuvent s'y associer. Laver, étendre du linge, éplucher, cuire les légumes, cette suite de travaux variés dont ils sont témoins, qu'ils aident même à exécuter, donnent de l'exercice à leur esprit, leur inspirent le goût de se rendre utiles, tout en les amusant beaucoup. Occupés sans qu'on s'occupe d'eux, leur vie n'est pas en eux-mêmes, et ils ont le sentiment d'un intérêt commun auquel chacun doit concourir selon ses forces. Que peut-il y avoir de mieux pour un petit enfant ?

Il n'en est pas ainsi dans les familles où les parents ont une autre vocation. Nos occupations plus relevées sont absolument étrangères à nos enfants, et, ne laissant pas notre esprit libre, elles leur causent un ennui mortel. Suspendons-nous notre travail par complaisance, ils voient aussitôt que nous cherchons à les divertir, parfois aussi que nous voulons les caresser pour en être aimés, et cette intention, trop évidente, en devient plus difficile à remplir. L'enfant est exigeant, capricieux, difficile ; les parents qui cherchent à lui plaire ne sont pas exempts d'affectation dans leurs efforts pour se mettre à son niveau ; d'aucun côté les communications ne sont naturelles, on ne se rencontre point sur le terrain solide des services rendus, des besoins satisfaits, des actions enfin : tout se passe en démonstrations, en exhortations, en plaisanteries, c'est-à-dire en paroles, chose légère adressée à des êtres déjà légers.

C'est donc aux jeux divers, ou, en d'autres termes, aux

plaisirs de l'imagination que nous sommes obligés de recourir pour nous rendre agréables dans nos familles. Nous tenons ces jeunes esprits sous l'empire des illusions, et, pour exercer leur activité, nous fournissons aux enfants les moyens d'imiter dans mille divertissements la vie réelle : grande ressource assurément, ressource favorable aux progrès de l'intelligence; mais, relativement au caractère, la vérité qui les intéresserait vaudrait mieux.

Sous ce rapport bien important, on pourrait tirer un grand parti du besoin d'agir chez les enfants. Des sentiments trop lents à se développer prendraient aisément l'essor par l'attrait d'un plaisir si simple. L'amitié fraternelle, parfois assez tardive à se déclarer, me servira d'exemple. Un premier enfant, qui a longtemps été le seul objet des soins et des complaisances de sa mère, voit souvent arriver un petit rival avec chagrin. La jalousie, cette disposition de frère aîné, se déclare chez lui si l'on n'y prend garde. On lui en fait honte, on le gronde, on le force à céder ses joujoux au nouveau-né aussitôt que celui-ci en a la fantaisie. Qu'arrive-t-il de là ? qu'il l'aime chaque jour un peu moins : son aspect ne réveille en lui que des idées pénibles, il se venge sur lui d'avoir eu des chagrins à son occasion, et il s'établit entre les enfants un ton de chicane et d'envie qui reparaît souvent dans les intervalles des jeux, et ne se prolonge parfois que trop durant la vie. Vous auriez prévenu cet inconvénient en donnant le plus tôt possible à l'aîné un rôle actif auprès du plus jeune. S'il eût en apparence aidé à l'endormir, à l'habiller, si, après avoir prudemment fait asseoir le plus grand par terre, on eût posé le petit sur ses genoux, il en aurait rougi de plaisir, la sympathie la plus vive aurait agi, il se serait cru le père de son frère, et eût conçu pour lui la plus tendre affection.

Madame Hamilton, dans son estimable ouvrage, rapporte un fait bien intéressant. Elle a vu, dans une partie reculée de l'Ecosse, deux pauvres enfants dont l'aîné, dès l'âge de trois ans, avait, pendant le jour entier, été laissé constamment

seul auprès de son plus jeune frère. Il le soignait, l'habillait, le nourrissait, ne l'abandonnait jamais un seul instant, et remplissait tous les devoirs de la mère la plus attentive. « Quand l'heure du repas approchait, il faisait rentrer son « pupille dans la cabane, allumait un petit feu qu'il gouver- « nait très-habilement, et préparait les simples aliments qui « les soutenaient l'un et l'autre... » *Prenez garde, Daniel*, lui dit une personne qui le regardait comme il donnait à manger à son élève, *prenez garde de ne pas brûler votre frère. — Il n'y a pas de risque*, répondit-il, *c'est moi qui goûte toujours la première cuillerée.* Il y aurait des conséquences bien importantes à tirer d'un pareil récit ! Certainement cet aîné-là n'aura pas été égoïste.

Nous aurions tort assurément si, en cherchant ainsi à développer les affections, nous commencions par exiger des sacrifices. On ne peut obtenir le dévouement avant d'avoir laissé grandir le sentiment qui le motive. C'est pourtant la faute qu'on commet souvent. Arrive-t-il un petit pauvre à la porte, on tient des discours touchants à l'enfant; on l'exhorte à la bienfaisance, et la conclusion est qu'il doit donner le pain ou la poire qu'il tient dans sa main. C'est très-mal vu. Envoyez-le chercher un gâteau, tel vêtement, tel objet enfin qui cause à coup sûr un vif mouvement de joie au petit indigent, et bientôt votre enfant trouvera un tel plaisir à donner, que pour se le procurer il se privera de son bien même.

Un sentiment encore indécis ne peut combattre avec avantage ni l'intérêt personnel ni l'amour-propre ; il serait imprudent de le mettre aux prises avec des penchants plus forts que lui ; mais raffermissez-le par l'exercice, que le souvenir d'efforts heureux, d'entreprises couronnées par le succès, vienne à s'y associer, et le plaisir qu'aura donné l'activité sera mis sur le compte du sentiment. Celui-ci se fortifiera par l'idée des obstacles qu'il aura fait vaincre, et deviendra vraiment capable d'en surmonter de grands.

Sans doute une analyse un peu subtile découvrirait encore ici l'amour-propre ; mais comment éviter qu'un mélange impur ne s'attache à nos meilleurs mobiles? Quand la vanité, quand la sensualité, quand les motifs égoïstes enfin sont en première ligne, ce sont ceux-là qui se fortifient par l'exercice ; le plaisir que donne l'activité tourne à leur profit ; mais pour peu qu'ils soient dans l'ombre, pour peu que des motifs vraiment bons et généreux se mêlent aux autres, ce sera sur les plus nobles sentiments que l'imagination se portera. C'est à eux que l'enfant attribuera la satisfaction qu'il éprouve. Voilà pourquoi bien des récompenses d'une tendence équivoque, des stimulants qui s'adressent au mauvais côté du cœur humain, ne produisent pas, dans l'application, tout le mal que l'on en pourrait craindre. Leur influence se trouve balancée dans l'âme des enfants, et les résultats salutaires de l'activité l'emportent sur le mauvais effet des moyens employés pour l'exciter. Mais est-ce là, pour des parents, une justification suffisante?

L'idée de tirer parti du goût des enfants pour agir, en faisant commencer plus tôt pour eux la vie réelle, animée de ses divers intérêts, cette idée, dis-je, deviendra vraisemblablement un jour le pivot principal de l'éducation. On est déjà sur la voie à cet égard [1], et quand on s'attachera surtout à mettre en jeu des mobiles purs et désintéressés, on pourra espérer des progrès réels dans l'art d'élever les races futures. Mais si les instituteurs mettaient plus de prix au succès du moment qu'au motif des efforts par lesquels ce succès est obtenu, s'ils s'occupaient moins des sentiments intérieurs que des acquisitions extérieures, jamais ils n'arriveraient à donner un complet développement à toutes les facultés de l'âme. Lorsque les qualités morales ne parviennent pas à leur vraie gran-

[1] Je citerai comme exemple de cette nouvelle direction, l'institut d'Haslewood, en Angleterre, quoique je sois loin d'adopter tous les principes qu'ont mis en avant les instituteurs, dans un écrit fort spirituel, intitulé : *On public Education*.

deur, les talents eux-mêmes s'en ressentent. *La beauté de la fille du roi vient du dedans,* dit le Psalmiste.

CHAPITRE IV

SUITE DE LA TROISIÈME ANNÉE. — VÉRITÉ.

Nous venons vous conjurer de tout immoler à la vérité. SAURIN.

Les progrès de l'enfant qui se manifestent dans le langage sont peut-être ceux qui nous intéressent le plus. Là tout est neuf, caractéristique, tout tient de près au moral. Dès le berceau le nouveau-né avait plus ou moins désiré, aimé exercer ses organes et ses forces ; son développement à ces divers égards s'opérait par gradations si insensibles qu'on avait peine à en suivre la marche, et qu'on la supposait à peu près la même chez tous les individus ; mais dès que l'enfant parle, tout s'éclaircit ; ses impressions, ses pensées, ont chacune leur cachet qui les distingue ; on retient, on répète ses paroles. Il semble qu'il s'est ouvert un jour sur le caractère et sur l'esprit, et qu'on saura désormais à qui l'on doit avoir affaire.

Il serait assurément bien essentiel de le savoir, mais pour y parvenir il faut quelque étude. Les enfants si ingénus, si naïfs, ne sont pas toujours exactement vrais ; ils dissimulent innocemment, si l'on peut le dire, et il y a en eux un mélange singulier de finesse et d'abandon. La sympathie, cet instinct qui les a si merveilleusement développés, tend plutôt à les tromper sur l'usage de la parole. Quand ils sont encore très-petits, ils la croient faite pour plaire ou pour obtenir, non pour énoncer la vérité, chose dont ils se font peu d'idée. Pourquoi l'enfant accorderait-il ses expressions avec les faits? que lui importe le passé, la vérité historique ? il en garde à peine le sou-

venir. Ce qui est intéressant pour lui, c'est d'être caressé, c'est qu'on lui donne ce qu'il désire. Vous aurez beau l'interroger sur ce qu'il a fait, jamais il ne vous répondra que ce qu'il croira vous être agréable. *J'ai fait ce que vous voudrez*, serait à l'âge de deux ans sa réponse la plus naturelle.

On dit qu'il en est de même des sauvages. Un voyageur trouve de la difficulté à obtenir d'eux les plus simples renseignements ; il n'en peut apprendre la route à suivre, tant ils sont occupés à découvrir son intérêt ou plutôt le leur dans cette occurrence, et tous ceux auxquels il s'adresse lui répondent indifféremment. Une sorte de ruse semble innée chez les enfants ; ils ont appris à éviter la fausseté en paroles, qu'ils mentent encore en actions, car les actions elles-mêmes sont des mensonges quand elles ont pour but de persuader ce qui n'est pas. Il s'y glisse même un artifice très-compliqué, puisque c'est un langage trompeur qui exprime une chose fausse. Les pauvres enfants ne font cependant pas de bien profondes combinaisons, mais ils ont presque en naissant des inspirations d'hypocrisie, promptes et subtiles à la fois.

Un enfant de dix-huit mois cache avec grand soin un petit panier, dès longtemps objet de sa convoitise, puis il vient s'établir auprès de sa mère bien doucement ; il voudrait se tenir tranquille ; mais trop agité pour y réussir, il l'agace, il la comble de caresses. Alors la rougeur de son front, son expression à la fois tendre et embarrassée, l'excès même de ses démonstrations, suffisent à le trahir. D'où vient ce redoublement d'affection, car il y a quelque sincérité dans ses témoignages? sent-il d'autant mieux le prix de l'union qu'il en craint la rupture prochaine ? A-t-il un peu pitié de sa mère qu'il croit avoir privée d'un bien précieux ? Exhale-t-il par des embrassements son émotion intérieure ? Profond mystère que le cœur, même dès la plus tendre enfance !

Un autre enfant emprunte un bel éventail d'une personne étrangère, puis, dans l'espoir qu'elle oubliera de le repren-

dre, il lui apporte successivement des fleurs, ses vieux joujoux, mille objets divers, les lui offrant avec l'empressement de la politesse la plus marquée. Un autre demande du bonbon, ou la jouissance de tel plaisir, *pour son petit frère.* Presque tous s'abstiennent de caresser leur bonne devant leur mère, tant ils ont la clef du cœur maternel !

Il n'est rien sans doute de plus attrayant que les développements gracieux, les scènes comiques et piquantes auxquelles ces petites finesses donnent lieu. Les ruses des jeunes filles surtout ont tant de gentillesse, les caresses qui les accompagnent tant de séduction, qu'on ne peut les envisager d'un œil sévère ; on rit de ces stratagèmes, on les raconte devant l'inventeur : c'est là un tort plus grave qu'on ne pense. De tels moyens doivent être reconnus pour ce qu'ils sont, de l'artifice ; et, chez les femmes particulièrement, une rectitude parfaite est la sauvegarde sur laquelle on peut le mieux se reposer. L'obligation de la sincérité est même plus étroite pour les femmes. Vivant dans la dépendance, appelées à rendre compte de leur conduite à celui qui est leur maître et leur chef, il est hors d'état de les diriger si ce compte n'est pas fidèle. En portant atteinte à la vérité, elles échappent à l'obéissance, et tous les rapports sont renversés.

Mais quelle n'est pas, pour tout être humain, l'importance de la vérité du caractère ! L'influence de cette qualité sur l'ensemble de la moralité est si grande, qu'il semble inutile de la signaler. L'enchaînement du vice et de la fausseté est inévitable. On s'apprend d'abord à dissimuler, parce qu'on a fait le mal ; on continue à faire le mal parce qu'on s'est appris à dissimuler. Personne ne conteste ces observations ; ce sont des maximes reconnues ; chacun sait que la sincérité est une vertu garant de toutes les autres ; mais ce qu'on ne sent pas assez dans l'éducation, c'est à quel point la possession de cette vertu est un intérêt pressant, immédiat, personnel, pour chaque élève. On ne s'aperçoit pas du rang que l'opinion

même la plus frivole accorde par le fait à la véracité. Ceci demande quelque développement.

Invisible et immatérielle par son essence, l'âme ne se donne à connaître au dehors que par les actions et le langage. Il est des actions marquantes, décisives, qui suffisent à manifester le mérite intérieur aux yeux de tous ; mais celles-là sont rares dans la vie. La plupart des destinées humaines, enchaînées par la nécessité, par les habitudes, s'écoulent sans que la nature intime du cœur se soit révélée dans la conduite.

Il nous est néanmoins bien important de nous connaître les uns les autres. Les événements sont si incertains, les relations se combinent, se multiplient de tant de manières, que nul ne peut dire si les plus faibles liens ne viendront pas tout à coup à se resserrer, et si tel individu n'influera pas sur notre vie. Il y a un caractère moral à démêler chez les peuples, dans les gouvernements, dans les familles ; aussi, sous des rapports plus ou moins généraux, cette question occupe la société entière, et depuis le commérage le plus futile jusqu'à la politique la plus relevée, donne de l'exercice à tous les esprits.

Nos projets pour l'avenir, bien que fondés sur des conjectures, reposent néanmoins sur quelques données. Nous croyons savoir quelle sera, dans telle occasion, la conduite de telle personne, et cette connaissance plus ou moins exacte, c'est à l'étude de son caractère que nous la devons. Si une pareille étude était impossible, si une profonde obscurité nous dérobait complétement la vue d'un être moral, dès lors il cesserait d'exister pour nous. Ne pouvant jamais compter sur lui, nous le laisserions de côté sans mot dire, et nous irions chercher de la certitude autre part. C'est là ce qui nous arrive avec les êtres faux, affectés, avec tous ceux qui ont coupé le pont de communication entre leur âme et celle des autres. Ils sont frappés de nullité, quoi qu'ils fassent. S'ils nous amusent ou nous instruisent, c'est à la manière des livres ; s'ils nous servent, c'est à la manière des

instruments. Mais eux, ce ne sont pas des personnes; ils n'ont pas pour nous de réalité. En abolissant leur témoignage, ils ont commis en quelque sorte un suicide moral, et leur existence reste inaperçue. Voyez-les se débattre dans le néant, entasser les gestes, les expressions fortes; nul ne prend garde à eux; l'on sourit et l'on passe.

Les paroles, ce moyen de s'entendre si charmant, si facile, les paroles n'ont point par elles-mêmes de valeur fixe; elles en prennent chez chaque individu une particulière dont on est averti par des indices très-délicats, mais qui, dans leur ensemble, trompent rarement. Cette valeur peut être fort élevée. Tel mot, prononcé par tel homme, répond de sa conduite à jamais; ce mot est *lui*; il saura le soutenir, quoi qu'il en coûte. Il empreint sa moindre expression du sceau de son âme auguste, et produit une impression profonde en la prononçant. En revanche, les protestations les plus fortes de tel autre homme ne comptent pas; ce sont des assignats démonétisés dont on ne regarde plus le chiffre.

En obligeant donc votre enfant à être vrai, vous lui assurez l'existence morale, vie plus importante à conserver que la vie physique, puisqu'on ne trouve plus le repos quand on l'a perdue, et qu'on est au contraire condamné à la plus humiliante agitation. Nul ne parle des chagrins secrets, fruits amers du manque de vérité dans le caractère; on se tait sur la douleur de n'être jamais cru, jamais compté, jamais placé au poste honorable de la confiance, situation qu'il faut toujours cacher, toujours masquer sous de vaines paroles, qui ne servent qu'à la constater.

Quand on voit des peuples entiers succomber sous le poids des maux attachés à la dépréciation du langage; quand on voit que, dans leur infortune, ils excitent à peine la pitié; que des êtres distingués par les dons les plus brillants, les plus propres à émouvoir l'imagination des autres hommes, dans l'impossibilité de produire de l'impression, tombent dans le découragement, ou sont réduits à recourir à une exa-

gération ridicule, symptôme et effet désastreux du mal qui afflige leur nation; quand, au contraire, on voit combien des paroles rares et mesurées peuvent imposer de respect chez d'autres peuples, comment ne pas mettre le plus grand soin, dans l'éducation publique et particulière, à relever le prix du signe représentatif de la pensée [1] ?

Quel sera, sous ce rapport si important, l'effet du changement qui s'opère dans les mœurs du siècle ? Sous l'ancien ordre social, l'obligation d'exposer sa vie plutôt que de laisser révoquer en doute sa bonne foi, contenait, il est vrai, la fausseté en dedans de certaines bornes. Mais si l'usage barbare du duel rehaussait, d'une part, la valeur des paroles; de l'autre, il la rabaissait, en mettant le courage personnel au-dessus de tout, et en substituant la bravoure à la conscience.

En tout temps, l'influence principale est exercée par le sentiment moral et religieux ; mais l'on peut entrevoir que le nouvel état de choses donnera un besoin plus intime et plus continuel de vérité. De nobles intérêts, des intérêts universels, confiés à l'élite des nations, sont un appel à tout ce qui est réel et sincère ; les prétextes, les subterfuges, condamnés à la honte d'être dévoilés, n'osent bientôt plus se reproduire. Même dans une sphère moins élevée, l'esprit d'association, celui d'entreprise, en multipliant les transactions, augmentent le désir de s'entendre vite. Les gens fins font perdre trop de temps, et quand on ne se défierait pas de leur probité, on éviterait d'avoir affaire à eux, parce qu'on ne sait jamais ce qu'ils veulent. De même, dans l'éducation, d'habiles instituteurs [2] ont trouvé que des rapports actifs et sérieux, entre des enfants chargés de fonctions importantes, les

[1] Les étrangers, il est vrai, portent souvent un jugement très-injuste sur les habitants des pays où règnent ces habitudes d'emphase. On doit penser que des paroles dénuées de valeur sont prises et données pour ce qu'elles sont, et que personne ne s'y trompe. Mais quelle excuse, pour un langage, que de dire qu'il n'a pas de sens !

[2] Ceux de l'école d'Haslewood.

rendaient difficiles sur la sincérité, et faisaient régner parmi eux un souverain mépris, je ne dis pas seulement pour le mensonge, mais pour toute ombre de fausseté.

Si les parents fermaient les yeux sur les conséquences du manque de vérité pour l'élève, comment pourraient-ils méconnaître leur intérêt comme instituteurs? Ignorent-ils qu'ils travaillent aveuglément tant que l'enfant n'est pas sincère? L'incertitude la plus cruelle est répandue sur tous les effets de leurs soins; tel temps, tel argent qu'ils croient bien employé, l'est peut-être d'une manière funeste, et peut-être se prépare-t-il de loin pour eux quelqu'une de ces découvertes désastreuses, vrais déchirements du cœur paternel.

C'est un sens à former que celui de la vérité, et un sens dont on ne saurait trop accélérer le développement. Pour cet effet, on commencera par tâcher de faire comprendre au petit enfant que ses paroles doivent s'accorder avec les faits plutôt qu'avec ses désirs ou ceux des autres, chose qu'il ne saisit pas toujours de lui-même. En lui racontant toutes les circonstances des événements dans lesquels il a été acteur ou témoin, il conçoit ce qu'est un récit fidèle. Bientôt il le conçoit tellement, que si vous commettez la moindre erreur, il en vient à vous redresser avec une sorte de pédanterie. Il faut le remercier dans ce cas, et lui faire voir tout le prix qu'on attache à l'exactitude.

Mais le langage n'est pas le tout, et les ruses doivent être déjouées; il faut les comprendre, les déconcerter et montrer qu'on n'est jamais dupe. En venir à l'explication n'est pas nécessaire : ce qui ne peut être prouvé ne doit pas non plus être reproché. Si vous recevez avec la plus parfaite froideur les caresses intéressées, et avec un tendre épanchement tout mouvement sincère et qui part du cœur, l'enfant, averti par sa conscience, ne se méprendra pas sur vos motifs. Les prétextes seront traités de même, et sans leur donner le nom qu'ils méritent, vous y verrez toujours une raison de refus. Les exagérations, les vanteries, les récits suspects, n'obtien-

dront également de vous qu'un morne silence. Rien ne vous placera si haut dans l'esprit de l'enfant, rien ne vous assurera mieux de son respect pour vos lumières, que l'épreuve qu'il fera de votre pénétration.

Un autre soin plus doux et aussi important à prendre, c'est celui d'attirer la confiance de l'enfant. Tâchez d'obtenir l'aveu de ses petites fautes, et récompensez toujours sa candeur par le plus entier pardon. Souvenez-vous qu'avant l'âge de la raison, il n'est aucun inconvénient dans l'indulgence qui puisse égaler celui d'exposer la véracité au moindre danger. A plus forte raison, il faut se garder de tendre aux enfants le moindre piége. Jamais on ne doit les interroger sur leur sagesse passée, jamais sur les faits qu'ils pourraient nier ou sur les sentiments qu'ils pourraient cacher, jamais encore sur la conduite des autres enfants ou sur celle des domestiques. Pourquoi les exposer à trahir? Pourquoi placer leur fragile vertu entre la délation et le mensonge?

Toute épreuve est dangereuse pour la sincérité, qualité qui se raffermit durant le calme. Dans les occasions ordinaires, on est si souvent obligé à parler vrai ; même chez les gens faux, la proportion des mensonges est nécessairement si faible, que l'habitude de la véracité tend à se former si les interruptions lui sont évitées. Garantie bien légère qu'une telle habitude, assurément; mais qu'oserait-on négliger dans ce qui peut favoriser le développement de la conscience? On doit se souvenir que je parle ici du premier âge. Plus tard il peut être utile de sonder par des interrogations les motifs secrets, de fortifier chez l'élève la moralité, en la soumettant à quelques épreuves ; mais de pareilles tentatives ne me paraissent propres qu'à ébranler ce qui n'a point encore pris racine.

Si nous avons obtenu que la vérité ait été respectée durant un temps un peu long, nous sommes en possession d'un moyen puissant, nous pouvons montrer de la confiance.

Notre estime, qui se mesure sur le degré d'exactitude des assertions, rend l'enfant attentif à ses paroles. Et quand nous ne doutons plus de ce qu'il affirme, quand son plus simple témoignage produit à l'instant chez nous une pleine conviction, le sentiment de joie et de dignité qui remplit son âme lui montre le prix de la bonne foi.

Mais l'essentiel de beaucoup, c'est d'être parfaitement vrais nous-mêmes. Tous les autres intérêts doivent être sacrifiés à celui de la vérité. Tromper un enfant, c'est non-seulement lui donner un pernicieux exemple ; c'est nous perdre auprès de lui pour l'avenir; c'est renoncer à l'éducation entière dont nous ne pouvons plus être les instruments. Comment ne sent-on pas que notre crédit sur l'esprit des enfants ne se fonde que sur la persuasion profonde et intime que nous sommes incapables de les abuser? Et qu'on ne pense pas que leur crédulité soit longtemps aveugle : peut-être le serait-elle s'ils n'avaient pas lieu de douter de nous. Mais on ne prend pas la peine de leur cacher la mauvaise foi avec quelque soin, et l'acte de fausseté qu'on se permet le plus avec eux, les promesses vaines, finissent toujours par être reconnues pour ce qu'elles sont, et font époque dans leur esprit.

Tout est réparable auprès des enfants, hors le mensonge ; soyez impatient, colère, par moment, injuste, ce sera très-fâcheux, mais peut-être ils l'oublieront. Ce sont des torts dont la volonté n'est pas complice, et les souvenirs ineffaçables ne s'attachent qu'aux péchés d'intention. Vous avez, je le sais, un arrière-motif qui vous excuse ; mais ce motif, inintelligible pour l'enfant, ne vous justifie point à ses yeux. Ce qu'il lui importe de savoir, c'est s'il peut vous croire : tout l'avenir dont il se fait l'idée est renfermé dans cette question. S'il vous a toujours trouvé littéralement vrai, votre puissance morale est encore entière, tandis que, s'il vous a une fois trouvé faux, vous n'êtes plus qu'une force matérielle et irrégulière, dont l'emploi, ne pouvant jamais être prévu, ne saurait être pris en considération.

L'idée du devoir est formée chez l'enfant ou ne l'est pas. Ne l'est-elle pas, vous ne pouvez agir sur lui que par l'espérance ou par la crainte. Les enfants qui n'ont jamais été trompés croient à des promesses comme à des faits, et un fil suffit pour les conduire. Ont-ils été déçus, les chaînes ne suffisent plus.

Voilà pourquoi l'éducation est dure dans la classe pauvre. Les indigents aiment leurs enfants comme nous, mais ils croient permis de les tromper *pour leur bien*. Hors d'état dès lors de les gouverner par des paroles, ils n'ont de ressource que les châtiments, et bientôt ceux-ci, malgré la progression la plus effrayante, ne produisent plus aucun effet. Une obstination que rien ne peut vaincre provoque bientôt une vraie colère chez des parents trop peu maîtres de leurs passions, et de là une suite de traitements que je me refuse à dépeindre. Le petit malheureux, se voyant livré à un hasard aveugle et impitoyable, renonce à s'occuper de son avenir. Il prend ses plaisirs à la dérobée, et, se renfermant dans un état d'indifférence stupide sur les suites de ses actions, il reste aussi étranger à la moralité qu'à la simple prudence humaine.

Mais si l'enfant avait déjà le sentiment du devoir, quelle révolution, quel bouleversement dans son existence! Son père l'a trompé ! son père lui-même ! triste et épouvantable conviction. En supposant même qu'il n'osât pas le condamner, en supposant qu'on réussît à lui persuader que la dissimulation a été légitime ou nécessaire, quelle confusion dans son esprit ! Tout ce qui reste clair pour l'enfant, c'est qu'il ne peut plus croire à rien. Des motifs au dessus de sa portée justifient toute conduite dont il est l'objet ; il est un pauvre misérable auquel personne ne doit cette vérité et cette justice que tous les hommes se doivent entre eux. Une grande abjection intérieure est chez lui le fruit d'une telle persuasion ; mais on peut être certain que la moralité de lui aux autres ne commencera que de l'instant où il la verra clairement dans les rapports des autres à lui.

On ne saurait rendre trop simple l'idée du devoir chez l'enfant; on ne saurait trop tôt relever la dignité de sa jeune âme, en lui montrant qu'elle est comptée, et qu'on ne foule pas aux pieds ses plus justes sentiments. Il y a sans doute du danger à exciter trop fortement l'amour-propre dans l'éducation ; il y a même, selon moi, de l'inconvénient à trop exalter l'idée de la force morale; mais l'estime, dirai-je le respect, que les hommes, malgré leur imperfection, peuvent mériter, cette estime, droit naturel de quiconque ne l'a pas trahie, il faut l'accorder en plein à l'enfant. Il est ignorant, il est faible; les lois, la nécessité le livrent en notre pouvoir ; mais il n'en est pas moins notre égal, notre frère; peut-être est-il au-dessus de nous ; plus rapproché que nous de sa haute origine, plus récemment sorti des mains du Créateur, sa nature est plus angélique. Se sentant innocent, étranger au soupçon ainsi qu'à la crainte, la joie, la sécurité, la noble confiance, éclateront dans ses yeux tant qu'une triste expérience n'aura pas altéré la pureté de son cœur.

La vérité la plus scrupuleuse, chez les instituteurs, ne manque pas de se reproduire chez les élèves, et la docilité de ceux-ci en est la suite. Une éducation sincère peut seule être à la longue une éducation douce; car, puisqu'il est des points qu'on veut décidément obtenir, il faudrait bien recourir à la violence, si les paroles restaient sans effet. Voilà ce qu'une mère éclairée sentira bientôt, et persuadera s'il se peut à ses divers auxiliaires. Elle doit surtout à cet égard diriger les bonnes; mais c'est là une grande difficulté, une sincérité parfaite étant peut-être la qualité qu'une éducation défectueuse, jointe à un état de dépendance, rend le plus rare chez les filles pauvres. Comme les moyens de lever cette difficulté devraient être pris en considération, je finirai en exprimant le vœu que dans ce siècle, si fécond en établissements, on s'occupe à fonder des écoles de bonnes, capables de gouverner des enfants au-dessous de six ans. Quelques dépôts, où l'on trouverait à coup sûr des personnes sages, douces et

vraies, seraient un bienfait dont les mères sentiraient le prix.

CHAPITRE V

DE L'IMAGINATION A TROIS ANS.

> Ce qu'il y a dans l'homme de plus vivant, de plus élémentaire, de plus inséparable de lui-même, c'est son imagiuation.
>
> *Anonyme allemand.*

La fleur de l'ormeau est déjà passée au printemps ; elle a livré au vent sa graine légère, qu le feuillage est à peine déployé. Telle est l'imagination de l'enfance. Précoce dans son développement, puissante dans ses effets, quoique très-simple dans ses formes, elle embellit, elle anime, elle trouble parfois les premiers jours de la vie ; on la voit surpasser en grandeur toutes les autres facultés, puisse réduire peu à peu aux proportions ordinaires qu'elle offre chez les hommes dans nos climats.

On peut distinguer deux genres de progrès intellectuels chez les enfants, le développement interne et l'acquisition des connaissances. L'un et l'autre se favorisent réciproquement ; les facultés toujours croissantes accumulent le trésor des faits, qui sont à leur tour la matière sur laquelle s'exercent les facultés ; l'esprit d'examen se fortifie en multipliant les observations ; la mémoire se montre d'autant plus fidèle, qu'il se forme plus de liens entre les idées ; le jugement devient plus sûr lorsqu'il a comparé ensemble beaucoup d'objets ; mais il n'en est pas de même de l'imagination, qui grandit et déchoit avec une rapidité étonnante.

Si l'on entend par imagination la représentation intérieure des objets extérieurs, cette faculté a sans doute régné en maître dès le premier âge, et formé, avec la sympathie,

toute l'existence morale du nouveau-né. Mais alors, trop enveloppée dans les nuages de l'enfance, elle se manifestait difficilement au dehors, et n'avait pas encore pris cet élan et cette vigueur qu'un plus grand déploiement de forces lui donne dans la suite. L'âge de trois ou quatre ans est peut-être celui où les traits de l'imagination enfantine sont le plus saillants. Il y a déjà beaucoup d'acquis, et les effets de la simple nature ne sont pas aisés à démêler ; mais cet âge est le seul où l'on observe certains phénomènes qui ne peuvent appartenir qu'à l'imagination.

Une trop courte expérience n'a point encore éclairé l'enfant ; sa mémoire n'a rassemblé que des faits épars dont il n'a point formé de lois générales, et il n'a encore aucune idée nette de l'ordre établi dans cet univers.

Donnez à un enfant du bonbon dans une boîte, et il ouvrira cette boîte à tout moment pour voir si le bonbon y est encore. Cachez-vous derrière un rideau, et les transports de sa joie, en vous revoyant, prouveront qu'il eût trouvé triste, mais non fort surprenant, que vous eussiez disparu. La vivacité de son plaisir, dans plusieurs occasions, vient de ce qu'il est tout à coup délivré de certaines craintes dont nous ne nous étions pas doutés. Une sorte de personnification obscure des êtres inanimés peut souvent ajouter à la force de ses impressions. Non-seulement les poupées deviennent pour lui des êtres vivants, quoiqu'il sache au fond ce qui en est, mais ses autres joujoux, mais les meubles, les ustensiles dont il se sert, ne lui semblent pas tout à fait privés de vie, et il y a dans les larmes qu'il verse sur leur perte quelque chose de beaucoup plus tendre que le regret qu'on donne à l'utilité. Une véritable pitié s'y associe. *Cette pauvre tasse !* dit-il, le cœur tout gros en voyant les débris de celle qu'il a cassée, *je l'aimais tant !*

Il y a plus, l'enfant croit voir de la vie dans tout ce qui se meut. Le vent, le tonnerre, la flamme, veulent renverser, gronder, consumer. Après trois ans, son esprit a souvent

besoin de recourir à l'idée de cause. A-t-il été témoin de quelque construction chez son père, il demande qui a formé les montagnes, creusé les lacs; mais, dès qu'il aperçoit du mouvement, il ne cherche plus de cause; la rivière court, la fumée monte sans qu'il s'informe de la raison; un ballon, un cerf-volant, ne l'étonnent point. Le mouvement s'explique pour lui par la vie : comme il juge de tout par sympathie, ce qu'il conçoit le moins, c'est l'absence de sentiment.

L'ignorance totale des lois de la nature, la facilité avec laquelle il attribue de la réalité aux plus étranges conceptions, sont cause du prodigieux intérêt qu'il met à ses jeux. L'idée d'une multitude de chances possibles le tient dans une continuelle émotion; mais de là vient encore son inconstance. Quand son attente a été trompée, et que les combinaisons diverses n'amènent plus rien de neuf, il s'ennuie, son imagination s'éteint, et les êtres qu'il avait animés rentrent dans la matière morte.

Ces idées ne nous sont pas aussi étrangères qu'on le pense; il y a chez nous un retentissement confus de ces sortes d'impressions, qui est encore très-sensible dans la jeu esse. Aussi le goût pour les choses matérielles, et la faculté de s'en amuser. vont-ils toujours en diminuant avec l'âge; à moins pourtant que ces choses ne flattent l'avarice ou la vanité, penchants de l'homme fait qui succèdent à la curiosité et à l'imagination de l'enfance.

Le plaisir que procure aux enfants la narration des plus simples histoires tient à la vivacité des représentations dans leur esprit. Les tableaux qu'on évoque au dedans d'eux sont peut-être plus brillants, plus colorés que ne le seraient les objets réels; un récit leur fait voir la lanterne magique. Il n'est donc pas besoin de vous mettre en grands frais d'invention pour les divertir. Prenez un enfant pour personnage principal; joignez-y un chat, un cheval, quelque accessoire enfin qui fasse image, et mettez de la chaleur dans le débit;

votre auditeur ouvrira des oreilles avides; l'intérêt que vous exciterez tiendra de la passion. Chaque fois qu'il vous rencontrera, il vous fera répéter votre histoire. Mais donnez-vous de garde d'y rien changer. Il veut revoir la même scène, et la moindre circonstance omise ou ajoutée dissipe l'illusion qui lui plaisait[1].

On s'étonne en voyant que des imitations très-grossières satisfont pleinement les enfants : on les méprise pour leur peu de goût en fait d'art, tandis qu'il faudrait plutôt admirer cette puissance d'imagination qui leur rend l'illusion possible. Pétrissez comme vous voudrez une figure de cire, ou découpez-en une avec du papier, pourvu qu'il y ait quelque apparence de bras et de jambes, et qu'une boule en guise de tête surmonte le tout, votre œuvre sera un homme aux yeux de l'enfant. Cet homme restera tel des semaines entières; la perte d'un ou deux membres n'y changera rien, et il remplira tous les rôles qu'on voudra lui faire jouer. Ce n'est pas la mauvaise copie que voit l'enfant, c'est le modèle qu'il a dans la tête. La figure de cire n'est qu'un symbole auquel il ne s'arrête pas. Qu'un tel symbole soit mal choisi, insignifiant, peu importe ; la jeune âme perce le voile, arrive à la chose, et la contemple sous ses véritables couleurs.

Cette faculté qui leur permet de supposer un objet à la place d'un autre se déclare de très-bonne heure chez les enfants. J'en ai vu un, de onze mois, reconnaître un très-petit chien sur une gravure. Tous s'amusent des estampes après un an; cependant ni la forme, ni la grandeur, ni la couleur véritable des objets, ne sont reproduites par cette surface plate, par cette multitude de traits noirs. Une petite

[1] On comprend que les omissions lui soient désagréables; mais pourquoi les additions le sont-elles souvent aussi ? Quelques détails de plus ne devraient pas le faire douter de la réalité des faits qu'on raconte. C'est que ces faits avaient déjà passé en revue dans son esprit, mais accompagnés d'accessoires qui n'étaient point ceux qu'on lui a décrits la seconde fois. Il s'était représenté d'autres localités, d'autres figures, d'autres habits. On lui a dérangé son ancien tableau, et il le regrette.

fille de dix-huit mois rend des soins assidus à sa poupée : elle la couche, la nourrit, la préserve du froid, l'élève, la gronde, et témoigne d'une manière parfois assez rude l'intérêt qu'elle met à sa moralité, le tout en sentant très-bien que c'est un jeu. Ce sont là les vrais plaisirs dramatiques, ceux qui naissent de l'illusion volontaire, d'un prestige qui s'empare avec force de l'esprit, sans être pourtant de l'erreur.

Les animaux sont absolument étrangers à cet ordre d'idées. Une imitation peut les tromper ; mais une fois leur méprise reconnue, ils ne prennent à cette imitation aucun intérêt. Zeuxis, dit-on, avait peint des raisins avec tant d'art, que les oiseaux venaient les becqueter ; mais, dès qu'ils avaient touché la toile, ils s'envolaient loin du tableau.

Plus l'imagination est un jeu chez l'enfant, et plus il a de plaisir. Il aime à se figurer autre chose que ce qu'il voit, et jouit de la fiction dont il a l'idée. Les joujoux qu'il invente lui-même sont ceux dont il s'amuse le plus. Ainsi les copies trop exactes des choses réelles subissent le sort de ces choses mêmes qui lassent bientôt. Il les admire, il s'en enchante ; mais son imagination est arrêtée par la forme trop précise de l'objet ; celui-ci ne représente qu'un seul modèle ; et comment se contenter d'un seul amusement? Un petit soldat, bien équipé n'est qu'un soldat ; il n'est jamais le père de l'enfant, ou tout autre personnage. On dirait que le jeune esprit ne sent plus d'originalité alors que, inspiré par le moment, il met toutes choses à contribution pour réaliser ses espérances, et voit dans tout ce qui l'entoure des instruments de ses plaisirs. Un tabouret renversé est un bateau, un cabriolet ; placé sur ses pieds, c'est un cheval ou une table : un carton est une maison, une armoire, un chariot, enfin tout ce qu'on veut. Vous devez entrer dans ses vues, et, même avant l'âge des joujoux utiles, donner à l'enfant des moyens d'opérer, plutôt que des œuvres tout achevées. Ainsi quelques planches épaisses, en forme de livres, et susceptibles d'être posées les unes sur les autres en différents sens, seront pour

lui d'excellents matériaux de construction qui le dispenseront d'en chercher d'autres; et si ces planches étaient trouées, si l'enfant pouvait les assembler de diverses manières avec des rubans, il se livrerait à son génie. Très-jeune encore, on le rend parfaitement heureux en lui donnant à manier du son ou du sablé, objets qui sont tour à tour pour lui de l'eau, de la terre, un dîner à préparer, etc. C'est dans ce qui se prête à la fantaisie du moment qu'est la source des plaisirs inépuisables.

L'existence entière de ces petits enfants est dramatique; leur vie est un rêve riant, prolongé, entretenu à dessein. Sans cesse inventeurs de scènes, décorateurs, acteurs, leurs jours s'écoulent dans la fiction, et à la puérilité près, ce sont des poëtes. En effet, tout ce que les poëtes ont chanté, tout ce que la mythologie a consacré, tout ce que la superstition a cru pressentir de la vie répandue dans la nature, se retrouve sous des traits naïfs, burlesques parfois, dans la première enfance. Quelques traits me serviront à prouver la force de l'imagination à cet âge.

Un enfant de deux ans et demi, de ma connaissance, passe une partie de ses journées à jouer le rôle de cocher. Ses chevaux sont deux chaises, dont il fait un attelage au moyen de rubans. Lui-même, assis derrière sur une troisième, les rênes dans une main, un petit fouet dans l'autre, mène ses paisibles coursiers. Un léger balancement de son corps montre qu'il les croit en marche. Peu à peu, ce mouvement se ralentit, il tombe dans un repos voisin du sommeil, et pourtant l'illusion dure encore. Mais si quelqu'un vient à se placer devant les chaises, l'immobilité de l'obstacle, en le désabusant, détruit son plaisir. Alors il tempête, il se désole : *On empêche ses chevaux d'avancer.*

Le même enfant s'occupe assez régulièrement à nourrir, avec des graines imaginaires, des oiseaux de basse-cour, imaginaires aussi. Il demande qu'on laisse ouverte la porte de la chambre où il les tient; et, si par hasard on la ferme, il se

prend aussitôt à pleurer : *On empêche de sortir ses pauvres canards et ses pauvres poules.*

Un père entend de sa fenêtre que ses enfants tirent de l'arc dans le jardin. L'un est juge des coups; d'autres en appellent de ses décisions. On se dispute, on crie, on applaudit aux vainqueurs, on insulte aux maladroits. Le père conçoit quelque inquiétude. Où ont-ils pris des arcs? peuvent-ils en tirer à leur âge? Ne se feront-ils pas de mal? N'y pouvant plus tenir, il descend dans le jardin, et les observe. Il les voit rouges, animés, pleins de cette ardeur sérieuse qui accompagne les grands plaisirs. Toute la pantomime était parfaite; mais il n'y avait ni arcs, ni flèches, ni but; un mur formait tout le matériel de l'exercice.

Dans l'enfance, un sentiment sincère et profond peut souvent se joindre à l'illusion, et l'affection des petites filles pour leurs poupées est parfois quelque chose de touchant. A cet âge de quatre ans, où le prestige commence d'ordinaire à se dissiper, un enfant laisse tomber sa poupée chérie, qui malheureusement se casse le nez. Cris affreux, désespoir terrible, qui redouble lorsqu'un imprudent de père, ne prenant pas assez la chose au sérieux, moitié riant, moitié cherchant à raccommoder le pauvre visage, enfonce le reste du nez malade dans une énorme cavité. Alors un chagrin mêlé de colère rend l'état de l'enfant si violent, qu'on en vient à craindre les convulsions ; on la calme comme on peut, on emporte la poupée en promettant de la guérir, et enfin on réussit à endormir la petite fille, accablée de fatigue. Pendant son sommeil, on court chez les gens du métier. Un beau visage neuf est substitué très-adroitement à l'ancien visage, et l'on s'attend qu'à son réveil la jeune fille sera satisfaite. Pas du tout; sa douleur, aussi vive que jamais, a pris un caractère tendre et déchirant. Ce n'est plus une petite furie, c'est une vraie mère à laquelle on ose présenter un autre enfant au lieu du sien. Les sanglots lui coupent la parole : « Ah ! ce n'est plus, ce n'est plus ma poupée... Je la reconnaissais encore, et je

ne la reconnais plus... Croit-on que jamais j'aime cette autre ?... Emportez-la, je ne veux plus la voir. »

Ceux qui soignent les enfants malades dans les hôpitaux les trouvent souvent beaucoup plus doux, plus patients que les adultes. Une petite fille, à laquelle on s'était vu obligé de couper la jambe, avait subi toute l'opération sans proférer une seule plainte, en serrant étroitement sa poupée dans ses bras. *Je m'en vais à présent couper la jambe à votre poupée*, lui dit le chirurgien en riant, quand il eut achevé l'amputation ; la pauvre enfant, qui avait tant souffert sans dire mot, à ce propos cruel fondit en larmes.

Parvenue à un certain point de vivacité, l'illusion chez l'enfant cesse d'être volontaire ; il ne peut plus conjurer le prestige, et dès lors un sentiment de crainte s'empare de lui. Commençant à douter que ce soit badinage, il se croit sur le bord d'un monde inconnu, plein d'effrayantes réalités. Faites danser une poupée un peu grande devant un enfant de deux ans, il sera dans la joie tant que le mouvement que vous imprimerez sera doux ; mais si les sauts de la figure sont élevés, si les bras s'agitent avec violence, peut-être rira-t-il plus fort ; mais il se serrera contre sa mère, sa rougeur ou sa pâleur inusitée trahira son état intérieur. Ceux qui ont du talent pour les grimaces s'amusent du grand effet qu'ils produisent sur les enfants ; mais on peut observer que le plaisir de ceux-ci n'est pur que lorsqu'ils reconnaissent à tout moment la physionomie naturelle du farceur dans les intervalles de ses mimes ; s'il les continue sans interruption, et surtout s'il vient à fixer une certaine grimace sur son visage, l'enfant a peur. L'idée d'une métamorphose, celle du mélange effrayant de deux êtres, en un, s'empare de lui ; il ne sait pas lui-même ce qu'il craint, mais il tremble.

Une des choses qu'on oublie le plus, c'est l'effet d'une entière ignorance. On appelle naturel ce qu'on a déjà vu, et l'on ne sent pas que, pour l'enfant qui n'a rien vu, tout est également naturel. Le possible est sans bornes pour lui. L'ob-

scurité peut recéler des monstres et des précipices ; les figures représentées par les arts peuvent s'animer, se jeter sur lui et le dévorer; des fantômes peuvent sortir de terre, et la cheminée est une caverne où des êtres fantastiques peuvent habiter. Aussitôt qu'une idée s'offre aux enfants, leur imagination lui donne une forme vivante, réelle ; un sentiment vague de crainte évoque des spectres dans leur esprit.

Une telle vivacité dans la faculté de représentation, jointe à la grande mobilité, à la faiblesse de nerfs chez ces pauvres créatures, rend vraiment bien criminel d'abuser de leur crédulité. On peut les rendre fous, imbéciles, sujets à des terreurs qui feront le malheur de leur vie entière. Sans aller même si loin, je dirai que l'influence de l'effroi sur le moral est immense. Il rend lâche, hypocrite, quelquefois perfide, et de plus il expose l'enfant à courir à sa perte dans le moindre danger réel. Comment a-t-on besoin de le redire encore ! Rousseau, madame Hamilton, M. Friedlander, chacun dans leur genre, n'ont-ils pas épuisé à cet égard les ressources de l'éloquence, de la raison, de la science même? N'y aura-t-il jamais aucun point de gagné, et dans cet inépuisable sujet de l'éducation, qu'on traitera jusqu'à la fin du monde, sera-t-on obligé de répéter les mêmes choses éternellement [1]?

Heureusement cette imagination si vive n'est pas créatrice. Les enfants livrés à eux-mêmes peuvent avoir peur d'un objet réel, d'un nègre, d'un ramoneur, des masques, et s'en retracer ensuite le souvenir avec effroi; mais ils se forgent peu de chimères. Rarement une idée les préoccupera sans qu'elle leur ait été suggérée. Il est donc aisé de remonter à la source de leurs terreurs; mais le mal une fois arrivé, le guérir n'est pas si facile.

[1] Je vois avec peine qu'on le sera, et que l'impitoyable, je dirai l'inepte invention de *M. Croquemitaine*, a remplacé les ogres et les loups-garous. On croit qu'un nom grotesque sauve le danger ; mais l'exemple cité par un journal français, *le Constitutionnel*, l'histoire d'un petit malheureux qu'on a fait mourir d'effroi en employant cet épouvantail, prouve que la platitude ne préserve de rien.

Il faut d'abord, pour y réussir, en bien connaître la nature. Ce mal consiste en général dans l'apparition d'un fantôme dont l'aspect glace de frayeur ces pauvres enfants, et, par conséquent, le point essentiel est de ne pas évoquer ce fantôme. Les raisonnements sont presque toujours en pure perte. Pendant tous vos discours sur le peu de probabilité du danger, sur les inconvénients de la peur et la gloire attachée au courage, vous pouvez être certain que l'enfant a sa vision devant les yeux, et que plus vous en parlez, plus vous lui donnez de consistance : l'expérience a prouvé qu'à tout âge il est comme inutile de combattre directement les chimères d'imagination. Laisser tomber la pensée dominante, chasser un sentiment par un sentiment plus fort, distraire, intéresser, aguerrir par le mouvement moral et physique, tel est en général le régime contre la peur. Un remède plus direct pour une crainte particulière, c'est de substituer la présence de l'objet redouté à l'idée que l'enfant s'en formait. On ne se figure pas ce qu'on voit, et la réalité, même désagréable et rebutante produit un effet calmant sur les sens. Ce moyen, s'il peut se pratiquer, est très-efficace, mais c'est avec ménagement qu'on doit s'en servir.

En effet, toute nouvelle terreur, tout ébranlement communiqué aux nerfs retarderait la guérison indéfiniment, et il faut peu risquer dans ce genre. Rousseau recommande les jeux de nuit; mais je dirai que ceux où l'enfant oublie la peur valent mieux que ceux où il la brave. Il ne faut pas se fier à son rire bruyant, les grands éclats appartiennent souvent à la gaieté feinte, au besoin d'étourdissement, et ce ne serait peut-être pas le plaisir qui laisserait dans son souvenir le plus de traces. Ainsi les imitations de cris de bêtes féroces, les surprises trop fortes dans les ténèbres ont du danger. L'enfant, avide d'émotions, peut désirer avec ardeur la répétition des scènes ou des histoires un peu effrayantes, mais ce goût ne doit être satisfait qu'avec bien du discernement. Il est difficile de distinguer si l'on entretient l'ha-

bitude de la peur ou si l'on forme celle du courage.

Une particularité de l'imagination enfantine, c'est qu'elle ne s'occupe que du temps présent ; bien différente en cela de la nôtre qui, s'élançant toujours en avant ou en arrière, fait revivre le passé ou anticipe sur l'avenir. L'enfant est étranger à ses sentiments de la veille. Un accident arrivé par sa faute est un fait comme un autre sur lequel il n'y a pas à revenir. Chaque matin il renaît avec le sentiment de l'innocence, et se croit justifié de tous ses torts aussitôt qu'il a dit : *C'était hier !*

Néanmoins, quand l'avenir est à la fois prochain et agréable, l'enfant y pense assez volontiers. On lui voit compter avec exactitude les jours qui le séparent d'un jour de fête, et les promesses bien précises ont de l'influence sur lui. Il n'en est pas ainsi des menaces ; tout mal éloigné est nul pour lui. Il ne croit d'avance à rien de fâcheux, ou il en écarte l'idée en disant : *Ce sera dans bien longtemps*. Dans son état naturel et sain, il connaît donc l'espérance et non la crainte, tant le ciel a pris de soin pour assurer son bonheur.

Quand on pense aux plaisirs si vifs, si faciles de cet âge, à ce présent, temps unique où se passe l'enfance, et temps dont notre amour peut si bien disposer en sa faveur, à cette gaieté intarissable, à ces portes ouvertes de toutes parts à la joie, et fermées aux soucis et aux chagrins, qui peut se refuser à l'idée qu'il y a dans le contentement de ces êtres si chers, une dispensation de la Providence ? Et si, comme l'a dit un homme célèbre, à tout âge le bonheur est l'atmosphère la plus favorable aux germes des vertus naissantes, ne semble-t-il pas que l'ordonnateur suprême a voulu préparer la moralité de l'homme par la longue félicité de l'enfant !

Ceci nous conduit à examiner le caractère particulier que les dispositions dont nous venons de nous occuper donnent aux premières lueurs de la conscience.

CHAPITRE VI

DE LA CONSCIENCE AVANT QUATRE ANS.

> Chaque enfant est un autre Adam; une fois qu'il a goûté du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, il est bientôt chassé du paradis de l'innocence.
>
> *Anonyme allemand.*

Rien sans doute ne paraît plus irrégulier, plus versatile que le sentiment moral à trois ans. Ce sentiment existe néanmoins et se manifeste à cet âge aussitôt que les passions cessent d'être en jeu. L'enfant a une idée vive du bien et du mal, quoiqu'il ne l'exprime pas en termes généraux. Il reconnaît une loi commune à tous, une convention tacite qu'on doit respecter; toute atteinte à la vérité, au droit de la propriété, aux jouissances d'autrui, le choque et le blesse, lors même qu'il n'en souffre pas personnellement; mais il faut que son attention soit excitée. Le point où il s'intéresse sans se passionner est assez difficile à rencontrer, et entre la distraction et la partialité il y a peu de place pour la justice.

En effet, les éléments qui dominent dans son âme permettent rarement à l'enfant de juger de sang-froid. Toujours entraîné, toujours animé de quelque émotion, prévenu pour lui-même ou pour ceux qu'il aime, très-égoïste par moment, il semble tout à coup transporter sa personnalité dans un autre; mais il n'en est pas plus équitable quand il est dévoué. Les bons sentiments ont beau l'emporter déjà dans son cœur sur les mauvais, on voit chez lui, comme en relief, la nature fantasque et inégale de nos deux plus brillantes et plus aimables facultés, l'imagination et la sympathie.

Ainsi, un mouvement vraiment intéressant chez lui, celui de la pitié, est capricieux. Il peut l'éprouver parfois jusqu'aux larmes, jusqu'à la détresse, jusqu'au sacrifice entier de ce qui

lui fait le plus de plaisir ; d'autres fois il reste inaccessible à ce sentiment. Tout ce qui déplaît à l'enfant endurcit son âme. Quand un animal blessé est joli, on lui voit partager vivement sa souffrance ; s'il est laid, il s'en détourne avec horreur. Sa compassion s'évanouit aussitôt que certain défauts, tels que la difformité ou le ridicule, lui font dédaigner de s'associer à l'être souffrant. Telle est, même dans un âge plus avancé, l'insuffisance de la sympathie, base vacillante sur laquelle on a vainement prétendu pouvoir fonder la morale.

D'après la nature de ce sentiment, on doit comprendre que toute action dont il ne résulte immédiatement de souffrance pour personne paraît assez innocente à l'enfant. Aussi se fait-il peu de scrupule de petits larcins, quand il n'en reste pas de traces visibles. Cependant il est un devoir qu'il admet sans restriction toutes les fois qu'il en conçoit l'idée, ce devoir est celui de l'obéissance envers l'être dont il dépend.

J'ai déjà dit qu'il était une personne à laquelle un enfant doué de sensibilité croit ordinairement appartenir. C'est envers elle qu'il se sent responsable de sa conduite ; ses rapports avec les autres sont beaucoup moins intimes. Il se tire d'affaire comme il peut avec les autorités moins rapprochées, mais les reproches de son vrai maître retentissent au fond de son cœur. C'est lui qui est sa conscience. C'est lui dont le jugement deviné d'avance doit l'absoudre ou le condamner. C'est lui qu'il voit en imagination au moment décisif de l'épreuve ; souvent il se le représente si vivement, qu'il ne peut plus lui désobéir, et que, par l'effet assez naturel d'une illusion forte, il croit même en être vu. Aussi ne s'étonne-t-il point quand cette personne a l'air d'etre informée de ce qu'il a fait loin de ses yeux : l'idée d'un invisible témoin n'a rien qui répugne à cet âge.

Mais si par oubli ou par faiblesse l'enfant a succombé à la tentation, c'est lorsqu'il retrouve son maître que le remords entre dans son cœur. Il pourrait revoir sans émotion le pro-

priétaire des fleurs ou des fruits qu'il a dérobés; mais son front se couvre de rougeur aussitôt qu'il vient à rencontrer le représentant de sa conscience. C'est avec lui qu'ont lieu les aveux, les explications tendres et touchantes ; c'est auprès de lui qu'il éprouve ce besoin d'expiation si naturel à un cœur coupable. Alors, quand il a eu quelque grand tort, on le voit parfois se punir lui-même.

Si les femmes s'examinaient avec attention, que de fois ne trouveraient-elles pas aussi une moralité relative, dépendante de leurs affections! Combien souvent leur conscience, la plus délicate, la plus sensible, n'est-elle pas l'idée d'un être vivement aimé et un peu craint, qui les voit, qui les suit, qui souffre ou jouit de tout ce qui vient d'elles. Cette conscience est bien quelque chose ; mais pourtant il en faudrait une autre que celle-là.

Si la sympathie n'est pas un fondement solide pour la morale, elle en est indubitablement une des sources pendant l'enfance. L'amour et le respect qu'inspirent les parents s'attachent peu à peu aux obligations qu'ils imposent ; leur jugement, toujours prévu, prend de l'autorité par lui-même, et l'idée du devoir, plus indépendante, vient habiter dans le cœur de l'enfant. Et quand il voit que la même loi régit ses parents eux-mêmes, qu'il la trouve universellement observée autour de lui ; quand surtout il la sent d'accord avec les avertissements que lui donne confusément sa conscience, alors il entre de plus en plus dans le domaine de la moralité.

Un obstacle à ses progrès dans ce genre, c'est l'absence de la notion du temps. La nullité du passé exclut les regrets ; celle de l'avenir exclut les craintes : et, tandis que l'idée des conséquences de chaque action pourrait être un bon auxiliaire pour la conscience, l'enfant, qui ne voit pas distinctement comment les faits influent les uns sur les autres, ne met point d'importance à ses déterminations. Son extrême légèreté livre ses impressions au vent qui souffle ; ses souvenirs, sur lesquels il ne revient point, s'envolent bientôt; et si les

événements restaient dans sa mémoire, ses motifs passés seraient toujours oubliés. Trop mobile pour se croire le même, il ne répond pas de l'enfant d'hier, qui n'est plus celui d'aujourd'hui. Il n'a pas ce sentiment de la succession des pensées qui donne l'idée du *moi* et celle du *temps*, deux idées assez dépendantes l'une de l'autre. Un *moi*, spectateur immobile des variations d'un autre *moi*, sans cesse modifié, dont il enregistre les changements, voilà ce qui constitue notre identité, et par là notre moralité dans la vie. Mais rien n'est encore fixé chez l'enfant.

Il suit de là que plus tôt on formera la liaison du passé et du présent dans son esprit, et plus tôt on le fera entrer dans l'état moral, ainsi que dans l'état raisonnable. Je dis du passé et du présent, parce que c'est ainsi qu'il faut commencer. L'influence des événements qui ont précédé sur ceux qui ont suivi est claire, évidente, aisée à prouver, tandis que l'avenir, toujours incertain, le paraît encore plus à l'enfant. Il se blase bientôt sur nos prédictions menaçantes; mais, quand on lui aura montré clairement que chaque jour subit les conséquences de la veille, il reportera peu à peu cette même chaîne en avant.

Ainsi le petit enfant, livré à l'empire des premiers mouvements, a des lueurs de moralité sans être encore un être moral. L'absence de la réflexion se fait sentir chez lui de toutes parts. Ne se formant point de règle générale, ne se faisant point à lui-même l'application de la règle quand on la lui a fait concevoir, il n'exerce pas sa volonté au dedans de lui. Aussi peu digne de mépris pour ses fautes que d'estime pour ses bonnes actions, le petit enfant peut nous paraître plus ou moins aimable ou intéressant, avoir, comme les animaux, un naturel qui nous attache ou qui nous rebute; mais nous ne pouvons, sans faire violence à notre raison, croire qu'il ait autant que nous la responsabilité de sa conduite, et le juger coupable de ses torts.

Tel est l'état de l'âme dans le premier âge. Mais lorsque,

après avoir passé par une infinité de degrés, l'enfant partagera la destinée commune, quelle sera sa position sous le rapport moral ? Les idées qu'on se forme de la nature humaine ont tant d'influence sur l'éducation, qu'il est essentiel d'avoir une opinion arrêtée sur cette question, encore débattue de nos jours.

L'autorité la plus sacrée, l'Écriture sainte, a prononcé que le cœur de l'homme est corrompu. Cette sentence a paru dure, révoltante même; et comme il a semblé qu'une vérité relative à notre nature devait se manifester de mille manières dans la vie humaine, on s'est cru le droit de rechercher si les faits observés et les conséquences qui en découlent tendaient à confirmer cet arrêt sévère. On se demande donc si l'expérience a montré que l'homme fût toujours coupable, et, au cas qu'il le soit, si l'on doit en conclure que son cœur est corrompu.

Qui peut douter que l'homme ne soit coupable ? Qui peut avoir un sentiment du bien assez émoussé pour ne pas se condamner soi-même ? Que trouvons-nous dans notre esprit ? Une conviction profonde de la liberté de nos déterminations et une connaissance suffisamment claire de la route que nous prescrit le devoir. Que voyons-nous dans notre conduite ? Des déviations constantes de la bonne route que nous pouvions suivre. Responsables parce que nous étions libres, hors d'état de rendre un compte satisfaisant de nos actions, de nos intentions même, nous trouvons notre arrêt écrit dans la loi que nous reconnaissons pour équitable. Ce qu'il y a de meilleur en nous, la juste idée que nous avons de la vertu, nous condamne, et nous ne pourrions nous absoudre sans nous dégrader.

En récusant le tribunal de cette morale relâchée qui ne juge des actions que d'après le niveau général des mœurs sociales, en voyant la justice où elle est, dans Dieu même, le mal et son effrayante étendue apparaissent de partout à nos regards. Ce point de vue, le seul vrai, se retrouve dans toutes

les croyances religieuses. Toujours les hommes, en transgressant la loi, ont cru avoir offensé le législateur qui la leur avait imposée ; toujours ils ont cherché à fléchir une Divinité justement irritée, toujours ils se sont comparés à des débiteurs insolvables ; et cette idée, consacrée dans la plupart des cultes, a reçu dans celui des chrétiens la plus auguste des sanctions.

Mais ce mal, qu'on ne saurait méconnaître dans nos actions, où en est la source ? Est-il inhérent à notre nature ? ou faut-il affirmer, avec quelques philosophes modernes, que tous nos penchants, innocents par eux-mêmes, ne deviennent mauvais que par leur emploi, et lorsque, égarés un moment, nous trouvons à les satisfaire un plaisir qui surpasse le regret d'enfreindre la règle ? Le mal moral deviendrait alors un simple accident, un effet d'inattention ou de faiblesse ; la racine n'en serait pas au fond de nos cœurs.

Ce système a trouvé de nombreux partisans dans notre siècle ; mais la supposition sur laquelle il se fonde est-elle juste ? et l'observation pratique du cœur humain ne vient-elle pas la démentir à chaque instant ? Quand on soutient *que tous nos penchants naturels sont innocents par eux-mêmes, que tous sont susceptibles d'être dirigés salutairement*, en a-t-on fait une énumération bien complète, a-t-on bien sondé la nature de chacun d'eux. Que fait-on de l'envie dans cette doctrine ? Oublie-t-on qu'il est impossible de diriger vers le bien cette vile disposition ? Et je ne parle pas du mouvement, excusable peut-être, qui fait sentir plus vivement la privation d'un avantage dont nous voyons qu'un autre est en possession ; je parle du désir que cet autre souffre, et qu'il expie par quelque peine le bonheur qu'il a de plus que nous. N'y a-t-il pas encore un alliage de mauvais sentiment dans la colère, dans tous les penchants aveugles et hostiles qui nous font jouir de la douleur d'autrui ? Qu'il entre dans de telles dispositions un élément d'indignation vertueuse, de justice, de tout ce qu'on imaginera de meilleur, je le veux ; mais

comment n'y pas reconnaître un élément condamnable, le plaisir, la volupté de faire souffrir notre prochain? mouvement bien différent de celui qui nous porte à nous défendre. La malignité, ainsi que son nom l'indique, ressemble trop à un principe actif de mal pour ne pas vicier le meilleur mélange, dans quelque proportion qu'elle puisse s'y trouver. Et qu'on ne dise pas que les penchants hostiles sont nécessaires, qu'ils font partie de l'ordre général. En supprimant l'envie et la haine, les choses du monde n'en iraient que mieux. La colère trouble, elle aveugle plus qu'elle ne sert. Même dans le cas d'une attaque imprévue, la meilleure sauvegarde serait le sang-froid. Le surcroît d'énergie qu'on croit devoir à l'irritation, la simple vue du danger le donne, et l'on fait, pour se sauver d'une maison en flammes, des efforts aussi vigoureux que pour se délivrer d'un ennemi. N'y a-t-il pas là, pour ainsi dire, du luxe en mal, et comme un venin étranger communiqué à notre nature?

S'il s'agissait de soumettre à une analyse métaphysique le sens attaché aux termes de bien et de mal, il se peut sans doute qu'on fût réduit à définir le mal par des expressions négatives, et à dire que c'est le désordre opposé à l'ordre, ou enfin le contraire du bien. Mais cette discussion serait sans objet dans le domaine de la morale applicable, où ces termes répondent à des idées si universellement reçues, qu'on ne peut pas tenter d'en changer l'acception. D'ailleurs, quand la notion du mal serait négative [1], il n'y aurait encore aucune conséquence à tirer de là en faveur de la bonté de notre constitution originelle.

Sous un point de vue très-général, un certain degré d'ordre, ou, si l'on veut, de bien, est la condition nécessaire à la

[1] C'est là ce que madame Guizot a soutenu avec infiniment d'esprit dans ses *Lettres sur l'Éducation domestique*, ouvrage dont j'ai déjà parlé. Moraliste beaucoup trop sévère pour ne pas reconnaître que l'homme est coupable, madame Guizot nie l'existence des mauvais penchants; et, tout en convenant que le mal est partout, elle croit que l'idée en est purement négative, et n'admet pas en conséquence qu'il y ait un principe actif de mal dans l'âme humaine.

conservation de tous les êtres. Partout où ce degré ne se trouve pas, il y a désorganisation, décomposition, corruption. Une créature animée, par cela seul qu'elle vit, offre toujours quelque idée d'ordre ; autrement elle se détruirait elle-même, ou ne serait pas soufferte parmi ses semblables. Les hommes les plus dépravés, s'ils ne sont pas fous, observent la règle en quelque point ; ils ne commettent pas le mal sous toutes ses formes, et par cela seul que c'est le mal. Mais de même qu'à ce degré de froid où cesse la vie animale il y a encore de la chaleur aux yeux du physicien, de même on peut reconnaître l'élément du bien à ce degré de corruption où finit la vie morale. Le sentiment en existe toujours dans le cœur, mais trop faiblement, mais la répartition en est trop inégale ; et, partout où il est paralysé, la décomposition arrive, l'être moral meurt partiellement, et il y a ainsi un commencement de mort dans toutes les âmes.

Que seraient, dans ce cas, les mauvais penchants dont j'ai reconnu l'existence? Ce seraient les dispositions pernicieuses qui tendent à éteindre en nous l'amour du bien, à nous priver de la sensibilité qui fait notre vie. Quand le cœur n'a plus de bons mouvements, quand la mort a gagné la région où réside la conscience, dès lors les plus légers motifs, le simple espoir d'une émotion nouvelle, suffisent pour exciter des misérables aux plus grands crimes. Détruisez la pitié, et Néron fera mettre le feu à Rome pour qu'à la vue de l'incendie il ait plus d'inspiration en chantant. L'idée de déployer une puissance extraordinaire, de trouver je ne sais quelle jouissance enivrante dans ces actes que s'interdisent la plupart des hommes, peut pousser à des attentats effroyables l'infortuné qu'aucun frein ne retient.

Il importe donc peu que l'idée du mal ou du désordre soit négative, si le désordre est une cause de désorganisation. L'absence d'un élément nécessaire est un aussi grand fléau que la présence d'un élément nuisible. L'arbre où il ne remonte pas de séve, le corps qui ne reproduit pas de sang, l'âme que

n'émeut pas l'amour du bien, sont également frappés d'un vice de constitution, et le dépérissement en est la suite. La corruption, au physique comme au moral, est-elle autre chose que la privation du principe de vie, que la mort qui nous envahit peu à peu ?

Une fois qu'on est entré dans le domaine de la morale, on a surtout besoin de trouver un langage qui réponde à la force du sentiment intérieur, de la conscience ; et ce langage a aussi une vérité dont aucune argumentation ne réussit à le dépouiller. Nous sentons très-distinctement que beaucoup d'actions conformes à la règle n'ont aucune valeur moralement. La Providence a constitué le monde de manière que l'ordre conduit au bonheur, le désordre au malheur. L'homme par conséquent observe souvent l'ordre en restant étranger à l'idée du devoir ; il est dans la ligne du bien sans vouloir le bien, et il n'a droit à aucune estime. Dès lors, loin de trouver, dans tout ce qui se fait de légitime sur la terre, une preuve de la moralité du genre humain, nous n'y voyons qu'une marque de simple bon sens, et la violation de la loi nous paraît en revanche l'effet d'une perversité étrange. Les termes négatifs ne nous suffisent plus pour flétrir de notre mépris ce qui est à la fois un vice et une folie ; nous attribuons un corps au mal, de la réalité à son principe, et notre imagination donne une forme, pour la saisir, à l'ennemi que nous sommes toujours appelés ici-bas à combattre.

Quoi qu'il en soit, un seul fait reste incontestable dans tous les systèmes : c'est que l'homme commet le mal en sachant que c'est le mal ; c'est que la loi est écrite dans notre cœur, et que des mouvements déréglés nous sollicitent à l'enfreindre. Les uns, tels que la malignité et l'envie, s'opposent par leur essence à notre obéissance, à la loi, d'autres n'y mettent obstacle qu'accidentellement; mais quels qu'ils soient, nous leur cédons souvent, tout en reconnaissant qu'ils ne sont pas irrésistibles. Voilà ce qu'aucun raisonnement ne peut voiler, et ce que l'homme le plus scrupuleux sent plus vivement

que tout autre. Les petites fautes sont à ses yeux de la même nature que les grandes, et n'en diffèrent que par le degré. Une fois qu'il a été vaincu dans la lutte, il ne sait plus où ses défaites s'arrêteront ; il se sent sur un terrain glissant où il désespère de se retenir, et il appelle à grands cris une main qui le soutienne. Il lui faut du secours pour combattre les penchants prêts à l'entraîner, pour lui donner l'espoir d'en voir diminuer la force, et il lui en faut surtout pour rendre la paix à sa conscience troublée.

Revenons à l'observation des enfants. Voyons-nous, en les étudiant, qu'il y ait quelque mauvais penchant inévitablement attaché à leur constitution morale? Si l'on excepte une disposition générale à l'égoïsme, qui se confond à sa naissance avec un sentiment nécessaire, mais toujours trop ardent, l'amour de soi-même, on n'en remarque point qui soit universel chez eux. De même qu'aucun de leurs moments n'est condamné aux fautes, et que pourtant ils en commettent sans cesse, de même aucune inclination vicieuse ne règne chez eux nécessairement ; mais, comme le germe en existe dans le cœur, il en est toujours quelqu'une qui se manifeste. Il est aisé de distinguer un côté menaçant dans chaque caractère, mais il est au pouvoir de nos soins de balancer ou d'affaiblir de dangereuses propensions avant qu'il en résulte des habitudes.

Aussi l'essentiel dans l'éducation, après la culture des bons sentiments, que je crois avoir suffisamment recommandée, est-il d'arrêter le cours des mauvais mouvements, d'empêcher qu'en se prononçant par des actions répétées ils ne donnent naissance à des défauts qui deviennent difficiles à corriger. En conséquence il est utile de se former d'avance l'idée des mouvements qu'on est appelé à réprimer et dans le nombre il en est un, trop passager sans doute pour être nommé un penchant, mais assez fréquent et assez funeste pour que je doive ici le signaler.

Je parle de cette dépravation momentanée de la volonté

qui fait trouver un plaisir, un assaisonnement particulier, dans l'idée de violer la règle. Ce mouvement, soit qu'on veuille l'attribuer à l'action du mauvais principe, et qu'on y voie une fausse direction de l'instinct d'indépendance, a été assez souvent remarqué dans la race humaine pour qu'on l'ait désigné par l'expression proverbiale de *goût du fruit défendu*. On observe en effet, chez les enfants, autre chose que la faiblesse, autre chose que l'impuissance de se soumettre aux sacrifices exigés par le devoir; on voit la joie d'en secouer le joug. Une révolte contre toute règle, contre cette loi même du juste gravée au fond de leur cœur, n'est pas chez eux un mouvement hors de nature. Il est des temps où l'enfant, comme, hélas ! l'homme aussi, est saisi d'une ivresse sauvage, des temps où des désirs longtemps soumis reprennent l'empire; il est des saturnales des mauvais penchants. Alors les scènes, la violence, la souffrance ou l'humiliation des autres, le désordre, le mal enfin semble plaire à l'âme, et devenir son élément. État funeste dont la raison, dont la religion surtout, peuvent prévenir le retour; mais état dans lequel, malgré les plus grands soins, on voit parfois tomber l'enfance. Une petite fille dont j'ai déjà parlé, cette enfant si douce, si docile, qui paraissait se plaire à l'obéissance, trouvait parfois du plaisir à y manquer ouvertement. On voyait déjà en elle, à dix-huit mois, le double besoin d'observer la règle et de la braver. Restée seule avec sa mère qui était retenue au lit par la maladie, elle entra un jour sans le moindre motif en révolte déclarée. Les robes, les chapeaux, les écrans, les petits ouvrages, tout ce qui lui tomba sous la main fut porté au milieu de la chambre sur le plancher; elle chantait et dansait autour du monceau avec des joies indicibles; le courroux assez réel de sa mère ne l'arrêtait point. Elle avait bien l'idée du mal, sa rougeur trahissait bien les reproches de sa conscience, mais le plaisir consistait à en étouffer la voix.

Il en est encore ainsi de ce goût pour la cruauté que les

petits garçons montrent parfois dans leurs jeux, après qu'ils ont passé la première enfance. Quand ils font souffrir un animal, ils ont sans doute un motif de curiosité, ils veulent voir comment se comportera la pauvre créature qu'ils tourmentent ; mais le sel, le piquant du divertissement, c'est de braver l'émotion qu'ils éprouvent, c'est de s'endurcir contre la pitié, et d'avoir la force d'être cruel.

J'éprouve un vrai regret en écrivant ces choses, et je blesse mon propre cœur en accusant celui des enfants. Comment ne pas les aimer tendrement? comment n'être pas séduit, captivé par leur charme? Une illusion sans cesse renaissante nous porte à croire à leur pureté; mais qui peut se refuser à l'évidence? Ces pauvres enfants pèchent à tout moment par l'intention, mais cette intention n'est point accomplie. Quand ils veulent dissimuler, ils ne trompent pas ; quand ils veulent nuire, ils ne font pas de mal; nous prenons leur transparence pour de la candeur, et leur faiblesse pour de l'innocence. Et puis ils sont si mobiles, un mouvement de sensibilité, de sincérité, d'abandon, succède si vite chez eux à un accès de fausseté ou d'égoïsme, que nous ne pouvons nous souvenir que de ce qui nous les rend encore plus chers. Mais les aimerons-nous moins, auront-ils moins de droit à notre pitié la plus profonde quand nous les sentirons atteints du même mal que nous; quand nous saurons qu'ils portent comme nous, dans leur propre sein, des ennemis contre lesquels nous devons les armer sans cesse? Je les vois tels que je vois le reste des humains, faisant souvent le mal quand ils ne le discernent pas, et le faisant encore quand ils le discernent.

Cette doctrine est dangereuse, dira-t-on. On prépare, en la professant, trop d'excuses à la faiblesse. L'essentiel est de savoir si, en ne la professant pas, on lui prépare assez de secours. Il n'y a de dangereux que l'erreur. Il est inutile d'espérer qu'on puisse former la moralité avec d'autres éléments qu'avec ceux de la nature humaine ; il l'est surtout de sup-

poser que, si l'œuvre pouvait être exécutée, elle fût susceptible de se conserver. Si l'on ne s'est pas assuré d'avance de la solidité du terrain sur lequel on a bâti, si l'édifice a été construit sur le fondement trompeur de la pureté naturelle, *quand les vents se sont déchaînés, quand les eaux se sont débordées, quand le torrent grossi a heurté contre les murs, la maison est tombée et la ruine en a été grande*[1].

J'exposerai les conséquences morales de cette doctrine très-favorable, selon moi, au développement de la conscience, lorsque je m'occuperai de l'âge où on peut la faire comprendre aux enfants. Il me suffira de dire ici que le jugement porté par l'Évangile sur le cœur humain, rattaché comme il doit l'être à l'ensemble du christianisme, a pour premier avantage de répandre une grande douceur dans l'éducation. Les parents, persuadés du vice inhérent à notre nature, n'éprouvent pas, en découvrant les vices de leurs enfants, cette surprise, cette indignation profonde qui peuvent les porter à la dureté ; ils sont prêts à combattre à temps les penchants dont ils ont prévu la naissance, et ils ne s'endorment pas dans une trompeuse sécurité. Les enfants, à leur tour, plus aisément convaincus de leurs fautes, n'opposent pas aux réprimandes de leurs parents cette révolte, cet entêtement orgueilleux, cette prétention, si souvent de mauvaise foi, à des intentions entièrement pures, torts qui aggravent sans cesse leurs autres torts. Plus doux que les autres, plus vivement touchés de repentir, après leurs transgressions, la chance d'en commettre de nouvelles en devient moins grande pour eux, sans qu'ils cherchent à tirer une vaine justification de l'idée du vice de leur nature. Ils se sont sentis libres avant d'agir, et la persuasion qu'ils pouvaient s'abstenir du mal qui les a séduits est trop juste et trop forte pour être ébranlée.

[1] Saint Luc, chap. VI, v. 49.

Mais, pour obtenir que les enfants résistent le plus possible aux tentations, et qu'ils éprouvent un véritable regret après y avoir succombé, il faut savoir leur inspirer les sentiments religieux dont leur âge est susceptible. C'est le sujet qui me reste à traiter.

CHAPITRE VII

AVANTAGES D'UN DÉVELOPPEMENT PRÉCOCE DANS LE SENTIMENT RELIGIEUX.

L'athéisme n'est pas une opinion; ce n'est pas non plus la négation d'une opinion; c'est un aveuglement; c'est l'engourdissement d'un organe moral. J.-P. RICHTER.

Jusqu'à présent, j'ai beaucoup raisonné, beaucoup recommandé l'examen, beaucoup invoqué l'expérience; peut-être ne m'accusera-t-on pas d'un aveugle enthousiasme lorsque je parlerai religion. Il me tardait d'en venir là, et pourtant, je ne sais, maintenant que j'ai rempli mon intention en commençant par dépeindre l'enfance, une sorte de crainte pourrait me retenir; la grandeur du sujet m'étonne et m'interdit; la faiblesse de l'âge que j'ai en vue me préoccupe. Comment exprimer mon désir? comment dire que je conseille de présenter à l'étroite intelligence d'un enfant de trois à quatre ans l'objet qui surpasse toute intelligence, qui ne saurait être embrassé par notre esprit dans son plus parfait développement?

Néanmoins, je le dirai, dans la contemplation d'un tel objet, toute idée de mesure commune s'évanouit; en présence de l'immensité, tout paraît placé au même niveau. Comprendre Dieu! Qui le peut que Dieu même? Hommes, anges, enfants, nous ne pouvons que nous prosterner devant lui. L'adorer, le bénir, obéir à sa sainte loi, nous soumettre à

ses décrets immuables, entrevoir ses perfections sans pourtant les envisager dans tout leur éclat, tel doit être pour nous le partage du temps et de l'éternité.

Pour remplir cette vocation universelle, l'enfant, à plusieurs égards, est heureusement doué. Moins enchaîné que nous par des habitudes enracinées, ses liens avec la terre sont moins étroits, il peut croire à ce qu'il ne voit pas, aimer sans trop savoir ce qu'il aime. Des impressions graves et solennelles se peignent parfois dans ses regards ; mais les mots pour les exprimer lui manquent encore. Sa figure a donné l'idée de celle des anges ; radieuse, céleste, touchante, elle a pu servir d'emblème à l'adoration des esprits purs. Tout son langage est une prière; conservant plus que nous le sentiment de sa faiblesse, il connaît aussi mieux son besoin de secours ; la tendresse filiale est en lui plus intime ; que lui manquerait-il pour s'approcher de Dieu? La religion dort dans son sein, si l'on peut le dire ; il faut moins la faire naître que la réveiller.

L'âme est naturellement religieuse ; ce fait, qui se montre en relief dans les annales du genre humain, peut se manifester dès la tendre enfance ; mais l'éducation doit le mettre au grand jour, et c'est là sa tâche la plus importante.

Cette tâche doit être remplie indubitablement. Nous ne saurions affranchir l'enfant des lois imposées à l'humanité, même quand il s'agit de lui en communiquer le plus beau privilége. Le sentiment qui nous est le plus naturel ne se déclare que lorsque l'objet fait pour l'exciter nous est présenté, autrement ce n'est qu'un désir vague, un besoin non satisfait. Même dans cet état équivoque, un penchant qui n'a pas trouvé à s'appliquer, donne pourtant quelque signe d'existence. Il tourmente d'un certain malaise celui qui l'éprouve, et nuit au developpement harmonieux de ses facultés. L'âme qui n'exerce pas toutes ses forces subit un appauvrissement partiel, sans pouvoir se figurer ce qui lui manque. Un jeune cygne élevé loin de l'eau n'aurait pas l'idée distincte de l'eau,

mais il languirait; tour à tour agité, inquiet, ou livré à l'abattement, sa tristesse, sa maigreur, la teinte jaune de son plumage, indiqueraient assez que sa destination n'est pas remplie. A l'aspect d'une mare infecte, il pourrait s'y précipiter, et ce noble oiseau nageant dans la vase ne paraîtrait qu'un être vil, rebut et honte de la création. Mais donnez-lui la source vive; que l'onde pure du grand fleuve vienne à restaurer sa vigueur, et vous verrez ce qu'est le cygne. En peu de jours sa blancheur éclatante, la grâce, la majesté, la rapidité de ses mouvements, vous montreront quelle était sa nature, quel élément avait manqué à son développement.

Telle est notre âme : elle peut vivre sans adorer Dieu, mais languissante et desséchée ; elle peut donner le change à ses désirs et se plonger dans la superstition. C'est là ce qu'on voit sur les bords du Gange ; mais sur ceux de la Tamise, mais sur les rives de l'Atlantique, où s'élève un monde nouveau, on apprend quel est l'essor que la religion donne à l'âme.

Développer le plus noble instinct de l'humanité en lui imprimant une direction salutaire, donner à mesure au jeune enfant l'aliment religieux qui lui convient, en le proportionnant à ses progrès, voilà notre devoir, et des soins par eux-mêmes si doux auront le succès pour récompense. Mais plus nous attendrions, plus ce succès autrement infaillible deviendrait incertain ou difficile à obtenir.

Il semble parfois que ce soit une sorte de respect pour les choses saintes qui détourne les parents d'en présenter l'idée à leurs enfants avant qu'ils aient atteint l'âge de raison. Un tel scrupule serait excusable ; mais pourquoi ceux qui l'éprouvent en sont-ils exempts quand il est question d'autres objets auxquels ils vouent un grand respect? Élève-t-on un doute pareil quand il s'agit d'exciter quelque autre sentiment, nécessaire ou seulement louable? Avez-vous attendu, pour rendre cher et sacré à votre fils le nom de père, qu'il sût au juste en quoi consiste la paternité? Ne lui avez-vous jamais

prononcé avec amour le nom de sa patrie avant qu'il pût se former l'idée de la relation de citoyen? Vous ne voulez pas laisser à votre enfant la liberté d'être ingrat envers son pays, et vous lui ménagez en secret la possibilité d'être ingrat envers son Dieu.

Il est dans l'éducation religieuse deux buts différents qu'il faut distinguer : celui d'inspirer à l'enfant des sentiments de piété, et celui de le mettre en état de répondre à ceux qui voudraient le priver de ces sentiments en niant la réalité de leur objet. Ces deux buts doivent être atteints, il n'y a pas de doute; mais si vous attendiez le moment favorable pour marcher à l'un, vous auriez perdu celui d'arriver à l'autre. Il n'est pas du tout besoin de tendre à tous les deux à la fois, l'enfant n'est pas lui-même un incrédule à convaincre. Il est inutile avec lui d'accumuler les raisonnements ; si vous suivez cette marche avant le temps, vous lui donnez une fausse science, je veux dire une science qui, pour être vraie, ne l'est pas à juste titre à son égard, puisqu'il est hors d'état d'apprécier la solidité des principes qui en sont la base. Il en sera ainsi jusqu'à l'âge où il cessera d'être aisé de disposer de ses sentiments.

Il y a là, j'en conviens, une difficulté qui nous contrarie et qui dérange la routine de l'éducation. Est-il question d'établir des vérités : nous voudrions poser des principes et en tirer régulièrement des conséquences. S'agit-il de communiquer des sentiments : nous désirerions pouvoir donner une idée exacte de l'objet auquel ils doivent s'appliquer, pour apprendre aux enfants à ne placer leur affection qu'avec connaissance de cause. Si nous avions présidé à la formation de l'être moral, nous eussions bien mieux arrangé les choses. On eût vu la raison éclore la première, et rien n'eût été cultivé dans l'âme que sous ses auspices. Le ciel n'en a pas décidé ainsi. L'enfant aime déjà qu'il ne juge pas encore; l'ordre du développement de ses facultés n'est pas conforme à l'ordre logique ; la manière dont les notions entrent dans sa

tête ne l'est pas non plus, et celle dont il les enchaîne n'est pas la nôtre. C'est fâcheux ; mais qu'y ferions-nous ? Laisserions-nous flétrir les plus beaux dons par respect pour nos méthodes ? C'est la faute qu'on ne commet que trop dans ce qui tient au sentiment. Demander s'il faut de la religion à l'enfant, c'est mettre en question s'il en faut à l'homme.

Je dis plus : il est si peu nécessaire d'attendre l'âge du raisonnement pour donner de la piété à votre élève, que, s'il avait atteint cet âge-là, ce ne serait pas, selon moi, par l'argumentation que vous devriez commencer. Présentées comme des faits, et annoncées avec respect et simplicité, les vérités fondamentales de la religion peuvent être confiées à leur propre force, et produire d'elles-mêmes la conviction. Introduire ces grands sujets par la discussion, par les preuves, supposer des objections pour les réfuter ensuite, c'est donner à la pensée une direction malheureuse qui nuit au développement du véritable sens religieux, direction trop souvent imprimée, direction difficile à changer et qui tend à faire un exercice d'esprit de ce qui doit être un culte de l'âme.

Ne fût-ce donc que pour mieux s'assurer d'éviter un écueil, l'éducation religieuse devrait devancer l'âge du raisonnement chez les élèves. Mais qu'on ne s'y trompe pas ; je ne crains point du tout que la raison la plus forte, la plus éclairée puisse ébranler les fondements d'une telle éducation. A cet égard, les progrès mêmes des lumières nous rassurent, puisque, indépendamment du réveil de l'esprit religieux dans notre siècle, le vol plus élevé qu'a pris la philosophie a fait reculer l'incrédulité. Vous obtiendrez un jour l'assentiment de la raison, soyez-en certain ; mais faites en sorte qu'elle ait quelque chose à confirmer, et pensez que la religion qui réside uniquement dans la tête est sans usage pour la conduite, comme elle est nulle pour le bonheur.

Quel est le véritable objet de l'éducation religieuse ? C'est d'apprendre à la jeune âme à communiquer avec Dieu, puisque le sentiment d'une telle communion, quelque

abus qu'ait pu en faire l'enthousiasme, n'en est pas moins l'essence même de la religion. Sans la persuasion que notre appel est entendu, sans l'espoir qu'une réponse au moins tacite est obtenue, qu'il redescend je ne sais quelle bénédiction de l'encens offert par la prière, il n'y a plus rien de consolant, plus rien de régénérateur dans le culte; il n'y a plus même de culte, et l'âme isolée cesse bientôt d'adresser un hommage inutile.

Pour établir ce commerce intime et sacré, pour produire le sentiment d'une telle correspondance, la route que nous ouvre l'Évangile est la seule connue, la seule assurée, la seule où nous trouvions du secours. Jésus-Christ, médiateur, intercesseur, rédempteur, aplanit de plusieurs manières les obstacles qu'oppose la nature humaine aux progrès de la religion dans notre âme. Se plaçant dans l'immense intervalle qui sépare des êtres bornés de l'Être infini, des malheureux de la source du bonheur, des pécheurs de la sainteté éternelle, il approche Dieu de nos cœurs, il le met à notre portée, à celle des plus humbles entre nous. Cette innombrable multitude, condamnée à rester étrangère au langage des esprits cultivés, entend un autre langage; les ignorants sont appelés, l'âge tendre est appelé : tout marche dans la race humaine. Partout où se trouvent les dispositions si particulières à l'enfant, l'amour, la confiance, la soumission, on voit Jésus-Christ s'offrir pour guide. En disant : *Laissez venir à moi ces petits enfants,* il semble nous avoir révélé et notre devoir comme parents et l'esprit général de son culte.

Sans doute la religion dans son ensemble ne saurait être embrassée par l'esprit de l'enfant; le cortége auguste des vérités qui la composent ou s'y rallient ne se déploie pas à ses faibles yeux; mais tout ce qui est amour et consolation dans la piété, tout ce qui soutient, ranime, enflamme nos âmes, et peut encore les réchauffer sur les bords glacés du tombeau, tout cela, dis-je, est d'ancienne origine, et doit commencer avec nous.

Puisque le caractère distinctif du christianisme, et les moyens d'instruction que fournissent les livres sacrés nous permettent d'inspirer l'amour de Dieu à nos enfants, comment ne pas user d'un tel privilége ? comment ne pas prévoir que ce sentiment, conçu de bonne heure, jettera de plus profondes racines dans le cœur ? Si la religion a une date, si la naissance ne s'en perd pas dans les nuanges de l'enfance, s'il est des souvenirs qui l'ont précédée, elle n'est plus la compagne inséparable de l'existence. De toutes les idées qui s'y rattachent, la plus propre à purifier le fond du cœur, la persuasion de la présence de Dieu n'a plus à la fois et la continuité d'une habitude et la profondeur d'une impression sans cesse renouvelée. Je ne sais si dans un autre âge on réussirait à l'introduire par la terreur; mais alors elle prendrait un sinistre caractère. C'est l'époque où la nature entière nous sourit, où tous nos semblables nous aiment et nous protégent, que l'idée d'un Dieu ami, d'un Dieu protecteur s'empare aisément de notre âme. Et quelle bénédiction qu'une telle idée ! qui peut en apprécier le bienfait ? qui saura ce qu'est pour nous un fonds d'espérance qui ne s'épuise jamais, qui nous montre un monde éclatant au delà de ce monde, une perfection céleste au delà de la perfection humaine, un bonheur plus grand, plus pur que celui dont on peut se former l'idée ici-bas, et enfin qui nous persuade que les maux eux-mêmes sont pour notre bien ? *Voilà qu'il me tue,* dit Job ; *je ne laisserai pas d'espérer en lui.* Plus de solitude, plus d'exil, plus de vieillesse, plus de mort ; Dieu est là, il nous soutient, il nous entend, il nous parle, il nous rassure ; et si le danger est grand, imminent, inévitable, si les ombres de la mort nous environnent, c'est qu'il veut nous recevoir dans son sein. Une lumière douce et colorée se répand sur tous les objets ; une atmosphère d'amour enveloppe la nature entière ; les hommes, les animaux, la création matérielle même, les plantes, les ruisseaux, les montagnes, tout est aimé ! tout est l'ouvrage de Dieu, tout est un langage dont

il se sert pour nous dire qu'il est notre père ; et la paix, le bonheur qu'il répand dans l'âme nous le dit bien plus.

Quel autre temps que celui de l'heureuse enfance choisirons-nous pour communiquer de telles impressions ? Quel autre temps pour faire un plaisir de ce qui sera toujours un devoir ? Il faut que la vie soit dans sa fleur pour que la religion soit dans sa joie ; il faut qu'elle l'embellisse dans toute sa beauté. Quand cette beauté se fanera, quand l'éclat qui environnait ce monde terrestre aura disparu, alors le ciel, comme dans la nuit, paraîtra sans doute étincelant de lumière ; mais il fera sombre autour de nous. C'est pour la jeunesse seule que le soleil d'en haut resplendit dans tout l'univers ; c'est à elle seule qu'est accordé de glorifier Dieu par de grandes œuvres ; c'est à elle seule qu'est prodigué le trésor des saintes émotions de la piété, émotions dont le ravissant souvenir fait encore pressentir la félicité éternelle à cet âge avancé où l'on n'inventerait plus le bonheur.

Prétendre remplacer par un coup d'éclat, par une scène théâtrale, comme le veut Rousseau, la puissance des longs souvenirs et des premières habitudes, c'est mal connaître le cœur humain. Mille circonstances imprévues feront que la scène manquera, et, dût-elle réussir, jamais elle ne produirait qu'une impression passagère. Bientôt la vie reprendrait son cours, et emporterait les idées religieuses, tandis que le cours même de la vie les ramène quand on a eu soin de les associer avec tous les souvenirs du jeune âge. D'ailleurs ce ne serait jamais le christianisme qu'on pourrait introduire ainsi, et l'on n'aurait alors qu'une religion sans influence.

La religion doit être un mobile ; c'est là le point de vue dont il ne faut jamais vous départir. Quand on la considère ainsi, on voit qu'il est essentiel de prévenir la formation d'autres mobiles qui agissent dans un sens opposé ; je dis plus, il l'est même de pouvoir lui subordonner ceux qui agissent d'ordinaire dans le même sens. Ainsi la crainte du blâme ou l'honneur du monde, l'intérêt bien entendu, le besoin d'agir

utilement, tous les sentiments honnêtes qui secondent le plus souvent l'action de la religion, doivent croître sous son ombre. Cultivés comme motifs accessoires, ils sont bons, ils sont utiles, ils ont leur place marquée dans les occurrences variées du temps ; mais chacun d'eux porte en soi un venin caché qui ne tarde pas à se manifester lorsque l'influence n'en est pas combattue ou balancée.

Ces idées sont si grandes et si fécondes, que je sens mon impuissance à les exprimer ; je ne puis qu'indiquer rapidement ce que l'existence éternelle d'un ange suffirait à peine à développer. Il faut donc abréger ; mais je finirai par une considération d'un autre genre, présentée à une autre classe de lecteurs.

J'ai parlé jusqu'ici aux parents qui craignent qu'il n'y ait pas assez de religion dans leur famille ; il me reste à m'adresser à ceux qui redoutent qu'il n'y en ait trop, quoique ce dernier sentiment se rapporte, selon moi, à un bien faux point de vue. La religion, c'est l'amour de Dieu exprimé par l'obéissance à sa volonté. Et comme la volonté de Dieu, telle qu'il l'a gravée dans notre cœur et annoncée plus expressément dans l'Évangile, est que nous accomplissions tous nos devoirs, nous ne pouvons pas plus trop aimer Dieu que trop aimer le bien dont il est la source éternelle. La morale chrétienne est la morale par excellence ; il n'est aucune déviation habituelle de la vertu la plus sévère ou de la délicatesse la plus scrupuleuse qui ne suppose une altération correspondante dans l'esprit du christianisme ; la loi est toujours là pour condamner les transgresseurs, et pour montrer qu'ils en ont violé le principe.

Si l'on examine de bonne foi les torts dont on accuse les hommes qui ont déployé hautement l'étendard du christianisme, on verra que ces torts sont dus à l'action nécessairement incomplète d'un principe régénérateur au milieu d'une société corrompue, à l'état de lutte où se trouve un tel principe dans le monde, dans les familles, dans le sein même

de l'individu. Que prouve l'inconséquence tant reprochée à certains personnages qui se croient saints, si ce n'est l'excellence d'une doctrine dont la pureté contraste avec les faiblesses du cœur humain, et donne une couleur odieuse à ses vices ? Que prouve l'hypocrisie dont sont coupables les faux dévots, si ce n'est que la réalité des vertus chrétiennes est assez reconnue pour qu'il y ait de l'avantage à revêtir l'extérieur de la piété ? Que prouve enfin le fanatisme, malgré le juste effroi qu'excite ce mot ; que prouve-t-il, si ce n'est qu'il y a une telle beauté, une telle grandeur dans les idées religieuses, qu'elles sont accompagnées d'un tel bonheur, que la passion peut s'y attacher malgré leur nature immatérielle ? Réprimons tout mouvement désordonné, quelque noble qu'en soit l'origine ; mais, pour prévenir ce genre d'excès comme tout autre, jamais nous ne trouverons de frein plus efficace qu'une éducation chrétienne commencée de bonne heure et conduite judicieusement.

Quand un sentiment très-répandu parmi nos semblables est en même temps trop naturel pour que nous puissions en tarir la source, le seul moyen sûr d'empêcher qu'il ne s'exalte est d'en diriger nous-mêmes le cours. Comment feriez-vous pour soustraire votre fils à la puissance de la religion ? Le culte ne se célèbre pas seulement dans les temples ; mais, telle qu'est faite la race humaine, une voix de prière se fait entendre de toutes parts. La poésie, les arts, le théâtre même, reproduisent l'image des choses célestes tout en l'altérant quelquefois. En tout lieu sur la terre, la faiblesse opprimée a recours à Dieu, l'innocence méconnue en appelle à lui, la douleur l'invoque dans ses larmes. Où emmènerez-vous votre enfant pour que des émotions si pénétrantes n'ébranlent jamais son cœur ? Les plus fortes impressions sont causées par l'atteinte de certains coups soudains qui frappent l'âme à l'improviste. C'est livrer un ressort puissant à la merci des événements et des hommes, que négliger de vous en emparer à temps.

Qu'on le demande aux enthousiastes de tous les cultes, où font-ils leurs prosélytes les plus ardents ? Est-ce dans ces familles pieuses et bien réglées où les habitudes chrétiennes sont contractées dès le berceau ? Non, sans doute ; c'est parmi ces êtres abandonnés qui sont longtemps restés étrangers à la religion. Soit que les égarements des passions ou une éducation toute mondaine aient détourné les pensées de l'homme des grands intérêts de l'éternité, quand une fois ces intérêts lui sont présentés, quand il envisage en plein la destinée d'une âme immortelle, nul ne peut répondre du cours que prendra son imagination. Réserver pour l'âge le plus dangereux la nouveauté d'idées toujours frappantes et souvent terribles, c'est risquer une révolution trop brusque pour les faibles humains. Une conversion subite est une crise souvent heureuse, parfois nécessaire, je l'accorde ; mais enfin, c'est une crise qu'une éducation pieuse a pour résultat d'épargner.

Cette dernière réflexion n'a pas échappé à quelques auteurs. Il en est de bien peu dévots qui ont conseillé, je répugne à le dire, une sorte d'inoculation des idées religieuses, afin d'en amortir de bonne heure l'activité. Il y a du vrai dans l'observation sur laquelle un tel conseil se fonde ; mais le but en sera manqué lorsque, pour plus de sûreté, on se bornera à l'enseignement d'une doctrine sèche, d'un christianisme purement nominal. Si jamais une religion vivante s'élève dans l'âme, on rencontrera le danger même qu'on avait voulu éviter. Il faut que le mouvement soit imprimé pour qu'on le dirige ; ce qui n'est rien n'empêche rien. Un culte qui ne vient pas du cœur n'est pas un culte, et il ne produit pas plus d'effets heureux qu'il n'en détourne de funestes.

Soit donc que vous désiriez préserver votre enfant des égarements du fanatisme, ou de la désolante aridité d'une existence sans espoir, il n'est jamais qu'une route à suivre : inspirez-lui les sentiments d'une douce piété. La religion, qui

pénètre le cœur dès l'enfance, prend la teinte heureuse de cet âge, et s'allie à ses innocents intérêts. Unie à tous les plaisirs, elle n'a rien de triste; aux études, elle n'a rien d'étroit. La culture intellectuelle et la culture religieuse, obligées de marcher de front, suivent une direction commune et se transmettent un caractère de raison et de sainteté. L'œuvre entière de l'éducation est facilitée. Ce qu'il y a dans l'âme de plus intime, le sentiment religieux ajoute de la profondeur aux affections de la nature. A peine la religion commence-t-elle à préluder dans le cœur, que, déjà fidèle à son beau nom *elle lie*[1]. Cette chaîne qui attire les hommes à Dieu nous ramène aussi nos enfants. Un sentiment de respect plus prononcé les soumet à notre autorité, et adoucit chez eux l'impression de nos rigueurs mêmes, en leur persuadant que nous ne sommes pas libres, et qu'une sévérité nécessaire est l'effet de notre obéissance à la loi commune. Nous sommes les représentants de l'Être suprême que nous adorons avec eux; et de l'auguste idée d'un père céleste, il redescend sur celle des parents terrestres je ne sais quoi de sacré que l'imperfection humaine ne peut pas détruire.

CHAPITRE VIII

ÉDUCATION RELIGIEUSE DES PETITS ENFANTS. — NOTIONS PREMIÈRES.

> Accoutumer les enfants à lire la Bible, c'est leur apprendre à se tenir habituellement à portée du moyen désigné par Dieu même pour notre sanctification. Madame MORE.

Croire en Dieu, pour un enfant, c'est presque déjà l'adorer. La foi et le culte religieux sont intimement liés ensemble, puisque l'idée du Créateur, une fois qu'elle est bien conçue,

[1] On sait que le mot *religion* vient de *religare*, lier.

ne saurait manquer d'exciter dans l'âme des actes de reconnaissance et d'amour. Cependant, comme ces deux objets peuvent être envisagés séparément, on demandera d'abord par quelle voie on doit faire connaître Dieu à l'enfant. Je dirai qu'on peut suivre celle dont Dieu lui-même s'est servi pour se manifester au genre humain, en racontant au jeune élève les événements qui ont accompagné les révélations successives.

« La religion, dit Fénelon, est tout historisque; c'est par « un tissu de faits merveilleux que nous trouvons son éta« blissement, sa perpétuité et tout ce qui doit nous la faire « pratiquer et croire. » Ces mots donnent la clef de l'enseignement religieux. L'histoire fournit le fil auquel viennent se rattacher les vérités éternelles, soit de la morale, soit de la foi; c'est elle qui offre à la mère l'occasion de les développer, et procure à l'enfant le plaisir qui les fait admettre.

Il est vrai que l'intelligence des faits exposés dans la Bible semble déjà supposer quelque notions d'une nature très-élevée; celle de l'existence de Dieu, de ses principaux attributs et de l'immatérialité de l'âme; néanmoins on peut raconter à l'enfant plusieurs traits de l'histoire sainte, avant même qu'il soit en état de concevoir nettement ces grandes idées. Nous ne nous apercevons pas à quel point nous anticipons souvent dans l'enseignement sur l'explication de toutes choses. La définition du sens d'un mot est souvent plus difficile à comprendre pour l'enfant, que ce sens ne l'est à deviner. Un brouillard qui se dissipe peu à peu est l'image de ce qui se passe dans son esprit aussitôt qu'on l'introduit dans une région nouvelle; et comme les mots dont on se sert ne s'expliqueraient que par d'autres mots qui eux-mêmes auraient besoin de commentaire, on sent qu'il faut souvent se reposer sur l'instinct de divination pour éclairer successivement des notions vagues.

Néanmoins, on doit le plus possible faciliter l'œuvre de cet instinct. En racontant à l'enfant l'histoire de la création,

du paradis terrestre ou toute autre, vous pouvez vous arrêter sur le mot Dieu, et, sans l'effaroucher par des questions trop directes, le sonder suffisamment pour savoir ce qu'il entend par ce mot. La méthode interrogative, employée avec adresse, fait trouver les vérités, les inventer presque ; l'enfant, animé par le plaisir de la découverte, s'approprie ce qu'on lui a réellement suggéré, et conserve comme son propre bien l'idée qu'il a été obligé d'admettre. Cette méthode, d'ancienne date, est très-usitée maintenant, et c'est une des plus utiles à employer pour l'instruction du premier âge.

Cependant, comme tout le monde ne sait pas s'en servir, et que des enfants timides ou très-retardés peuvent être rendus malheureux par l'obligation de répondre, on ne doit pas attacher trop d'importance à ce moyen. La simple exposition d'une vérité, aussitôt que l'occasion de l'énoncer s'est présentée, réussit également très-bien, pour peu qu'on ait eu l'art de réveiller la curiosité. L'essentiel est d'intéresser l'enfant. Dans le premier âge, les connaissances sont si imparfaites, qu'elles tirent leur plus grand prix des souvenirs de plaisir attachés à leur acquisition, puisque ce sont de tels souvenirs qui engageront un jour l'élève à chercher à les étendre. Relativement à la religion surtout, il serait à redouter que des impressions de gêne et d'ennui ne vinssent à se prolonger indéfiniment dans la vie.

Je me suis déjà déclarée contre l'emploi des preuves, et je les bannirais par cela seul qu'elles blessent le sentiment quand il existe, et en retardent la formation s'il n'existe pas. Mais j'aurais encore un autre motif. Toute preuve suppose un doute, et a souvent, pour le faire naître, un pouvoir qui lui manque pour le dissiper. Si la vérité qu'on veut établir était évidente, on ne prendrait sans doute pas la peine de la démontrer ; il faut donc donner du relief à la proposition contraire, afin de justifier l'emploi des démonstrations. De là un double enseignement, celui de l'erreur pour la réfuter,

et de la vérité pour la graver dans la tête; mais le premier est inutile pour le moins, et ne laisse bien souvent que trop de traces. Quand on veut prouver l'existence de Dieu, par exemple, on dit que le bel ordre du monde ne peut pas être attribué au hasard; et l'on donne par là de la réalité et de la consistance à l'être chimérique nommé le hasard. Il faut en faire quelque chose, afin de dire que ce n'est rien; mais, comme je l'ai déjà remarqué, l'imagination des enfants est de telle sorte, qu'il est toujours aisé d'évoquer des fantômes dans leur esprit, tandis qu'il ne l'est pas de les conjurer.

Comment vous y prenez-vous pour communiquer à votre enfant toutes les autres connaissances? Vous lui dites que la terre est ronde, longtemps avant qu'il soit possible de lui démontrer qu'elle l'est. Vous lui donnez l'histoire des siècles passés pour véritable, sans discuter avec lui la validité du témoignage des historiens; vous énoncez les faits simplement comme des faits, et la critique en est réservée pour un autre âge. Pour quel motif suivrez-vous une marche différente relativement à la religion? En paraissant soumettre à l'examen de l'enfant des questions décidément hors de sa portée, vous le trompez sur l'étendue de ses facultés; vous faussez bien plus son jugement, en l'engageant à prononcer sans lumières suffisantes, qu'en donnant votre conviction pour ce qu'elle est. Quoi que vous fassiez, c'est vous qu'il croira. Sa foi que vous prétendez éclairer reste aveugle, et n'est jamais que de la foi en vous. Puisque votre persuasion seule agit sur l'enfant, pourquoi cet échafaudage de raisonnements dont il apprécie mal la justesse? Pourquoi ne pas simplement affirmer les vérités qu'admet la plus haute philosophie.

Néanmoins, sans donner les preuves pour des preuves, on peut transmettre à l'âme de l'enfant cette foi, la plus intime de toutes, à savoir, l'impossibilité de douter. Lui montrer de toutes parts les ffets de la puissance de Dieu, c'est le convaincre qu'il y a un Dieu. La notion de cause est tellement

inhérente à notre nature, que partout où le pouvoir des hommes s'arrête, les enfants saisissent avec avidité l'idée de l'action d'un Créateur. L'existence d'un objet, d'un phénomène quel qu'il soit, leur paraît due à l'accomplissement d'une volonté intelligente; ils ne voient que la vie ou l'effet de la vie dans le monde entier. Lors donc que l'impossibilité de remonter à une cause humaine leur est démontrée, ils admettent un agent surhumain. Ils vous demanderont quel est cet agent, mais non pas s'il y en a un. La question de l'existence de Dieu n'a donc pas besoin d'être élevée ; il suffit de parler de ses attributs.

La connaissance des attributs de Dieu, tels qu'ils se manifestent dans la création, dans le cœur de l'homme et dans son histoire, voilà l'éternel objet de l'éducation, voilà même celui de toute science. Depuis l'enfant de trois ans, qui voit un témoignage de la bonté de Dieu dans le plaisir que lui font les roses et les fraises, jusqu'à Newton, qui reconnaît l'effet de la souveraine intelligence dans l'ordonnance de l'univers, tous les esprits, comme toutes les facultés de ces esprits trouveront un aliment proportionné à leur force dans l'étude des attributs de Dieu. Cette étude, dont le domaine grandit à mesure que s'étendent les vues, doit d'abord s'accommoder à la faiblesse de l'enfant, et ne s'offrir à lui que comme l'explication indispensable des faits intéressants sur lesquels on fixe son attention.

Les attributs moraux, ou les perfections du Créateur, ne sont point un sujet d'étonnement pour l'enfant, quelque loin qu'il soit d'en concevoir la grandeur; et il en reconnaît avec respect les diverses traces dans la nature. Mais les attributs incommunicables de Dieu, son éternité, son immensité, confondent sa pensée comme la nôtre. Il en est un particulièrement, l'immatérialité, que les habitudes de son esprit lui rendent difficile à concevoir. Accoutumé à se représenter vivement les objets absents, il a plus de peine que nous à attribuer de la réalité à une essence spirituelle, et l'on réus-

sira mieux à l'y amener en cherchant à le convaincre d'abord de l'immatérialité de l'âme. Les enfants conviennent aisément que ce qui aime et pense en eux n'est pas leur corps ni aucune des parties de leur corps; on croirait que des observations confuses s'accordent avec ce qu'on leur indique à cet égard, tant l'idée d'un hôte intérieur et d'un hôte spirituel est par eux promptement accueillie. Les conséquences de cette idée, l'immortalité, l'espoir que les âmes de ceux qui meurent s'envolent dans le sein de Dieu et s'y réunissent, leur paraissent douces comme à nous; ils les expriment à leur manière, et l'on voit avec bonheur se préparer pour eux les plus puissantes consolations. La voix de la conscience, qu'on leur fait envisager comme la voix de Dieu dans leur cœur, leur donne le sentiment d'une communication intime et intellectuelle entre leur âme et son Créateur. L'idée que Dieu les accompagne partout où ils vont les étonne peu : c'est ainsi, comme je l'ai dit, qu'ils s'imaginent souvent être suivis par l'œil de leur mère lorsqu'ils ne la voient pas. Mais ils ont plus de peine à concevoir spirituellement le Dieu de l'univers ou de la nature. Là les œuvres matérielles du Tout-Puissant leur paraissent provenir d'une cause matérielle; la distance immense des lieux où s'exerce en même temps l'action de la Divinité déroute leur intelligence, et de là résultent chez eux des moments d'erreur auxquels il faut remédier sans y attacher trop d'importance.

On doit penser que, relativement aux objets de la religion, il y a en nous deux facultés dont les effets se contrarient : l'imagination, qui crée sans cesse des formes, et la raison, qui nie la réalité de ces formes. Nous-mêmes, qui avons une raison plus exercée et une imagination moins vive que les enfants, ne subissons que trop souvent la loi qui nous oblige à nous représenter plus ou moins matériellement les divers objets du culte. La voûte du ciel, les murs du temple, parfois même, faute d'autre figure, les lettres d'un mot se peignent dans un esprit auquel une image est nécessaire.

Nous savons que rien de tout cela n'est Dieu; nos lèvres évitent de prononcer des mots que le bon sens abjure, mais nos conceptions les plus intimes sont moins irréprochables que nos discours. Nos discours mêmes ne le sont pas entièrement, tant les langues, enfants de l'imagination, trahissent leur origine. Les termes les plus épurés dont nous nous servons pour désigner les êtres immatériels, ceux d'*esprit*, d'*essence*, d'*intelligence*, ont une racine corporelle et se rapportent à quelqu'une de nos sensations. Il y a un élément terrestre invinciblement attaché à toutes nos conceptions ici-bas, mais nous pouvons les supposer affranchies de cet alliage. La pensée entrevoit les objets célestes à travers le nuage dont elle ne peut se dégager, et conçoit l'idée de leur pureté malgré l'atmosphère qui l'entoure. Nous savons que tous ces voiles tomberont, que toutes ces visions, ce cortége importun de formes et de figures, disparaîtront devant l'immuable vérité. Faut-il, parce que nous ne sommes que des créatures humaines, ne pas ennoblir le plus possible notre condition? Déjà l'attente d'une autre existence nous relève, et notre langage imparfait s'accorde avec les hymnes des anges, s'il offre l'expression sincère d'un culte d'amour.

Nous devons donc nous munir d'une extrême indulgence envers l'enfant pour des fautes dont notre circonspection la plus grande ne suffit pas toujours à nous préserver. Quand il lui échappe une saillie de son âge, effet naturel d'une vive et bizarre imagination, nous devons le redresser doucement, sans nous scandaliser et sans rire, sans croire surtout que notre œuvre soit perdue pour quelque marque de légèreté. Le sentiment fait son chemin à travers l'inégalité de l'attention enfantine. Peu à peu l'eau, en tombant, creuse la roche; mais combien de gouttes ne se perdent-elles pas!

Un des grands avantages de l'enseignement historique de la religion, c'est de satisfaire le besoin de représentations et de figures, sans donner lieu à la superstition, du moins lorsqu'on s'en tient au témoignage des auteurs sacrés. Un autre

avantage, c'est de remplacer pour longtemps l'enseignement dogmatique ou théologique. L'énoncé des principaux articles de foi est implicitement renfermé dans les narrations des deux Testaments; et sous cette forme simple et parlante, les croyances les plus nécessaires trouvent dans le jeune esprit un accès qu'il serait difficile de leur donner autrement. Même à une époque plus avancée dans l'éducation, la doctrine sèche des catéchismes produit peu de fruit, telle du moins qu'on l'enseigne ordinairement dans les écoles. On est obligé de faire répéter mot à mot aux enfants des phrases obscures qui ne se rallient à rien dans leur esprit, et c'est là un moyen sûr de les rebuter. L'importance sérieuse qu'ils voient attacher aux erreurs de leur mémoire en alarme, et ces nuages sombres dont on enveloppe les idées religieuses leur font éprouver je ne sais quel mélange de terreur et d'ennuis dont ils sont impatients de se délivrer. Quelle serait la formule apprise dont l'utilité pût balancer l'effet d'une telle impression ! Plus les croyances sont salutaires, plus elles font une partie essentielle de la foi chrétienne, plus il est nécessaire de les associer à l'ensemble des faits qui seuls intéressent les enfants.

Des instituteurs très-pieux enseignent, dit-on, avec succès des dogmes abstraits : ne serait-ce pas de ce qu'ils sont très-pieux que vient leur succès, plutôt que de la méthode dont ils se servent ? Ils influent par le sentiment qui les anime, ils transmettent involontairement leur ferveur. Souvent la persuasion se communique par les voies auxquelles on songe le moins.

Cette puissance de la sympathie, cette facilité avec laquelle une flamme allume une autre flamme dans l'âme d'un enfant, montrent quel peut être le pouvoir des femmes, et relève prodigieusement leur condition. D'elles dépend la religion des races futures; leur influence prolongée peut déterminer les sentiments de piété chez leurs filles, et laisser, dans les souvenirs de ces fils mêmes qui leur échappent, des traces que le temps n'efface point. Elles cultivent les dispositions dont

Dieu même a semé les germes. *Quand ce qui est sacré chez la mère*, dit J.-P. Richter, *s'adresse à ce qui est sacré chez l'enfant, les âmes s'entendent et se répondent.*

La manière de s'y prendre avec les petits enfants, soit pour leur faire aimer la religion, soit pour y rattacher les idées morales, me paraît si bien décrite dans un ouvrage anglais, que je crois devoir en traduire ici deux pages.

« Mais comment, demanderont quelques parents, comment s'y prendra-t-on pour que les affections de ces jeunes créatures se dirigent du côté de Dieu et du devoir? Voilà qui paraît impossible. Croyez-moi, nous pouvons beaucoup obtenir, même avec de très-jeunes enfants, en mettant graduellement sous leurs yeux les vérités religieuses associées à des images qui leur soient agréables, pour peu qu'il y ait dans notre manière l'expression de la tendresse et de la sérénité, et que nous soyons animés d'un esprit conforme à notre dessein. Les noms de Dieu et de Jésus-Christ doivent être de bonne heure rendus familiers aux enfants, et le pouvoir de ces personnes divines, leur sainteté et plus particulièrement leur amour, peuvent être tellement dépeints, tellement rendus sensibles par de naïves et simples représentations, que l'idée en pénètre profondément dans les jeunes âmes. Et dès lors, tandis qu'on donne à l'enfant les premiers éléments de l'instruction religieuse, on lui inspire le sentiment d'un saint respect et le goût des choses célestes. Mais ce qu'il faut éviter avec un soin particulier, c'est de le fatiguer par de longs discours, et aussi d'exciter ces émotions avec trop de force. Un peu ici et un peu là, sera la devise de sa mère. Et pour ce peu même elle choisira les moments où l'enfant lui prête une oreille docile, et laissera toujours tomber l'entretien avant que le sujet devienne fastidieux et insipide. Rien n'aura pour aller au but plus de succès que les histoires courtes et saintes de la Bible, telles, par exemple, que celles de Jésus-Christ prenant les petits enfants dans ses bras, et les bénissant, ou de ce même Jésus-Christ rendant à la vie le fils de la veuve;

et il y en a bien d'autres semblables. Si ces traits sont racontés avec une douce gaieté, et animés de ces touches naïves qui les rendent présents à l'imagination de l'enfant, il manquera rarement d'y prendre plaisir, et vous les redemandera encore et encore. Quand de tels traits sont une fois gravés dans la mémoire, il est évident qu'on pourra y faire allusion avec avantage quand il se présentera une occasion de réprimander ou d'exhorter le petit élève.

« En communiquant l'instruction, il est un point très-important pour la mère : c'est d'avoir toujours dans l'esprit qu'on réussit bien mieux avec les enfants en excitant leur sympathie qu'en s'adressant à leur raison. Il faut mettre, sans aucun doute, du bon sens dans tout ce qu'on dit; mais si les sentiments de l'enfant ne s'accordent pas avec sa conviction, il pourra être entièrement persuadé de certaines vérités sans qu'elles aient dans la pratique aucune influence sur lui [1]. »

Les paraboles de l'Évangile, enseignement admirable pour les esprits simples, amènent encore heureusement quelques développements d'idées morales; mais je ne voudrais pas que l'on présentât isolément les préceptes mêmes de l'Écriture. Un devoir imposé sous une forme sèche produit une impression désagréable sur les enfants. Quand un passage des auteurs sacrés arrive toujours pour appuyer une prohibition ou un acte de sévérité, il semble que la volonté de Dieu serve de voile à la nôtre, et de là résultent du froid et une sorte de défiance sur le but secret de nos leçons.

Les enfants ont souvent dans leurs actions des motifs louables et entièrement désintéressés; ils sont surtout sensibles au bonheur d'être approuvés, d'êtres aimés et de leurs parents et de Dieu même. Mais quand on ne s'adresse pas à ces sentiments et qu'on présente la règle sèche, et une règle gênante le plus souvent, c'est aussitôt à l'idée des punitions

[1] *A practical Wiew of christian education, in its early stages*, p. 28, 29, 30.

ou des récompenses futures qu'il faut recourir. C'est même à celle des punitions principalement, car elle est la plus frappante pour l'enfant. Toujours elle se revêt à ses yeux de ces images matérielles qu'on ne le met que trop sur la voie de se former, tandis qu'on ne présente à son espoir que des récompenses spirituelles dont il n'est pas dans sa nature de se réjouir. La peur domine dans toutes ces sortes d'impressions, et c'est le sentiment le plus nuisible au jeune âge. Il y a une vraie barbarie à en troubler la sécurité, et c'est aller visiblement contre l'intention divine. Pour dédommager l'enfant de la force dont il est privé, le ciel lui a fait don de la confiance : lui montrer un autre dieu que le Dieu bon, le Dieu paternel, c'est à la fois un mensonge et un blasphème ; c'est même un acte d'un paganisme sombre et révoltant : car comment désigner la Divinité dont on fait sous un nom sacré un épouvantail à l'enfance ?

Sans doute l'idée de Dieu ne saurait être séparée de celle de la sainteté ; nous fausserions dans un autre sens cette idée auguste si nous ne la présentions pas quelquefois sous un aspect sévère aux enfants. L'aversion de l'Éternel pour le mal, son courroux quand sa justice est outragée, sont des conséquences nécessaires de ses attributs les plus bienfaisants. Il y a même une sorte de crainte qui accompagne nécessairement chez un enfant la persuasion qu'un pouvoir immense s'exerce pour maintenir l'ordre dans l'univers, et y faire respecter la loi du devoir ; mais une telle crainte est absorbée dans l'idée dominante de la bonté de Dieu, dans celle de la protection que sa justice la plus rigoureuse assure au faible. Il est le père des petits enfants ; il chérit, il garde ceux qui sont sages ; il les exauce quand ils le prient, et les aide à lui obéir. Si, même involontairement, ils commettent quelque faute, il pardonne bientôt à leur repentir. Dieu sans doute déteste le mal, et ne peut s'associer au méchant ; mais il aime sa créature, il lui ouvre ses bras aussitôt que par un regret sincère elle a banni les mauvais désirs de son cœur. Jésus-Christ a

intercédé, il s'est sacrifié pour les hommes; en invoquant avec amour ce nom sacré, le coupable est pardonné, réhabilité même. Il n'y a plus de traces de son péché.

Telle est la doctrine tout évangélique dont on peut donner un léger aperçu à l'enfant. La pensée de la toute-puissance d'un Dieu pur et saint, celle de l'amour de ce Dieu, qui se proportionne aux efforts de l'enfant pour réussir à lui obéir; cette pensée, dis-je, formera peu à peu sa moralité. L'influence des sentiments de piété tendres et doux est naturellement plus salutaire, et elle est en même temps plus constante que celle des sentiments de crainte, puisque, grâce à la légèreté du jeune âge, il est bien aisé d'échapper à l'idée d'un Dieu qu'on ne voit jamais, et qui ne punit pas à l'instant.

Relativement à l'union si importante et si désirable de la religion et de la morale dans l'éducation, il me semble bien essentiel de savoir au juste ce dont il s'agit. Sans doute, la seule preuve des progrès, je dirai de l'existence même de la religion dans le cœur humain, se tire du pouvoir qu'elle exerce sur la conduite. Le point de vue moral est celui auquel il faut toujours revenir, parce que sous ce point de vue seul on juge de la sincérité et de la bonne direction des idées religieuses. Mais le propre de ces idées, c'est néanmoins de placer en première ligne les intérêts éternels, c'est de faire considérer l'accomplissement de nos devoirs ici-bas comme la condition nécessaire de notre union avec Dieu dans une autre vie. Si cet ordre est interverti, et qu'on se propose cette vie-ci pour but, fût-ce afin de la faire passer sagement et d'une manière honorable, on ôte à la religion toute sa force et sa vertu. Quand on la prend uniquement comme moyen, il résulte de là que le moyen manque. L'essence de la religion consiste dans l'amour de Dieu; les intérêts éternels sont les intérêts de cet amour : inspirez donc un tel sentiment si vous voulez que la religion serve à fonder la morale; faites considérer le Tout-Puissant comme l'auteur de tous les biens,

comme le dispensateur de toutes les joies, avant de montrer en lui le juge ou le censeur toujours mécontent. Pourquoi s'y prendrait-on, pour faire naître la piété, comme on ne s'y prendrait jamais pour exciter une affection terrestre? La mère a longtemps caressé son nouveau-né avant de le corriger; elle a eu soin de se montrer longtemps aimable et sensible, afin que le souvenir de sa tendresse pût tempérer un jour l'effet de sa rigueur. Dieu lui-même agit ainsi avec le petit enfant, et il se manifeste à lui par ses bienfaits avant de lui adresser la voix sévère de la conscience. C'est être injuste envers le Très-Haut, si l'on peut le dire, que de le présenter à l'enfant sous des traits qu'il n'a pas choisis, et que nous ne choisirions pas pour nous-mêmes. Un empressement excessif à retirer les fruits de la piété nous empêche souvent d'en cultiver la racine, l'amour de Dieu.

CHAPITRE IX

CULTE RELIGIEUX.

> L'esprit de Dieu, qui habite dans l'âme simple, saura bien trouver des paroles pour le petit enfant. FÉNELON.

Si, durant tout le cours de l'éducation religieuse, le besoin de rendre à Dieu un culte d'adoration n'augmente pas à mesure que l'instruction se développe, la connaissance des vérités les plus élevées demeure stérile dans l'esprit. La nature entière et l'Évangile nous révèlent un Créateur, mais c'est au moyen du culte seul que notre âme entre avec lui en correspondance. Sans culte, nous restons étrangers à Dieu, indifférents à ses perfections, peu jaloux d'en reproduire au moins une faible image en nous-mêmes. C'est par le culte principalement que la religion vient au secours de l'individu, vivante, active et féconde en œuvres.

Le culte du cœur est sans doute le premier de tous. Un hommage involontairement offert a plus de vivacité, une sincérité plus indubitable qu'un hommage provoqué par l'exemple, entretenu par l'habitude, et dirigé par des formes convenues : mais comment amener l'enfant à cette pure adoration? Comment exciter d'abord et renouveler ensuite le noble élan qui élève l'âme jusqu'à Dieu, sans impulsion extérieure? Où prendrons-nous la flamme céleste pour la communiquer constamment, et tenir *les lampes toujours allumées?*

Le culte intérieur et spontané, *l'adoration d'un Dieu esprit, en esprit et en vérité*, voilà le but; mais ce but ne saurait être atteint immédiatement : il faut des soins, un choix judicieux des moyens pour y arriver. Qu'y a-t-il dans l'éducation qu'on obtienne d'une autre manière?

Le moyen le plus naturel, le mieux assorti à l'objet qu'on se propose, sera, pour la mère, la communication franche et rapide de ses propres impressions. Qu'elle sente vivement les bienfaits de Dieu, et l'enfant les sentira de même. Si, lorsqu'il a un plaisir inattendu, vous en rendez grâces à Dieu pour lui, il unira bientôt son hommage au vôtre : *O mon Dieu, je te remercie de ce que tu as rendu telle personne si bonne pour moi*, c'est là le petit acte de reconnaissance dont madame Hamilton conseille de suggérer l'idée à un enfant aussitôt qu'il se voit l'objet d'une faveur inespérée. Dieu, qui tient dans sa main le cœur des hommes, Dieu *qui revêt les lis des champs, et qui n'oublie aucun petit oiseau*, Dieu, qui est l'auteur immédiat de tout ce qu'on admire dans la nature, et le dispensateur de ces facultés éclatantes par lesquelles de faibles humains ont produit les merveilles des arts : voilà le sujet de mille entretiens, le fond que peuvent recouvrir mille formes intéressantes, voilà l'aliment qui peut se proportionner à tous les degrés du sentiment comme de l'intelligence chez l'élève, et pourvoir à leur plus grand développement.

Mais le moyen le plus régulier sera toujours le plus certain. Ce sera donc la célébration d'un culte domestique, tel que le comporte l'âge de l'enfant; ce seront des exercices de piété, journellement continués et toujours assortis à sa capacité croissante. La régularité nous est nécessaire à tous: nous n'agissons sur notre âme qu'au moyen du temps; il faut en consacrer à tout ce que nous désirons obtenir de nous-mêmes. Et puisque le temps, celui des dons du Créateur dont nous disposons le plus, influe sur ce dont nous disposons le moins, les affections, n'est-il pas trop heureux que nous puissions, avec son secours, avoir de la prise sur nos mouvements involontaires? Et quand il s'agit de ces sentiments de piété, gardiens fidèles de notre cœur, et par là de notre conduite, comment se confier, pour les éprouver, à ces impressions du moment qui sans cesse nous trahissent? Comment ne pas avoir recours à cette destination particulière de certaines heures qui nous est utile en tant d'occasions?

S'il est vrai que nous ne puissions pas compter sur nous-mêmes, combien moins pourrions-nous encore compter sur l'enfant? Plus mobile, plus léger que nous ne le sommes, il est moins accoutumé à s'occuper d'objets purement intellectuels. Pauvre moralement, sans même s'apercevoir de ce qui lui manque, il doit apprendre à le désirer. Il faut enraciner dans sa constitution, si l'on peut le dire, le besoin de croître spirituellement, de recevoir chaque jour de Dieu les forces de l'âme. Ici tout ce qui est l'ordre inférieur, les habitudes, les formes, l'exemple, se présentent comme les instruments nécessaires de l'œuvre la plus élevée de l'éducation, la formation d'une volonté religieuse, et cette consécration de la vie entière qui en est l'effet.

Ces mêmes livres sacrés, qui dans l'éducation religieuse fournissent l'occasion de l'enseignement, se retrouvent comme un secours pour le culte, c'est-à-dire comme un moyen puissant d'élever les âmes à Dieu. Il est une langue particulière dans l'Écriture, langue énergique, significative,

dont rien ne peut remplacer l'effet sur ceux qui en ont de bonne heure saisi l'esprit, mais dont peuvent s'étonner ceux qui n'en ont pas acquis l'intelligence. Doués d'un si merveilleux instinct dans tout ce qui tient à l'expression de la pensée, les enfants en sentent promptement la force et la beauté. Des morceaux de la Bible choisis, mais lus dans le livre même et non arrangés à notre manière, leur inspirent un respect mêlé d'un grand intérêt. La majesté, l'éclat oriental des images, dans l'Ancien Testament, captivent leur imagination ; la candeur, la naïveté des paraboles, dans le Nouveau, les attendrissent. Mais c'est surtout dans les psaumes, qu'il s'ouvre pour eux une source abondante de consolation et d'amour. Ils y puisent le sentiment des beautés de la création, et y apprennent à saisir l'accord harmonieux de la religion et de la nature. Il est tel de ces psaumes que les plus jeunes enfants répètent avec un vrai ravissement, et qu'on n'entend jamais sans plaisir durant le reste de la vie [1].

Il serait à désirer que, d'après ces modèles si parfaits, on composât de petits cantiques religieux plus particulièrement destinés au premier âge. Dans les écoles modernes appelées *infant schools*, ainsi que dans plusieurs familles anglaises, les enfants chantent en chœur des hymnes qui produisent l'effet le plus attendrissant. Ils sont tous pénétrés des sentiments qu'ils expriment ; et les plus jeunes joignent avec bonheur leur voix incertaine à celle de leurs aînés.

Pourquoi, lorsque le but est si bon, et le moyen si innocent, refuserait-on d'employer le secours magique de l'harmonie ? La musique du chant, surtout, produit sur celui qui l'exécute une impression singulièrement puissante et caractérisée ; il prononce d'inspiration les paroles qui y sont associées, et il

[1] La force de ces premières impressions est cause qu'on n'a pu réussir à faire adopter, pour le chant d'église de notre culte, des traductions supérieures en mérite poétique à la faible version des psaumes par Clément Marot. Les paroles qu'on avait entendues dès l'enfance ont toujours agi plus puissamment sur le cœur.

semble à celui qui les chante qu'il exhale sa propre émotion : dangereuse propriété de cet art, d'après les sentiments dont on le rend ordinairement l'interprète, et motif de plus pour le rappeler dans l'éducation à sa destination antique et sacrée.

Même quand on n'a qu'un seul enfant à élever, on peut s'aider encore de la musique pour le culte. La mère, en s'adressant à son premier-né, peut déjà célébrer dans ses chants les bienfaits de Dieu. *Comment*, dit J.-P. Richter, *s'emparer du jeune esprit avec plus de douceur qu'au moyen de cette voix du chant qui part de l'âme, de cette voix déjà aimée de l'enfant quand elle ne proférait que de simples paroles, et qui lui apparaît tout à coup revêtue d'éclat et comme parvenue à la gloire céleste ?*

Toutefois ce sont là de purs accessoires. L'acte du culte le plus important, celui qui constitue l'essence du culte même, c'est la prière. L'idée à la fois si grande et si simple de la prière s'allie à celle de tous nos rapports avec Dieu. La simple contemplation de la Divinité suppose presque une prière, puisqu'il s'y associe un invincible désir de puiser à la source immense de force, de sainteté, de bonheur. Il est dans notre nature de prier : la prière est le soupir de l'âme captive, une anticipation de sa délivrance, un pressentiment d'éternité. A tous les degrés de civilisation, l'homme prie. Le sauvage, étranger aux bienfaits de la révélation, prie déjà, et le chrétien consommé dans la foi prie encore. Tout ce que nous pouvons concevoir de l'état des intelligences célestes, c'est la prière ; nous croyons voir les anges prier, et Jésus-Christ a prié sans cesse. Le besoin de prier a paru tellement inhérent à l'essence même la plus sublime, qu'il est un passage dans le Talmud où il est dit que *Dieu lui-même prie ;* pensée extravagante sans doute, mais pensée en harmonie avec je ne sais quelle corde de notre cœur, de ce cœur avide et souffrant qui ne peut concevoir la perfection même sans un élan, sans une aspiration vers un état encore supérieur.

Cet acte de l'invocation, si naturel en lui-même, convient

d'autant mieux au petit enfant, qu'il passe sa vie à demander. Notre langage, en nous adressant à Dieu, est presque tout emprunté du sien, tant ses relations avec nous offrent une image imparfaite, il est vrai, mais pourtant frappante des nôtres avec la Divinité. Dans tous ses chagrins il crie : *mon père*, et nous appelons notre père aussi. Il sentira qu'il doit prier dès que le moindre rayon d'en haut pénétrera dans son âme.

Pour la prière comme pour tout l'ensemble du culte, l'exercice régulier est la route qui conduit au mouvement spontané et involontaire. Je pense donc qu'on doit essayer, chaque matin, d'élever l'âme de l'enfant vers son auteur, sans même attendre le moment où commence l'instruction proprement dite. Le nom de Dieu n'est jamais tout à fait étranger à l'enfant; il a dû entendre prononcer avec amour et respect ce nom sacré avant d'y attacher une idée distincte, et dès lors cette grande idée trouve en naissant son cœur préparé. Vous apercevez-vous qu'une telle impression est produite? nourrissez-la et fortifiez-la peu à peu, en la maintenant douce et sereine ; et si vous avez des enfants d'un âge plus avancé, qui jouissent déjà avec recueillement du bienfait de la prière, vers la fin de ce saint exercice allez chercher votre dernier né, tenez-le dans vos bras, joignez ses petites mains ensemble, et, par des paroles courtes et naturelles, implorez la bénédiction du Très-Haut pour tous ses frères et sœurs et pour lui. Ce culte ne doit durer qu'un instant, mais cet instant suffit pour faire éclore un tendre germe, et chaque jour amènera un nouveau développement.

Même quand vous n'avez pas d'autres enfants, vous pouvez associer votre fils en bas âge à votre prière. Apprenez-lui à dire : *O mon Dieu, je t'aime, toi qui es si bon ; je te demande de m'aimer aussi*. Pour peu que votre sentiment accompagne ces mots si simples, ils prendront de la signification pour l'enfant ; ils exciteront du moins en lui une affection tendre, et c'est là tout ce qu'on peut vouloir. Sans

doute il demandera si vous voyez le bon Dieu ; vous lui direz que non, mais qu'il vous voit, qu'il entend et distingue toutes choses, et qu'il chérit les enfants bien sages.

On peut juger ici que dans la pratique je fais marcher de front un léger enseignement et le culte. Mais s'il fallait que l'un précédât l'autre, j'en demande pardon au raisonnement, ce serait par le culte que je commencerais. Quand il s'agit d'objets terrestres, il faut connaître pour aimer ; mais, s'il est question de Dieu, c'est en l'adorant qu'on peut le comprendre, et l'intelligence vient de l'amour. Ceci doit paraître singulier, mais *la prière est une œuvre surnaturelle* [1], on peut bien l'accomplir par des moyens merveilleux. Le grand génie qui était né chrétien au sein du paganisme l'a dit : « L'âme « pénètre mieux les vérités divines dans l'élan d'une sainte « inspiration que guidée par la réflexion froide et circon- « specte. » Et qu'on ne prétende pas que ceci ne regarde point les enfants. Eux aussi ont leurs clartés, leurs illuminations soudaines, plus frappantes quelquefois par l'opposition avec l'obscurité habituelle.

Vers l'âge de trois ans, un enfant sensible et avancé peut admettre, je le crois, une première lueur de religion dans son âme, et devenir par là capable de culte. Je sais qu'on peut retarder ce moment. Il est des mères très-religieuses qui ne commencent à faire prier leurs enfants qu'après qu'ils ont atteint la septième année. Quand on a inspiré la piété par une autre voie, quand les sentiments sont déjà tels que l'espoir de prier tienne autant de place dans l'esprit que le ferait l'acte lui-même, ce délai peut avoir l'avantage de réserver la nouveauté, et par là l'impression la plus forte de la prière, pour l'âge où les enfants moins dociles sont plus sujets à nous échapper. Mais, s'il n'en est pas ainsi, je ne conseillerai jamais de sacrifier l'effet assuré des habitudes à une certaine économie dans l'emploi de moyens dont on ne dis-

[1] *Leigthon's Expository Works.*

pose pas toujours. C'est beaucoup risquer que de compter pour l'âge difficile sur une ressource que cet âge même rendra moins aisée à employer.

Sans parler du bienfait principal de la prière, les grâces qu'elle obtient du ciel, ce culte, dirigé par une mère intelligente, devient l'instrument le plus utile pour former le caractère d'un enfant. A l'égard de la religion, rien n'influe plus directement sur son esprit que les secours qu'on sollicite sous le rapport de la religion même. Demander d'aimer Dieu de plus en plus, c'est se pénétrer de son amour ; implorer le don d'une piété tendre, active et tolérante envers les hommes, c'est concevoir une juste idée de ce que doit être un tel sentiment. Bien entendu que l'enfant ne récite pas de vains formulaires, et que chaque mot qu'il prononce répond à son cœur. Il en sera de même pour la moralité. Si la mère fait répéter après elle phrase par phrase de petites prières bien simples qu'elle variera suivant l'occasion, elle aura là un moyen doux de communiquer à son enfant tous les mouvements dont elle désire qu'il soit animé. La reconnaissance envers ceux qui le soignent, la douceur, la docilité, le zèle pour remplir ses petits devoirs, en un mot, les meilleures dispositions du premier âge peuvent être favorisées au moyen du culte chez l'enfant.

Pour rappeler les esprits toujours dispersés de l'enfant, et rendre présents à sa pensée les grands objets de la religion, la mère pourra commencer en son propre nom par une invocation plus solennelle que je n'oserais pas prendre sur moi de dicter. J'emprunte celle-ci à l'un des meilleurs écrivains religieux de notre culte, M. Cellerier :

« Seigneur, notre Dieu et notre père, nous nous prosternons devant toi pour t'invoquer. Que ton saint Esprit nous dispose pour te prier avec sincérité, avec ardeur, et que le nom adorable de Jésus-Christ, sauveur des hommes, monte jusqu'à ton trône, et nous obtienne tes bénédictions.»

Mais pour ce qui regarde l'enfant, afin de faire concevoir ce que j'ai en vue, je joins ici quelques petites prières qu'il pourra aisément comprendre à l'âge de trois ans. J'ai laissé de côté l'enseignement de la doctrine, pour n'exprimer que les sentiments qu'il peut réellement éprouver. On en composera facilement de bien meilleures et de plus complètes, puisque, conformément à l'esprit de l'enfance, je n'y ai guère fait adresser qu'un seul vœu à la fois ; mais je dois pourtant dire qu'à l'épreuve celles-ci ont produit de bons effets :

« O mon Dieu, mon Dieu, que de bien tu me fais, que de plaisirs tu me donnes ! Tu m'as donné mes parents qui sont si bons, mes frères et mes sœurs avec qui je m'amuse tant, mes bonnes qui ont tant de soin de moi. Tu m'as encore donné une quantité de choses qui me rendent heureux. Conserve-moi tous ces biens, ô mon Dieu : c'est au nom de ton fils Jésus-Christ que je t'invoque. »

« O mon Dieu, comme tu as soin de moi ! comme tu as pitié de moi ! Tu sais que je suis tout petit, tout faible ; que je ne puis pas m'habiller seul, pas me nourrir seul ; que, si l'on m'abandonnait, je serais bien malheureux ; eh bien ! tout le monde vient à mon secours, tout le monde m'aime. C'est toi, mon Dieu, qui as rendu les autres si bons pour moi ; récompense-les, ô mon Dieu, et rends-moi bien reconnaissant et bien sage. C'est au nom de ton fils Jésus-Christ que je t'invoque. »

« O mon Dieu, ton fils bien-aimé, Notre-Seigneur Jésus-Christ, a dit : *Laissez venir à moi ces petits enfants*. Eh bien ! mon Dieu, je suis un petit enfant, et je viens vers toi. Viens aussi vers moi, ô mon Dieu. Empêche-moi d'oublier que tu me vois, alors je sentirai toujours que tu me gardes, que tu m'aimes, et que, quand je mourrai, tu me recevras dans tes bras. C'est au nom de Jésus-Christ ton fils, etc. [1]. »

1 On ne saurait trop tôt associer des sentiments doux et religieux à l'idée de la

« Mon Dieu ! mon Dieu ! quand je suis bien sage, quand mes parents sont contents de moi, il me semble qu'alors j'ose te prier. Mais, hélas ! aujourd'hui que j'ai été mutin, j'ai désobéi, et j'ai honte de m'approcher de toi. Pourtant, je t'en conjure, ô mon Dieu, ne cesse pas encore de m'aimer : je suis toujours si malheureux après mes fautes ! Notre bon Sauveur a obtenu que tu pardonnerais à ceux qui se repentent. Moi je me repens, ô mon Dieu, pardonne-moi à cause de lui ! »

« Écoute-moi, mon Dieu ! Tu vois comme je suis petit, eh bien ! j'ai été, à ce qu'on dit, encore plus petit ; je ne pouvais pas me soutenir, marcher, courir comme à présent. Je t'en prie, ô mon Dieu, toi qui as été si bon pour moi, sois également bon pour tant de pauvres enfants qui sont faibles comme j'étais, et qui ne sont pas si bien soignés. Soulage, ô mon Dieu, tous ceux qui souffrent. C'est au nom de ton fils Jésus-Christ que je t'invoque. »

« O mon Dieu, je voudrais bien t'obéir, mais toujours je commets quelque faute. Je vois que si tu ne m'aides pas, je ne serai jamais sage tout à fait. Aide-moi donc à garder tes commandements, ô mon Dieu, à t'aimer de tout mon cœur, de toute ma pensée, et aussi à aimer mon prochain comme moi-même. Je te le demande, ô mon Dieu, au nom de Jésus-Christ ton fils. »

« Seigneur, tu nous as dit de prier les uns pour les autres ; je te prie donc pour mes parents d'abord, puis pour les gens de mon pays, puis aussi pour ceux qui ne sont pas de mon pays. Je te prie, ô mon Dieu, pour ceux qui te connaissent et aussi pour ceux qui ne te connaissent pas, afin qu'ils ap-

mort. On a vu des enfants de cinq à six ans auxquels les espérances du christianisme ont fait éprouver les plus grandes consolations pendant leurs souffrances, et jusqu'à leur dernière heure, dont ils sentaient les approches sans la redouter. (Voyez la notice sur l'École de Spitafields, par M. Wilderspinn, p. 54.)

prennent à t'adorer. Je te prie aussi, ô mon Dieu, pour tout le monde. C'est au nom de Jésus-Christ, etc.[1]. »

Pour le dimanche.

« O mon Dieu, c'est aujourd'hui dimanche, le jour où chacun se rend à l'église pour te prier. Moi, je suis trop petit pour y aller, mais pourtant je t'adorerai aussi, ô mon Dieu. Je sortirai dans la campagne, je verrai ce soleil si brillant que tu as fait, cette terre si belle où il y a tant de charmantes fleurs, de jolis oiseaux, de si bons fruits. Je te remercie de toutes ces choses, et, quand je serai grand, j'irai aussi dans ton temple, je chanterai tes louanges, je lirai ta sainte parole, et toute ma vie je t'aimerai et je tâcherai de t'obéir. C'est au nom, etc. »

Je joins encore ici deux prières qui serviront à donner l'idée à l'enfant des vœux qu'il peut présenter à Dieu au commencement et à la fin de la journée, quand par hasard il est laissé seul.

Prière du matin.

« O Seigneur, je te remercie de ce que tu m'as gardé pendant la nuit; garde-moi aussi pendant le jour, je te prie. Je tâcherai de me souvenir que tu es toujours près de moi, et alors je n'aurai peur de rien que de t'offenser. Bénis, ô mon Dieu, mes parents et tous ceux que j'aime. C'est au nom, etc. »

Prière du soir.

« O mon Dieu, je ne veux pas me coucher sans t'avoir

[1] Cette prière n'est peut-être pas très-naturelle, car un enfant laissé à lui-même n'aurait vraisemblablement pas l'idée d'offrir des vœux pour des inconnus ; mais ce que j'ai voulu montrer, c'est comment la mère pourrait tirer parti du culte pour inspirer à l'enfant divers bons sentiments, et il en est peu de plus nécessaires à associer à l'idée de la religion que celui de la tolérance.

demandé ta bénédiction. Tu as été bien bon pour moi aujourd'hui, et pourtant je sens que j'ai commis plusieurs fautes. Pardonne-les-moi, Seigneur; je tâcherai d'être plus sage demain. Je vais à présent m'endormir en pensant que tu me garderas pendant mon sommeil. C'est au nom de ton fils, etc. »

La plupart de ces vœux sont extrêmement vagues; mais l'enfant doit être encouragé à en présenter de plus précis. S'il dit ce qu'il a dans le cœur, il en offrira sans doute de bien puérils; mais qu'importe? En est-il beaucoup, parmi les vœux terrestres, qui ne le soient pas? Jouissons de ce qu'il parle à Dieu du fond de l'âme, sans trop nous mêler de ses petits secrets. Avertissons-le néanmoins que bien souvent nos souhaits sont téméraires, et que, tout en exprimant les siens, il doit s'en rapporter à celui qui veut son bonheur. Conseillons-lui de demander lui-même au Seigneur de ne pas l'écouter au cas où ses désirs, en s'accomplissant, auraient des suites fâcheuses, et nous l'accoutumerons à supporter avec douceur les privations; nous lui préparerons, dans les mécomptes et dans les peines, cette résignation animée d'espérance, nommée la confiance en Dieu.

Quelque liberté qu'on laisse à l'enfant dans le culte le plus intime, il est pourtant une prière que je voudrais lui faire apprendre par cœur aussitôt qu'il aura contracté quelque habitude d'invocation : c'est l'Oraison dominicale. Celle-là peut devenir sa compagne fidèle depuis le berceau jusqu'à la mort. Le sens qu'elle renferme se développe constamment et devient plus beau et plus profond à mesure que nous avançons en âge.

RÉSUMÉ

DES FAITS RELATIFS A L'ÉTUDE DE L'AME DANS LA PREMIÈRE ENFANCE.

Arrivée au moment où les progrès toujours croissants de l'enfant achèveront de compléter son existence morale, et où s'ouvrira une nouvelle carrière pour l'observateur, je crois devoir jeter un regard sur la route que j'ai parcourue. A l'avenir, il deviendra de plus en plus difficile d'analyser les sentiments et les impressions de l'élève. Tout sera chez lui plus compliqué, plus obscur; l'éducation, l'exemple, auront agi; les mouvements naturels seront souvent réprimés par l'effet de la réflexion, et pourtant les mobiles secrets resteront en partie les mêmes. Il importe donc de constater à temps des dispositions qui sont destinées à s'affaiblir, mais non à cesser d'exister dans l'âme.

Sans m'arrêter à retracer les conséquences morales qui découlent clairement des faits observés, je vais résumer ici l'histoire de l'enfant dès sa naissance; et, quoique l'état de l'âme à cette époque soit peu connu, j'exposerai les idées qu'on ne peut, ce me semble, s'empêcher de s'en former, soit qu'on les doive à l'observation ou que ce soient les résultats de notions précédemment conçues.

L'âme, intelligence pure, jetée dans cet univers à elle inconnu, s'y trouve unie à une portion de matière appelée corps, qu'elle ne connaît pas davantage. Susceptible d'un développement infini et douée des dispositions nécessaires pour entrer en relation avec le monde moral et physique, elle semble condamnée à ne déployer son activité que lorsque les impressions qu'elle reçoit par l'entremise du corps mettent en jeu ses facultés, et fournissent des matériaux à leur

exercice. Mais comme des impressions excitées par les sens ne sont pas de nature à établir tous les rapports que l'âme est appelée à entretenir, elle avait besoin d'une autre ressource. Il lui a en conséquence été préparé, pour l'aider au début de sa carrière, un secours qu'on appellerait surnaturel si l'on désignait ainsi les effets dont on ne peut constater la cause. Ce secours, que nous nommons instinct, n'est point prodigué. Constamment accordé dans les occasions indispensables, il ne l'est point lorsque, en consacrant le temps nécessaire aux leçons de l'expérience, l'âme peut réussir à s'en passer.

Ainsi, dans les premiers jours après la naissance, l'âme ne manifeste point ses attributs. La machine merveilleuse qui la renferme lui est inutile, parce qu'elle ne sait pas s'en servir. En vain une organisation admirable semble avoir été calculée pour produire deux effets différents, celui d'avertir l'âme de ce qui se passe au dehors, et celui d'exécuter ses ordres ; l'âme ne comprend pas ce que lui annonce le corps, et n'a rien encore à lui commander. Captive dans sa double ignorance, elle ne peut connaître les objets extérieurs qu'en exerçant les organes des sens, et ce sont les objets extérieurs qui peuvent seuls lui révéler les propriétés de ces organes.

Toutefois, le concours de la volonté n'est pas nécessaire pour que l'âme reçoive des impressions. Elle sent des peines et des plaisirs, mais l'intelligence reste passive. Tout est vague et confus pour l'enfant, rien n'a de réalité ni de consistance. Les figures qui passent et repassent devant ses yeux ne sont que des ombres fugitives. Les bruits divers qu'il entend, les chocs qu'il peut recevoir des corps solides, ne sont encore pour lui que des événements isolés ; il subit des modifications qu'il ne cherche point à expliquer. Dans cet état, la faim même ne serait pour le nouveau-né qu'une douleur à laquelle l'idée d'aucun soulagement ne s'associerait, et il mourrait d'inanition sans pressentir ce qui lui manque, si le ciel n'avait pas pourvu à la conservation de son existence. Ici il fallait de

l'instinct, et l'instinct a été donné. L'enfant cherche et saisit le sein maternel ; il se calme et se fortifie.

Cependant les mêmes impressions, en se répétant, mettent en jeu chez lui les facultés de l'âme. Il lie ses sensations dans son esprit, et son souvenir les lui reproduit dans l'ordre selon lequel la réalité les a présentées. Ainsi, j'ai vu un enfant de douze jours, qui à cette époque ne pouvait assurément distinguer aucun objet, indiquer par des signes indubitables qu'il comprenait qu'on allait lui donner le sein. Il se rappelait donc, il espérait ; deux grandes facultés, la mémoire et l'imagination étaient excitées. L'être intellectuel s'était révélé.

La faiblesse du corps, dans le premier âge, ne paraît pas devoir apporter beaucoup de retard au développement de l'intelligence, puisque cette faiblesse affecte seulement les membres exécuteurs des volontés de l'âme, et que l'âme n'a pas d'ordres à donner au commencement. En revanche, les organes, tels que ceux des sensations, qui ne sont que de simples informateurs pour l'âme, remplissent leur office presque dès la naissance : ainsi l'oreille et l'œil lui font toujours des rapports, peu compris d'abord, il est vrai, mais parfaitement fidèles. Les progrès des facultés morales et physiques semblent donc avoir été coordonnés pour que, à mesure que l'âme est en état de commander, elle trouve dans le corps un serviteur adroit et docile.

Une fois que l'enfant est parvenu à mettre d'accord le témoignage de ses sens divers, ses notions prennent de la fixité ; le monde extérieur lui apparaît sous des formes toujours plus distinctes ; il se croit entouré d'objets réels, et commence à se réveiller d'un état de rêve où tout était pour lui confus et vacillant.

L'âme cependant, essence spirituelle, n'est pas uniquement appelée à entrer en relation avec le monde matériel et ses plus nobles facultés demandent un autre exercice. Il est donc un autre ordre de phénomènes qui ne tardent pas

à se manifester chez le nouveau-né, et à se séparer nettement de l'ordre des idées sensibles. On peut même s'étonner du peu de connaissances qu'il faut à l'enfant pour que son sens moral se développe. Avant qu'il se soit encore servi de ses mains, et qu'en saisissant les choses qu'il voit il se soit convaincu de la réalité de leur existence, un objet est sorti pour lui du nuage qui enveloppait l'univers, et a donné l'éveil aux sentiments tendres. Cet objet, c'est une physionomie expressive, un visage qui sourit à l'enfant. A cette nouvelle apparition, son âme s'est élancée vers une autre âme; il a reconnu son semblable quand il ne discernait rien encore. Ainsi s'annonce la sympathie, instinct étonnant, divination merveilleuse, qui, dès le commencement, indépendante de l'expérience, initie l'âge le plus tendre à ces mystères du cœur qu'aucun âge n'approfondit.

Le sentiment d'attente que produit chez l'enfant la succession généralement régulière de ses sensations, prouve qu'il croit confusément à la constance des lois qui régissent la nature. Un premier événement lui en annonce un second ; et, quoique son imagination seule soit en jeu, il y a dans ses prévisions la source de la raison future. Bientôt le nouveau-né s'aperçoit qu'il exerce un pouvoir sur lui-même, qu'il prolonge, par exemple, ou suspend à son gré des cris qui d'abord avaient été involontaires ; et quand il voit que, en agitant ses petits membres, il communique un mouvement à d'autres objets, il se sent lui-même une cause, et la grande idée de cause se développe insensiblement dans son esprit. Conçue d'abord dans l'ordre physique, cette idée ne tarde pas à se transporter dans l'ordre moral. Aussitôt que l'enfant a connu qu'il pouvait agir sur ses semblables, il se sert d'eux comme d'instruments ; il pousse, il dirige ceux qui le portent, et sa volonté, impuissante chez lui-même, anime des êtres plus forts que lui. Il existe dès lors des communications indéfinissables entre l'enfant et ses gardiens. Lorsqu'il n'a aucun moyen de s'entendre avec nous par les idées, on le voit

éclairé par une intelligence de sympathie qui se crée bientôt un langage particulier. Et quand à cet instinct du cœur vient se joindre une tendresse véritable, il s'établit entre l'enfant et nous un échange de sentiment dont la vivacité et les variations rapides sont souvent une épreuve trop forte pour sa fragile constitution.

Cependant les forces de l'enfant, qui s'accroissent, donnent à ses facultés un exercice plus salutaire; ses mouvements, plus sûrs et plus faciles, lui permettent d'exécuter quelques entreprises qui sont toujours des occasions de plaisir. Le penchant à l'imitation, fruit du besoin d'agir et de la sympathie, lui suggère l'idée de mille tentatives, et des situations plus variées amènent de nouveaux progrès. Dès lors la plupart des mobiles de l'âme humaine se mettent en jeu successivement. On voit un enfant d'un an éprouver tour à tour des sentiments d'amour-propre, de fierté, de dépit, de honte, de rancune, souvent de générosité et de pitié. Étranger à toute pensée suivie, il est ému par ces désirs, ces goûts, ces prédilections, ces antipathies qui influent sur nous comme sur lui, et qui sont souvent expliqués par notre raison sans qu'elle en soit pourtant la véritable cause.

Mais l'objet du plus grand intérêt pour l'observateur, c'est de voir se former les traits qui caractérisent l'espèce humaine et lui assignent un rang à part dans la création. Malgré les preuves de connaissance que nous donne le nouveau-né, il est inférieur à tous les animaux du même âge sous le rapport le plus essentiel, le pouvoir de veiller à sa propre conservation. L'éducation des organes des sens, beaucoup plus lente chez lui, nous paraît, il est vrai, plus rationnelle, c'est-à-dire que nous réussissons mieux à l'expliquer par l'enchaînement régulier des effets et des causes. Soit que la vie plus courte des animaux ne laissât pas un espace suffisant aux longues leçons de l'expérience, soit qu'une intelligence inférieure exigeât plus de secours directs, il est certain que les miracles de l'instinct sont dès l'enfance plus nombreux et plus frap-

pants dans les animaux que dans l'homme. Mais, à travers l'abaissement de la créature humaine à son début, il est curieux d'apercevoir les signes précurseurs de son élévation future.

Un de ces indices de supériorité, c'est l'impression vive et agréable que produisent sur l'âme de l'enfant des objets entièrement étrangers à l'instinct de conservation et aux jouissances matérielles, mobiles des êtres moins richement doués. Dès l'âge de six à sept mois, il se montre capable d'admiration, et l'éclat des couleurs comme l'harmonie des sons lui causent des transports de joie. Le pur sentiment du beau, source des arts, est accordé au faible enfant qui n'a pas l'idée de l'utile ; bientôt on verra naître en lui la curiosité, premier germe du goût des sciences. Ces deux nobles inclinations ont ainsi une origine désintéressée que trop souvent nous leur permettons de démentir.

A peine commence la seconde année qu'un autre privilége de l'espèce humaine vient s'offrir à notre examen. A l'aspect des objets qui le frappent, l'enfant prononce le nom qu'il leur a entendu donner, et ce nouvel exercice ne paraît d'abord avoir pour lui d'autre but que le plaisir. Mais quand une fois il a découvert l'usage utile de la parole, quand il a vu que ces mots si agréables à proférer pouvaient être un moyen de se faire obéir, toutes ses facultés sont employées à le mettre en possession de ce moyen. Aussi ses progrès dans l'art de parler sont-ils étonnants ; la rapidité même en serait inexplicable, si l'enfant n'était pas doué, sous ce rapport, de dispositions bien supérieures à celles des adultes, comme l'a prouvé un habile médecin, M. Itard. L'étude de l'ordre dans lequel il commence à se servir des diverses parties du discours est faite pour jeter du jour sur la marche de son dévelopement intellectuel.

Mais, quelque sagacité que déploie l'enfant dans le cours de cet apprentissage, il ne faut pas se faire illusion sur la nature de son esprit. On a cru, parce qu'il se servait du plu-

riel et désignait des animaux et des fruits par les noms d'espèce, qu'il concevait des idées abstraites, opinion que je n'ai pu adopter. Les noms d'espèce ainsi que les autres termes généraux ne sont pas, à ce qu'il me semble, chez lui l'expression d'une idée abstraite déjà conçue ; ils seront l'instrument qui lui servira à la concevoir. Pour que l'enfant attachât un sens abstrait à ces termes, il faudrait que la pensée revînt en arrière, afin d'envisager dans un objet les qualités qui permettent de le classer avec d'autres à peu près pareils ; or, ce mouvement rétrograde est l'effet d'une opération volontaire de l'intelligence dont l'enfant de deux à trois ans n'a nulle habitude. S'il n'en est pas absolument incapable, il a du moins peu de motifs pour s'astreindre à cette contention d'esprit, et la réflexion lui reste étrangère.

Sans chercher de nouveau à expliquer comment l'enfant est conduit à se servir de termes abstraits, je dirai que nous sommes constamment sujets à nous tromper, en supposant que tout se passe dans l'esprit des enfants de la même manière que dans le nôtre. Nous prenons pour une suite de pensées ce qui n'est chez eux que l'anticipation d'une suite d'impressions. Leur imagination transporte dans l'avenir certaines sensations déjà connues, et ils jugent que tel objet leur procurera un plaisir plus grand ou plus prolongé que tel autre. S'ils donnent à ces prévisions une apparence raisonnée, c'est que l'emploi de nos formules ne leur coûte rien ; c'est qu'avec leur étonnante facilité de nous imiter, ils peuvent exprimer en termes généraux l'idée particulière qui les occupe.

Le petit enfant, à ce qu'il paraît, forme donc un jugement, résultat d'une comparaison rapidement faite ; mais il ne s'élève pas jusqu'au raisonnement, opération d'un esprit qui confronte les jugements antérieurs et parvient à en tirer une conclusion générale. Il lui manque à la fois et les matériaux du raisonnement, c'est-à-dire des faits déjà jugés en dépôt dans sa mémoire, et des motifs assez pressants pour

employer le peu de matériaux qu'il a rassemblés. La nécessité oblige l'homme fait à se proposer des buts précis, et dès lors il lui faut raisonner pour les atteindre ; mais, comme il n'y a pas de nécessité pour un être qui ne pourvoit pas à ses propres besoins, il n'y a pas non plus de but déterminé auquel il attache de l'importance. Les desseins passagers que forme l'enfant ne sont que des occasions d'exercer ses forces. L'essentiel est pour lui d'agir, ce n'est pas d'obtenir le résultat de son action. Des désirs d'imagination, variables et mobiles comme leur source, mettent en jeu ses facultés sans exiger de grands efforts d'attention.

Si l'imagination règne en souveraine dans le premier âge, c'est qu'il ne pouvait pas en être autrement. Pendant le temps où le nouveau-né ne parlait pas, son âme n'était pas oisive : il était animé de différentes émotions. Que se passait-il donc dans son esprit ? Sans doute des scènes variés, les objets qui l'avaient frappé se peignaient dans son cerveau d'après nature, pour ainsi dire, sans aucun signe de convention ; et le tableau du passé, en se renouvelant pour lui, excitait ses craintes ou ses espérances. Lors même que l'enfant commence à parler, ce spectacle intérieur n'a rien perdu encore de sa vivacité. Peut-être à tout âge se continue-t-il obscurément dans notre sein. Et de là ces retours d'images et de souvenirs qui viennent parfois nous assaillir au milieu de notre vie plus réfléchie, d'une vie dans laquelle les pensées revêtues de mots ôtent quelque chose à l'éclat des couleurs des représentations intérieures. Chez l'enfant, des mots isolés, peu nombreux, longtemps étrangers à ses intérêts, ne recouvrent point les images et n'en tempèrent pas l'effet. De nouveaux développements ajouteront encore longtemps à la force de ses impressions, avant que l'habitude de se servir du langage ait pénétré au dedans de lui, et que son intelligence, en travaillant sur les signes, ait un exercice plus calme et plus régulier.

Si le dessein du Créateur à l'égard de l'homme a été que

l'âme immortelle prît dès cette vie un grand élan, le moyen de lui faire parcourir l'échelle de développement la plus étendue était de la placer au degré le plus bas au commencement. De là son état de dénûment et de misère dans l'enfance. Mais, pour que le mouvement de l'âme fût volontaire, il devait y avoir dans son essence intime des mobiles d'activité, et c'est là ce que la Providence s'est attachée à former chez le nouveau-né. De même qu'elle en a préparé pour le cœur dans la sympathie, elle en a suscité pour l'esprit dans des goûts d'imagination qui deviennent bientôt très-vifs. N'ayant pas pourvu l'enfant de connaissances innées, il fallait lui donner des motifs pour en acquérir. Le besoin, qui stimule si puissamment les facultés de l'homme fait, ne pouvait pas remplir ce rôle auprès du nouveau-né, auquel l'utile est fourni sans qu'il s'en occupe ; il devait donc avoir d'inutiles désirs, et l'imagination dont il est doué en est la source féconde. Le mouvement moral et physique était nécessaire au développement de l'enfant, et il a aimé l'activité avant que le sentiment de la nécessité donnât à ses actions un but raisonnable. A l'âge où il mettra du prix au résultat de ses efforts, il sera capable de réfléchir.

Notre esprit, préoccupé de ce qui manque à l'enfant, méconnaît, ce me semble, à son égard la libéralité de la nature. Nous ne remarquons pas que l'ordre de développement, nécessité par son ignorance, est l'ordre le plus avantageux pour sa moralité comme pour les progrès de sa raison. Capable de sentir de tendres affections qui sont déjà pour lui un commencement de conscience, il est soumis par là à l'influence de l'éducation, et bientôt il devint accessible à l'amour de Dieu, source de perfectionnement des années futures. Avide de sensations variées, il prend intérêt à mille objets qui, en excitant des sentiments divers, tiennent en activité son esprit mobile. Le plaisir qu'il prend à nous imiter, joint à l'admiration dont il est de plus en plus susceptible, ne tarde pas à éveiller chez lui le goût des arts dans sa

simplicité native. Les récits, la musique, les images coloriées, les figures en relief, enchantent l'enfant, et bientôt il est artiste lui-même. Copiste et inventeur tour à tour, on lui voit tenter de réaliser dans ses créations et ce qu'il apprend et ce qu'il imagine. Mille fictions burlesques ou gracieuses remplissent sa vie ; des jardins, des édifices, sortent de ses faibles mains, et ses jeux sont ceux d'un jeune génie.

C'est ainsi que s'annoncent dans la tendre enfance nos attributs les plus éclatants. De grandes, d'audacieuses facultés, humbles et timides à leur naissance, préludent par des essais frivoles qui nous font sourire de pitié. Et pourtant elle est bienfaisante la dispensation qui rend leur développement infaillible. Il est heureux pour nous que l'imagination soit indispensable au premier âge. Car, tandis que la marche de la civilisation assure les progrès des sciences exactes, et favorise sans cesse l'exercice du pouvoir d'analyse et de raisonnement, le beau luxe des dons en apparence plus inutiles se perdrait peut-être pour l'humanité s'il n'eût pas été mis en sûreté dans les dispositions de l'enfance. Ainsi éclate toujours la fécondité de la nature ; ainsi la jeunesse passagère de l'individu garantit la jeunesse éternelle de l'espèce. Ainsi se conservent intactes les richesses de l'esprit humain ; ainsi les talents sont impérissables, et l'on pourrait encore entendre, au sein de notre vieux monde, retentir les accents inspirés des temps primitifs.

Mais s'il a été pourvu à la variété des esprits, et à une originalité toujours renaissante dans la race humaine, par la puissance de l'imagination chez les enfants, il a été préparé une source d'harmonie générale dans la sympathie qui existe en eux. Lorsque leurs sentiments s'accordent trop mal avec ceux de la société dont ils commencent à faire partie, on voit languir en eux des dispositions qui ne sont presque jamais partagées. Sans perdre alors les traits saillants de son empreinte originelle, peu à peu l'enfant devient à d'autres égards l'homme de son pays et de son siècle.

ÉTUDE

DE LA

DERNIÈRE PARTIE DE L'ENFANCE

LIVRE QUATRIÈME

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR L'ÉDUCATION INTELLECTUELLE.

CHAPITRE PREMIER

ÉLÉMENTS D'UN PLAN D'INSTRUCTION.

> Ce qui disperse la vie et détruit l'unité rend tout progrès impossible.
>
> BONSTETTEN.

Quand j'ai tracé l'histoire de la première enfance, je me suis surtout attachée à préparer la moralité de l'âge suivant : c'était commencer par l'essentiel, et c'était encore suivre l'ordre indiqué par la nature, puisque l'instinct fugitif de la sympathie accordée aux petits enfants permet de leur communiquer de bons sentiments, longtemps avant que leur raison puisse être exercée. Mais, à l'époque où nous arrivons, de grandes facultés se manifestent. L'enfant est devenu capable de raisonner et de réfléchir, il importe de cultiver les nouveaux dons qu'il a reçus et de les diriger, vers le but général de la vie humaine.

L'éducation intellectuelle va donc désormais nous occuper particulièrement, mais non cependant d'une manière exclusive. Déterminer ce que devrait être l'instruction, si on la considérait dans ses rapports avec le perfectionnement de l'être moral, et avec le développement harmonieux de toutes les facultés humaines : telle est la tâche dont nous voudrions nous acquitter. Et comme nous n'embrasserions jamais l'en-

semble d'un si grand sujet en ne le traitant que partiellement, à mesure que se déploieraient sous nos yeux le cours des années, nous présenterons d'abord quelques considérations générales, auxquelles l'observation de l'enfance fournira plus tard leur application.

Une grande intelligence est un avantage si immense pour obtenir ici-bas toute espèce de succès, que l'instituteur se laisse aisément entraîner dans l'enseignement à prendre pour unique but le succès terrestre. Toutefois, s'il se bornait à ce point de vue, non-seulement il compromettrait les vrais intérêts d'une âme immortelle, mais il n'arriverait pas même à former un plan d'éducation bien conçu, un plan dont toutes les parties fussent en accord et s'appuyassent réciproquement. Il n'y aurait qu'anarchie et confusion dans l'appréciation de toutes choses.

Il serait sans doute heureux de concevoir d'avance une idée juste et complète de l'éducation, et de ne pas laisser flotter au hasard les vœux formés par l'ambition paternelle. Les progrès de la raison rendent à présent sensible toute inconséquence. Quand l'imagination régnait en souveraine, chacun pouvait avoir en soi dix hommes différents, et croire servir Dieu, sa dame et son roi, en laissant un libre essor à mille passions fougueuses; maintenant il n'en est plus ainsi : on veut qu'il y ait de l'accord entre les sentiments et la conduite, les opinions et les actions. La société aspire à s'organiser de plus en plus ; les institutions, les mœurs, la législation, tendent à s'ordonner. Comment ne pas chercher à faire régner l'ordre dans l'éducation, cette œuvre destinée à former des hommes.

Mais où trouver un principe d'ordre, si ce n'est dans la suprématie d'une grande idée, d'une idée capable de dominer toutes les autres, de devenir pour toutes un centre de ralliement ? On sent qu'il serait utile de lier ensemble les grandes branches de l'éducation, mais on ne leur donne point de tige commune; on ne les rassemble qu'en appa-

rence, puisqu'on n'établit entre elles que des rapports éloignés ou superficiels. La liaison n'est que dans des paroles qu'emporte le vent, et que fait bientôt oublier l'activité nécessaire à l'instruction donnée ou reçue. De là vient la séparation à la fois malheureuse et inévitable de l'éducation morale et de l'éducation intellectuelle.

On ne cesse de dire, avec vérité sans doute, que les lumières rendent les hommes meilleurs, et que le grand but de l'instruction est de faciliter l'observation de la loi morale. C'est là souvent son résultat, je l'avoue ; mais est-ce un but qu'on se propose bien distinctement? C'est l'effet indirect des habitudes de travail, d'ordre, de discipline ; c'est le résultat de l'exercice plus fréquent du jugement, et aussi du calme heureux que les plaisirs intellectuels répandent sur l'existence ; mais ce n'est pas l'effet d'un désir sincère d'amélioration qu'on a cherché à inspirer à la jeunesse ; ce n'est surtout pas l'effet du rapport qu'on a établi entre la morale et la plupart des objets d'étude ; et, à dire vrai, ce rapport n'existe que dans la sphère des idées religieuses.

C'est en effet dans le seul domaine de la religion que tout se réunit et s'enchaîne, que les faits extérieurs, objets de l'enseignement, se lient aux faits intérieurs de l'âme, que les lois de la nature se rattachent à celles du cœur humain, et que la science et le devoir se touchent. Quel rapport purement humain pourrait-on trouver, par exemple, entre deux régions en apparence aussi étrangères l'une à l'autre que celles des phénomènes physiques et des obligations imposées à l'homme ici-bas? et cependant la liaison existe, il y en a une ; un Dieu, souverain législateur de la nature et de l'âme, a voulu faire régner l'ordre universellement. Il a soumis la matière morte au joug d'une nécessité irrésistible, et il a imposé à l'homme libre une autre nécessité qui paraît d'abord moins impérieuse, mais qui le contraint à la longue par l'amer sentiment des maux attachés à l'oubli du devoir. Quand l'accomplissement d'une volonté intelligente s'offre de toutes

parts à notre esprit dans le gouvernement de l'univers, il se forme des rapports nombreux entre nos diverses connaissances. Aux objets propres à exercer ce talent d'investigation, inhérent à l'esprit de l'homme, viennent se rattacher les objets qui paraissent plus en rapport avec ses besoins matériels et ceux mêmes qui ne semblent faits que pour plaire à son imagination. Si Dieu est l'*éternel géomètre* qui a calculé avec exactitude la mesure des forces différentes dans la création, s'il est le sage législateur qui a gravé ses ordonnances dans nos âmes, il est aussi l'artiste suprême qui a répandu la beauté sur la terre et dans les cieux, et nous a rendus sensibles à ses charmes ; et, comme il n'est rien dans le monde physique qui ne soit l'œuvre immédiate de Dieu, et rien dans le monde moral qui ne soit l'effet des facultés dont il a doué l'homme, il n'est aucun objet ni aucune pensée qui ne puisse se rattacher à lui. Dès lors tout se lie, tout s'accorde; des idées, auparavant incohérentes, s'unissent dans l'esprit de l'élève ; il forme un tout de la création ; et, aussitôt qu'il reconnaît l'unité de desseins dans la nature, sa raison, faible encore, offre quelque ressemblance avec la raison suprême qui a conçu ce dessein.

Mais il ne suffit pas de rassembler des vérités pour l'intelligence ; il faut encore que le foyer où elles se réunissent puisse être le centre des affections. Il faut que ce même Dieu, cause éternelle de tout ce qui existe, devienne pour le cœur un objet d'amour. Quand il peut en être ainsi, la loi morale est non-seulement connue, elle est observée ; on en suit les préceptes avec bonheur. Alors il y a dans l'éducation plus que l'unité, il y a l'harmonie, il y a l'ordre auquel s'ajoute la beauté ; il y a ce caractère de pureté que l'élévation des motifs communique aux actions les plus diverses. En contemplant l'élève, objet de ses soins, l'instituteur éprouve une tranquillité animée d'espérance ; il sent que l'impulsion est bonne et ne s'arrêtera pas, que des développements toujours plus heureux accompagneront le cours des années, et que,

si le jeune homme venait à perdre son guide ici-bas, il retrouverait un autre guide dans sa concience.

On ne peut sans doute se flatter de tracer dans aucun ouvrage un plan détaillé d'éducation ; trop de différences d'opinion, de situation, de caractère, influent sur l'importance attachée aux objets divers que les instituteurs ont coutume de se proposer. Lors même qu'on aurait déterminé la valeur relative de ces objets, il faudrait, pour distribuer judicieusement les occupations de l'enfance, connaître, mieux qu'on ne le fait, l'ordre de développement des facultés humaines, et les meilleurs moyens de les exercer.

Néanmoins, dans l'éducation publique, il est indispensable d'avoir un plan; et même dans l'éducation privée, où tant de choses dépendent de circonstances impossibles à prévoir, on doit former au moins des plans temporaires dans lesquels les mêmes principes s'appliquent aux changements qui s'opèrent dans la situation. Si l'on ne peut pas arrêter un système fixe pour la conduite, il faudrait du moins avoir un système bien ordonné d'intentions; il faudrait assigner un rang aux différents vœux qu'on pourrait former, de manière qu'aucun désir n'usurpât de place illégitime, et que l'esprit gardât toute la liberté possible pour le temps des déterminations.

On confond souvent la flexibilité dans les détails avec l'absence des vues générales. Autre chose est pourtant de laisser dans un plan quelques parties mobiles, autre chose est de ne concevoir aucun dessein. Par indolence ou légèreté, on se fait de l'irréflexion un principe, et l'on se croit d'autant plus sage que l'on pense moins.

Il est vrai qu'en nous laissant conduire aveuglément par les circonstances, il arrive quelquefois que le hasard nous sert bien, et amène ainsi des compensations à nos fautes ; mais combien plus souvent encore ses caprices ne viennent-ils pas nous contrarier et doubler pour nos enfants les inconvénients de la négligence !

Il est sans doute bien insensé de marcher dans la vie sans

avoir un but, et le but le plus important de tous ; mais nous sommes encore moins excusables quand il en est ainsi dans l'éducation. Œuvres nous-mêmes de circonstances dont nous ne disposions pas, souvent lancés dans des carrières pour lesquelles nous n'étions pas faits, maîtrisés par des habitudes qui se sont enracinées sans notre aveu, nous pouvons ne nous plus croire à temps de suivre une meilleure route ; mais aucun de ces prétextes ne reste plausible quand il s'agit de diriger nos enfants. Nous disposons pour eux de la plupart des circonstances ; nous choisissons leur vocation ; nous pouvons encore former ou rompre leurs habitudes. Quel que soit notre attachement pour eux, nous répugnons pourtant moins à surmonter leurs antipathies que les nôtres, et leurs passions nous aveuglent rarement. L'instruction que nous leur donnons est toujours préméditée et volontaire, la distribution de leur temps et de leurs études dépend de nous. Ainsi, plus notre pouvoir est grand, plus nos déterminations doivent être réfléchies, et jamais elles ne seront fondées en raison si vous n'avez pas à la fois en vue, et les effets secondaires de l'éducation et l'objet principal auquel ils doivent être subordonnés. Il faudrait se former l'idée du mieux possible, afin de s'en rapprocher autant que les dispositions de l'enfant et sa situation le permettront ; mais l'idée que chacun se forme du mieux possible tient à un grand ensemble d'opinions ; et, si elle est juste et élevée, elle renferme déjà comme en germe tout le système de l'éducation.

En examinant sérieusement ce grand sujet, on s'apercevra que tout système qui se fondera sur un autre principe que la religion sera par cela seul incomplet, parce qu'il exclura la religion même. On ne peut, dans un plan raisonné, lui donner un rang secondaire. Si on le fait dans la pratique, c'est par faiblesse, par inconséquence ; de propos délibéré on ne le saurait.

Si la religion n'a pas la première place, son nom tombe au niveau des mots dépourvus de sens qui ne représentent rien

à l'esprit, sa puissance est par là même abolie, autant qu'il dépend de nous de l'abolir. Tout autre objet d'occupation ou de pensée peut être mis à un rang secondaire, et y conserver de la valeur. On renonce à cultiver tel art ou telle science, parce qu'il est des connaissances plus indispensables à acquérir ; mais on convient pourtant que ces études auraient de l'agrément ou de l'utilité. Il n'en est pas de même de la religion. Comme, d'après l'idée qu'on en donne, il n'est rien ici-bas de plus essentiel ; comme nos relations avec Dieu, une fois que nous croyons possible de les entretenir, sont plus importantes pour nous que toutes nos relations sur la terre ; comme les intérêts éternels, sitôt qu'on les nomme, doivent avoir le pas sur les intérêts du moment, il est clair qu'aucune excuse ne peut être admise pour accorder la priorité à d'autres pensées sur les grandes pensées de la religion. C'est là ce qui découle si évidemment de la définition même de ce mot sacré, que l'élève acquiesce à l'instant à toutes les conséquences du principe ; et lorsque, dans la suite, il s'aperçoit qu'on n'a donné nulle importance dans l'application à ce qui en a le plus comme idée générale, il peut légitimement en conclure qu'on l'a trompé à l'égard du principe même, et qu'on l'a payé de phrases vides auxquelles on n'attachait aucun sens.

Mais comment donner, en réalité, à la religion la prééminence qui lui serait due ? Comment, durant cette courte vie, faire passer ses intérêts avant tant d'intérêts pressants qui réclament nos soins ici-bas ? Ne viendrait-elle pas revendiquer le temps nécessaire à l'accomplissement de toutes nos œuvres, et, par exemple, à la tâche si longue et si indispensable de l'instruction ?

Ces craintes, souvent exprimées, tiennent à une manière étroite et fausse d'envisager les devoirs religieux. Sans doute, ces devoirs comme les autres occupent une place dans le temps ; il faut du temps pour suspendre le cours des pensées terrestres, pour purifier nos motifs, retremper notre volonté ;

mais pourtant la religion par sa nature est indépendante du temps, c'est de l'éternité qu'elle relève. Fille du ciel, émanée de l'être infini objet de son culte, rien de ce qui se mesure ne lui convient. Un moment peut quelquefois suffire à son exigence, une vie de pratiques extérieures ne pas réussir à la contenter. C'est dans le cœur qu'elle établit son empire ; elle y est un principe de vie, un mobile d'activité. Elle assure en nous le triomphe de l'esprit sur la nature matérielle, sur ce mélange de sensualité, d'indolence, d'irascibilité, de vanité, qui non-seulement nous éloigne de Dieu, mais qui met obstacle au développement de la moralité autant qu'il obscurcit l'intelligence.

Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pensée; voilà, pour l'éducation, comme pour le reste de la vie, le premier et le plus grand commandement. Mais quelle vive clarté ne jette pas sur ce que doit être cet amour le second commandement qui dit que l'amour du prochain *lui est semblable!*

En effet, cette chaleur expansive de l'amour de Dieu n'a pas plutôt pénétré notre âme, que le désir de servir, d'éclairer nos frères s'y fait sentir : l'espoir de contribuer à leur bonheur dans le temps et l'éternité fait notre bonheur à nous-mêmes. De là le zèle de la charité, mais de là aussi un besoin continuel de lumières.

Quand une vie morale plus énergique se répand dans nos diverses facultés, le plaisir de les exercer se joint au noble désir de secourir nos semblables. L'étude, qui dans l'enfance était un devoir, prend un intérêt puissant quand ce but généreux s'offre en perspective. Plus l'intelligence de l'élève grandira, plus le développement en sera complet et harmonieux, plus se multiplieront pour lui les occasions de se rendre utile ; et, s'il était digne un jour d'entrer en rapport avec les esprits distingués qui dirigent dans chaque siècle la pensée humaine, s'il pouvait agir sur eux et par eux, le bien qu'il ferait n'aurait pas de bornes assignables.

L'élève qui connaîtra au juste les intérêts des diverses classes d'hommes, qui saura jusqu'à quel point il doit favoriser ces intérêts pour influer sur le perfectionnement des âmes, cet élève aura reçu la meilleure éducation à la fois intellectuelle et religieuse. Il s'apercevra que rien n'est à négliger pour réussir. Les avantages en apparence les plus frivoles ont leur prix quand ils peuvent amener le bien véritable. Il est une région de pensée où s'évanouit la distinction entre les choses visibles et les invisibles, entre la vie présente et la vie à venir, et où l'âme se sent une mission de perfectionnement qu'elle est obligée de remplir pendant sa durée immortelle. L'instituteur qui reçoit son élève des mains de la religion le regarde comme un dépôt sacré qu'il lui est ordonné de porter à la plus haute valeur possible.

Mais, par cela seul qu'il veut le porter à la plus haute valeur, c'est toujours l'âme qu'il a en vue. Toute connaissance, tout emploi de temps qui produit un effet équivoque sur le caractère lui est suspect. Le moindre symptôme d'orgueil est pour lui l'indice qu'il faut s'arrêter, et cesser de procurer à l'élève des succès nuisibles. En cherchant à lui donner de grands talents, il ne voulait qu'accroître en lui les moyens d'influer heureusement sur ses semblables; s'il le voit devenir égoïste et vain, le but est manqué, et ce but, après tout, n'était que secondaire. Responsable avant tout de la moralité de son élève, l'instituteur se sent chargé plus directement de le rendre bon et religieux lui-même, que de le faire devenir pour les autres un instrument d'amélioration. Il sera donc également prêt à borner son ambition ou à l'étendre; une seule intention ferme et constante fera fléchir en lui tout autre désir.

On remarque souvent chez les hommes deux défauts qui se reproduisent dans l'éducation. Ils ne sont pas assez attentifs aux leçons de l'expérience, et ils n'ont pas dans l'âme ces principes fixes, antérieurs à l'expérience même, et auxquels elle ne doit fournir que des moyens d'application. Il est des résultats aisés à déterminer auxquels il faut arriver à tout

prix; et ce que nous demandons à l'observation est uniquement de nous ouvrir une route pour les obtenir.

Le premier de ces résultats sera d'inspirer à l'élève la ferme résolution d'accomplir la loi du devoir, quelles qu'en puissent être les conséquences. Le second sera de lui conserver la condition nécessaire de l'activité morale et physique, à savoir, la santé. Voilà deux objets en dehors de toute évaluation, puisqu'ils ont une valeur infinie. Immédiatement au-dessous se trouvent les avantages divers que l'instruction élémentaire doit procurer; quelques-uns peuvent passer pour indispensables, d'autres commencent à devenir susceptibles d'estimation. Ainsi l'on peut déjà entrevoir une échelle où les divers talents et les connaissances ont leur prix : c'est à la raison à fixer ce prix, d'abord d'après les lois générales de l'humanité, puis d'après l'état actuel de la société, puis enfin d'après les circonstances particulières de l'élève, sa situation dans la vie, son caractère, son âge, sa capacité; et c'est ici que l'observation commence à jouer son rôle. En rassemblant toutes ces données, à mesure que les circonstances viennent à changer, nous formons successivement divers plans qui sont le résultat combiné de ce que nous n'avons jamais cessé de penser, et de ce que l'observation nous indique.

CHAPITRE II

QUELS SONT LES PRINCIPAUX OBJETS A CONSIDÉRER DANS L'ENSEIGNEMENT.

> Savoir par cœur n'est pas savoir, c'est tenir ce qu'on a donné en garde à sa mémoire.
>
> MONTAIGNE.

Le principe religieux fortement conçu par l'instituteur lui fait voir toutes choses sous un aspect juste. Une âme d'origine céleste est pour lui l'objet de l'éducation; il se propose d'en

développer les immortelles facultés dans des proportions harmonieuses, et il la prépare à retourner dans le sein de Dieu ornée des dons heureux dont elle avait reçu le germe. La nature même de son entreprise le fait, dès l'origine, partir du point auquel sont arrivés les penseurs après des méditations infinies; et ce qu'ils ont appelé l'éducation psychologique ou celle de l'âme, est la seule qu'il puisse donner.

Mais si, à cet égard, les vues de l'homme religieux et du philosophe se rencontrent, celles des esprits superficiels sont bien différentes, l'âme et ses facultés les occupent peu. Dans le domaine de l'enseignement, la communication des connaissances absorbe en entier leur attention, et ils ne songent pas beaucoup au développement de l'intelligence. L'enfant, disent-ils, est ignorant, il doit être instruit, il doit acquérir les notions les plus nécessaires; cet objet important, indispensable même, quoique subordonné au plus grand de tous, est toujours le seul qui les frappe. Et comme, en donnant des connaissances, on cultive par cela seul des facultés, il ne leur paraît pas qu'il y ait autre chose à faire que d'employer les moyens les plus efficaces pour dissiper chez l'enfant les ténèbres de l'ignorance.

Tel est le cours que prennent généralement les pensées. Cette pente est d'autant plus naturelle, que la plupart des hommes se rendent un compte assez exact des bornes de leurs connaissances, tandis qu'ils ne se font aucune idée de celles de leur esprit. Ils se proposent donc de donner à leurs enfants ce qu'ils sentent qui leur a manqué. Une instruction plus ou moins étendue devient ainsi la mesure d'une éducation plus ou moins soignée, et cultiver l'intelligence ne leur semble être autre chose qu'apprendre à chacun ce qu'il doit savoir.

Ce point de vue, ainsi que tant d'autres, n'est faux que par ce qu'il a d'exclusif. Il est très-vrai qu'on ne peut communiquer des connaissances sans cultiver par cela même des facultés, mais il l'est également que la plupart des défauts de l'instruction viennent de ce qu'on s'occupe à enrichir l'esprit

plus qu'à le former et à le développer dans tous les sens possibles.

Cette direction est surtout fâcheuse en ce qu'elle dispose naturellement l'instituteur à s'adresser à la mémoire pour les sciences, à la routine pour les talents, et qu'elle conduit ainsi de toutes parts au mécanisme. Qui ne sait que d'assez grandes connaissances s'allient fréquemment à l'incapacité? Qui n'a pu juger que les faits restaient étrangers à l'esprit quand ils ne lui imprimaient pas de mouvement, et qu'il ne suffisait pas qu'ils fussent entrés dans la tête? On peut même observer qu'un certain genre d'habileté, que la facilité à exécuter certains travaux, en apparence intellectuels, n'influe pas beaucoup sur le véritable développement, et que l'instinct d'imitation peut conduire à une répétition machinale des actions, comme la mémoire à une reproduction stérile des paroles.

Il y a donc pour l'éducation un piége caché dans l'importance exclusive attachée aux connaissances. On est conduit à choisir les méthodes expéditives, à éluder les difficultés. L'enfant semble avancé dans un certain sens, il sait les choses que vous lui avez apprises, il exécute celles que vous lui avez montré à exécuter; mais déroutez-le, demandez-lui quelque nouvel exercice de ses forces, il n'y sera plus. Devenu homme, l'élève pourra bien être toujours le même, sans qu'on ait l'occasion de s'en apercevoir. La mémoire et l'imitation ne conduisent pas très-mal de nos jours. Au degré de civilisation où nous sommes parvenus, il y a des usages pour toutes choses. On a des règles pour gouverner sa fortune, pour tenir sa maison, pour se marier, pour être malade, pour mourir. La raison universelle, en gagnant beaucoup, a soulagé d'une grande partie de son travail la raison individuelle. Et si les anciens ont avancé que les animaux par eux-mêmes ne pensaient pas, mais que l'âme du monde pensait en eux, ne peut-on pas souvent dire de nos jours que l'esprit de société pense dans les hommes? Une éduca-

tion routinière étend son pouvoir sur toute la vie ; et c'est ainsi que se multiplient ces êtres nuls, ces êtres qui font toujours nombre sans jamais compter, exemplaires sans fin d'une œuvre insipide, l'homme médiocre du siècle et du pays où il vit.

Mais, dira-t-on, ce n'est pas là un résultat nécessaire. Un instituteur de bon sens se garde de donner contre un tel écueil. Il oblige l'élève à raisonner, tout en lui communiquant des connaissances ; il le fait remonter à tous les principes, l'exerce même à les découvrir et à inventer, s'il se peut, les règles pratiques. Sans doute, répondrai-je, c'est bien là le mieux, mais qu'est-ce que cela prouve, si ce n'est que les connaissances ne suffisent pas, et qu'il faut se proposer un autre objet que l'instruction proprement dite ? Ne résulte-t-il pas clairement de là que le vrai but de l'enseignement est de former l'intelligence, qu'on doit la considérer en elle-même indépendamment des matériaux qu'il faut lui fournir. Une fois qu'on est convaincu de ces idées, l'esprit devient l'objet principal dans le domaine de l'instruction, comme l'était la volonté dans le domaine de la morale. Son activité, sa souplesse, la précision de ses mouvements, semblaient alors les seuls indices certains du bon effet des soins qu'on lui donne ; on apprend à le voir comme une source à faire jaillir, plutôt que comme un vase à remplir, et les études diverses sont surtout envisagées comme des moyens de l'exciter à déployer toute sa puissance.

Il est à la vérité une instruction toujours nécessaire, et sans laquelle on ne peut poursuivre l'œuvre même de l'enseignement. Les connaissances élémentaires doivent être communiquées, qu'elles soient ou non les plus propres à former l'esprit ; mais celles-là sont bientôt acquises. Cette première tâche achevée, il s'en offre une autre que l'instituteur doit se préparer d'avance à remplir. A ce qui était indispensable succède ce qui n'est plus qu'important, puis ce qui se borne à être utile. Mais l'importance et l'utilité sont des qualités rela-

tives ; on peut toujours demander, important pour quoi ? utile à quoi ? Si, laissant de côté, comme on le fait ordinairement, la considération du développement de l'esprit même, on cherche l'utilité pour l'usage de la vie, il n'est pas encore aisé de déterminer sous ce rapport le choix des objets d'étude. Pour qu'ils fussent véritablement profitables dans l'application, il faudrait connaître exactement la destination future de l'élève. Aussi un des écrivains[1] qui s'est occupé de l'éducation avec le plus de succès a-t-il conseillé aux parents de se décider longtemps à l'avance sur le choix de l'état qu'un enfant doit embrasser ; en le préparant, dit-il, à l'accomplissement de votre dessein, vous préviendriez en lui la formation d'une volonté contraire à la vôtre, vous éviteriez cette fluctuation interminable dans les désirs, qui aboutit quelquefois au désir unique de ne rien faire, et vous pourrez lui donner dès l'origine une éducation conforme à vos vues. Dans certaines situations ces raisonnements ont sans doute de la solidité ; mais, en général, une décision si absolue paraît trop favorable au despotisme paternel, et trop peu à la manifestation du talent particulier de l'élève.

Si donc l'avenir de l'enfant est encore couvert d'un voile, à quoi l'intention de communiquer les connaissances les plus utiles conduira-t-elle d'ordinaire les parents ? Ils étudieront la marche du siècle, la tendance générale des esprits. Il faut qu'un jour le jeune homme soit des premiers dans la carrière où les autres courent ; les routes abandonnées ne mènent à rien. Si ceux qui aujourd'hui marchent à la tête eussent été mieux préparés, ils seraient plus avancés encore. Nous préparerons donc notre enfant.

C'est fort bien ; mais à quoi le préparerez-vous ? Vers quel but dirigerez-vous ses efforts quand le point auquel vous visez est mobile et change de place à chaque instant ? Que de fois n'avons-nous pas vu la face des choses renouvelée ! Que

[1] M. Edgeworth, *On professional education.*

de changements amenés peut-être par la marche de la civilisation ont néanmoins été inopinés pour nous ! Au génie militaire a succédé le génie industriel ; au mépris pour les idées abstraites, le goût pour une philosophie spiritualiste ; à l'estime exclusive pour les productions de l'esprit français, un penchant décidé pour la littérature étrangère ; à un assujettissement presque servile à certaines règles, le besoin de secouer toute espèce de frein. On élève les enfants pour un temps dont on juge mal, parce qu'on ne l'aperçoit qu'à travers la teinte du moment. Les questions maintenant débattues nous préoccupent, et peut-être ne seront-elles résolues que quand d'autres questions auxquelles nous ne songeons pas auront été soulevées. Ce qui rend si souvent nos prédictions fausses, c'est que nous ne savons jamais voir dans l'avenir que le progrès des idées actuelles ou le renversement de ces idées. Nous ressuscitons le passé ou nous amplifions le présent, tandis qu'il y aura vraisemblablement toute autre chose. L'humanité ne s'est pas encore montrée sous toutes ses faces, l'avenir a en réserve des merveilles inconnues à révéler, il se prépare en bien et en mal des changements de scène dont on ne se doute pas.

C'est même dans le moment où la tendance générale des pensées est en apparence le plus décidée qu'elle est le plus près de changer. Comme un vaisseau voguant par un vent contraire, la civilisation s'avance en louvoyant. Les esprits dans leur marche oblique traversent à droite et à gauche la ligne qui les conduirait à la vérité ; mais, lorsqu'ils s'en sont le plus écartés, une force inconnue les ramène pour les entraîner trop loin à son tour. Les succès rapides, inattendus, prodigieux, ont toujours été réservés à ceux qui se sont élancés dans une direction nouvelle dont le genre humain avait besoin sans le savoir.

Ainsi, puisque dans les classes aisées, les seules dont nous nous occupions maintenant, le choix d'un état ne se décide d'ordinaire que tard, et souvent vers la fin de l'adolescence,

puisque la considération de l'esprit du siècle ne donne à l'instruction qu'une direction vague et souvent trompeuse, qu'y a-t-il de mieux à faire pour l'instituteur que de s'occuper avant tout à former l'intelligence, à perfectionner l'admirable instrument qui rendra l'élève propre à tous les états, quel que soit le sort que l'avenir lui réserve?

Une fois placée à ce point de vue, l'instruction se montre sous un nouvel aspect, et devient autre chose pour nous que l'apprentissage du métier de vivre. Néanmoins, comme cet apprentissage doit être fait, il importe de savoir jusqu'à quel point il peut contribuer au plein développement de l'intelligence. Ce n'est pas contester la nécessité de certaines études que d'évaluer leur utilité dans l'ensemble de l'éducation.

Dès lors un examen attentif nous montrera, je crois, qu'en communiquant le plus judicieusement possible les connaissances nécessaires au mécanisme de la société, on cultive des dons nécessaires, il est vrai, à l'être moral, mais qu'on ne les cultive pas tous. On verra que les études matériellement utiles s'adressent toujours dans l'homme aux mêmes facultés, et n'exercent que celles-là seules. On peut développer par leur moyen quelques grandes branches de l'intelligence, l'attention, la mémoire, le raisonnement, l'esprit d'analyse, facultés sans lesquelles on n'est rien et on ne fait rien, je l'avoue; mais il y a encore autre chose dans l'esprit humain.

Peut-être dira-t-on : mais s'il y a des dons plus brillants, il n'en est pas de plus solides. On n'a pas besoin de donner un bien grand développement aux facultés qui ne correspondent pas aux connaissances vraiment utiles. Dans une existence raisonnable, ces facultés seraient souvent sans emploi, et l'on peut du moins en regarder la culture comme un luxe dont on s'accordera la jouissance si l'on a le temps et si les circonstances le permettent.

Un tel raisonnement a peu de profondeur. Il aurait sans doute quelque poids s'il s'agissait de dons tout à fait accessoires ; et néanmoins, pour ceux-là comme pour les autres,

ce serait une erreur que de croire qu'on sera toujours à temps de les cultiver. La nature marche sans nous consulter, et les germes qui auraient dû pousser au premier printemps sont desséchés lorsque la saison est passée.

Mais encore, ce n'est pas seulement de talents frivoles qu'il s'agit ici. Parmi les facultés que les études classées d'après la considération de l'utilité matérielle laissent en arrière, il en est d'essentielles à l'humanité. Il en est dont nous pouvons si peu nous passer, que notre développement moral tient en entier à ce qu'elles ont d'indestructible. L'éducation par cela même ne réussit pas à les étouffer; mais, en négligeant de les cultiver, elle les affaiblit par comparaison, et altère dans le même rapport les plus justes proportions de notre nature. L'âme est une œuvre divine à laquelle il faut conserver sa beauté; on ne saurait impunément laisser sans emploi ses attributs les plus nobles. Différents objets d'exercice peuvent être donnés à ses facultés; il y a du choix entre les moyens de développer chacune d'elles; mais les facultés elles-mêmes sont nos forces vitales, et l'on ne peut en déranger l'équilibre sans frapper de vice ou de langueur notre constitution morale.

On peut donc observer que des vues trop partielles ont presque toujours dirigé les instituteurs. En communiquant les connaissances, ils se sont d'abord peu inquiétés du développement des facultés ; et, quand une expérience plus consommée a commencé à leur faire sentir qu'il fallait s'adresser aux facultés, ils ont rarement visé à les mettre toutes en harmonie. Ainsi que j'ai précédemment essayé de le montrer, souvent l'éducation a non-seulement laissé de côté la sensibilité, la volonté et les forces actives dans la vie réelle, facultés plus essentielles encore à l'état d'homme que l'étendue même de l'esprit; mais, quand elle s'est occupée exclusivement de l'esprit, les instituteurs ne l'ont pas envisagé dans la totalité de ses attributs, et ils ont négligé tour à tour chacun de ses dons magnifiques. On a cultivé la mémoire sans exercer le jugement, on s'est attaché à former le raisonnement sans

s'inquiéter de l'imagination, et enfin on a fondé de si grandes espérances sur la faculté d'investigation, qu'on a cru pouvoir faire découvrir à l'élève toutes les sciences, et que, renonçant aux richesses accumulées par le temps, on a joint l'ignorance des premiers âges du genre humain à la faiblesse intellectuelle de l'enfance.

Ainsi, il y aura constamment des dons négligés dans l'éducation, tant que l'attention de l'instituteur se portera sur la science qu'il veut donner, plus que sur l'élève même qu'il doit instruire, tant qu'il voudra former une encyclopédie mouvante plutôt qu'un être intellectuel et moral.

Il est trois choses principales à considérer dans l'instruction : les facultés qu'il s'agit de développer, les connaissances qu'on doit donner, et enfin les moyens d'éducation qu'on est appelé à mettre en œuvre.

Ce dernier objet mérite une attention particulière. On ne peut obtenir de l'élève aucun effort sans mettre en jeu dans son âme certains mobiles. Mais, ainsi que tous les mobiles possibles, ceux de l'intelligence sont des penchants qui tiennent à la moralité, et relèvent du tribunal de la conscience. Il y a donc là une influence à exercer sur le caractère ainsi qu'un moyen de former l'esprit. L'éducation intellectuelle et l'éducation morale se pénètrent et se correspondent mutuellement de toutes parts ; en vain l'instituteur croit les séparer, dans la réalité elles se mêlent ensemble. On produit un mauvais effet moral quand on croit n'en point produire, puisque la croissance disproportionnée de certaines facultés est un mal, et que le trop fréquent exercice de mobiles étrangers à la conscience en est un autre.

Avant donc de reprendre nos observations sur le cours de l'âge, nous allons nous occuper selon nos forces de ces trois sujets, les facultés à développer, les connaissances à communiquer, et les moyens à employer pour favoriser l'instruction, en la faisant servir autant qu'il se peut à la formation du caractère.

CHAPITRE III

DÉVELOPPEMENT DES FACULTÉS INTELLECTUELLES. L'INTELLIGENCE CONSIDÉRÉE EN ELLE-MÊME ET DANS SES RAPPORTS AVEC LA SENSIBILITÉ.

L'harmonie des facultés dépend de l'homme,
leur grandeur ne dépend que de Dieu.
RIVAROL.

L'enseignement qui ne se fonde pas sur la connaissance de l'esprit humain mérite à peine le nom d'éducation intellectuelle. Il faut savoir, du moins à peu près, ce que doit être l'intelligence quand on entreprend de la former. La nature des facultés pensantes, et l'ordre de leur développement sont pour nous l'objet de l'étude la plus importante, puisque l'espoir de parvenir à les mettre en harmonie doit être l'idée dominante de l'instruction.

Qu'est-ce qui n'est pas déterminé par cette considération essentielle? Le choix des études, leur association ou leur succession dans le temps, la méthode qui décide de la faculté à laquelle s'adressera l'enseignement, tout suppose qu'on sait à quoi l'on en veut venir, et qu'on a en vue un objet déterminé. Et quel peut être cet objet, si ce n'est de réaliser un certain idéal qui se proportionne aux divers âges?

Si ce mode ne se présentait pas à la pensée de l'instituteur, le talent d'observation même ne lui suffirait pas. Il connaîtrait ce qui existe chez l'élève, non ce qui lui manque, et il ne saurait jamais sur quel point l'éducation doit porter sa force. Les usages reçus dans l'enseignement le guideraient seuls, puisque aucun motif ne l'engagerait à sortir des routes battues.

Comment d'ailleurs communiquer une seule connaissance, si l'on ne sait pas à quelle faculté on doit s'adresser? Que

dire d'une étude faite pour inspirer le goût des arts, et où l'on écraserait l'imagination sous le poids d'une méthode assommante? que dire, et ceci est bien plus grave, que dire d'une instruction religieuse qui laisserait le cœur parfaitement froid? Et pourtant c'est ainsi que tous les jours des leçons se donnent. On ne pense jamais assez que l'essentiel à envisager dans les connaissances, c'est l'influence qu'elles ont sur le développement de l'être moral. Les changements heureux qu'amènent les études dans la manière de voir, de penser, de sentir, en font le prix véritable. Le mouvement qu'elles impriment à l'intelligence est le progrès le plus réel qu'il soit en leur pouvoir d'amener.

Sans doute les études diverses offrent une variété infinie de ressources pour mettre en activité les différentes facultés de l'esprit; mais examine-t-on si elles servent à cet usage? Sait-on si l'on a fait autre chose qu'entasser dans la tête des matériaux qui y restent tels qu'on les y a mis? L'effet que ces études sont destinées à produire est-il sans cesse comparé à celui qu'elles ont réellement produit? C'est pourtant la connaissance et la combinaison de ces effets qui mettent l'instituteur en état de corriger l'inégalité des facultés naturelles, et d'établir entre elles un équilibre heureux.

Lors même qu'on chercherait à isoler le plus possible l'intelligence des autres attributs de l'humanité, on verrait encore que sa nature est complexe. On s'apercevrait que c'est une réunion de facultés plutôt qu'une faculté unique. En la regardant comme principalement destinée à vous faire découvrir la vérité, elle doit comprendre d'abord l'attention nécessaire pour observer, puis le jugement pour tirer des conséquences de ce qu'on observe, puis la mémoire pour retenir et les observations et leurs conséquences, puis le pouvoir d'abstraire pour en saisir les rapports généraux, et enfin, ou plutôt avant tout, l'imagination sans laquelle l'esprit resterait oisif, puisqu'il ne se donnerait pas la peine de s'exercer s'il ne se figurait pas d'avance l'avantage qui résultera de son

action. Le concours de ces éléments est nécessaire pour constituer la nature même de l'intelligence; mais, hors de sa propre enceinte, il est encore des facultés dont elle semble inséparable dans l'application.

L'intelligence, dans le sens absolu, c'est la compréhension universelle, la connaissance de toutes choses et de leurs rapports. Ce n'est pas seulement dans le monde extérieur qu'elle est appelée à découvrir la vérité ; il est dans les profondeurs de l'âme des mystères plus difficiles encore et aussi importants à pénétrer ; mais cette vérité-là, c'est la conscience de ce qui se passe au dedans de soi qui la révèle. Pour deviner ce qu'éprouvent les autres, il faut avoir observé son propre cœur. Les impressions de nos semblables ne nous sont connues que par l'expérience que nous avons des nôtres ; il faut donc que cette expérience ait été faite. Si nos impressions ont été confuses et nos sentiments peu développés, notre intelligence à mille égards sera bornée. Il est certain que de graves erreurs ont été commises par de grands esprits, quand ils sont restés étrangers aux simples mouvements de la nature.

Il y a plus; les sentiments ne sont pas seulement nécessaires à l'esprit pour compléter ses connaissances, ils décident de son caractère même, de sa nature et du genre de son action. Toutes les pensées qui nous occupent durant la vie se déroulent pour ainsi dire en présence du sentiment qui domine dans notre cœur; il donne sa teinte aux impressions que nous recevons, il les modifie par sa puissance. Les sentiments ont dans notre âme une existence continue, tandis que les idées ne font que passer ; et ces fugitives idées, nous ne pouvons essayer de les fixer sans que le sentiment à travers lequel elles ont défilé leur ait communiqué quelque chose de son essence. Le sentiment produit sur les idées le même effet que la musique produit sur des paroles chantées ; il leur donne un caractère, un sens qu'elles n'auraient pas présenté autrement, ou que parfois elles semblaient littéralement contredire. Ainsi, dans le langage des hommes, le mobile principal

perce de partout. Du foyer des sentiments tendres et généreux, il rayonne sur l'intelligence je ne sais quelle vie, quelle douce chaleur dont elle est intimement pénétrée ; de là vient qu'une harmonie indéfinissable est répandue sur toutes les expressions des êtres foncièrement bons, dans les sujets les plus étrangers au sentiment même ; mais de là vient aussi que les motifs d'intérêt ou de vanité ne manquent jamais de se faire jour, et qu'une aridité, un froid mortel, accompagnent les plus beaux discours des êtres égoïstes, secs, remplis d'eux-mêmes. C'est que l'esprit fait partie de l'âme, c'est qu'il n'est presque jamais que la manifestation de ce qu'on est, et qu'il n'agit qu'en vertu de nos sympathies avec nos semblables.

Dans l'éducation on sépare tous les éléments ; on isole pour plus de clarté les divers objets, et l'on s'adresse alors à une faculté unique. Mais, quand il s'agit d'employer la connaissance ainsi acquise, on n'a plus affaire à des abstractions. Il faut presque toujours traiter avec des hommes, mobiles assemblages de penchants divers, tous différents entre eux et variables en eux-mêmes. Si l'on n'a pas cette entente de leurs motifs, de leurs intérêts, cette facilité à se placer dans leur point de vue, que le développement seul du sentiment peut donner, on leur est étranger ou ennemi, et l'esprit même devient inutile.

Ceci nous conduit à signaler le défaut général de l'éducation intellectuelle. Plus on réfléchit sur la nature même de l'instruction, plus on observe le résultat qu'elle amène en réalité, mieux on voit qu'elle est presque uniquement propre à développer la faculté du raisonnement. Cet effet trop exclusif que nous avons attribué aux études élémentaires se retrouve à un certain point dans toutes les autres ; non assurément que parmi les objets des connaissances il n'y en ait de très-propres à former l'esprit dans tous les sens, mais parce que la marche même de l'enseignement oblige l'instituteur à suivre l'ordre logique. Plus il est versé dans la

science qu'il communique, plus il connaît à fond le principe qui la régit, plus le développement régulier de ce principe lui est nécessaire. Soit qu'il commence par l'établir, et qu'il en déduise les conséquences, soit qu'il y remonte graduellement par l'observation des faits, qu'il procède enfin par synthèse ou par analyse, c'est toujours sur la même route qu'il conduit l'esprit. Et quand cette route est suivie des années de suite, peut-on douter qu'une habitude trop uniforme ne soit contractée? Dès lors un mouvement, utile sans doute et qui doit de toutes manières être facilité, se trouve avoir l'inconvénient d'arrêter d'autres mouvements.

Peut-être l'absence complète de méthode ou l'aveugle routine n'a t-elle pas cet inconvénient. Aussi les connaissances qui nous arrivent à la dérobée par ces nombreuses avenues qui nous mettent en communication avec le monde extérieur ne causent-elles point cette fatigue, cette roideur, cet engourdissement plus ou moins passager qui suit l'effet de l'attention. Mais alors il n'y a point aussi de développement pour la pensée, les lois de notre organisation agissent en nous à notre insu. Des associations d'idées de toute espèce, des sensations liées ensemble, des affections du cœur, des goûts ou des antipathies d'imagination, des rapprochements bizarres, des contrastes même, que sais-je ? vont déposer tout droit dans la mémoire un trésor que nous ne lui demandions point de garder. Mais, par cela seul que nous ne nous rendons compte de rien, nous restons animaux ou machines.

Le nombre des causes qui se réunissent pour pousser l'éducation des hommes dans le sens unique du raisonnement est véritablement infini. A l'effet de la marche nécessaire de l'enseignement se joint celui des premières études, qui, loin de se balancer entre elles, développent toutes les mêmes facultés ; puis l'effet de diverses considérations morales, telles que l'avantage de modérer par l'exercice du jugement les désirs impétueux de la jeunesse, puis les motifs de prudence qui montrent qu'un excès de force dans la faculté de rai-

sonner est moins dangereux que dans toute autre, puis l'influence personnelle des instituteurs qui ont reçu une éducation pareille à celle qu'ils donnent, et enfin le mouvement industriel et calculateur du siècle lui-même ; si l'on rassemble ces causes et d'autres encore, on s'étonnera peu de voir les lumières l'emporter sur le sentiment, l'esprit d'analyse sur l'imagination, et les intérêts matériels sur ceux de l'âme. On comprendra pourquoi la génération actuelle paraît naître désabusée, pourquoi les adolescents ont l'air revenus des illusions qu'ils n'ont jamais eues, et l'on remerciera la nature quand elle laisse encore éclore quelques affections tendres et sympathiques dans le cœur.

Je l'avouerai volontiers, les considérations que je viens de citer sont souvent justes et légitimes : l'instruction, envisagée dans son ensemble, doit être raisonnée ; la morale, sous plusieurs rapports, doit l'être aussi. Je ne désirerais assurément pas qu'on raisonnât moins, mais je voudrais qu'on sentît davantage ; je voudrais que chez les jeunes gens une existence plus expansive laissât un libre accès à cette multitude d'impressions douces que l'âme humaine était destinée à recevoir.

On retrouve donc ici dans la sphère intellectuelle ce que j'ai déjà indiqué dans celle de la volonté ; c'est que nous ne donnons pas une impulsion à la fois vive et heureuse.

Un inconvénient de la vie studieuse pour l'enfance est qu'on ne lui propose d'ordinaire que des motifs personnels, qu'on ne tourne les vues du disciple que vers son propre avenir, et qu'on ne met point en jeu ce noble penchant au dévouement qui se déploierait souvent dès le premier âge dans la vie active. Si à cet inconvénient se joint le défaut de ne cultiver jamais que les facultés d'augmentation, comment le sentiment ne manquerait-il pas à nos élèves ? Aussi manque-t-il souvent à plusieurs égards ; il manque comme motif pour exciter le désir du progrès ; il manque comme amour du beau et jouissance de la poésie ; il manque enfin

comme élément nécessaire de ce genre d'imagination qui fait prendre intérêt aux divers objets de l'étude. Nous instruisons sans inspirer ; nous semons à pleines mains sans avoir fertilisé le terrain. De là cette stérilité si souvent reprochée de nos jours à la littérature.

On s'en prend à la civilisation des qualités que nous n'avons pas. Mais n'est-ce point *notre civilisation* qu'il faut accuser? Qui nous dit qu'il ne puisse pas en exister une autre? L'éducation doit sans doute soigner le logicien dans l'enfant; mais, si elle négligeait entièrement le poëte, jamais elle n'arriverait à former cette capacité universelle, noble attribut de l'esprit humain.

Ceci regarde surtout l'enfance dans sa première et dans sa seconde saison. Une fois l'adolescence venue, la vie se développe plus activement, de nouveaux désirs agitent le cœur, et l'éducation aussi devient excitante; mais qu'arrive-t-il alors? Il arrive que le sentiment qui n'a pas pris d'avance un cours heureux vient à se précipiter dans des directions imprévues. Une effervescence vague se manifeste, il y a de l'exaltation à placer comme il se pourra, et des écarts ou de l'exagération en sont la conséquence. La raison qu'on a soin d'éclairer sera plus tard un frein, dira-t-on; j'y consens : mais si nous parlons des arts et des lettres, la raison sera-t-elle une source d'inspiration? Sans cette sensibilité exquise qui anime et qui retient à la fois, on n'aura jamais dans ces régions qu'aridité ou extravagance.

Le défaut contraire existait jadis dans toute la culture intellectuelle. Longtemps l'éducation a été trop exclusivement dirigée par ce goût pour l'harmonie et la beauté de l'expression qui s'est si puissamment réveillé au moment de la renaissance des lettres; goût qui, trouvant alors le sentiment religieux dans toute sa force, détermina un genre de civilisation singulièrement favorable aux arts et à la poésie. Sans doute la nécessité de constater et de classer les faits n'était pas assez généralement reconnue. On ne recueillait pas des matériaux

suffisants pour construire l'édifice des sciences, mais peut-être l'esprit humain, considéré en lui-même, formait-il un tout plus parfait. Il y a toujours eu des têtes fortes, toujours on a su tirer des inductions justes des données qu'on possédait, et peut-être le pouvoir de raisonner manquait moins aux hommes d'autrefois que celui de sentir et de créer la vraie beauté ne manque aujourd'hui.

Nous pouvons vanter notre prééminence à mille égards ; mais comment se résigner à l'affaiblissement de dons heureux, et de dons que la généreuse nature distribue encore ? Le talent éclate souvent de nos jours : la séve dans la jeunesse jaillit abondante, mais désordonnée. Une culture plus harmonieuse, une entente plus sympathique des mouvements du cœur, le désir enfin d'un idéal élevé, joint à celui de la vérité : voilà ce qu'il nous faudrait, mais comment y tendre ?

A cet égard l'esprit général de l'éducation aura toujours plus d'influence que d'enseignement ; mais, comme l'enseignement est le seul moyen régulier dont nous disposions, l'instituteur cherchera d'abord à en tirer le meilleur parti. Ainsi il pourra exercer de préférence les facultés faibles ; il pourra encore mettre en contre-poids des études de tendance opposée, afin que leurs effets se compensent, et que l'esprit ne contracte pas d'habitudes invincibles. Mais une ressource bien préférable serait de coordonner les diverses parties de l'instruction dans une étude centrale qui exigerait par elle-même le développement de toutes les facultés. C'est là ce que M. de Fellemberg a essayé au moyen de l'étude de l'histoire, et le père Girard au moyen de l'étude du langage. C'est là encore le succès qu'on attend de l'instruction classique et littéraire, succès sans doute médiocrement obtenu, vu l'imperfection des méthodes, mais dont on sent néanmoins vivement le prix quand on contemple les résultats d'une instruction trop exclusivement scientifique ou mathématique. Si l'on réussissait jamais à diriger la marche de toutes les facultés vers un même objet, il n'est pas douteux qu'une impulsion unique et cen-

trale ne valût infiniment mieux pour la formation de l'esprit, dans la seconde moitié de l'enfance, que les effets divers d'études bigarrées, sans rapport entre elles, sans lien d'intérêt commun et propre à occasionner une grande dispersion de force. Mais on a encore besoin de recevoir sous ce rapport bien des leçons de l'expérience.

Ensuite, il faut en convenir, aucune combinaison d'études ne sera jamais le moyen de développer complétement l'intelligence dans son ensemble. Toute étude exige de l'application, une attention fortement tendue, et il est des facultés qui ne prennent leur plein essor que dans une entière liberté d'esprit; il en est dont tout effort arrête l'exercice. C'est donc pour celles-là, hors du domaine de l'instruction, qu'il faut chercher un premier mobile. Ces facultés, une fois excitées, trouvent sans cesse à s'exercer dans la foule d'idées accumulées par l'instruction; mais, pour tout ce qui tient au sentiment et à l'imagination, l'étude a rarement l'initiative.

Ainsi, pour inspirer des goûts littéraires, l'éducation la plus soignée peut rester sans fruit. Les arts, et le premier de tous, la poésie, ne font jamais que réveiller les impressions déjà connues. Ils les rassemblent en un foyer; ils leur donnent la direction qui les rend plus distinctes et par là plus vives, mais ils sont impuissants pour les créer. Si la nature n'a pas été sentie, les arts, qui ne font que la transformer, qu'en rassembler les traits épars pour produire une émotion unique et profonde, les arts, dis-je, seront sans pouvoir. Il y a donc une disposition à laquelle les études diverses doivent s'adresser plutôt qu'elles ne sont capables de la faire naître.

Ici se retrouve encore le bienfait d'une éducation religieuse. Il est un fait attesté dans les annales de l'esprit humain, un fait auquel deux grands écrivains de notre âge, M. de Chateaubriand et madame de Staël, ont rendu un témoignage éclatant, c'est que le sentiment religieux et le génie des arts ont été constamment alliés. Non sans doute que la vraie religion, dans sa sainteté austère, ait besoin d'emprunter le se-

cours des arts, mais les arts ne peuvent exister sans religion. Souvent ils en altèrent la simplicité : la nature sublime des objets du culte leur importe peu ; ils ont surtout affaire aux qualités de l'homme ; ils veulent trouver en lui cette sensibilité qui lui rend le culte nécessaire, ils veulent y trouver le noble élan qui lui donne l'espoir de communiquer avec une puissance céleste. Aussi a-t-on toujours vu la flamme de l'inspiration pâlir chez les peuples à mesure que l'incrédulité s'y est introduite.

Il est dans notre cœur une pente naturelle qui nous porte à rendre hommage à la perfection dans tout ce qui nous en offre l'idée. Les objets qui nous paraissent doués d'excellence excitent en nous une admiration voisine du culte. Habituellement oppressés par le sentiment des bornes étroites de notre existence, ce n'est pas sans ravissement que nous espérons les franchir ; notre âme se dilate dans notre sein alors que, portés sur les ailes de l'enthousiasme, nous croyons entrevoir des régions où tout est beau, lumineux, parfait. Et la même disposition qui, dans sa pureté et son élévation les plus grandes, conduit l'âme à Dieu, peut, en se dirigeant moins haut, la conduire à se former une image idéale des objets terrestres. Et, quoique cette disposition ne soit encore ni la piété ni le talent, comme elle favorise l'une et l'autre, comme de grandes facultés semblent s'y rattacher, elle mérite d'être cultivée. En conséquence, il me sera, je pense, permis de fixer quelques moments l'attention sur la partie de l'éducation qui l'a jusqu'ici le moins attirée.

CHAPITRE IV

FACULTÉS ACTIVES ET CONTEMPLATIVES DE L'ESPRIT HUMAIN.

La société développe l'esprit, mais c'est la contemplation seule qui forme le génie.
Madame de STAEL.

Le sentiment de la nature et des arts est plus encore pour nous qu'une source de jouissance, il est la preuve et la récompense d'un état d'harmonie au dedans de nous. Le principe, heureurement universel, qui nous rend accessibles aux impressions douces, fait éclore aussi des germes féconds; chez certains êtres privilégiés il produit des talents éclatants, et chez tous les êtres il développe des qualités nécessaires à notre bonheur ou à notre consolation sur la terre. De là naissent les facultés qui ont été appelées contemplatives, parce qu'elles entretiennent dans l'âme cette disposition calme, élevée, screine et pleine de charme, connue sous le nom de contemplation.

Quelles sont ces facultés? dira-t-on. J'éprouve quelque difficulté à les signaler, tant leur nature est vague et indéterminée, et pourtant leur importance morale est bien plus grande qu'elle ne paraît. C'est d'abord la faculté d'admiration ou l'amour du beau sous toutes ses formes ; c'est ensuite le sens poétique ou le goût des émotions vives et profondes, soumises néanmoins aux lois de l'harmonie et de la beauté; c'est encore le sens religieux, ce besoin, ce désir invincible de notre âme qui porte l'homme à chercher Dieu avant qu'il en ait la connaissance. Enfin c'est un genre d'imagination analogue à chacun de ses sentiments, et qui le fait monter du rang de simple affection à celui de puissance intellectuelle et créatrice.

Si les facultés contemplatives ont peu fixé les regards des instituteurs, il ne faut pas s'en étonner peut-être. Silencieuses de leur nature, elles ne font pas d'appel à l'attention, souvent leur exercice est sans résultat, il n'en reste pas d'œuvre durable. Tout ce qu'elles excitent peut naître et mourir dans l'âme même, et nous paraître individuel. L'éducation, qui ne sait comment les atteindre, les voit d'ailleurs se manifester à une époque si tardive de la vie humaine, que le temps de son plus grand pouvoir est déjà passé. Les rencontrant parfois comme obstacles à ses vues et à l'activité qu'elle a droit d'exiger, elle a pu les regarder avec défiance, et se plaire à en signaler les inconvénients. Mais, dangereuses ou salutaires, toujours fallait-il s'en occuper. S'il y avait du bien à espérer, on devait en ménager les germes lents à éclore; si, au contraire, on les redoutait, c'était une raison pour s'en emparer, puisque enfin on ne saurait entièrement les détruire.

Ceci nous conduit à envisager l'esprit humain en lui-même, ou plutôt à distinguer les principaux modes de son action. Les forces nous manqueraient pour un tel sujet si l'on exigeait de nous une analyse rigoureuse. Peut-être toute analyse a-t-elle le défaut de faire considérer comme isolés des attributs de l'humanité qui sont réellement inséparables. Chacune de nos facultés suppose les autres, toutes sont tellement nécessaires à la vie morale, que, si l'on en supprime une seule, les autres ne peuvent plus s'exercer. Preuve évidente que l'âme est une, qu'elle est simple, que c'est une même vie qui s'épanche dans plusieurs sens. Le prisme par lequel on voudrait la décomposer n'en obtient jamais les divers rayons dans un état de pureté parfaite, et chacun se trouve toujours mêlé de quelque autre. Je n'offrirai donc ici que des vues bien incertaines. Mais quand il s'agit de former l'esprit humain, les plus faibles aperçus sur la manière dont il s'agit ont de l'importance.

Sans avoir donc la prétention de classer des facultés qui se

sont jusqu'ici refusées à toute division exacte, je dirai que l'esprit humain se montre à l'observateur dans deux états différents. Dans l'un, c'est son activité qui domine, dans l'autre, c'est l'impression qu'il reçoit du dehors; tantôt il exerce volontairement une action, et tantôt il en subit une. Ces états, comme je l'ai dit, ne sont pas nettement séparés, et ils se confondent par nuances, le principe qui pense et le principe qui sent n'étant jamais tout à fait oisifs; mais celui qui l'emporte dans un moment donné imprime au caractère particulier à notre existence intellectuelle.

Dans l'état d'activité volontaire, l'esprit se propose un but; il veut connaître un objet, saisir et juger une idée. Alors il examine, il compare, afin d'arriver à un résultat. Pour que l'examen soit impartial, il est nécessaire avant tout que les goûts et les répugnances du sentiment soient apaisés, et c'est là ce qui arrive naturellement; l'attention portée au dehors sur l'objet de l'observation ne se tourne plus au dedans pour constater ce qui s'y passe. Les impressions inaperçues se dissipent, et bientôt il n'y en a plus d'assez vives pour distraire la pensée, et ralentir l'effort de l'esprit. Tel est l'état actif, raisonneur, analytique, scientifique, celui où l'action de l'âme est dirigée vers le dehors, où la volonté exerce le mieux son empire, et où l'enseignement méthodique obtient le plus de succès.

Il n'en est pas ainsi de cet autre état, où l'âme, dominée par les impressions, se livre au sentiment qu'elles excitent; état singulier où la pensée, devenue incapable d'efforts, semble néanmoins se déployer avec plus de beauté et d'harmonie.

La difficulté de tirer parti de cet état est sans doute infiniment plus grande pour l'éducation; mais enfin il faut l'étudier, il faut en apprécier la nature et les conséquences. Il se peut que de grands dons y soient attachés, car si nous n'avons intellectuellement que deux manières d'exister, si toujours l'esprit poursuit un travail, ou subit une influence, il est clair

que tout ce qui n'appartient pas à l'un de ces états doit être attribué à l'autre. Et, comme nous savons par expérience que l'effort volontaire de l'esprit arrête le mouvement de l'imagination, et par là même de l'inspiration, âme du talent dans tous les genres, il faut convenir que nos brillants attributs sont dus à la disposition dont l'absence d'efforts est le caractère.

Qu'arrive-t-il lorsque nous recevons de vives impressions, lorsque certains objets exercent sur nous un empire auquel nous ne pouvons nous dérober? Et je ne parle pas de ces effets terribles de l'effroi qui paralysent momentanément la raison, et qui sont bientôt dissipés par elle; je m'occupe de ces impressions bienfaisantes que nous désirons de prolonger. Quand nous sommes saisis d'admiration, quand la nature avec toute sa magnificence, quand les arts avec leurs brillantes illusions, quand le sentiment du beau enfin, ébranlent notre âme, l'intelligence n'est pas enchaînée, mais elle entre dans un monde nouveau, où ce n'est plus notre propre activité qui domine. Nous sommes soumis à une puissante influence, un pouvoir inconnu à nous-mêmes dispose de nous, et, sous le charme de cet enchantement, nous redouterions tout mouvement dont l'effet serait de nous y soustraire.

Tel est l'état contemplatif dans lequel l'attention, en se partageant, devient plus vague. Elle ne se fixe plus tout entière sur l'objet qui produit notre émotion; mais le sentiment que nous éprouvons la réclame. Alors nous ne sommes pas renfermés complétement en nous-mêmes, ni portés tout à fait au dehors. Une sorte de lien mystérieux nous unit à l'objet de notre admiration. Placés sur la limite des deux mondes, balancés entre la région invisible de l'âme et celle que manifestent nos sens, nous saisissons leurs rapports intimes, l'harmonie qui les unit est sentie de nous, et nos jouissances immatérielles s'accordent et correspondent avec les beautés de l'univers.

Cet état est facile à troubler; si l'intelligence redevient active, si l'attention s'exerce trop fortement, soit au dedans soit au

dehors, et que nous cherchions à observer avec trop de soin, ou l'objet même ou l'impression qu'il produit sur nous, aussitôt le charme est rompu : l'examen une fois commencé suffit pour nous refroidir, et nous sortons du cercle magique.

Toutefois la plus grande puissance de ce charme n'est pas due à l'effet des objets présents. Les souvenirs, les affections qu'ils réveillent, nous plongent plus avant dans cette disposition rêveuse. Alors, absorbés par un sentiment où toutes nos impressions passées se confondent, où notre existence entière semble se résumer, nous planons au-dessus du temps et de la vie, et bientôt l'imagination, dégagée des entraves de la réalité, joue à son gré et déploie ses ailes.

Cette imagination, que nous avons déjà vue régner en souveraine sur l'âge tendre durant le sommeil de la raison, n'était pourtant pas alors bien développée. Contente de reproduire le tableau du passé, elle s'aidait parfois de quelque ressemblance pour transformer un objet en un autre objet, et donner de la vie à la nature morte. A cela se bornaient ses illusions. Mais bientôt son pouvoir s'augmente ; plus libre, plus originale dans ses représentations, elle opère des métamorphoses ; elle change les attributs de toutes choses à son gré, et, déjà devenue créatrice, elle enfante des êtres qui n'existaient pas. Dans ses bizarres conceptions, l'inconnu, l'impossible, même, se réalisent ; renversant l'ordre des temps, ne s'inquiétant pas de celui des causes, elle construit un monde fantastique avec les éléments du monde réel.

Mais quel est le motif de l'imagination dans ces choix ? Est-ce le hasard seul qui la guide, ou obéit-elle en secret à une loi que lui impose sa propre nature ? voilà ce qu'a fort bien éclairci un auteur ingénieux, M. de Bonstetten [1]. Bien différente, selon lui, de l'intelligence pure, l'imaginaton ne tient pas compte des rapports réels, mais elle rassemble les idées qui produisent sur nous la même impression. Le senti-

[1] *De l'Imagination* et *Études de l'homme*.

ment qu'elles excitent en est le lien. Ainsi un torrent et le temps, une rose et la jeunesse, le firmament et l'éternité, sont associés dans l'imagination, parce que ces idées nous affectent d'une manière analogue. Le rapport qu'elles peuvent avoir nous reste caché, et comme notre esprit n'a pas eu le temps de le démêler, leur association rapide, instantanée, n'est pas son ouvrage. Qu'elles appartiennent donc au monde moral ou physique, qu'elles aient ou non des relations entre elles, peu importe, elles font sur nous un effet semblable, et le sentiment les enchaîne.

Voilà comment l'imagination a créé les beaux-arts. Parcourant l'univers d'une aile légère, elle va chercher au loin ce qui s'accorde avec notre disposition du moment. Le sentiment qui domine en nous peut varier de mille manières; il peut être grave, solennel, tendre, mélancolique ou mêlé de joie, toujours elle lui fournit ce qui lui convient. Messagère aveugle pour le bonheur, mais habile dans l'exécution de sa mission particulière, elle exalte nos plaisirs comme nos douleurs, nos espérances comme nos craintes : elle est tour à tour notre consolation et notre tourment, notre gloire et notre folie.

Toute capricieuse qu'elle paraît, l'imagination reconnaît donc une loi; et elle aussi veut de l'unité, et aspire à l'harmonie. Vraie dans son genre, et fidèle à sa première impulsion, les idées innombrables qu'elle recueille forment comme un accord magique avec le penchant qui domine au fond de notre âme.

Mais, dans une âme bien ordonnée, les penchants eux-mêmes s'accordent entre eux, et il résulte de leur réunion une très-haute harmonie. Chaque sentiment peut avoir son plus beau développement, il peut lier ensemble une immense variété d'idées, et de ces cordes si diverses qui résonnent ensemble dans notre cœur, il résulte pourtant une impression unique, profonde, et d'autant plus forte, que rien ne saurait la troubler. L'imagination rejetterait comme discordant

ce que la raison repousserait comme absurde, et la moralité comme condamnable. Alors une sensibilité exquise ne peut arrêter son choix que sur cette beauté immatérielle et sublime, dont toute beauté visible n'est ici-bas qu'un pâle reflet.

Cette vive sensibilité d'une âme à la fois expansive et bien réglée est-elle de nos jours un élément principal de notre constitution morale? L'éducation et la civilisation entière l'ont-elles mise en un juste équilibre avec cet élément actif qui nous est si nécessaire aussi? Je ne le pense pas, et, pour établir cette opinion, il suffira de jeter un coup d'œil sur notre culture intellectuelle.

Est-il besoin de citer les faits divers qui, dans toute la civilisation française[1], ont signalé la prépondérance de l'élément actif qui préside à l'investigation du monde visible? N'a-t-on pas vu les beaux-arts se fonder sur le principe de l'imitation, la philosophie sur celui des sensations, et enfin la psychologie, ou l'étude de l'âme, menacer de se résoudre dans celle des organes du corps? Tout semblait peu à peu se soumettre aux lois du mécanisme et du calcul dans l'homme lui-même comme dans les objets de ses connaissances. Les genres dans lesquels le sentiment intérieur doit être le plus consulté étaient envahis par l'esprit de l'observation matérielle, et, à mesure qu'il s'en emparait, il les rapprochait des sciences physiques et mathématiques le plus possible.

Toutefois, par l'effet de son immense développement, cet esprit a fini par découvrir sa borne à lui-même, et il s'est aperçu qu'il ne pouvait atteindre à tout. D'autres besoins d'ailleurs se font sentir. Une vie nouvelle s'est manifestée; le

[1] Je ne sépare point ici des Français les habitants des petits États voisins où la langue française est parlée. Il y aurait à remarquer bien des différences de détail, et quelques-uns d'entre eux ont une individualité nationale très-prononcée; mais, sous le rapport intellectuel, l'éducation et la civilisation y sont pareilles. Ces petits États n'ayant ni arts ni littérature à eux, les talents qui y ont fleuri n'ont pu faire autre chose que suivre, à travers mille désavantages, la route tracée par les grands modèles français.

mouvement a été plus grand, plus universel ; mais peut-être un œil attentif reconnaîtrait, malgré l'ardeur qui travaille actuellement les esprits, la même lacune qu'a laissé subsister la précédente civilisation. Comme on ne peut jamais recueillir que les fruits d'une éducation fort antérieure, il est arrivé qu'une impulsion plus forte et une direction différente ont été données à des facultés dont les proportions respectives sont restées les mêmes au fond.

En effet, dans l'art dramatique par exemple, triomphe éclatant et incontestable de la nation, pourquoi a-t-on si vivement combattu pour et contre les vieilles formes ? C'est qu'on n'attache jamais plus d'importance aux formes que lorsqu'on voit dans les arts un problème à résoudre plutôt qu'une émotion à faire partager ; et, si l'on a trop vite abjuré le culte des anciens chefs-d'œuvre, c'est que le même refroidissement du sentiment poétique, qui a si longtemps permis qu'on se contentât de la régularité de formes vides dont l'esprit vivifiant s'était retiré, a rendu plus tard ingrat envers les grandes beautés que ces formes avaient réellement exprimées.

A présent, sans doute, les anciens genres peuvent avoir trop vieilli. Mais quand un appel à des ressources nouvelles a retenti de toutes parts, quelle est la faculté humaine qui a le mieux répondu ? C'est l'esprit brillant, pittoresque, parfois frondeur, et non le génie harmonieux des arts. Aussi la vérité s'est-elle dèslors rencontrée rarement avec la beauté. Pourtant le goût du vrai doit-il aujourd'hui étouffer le goût du beau, parce que les règles inflexibles du genre noble et convenable l'avaient auparavant étouffé ? Dans les arts, le vrai et le noble sont-ils autre chose que des conditions de la beauté ?

On le sentira un jour, il faut l'espérer. Un principe réparateur agit sans cesse dans la nature, et souvent un désordre apparent en présage les heureux effets. Il s'opère une révolution dans les lettres : l'extension des connaissances et des idées, l'avidité pour les jouissances inconnues, l'abondance

et l'impétuosité de la verve, le talent enfin, qui, sans avoir peut-être trouvé sa vraie route, fermente dans des cœurs pleins de feu, tout justifie une grande attente. Espérons beaucoup de l'avenir, mais sans oublier qu'il est des conditions à remplir pour que l'avenir tienne ses promesses.

Assurément la disposition contemplative est loin de suffire pour former le goût des arts chez un peuple et y faire naître le talent. Ce n'est qu'une préparation heureuse, un climat doux et serein qui permet au génie de se développer. Quand vient ce développement, l'imagination est entraînée comme par une impulsion irrésistible vers telle ou telle région de l'art ; il n'y a plus de vague, on marche à un but bien déterminé, et le besoin de réaliser les conceptions de la pensée excite l'activité. A tout esprit bien fait il faut une œuvre : étude à entreprendre, plan à combiner, tout invoque le raisonnement dans une intelligence saine. Aussitôt qu'il y a un but à poursuivre, nous rentrons naturellement dans l'état actif. Il faut toujours qu'il en soit ainsi ; nous n'avons pas été créés pour rêver. Sans examen, sans exercice d'attention, nous ne saurions faire un pas avec certitude ni même user judicieusement de nos autres facultés. Ne souffrons aucune faiblesse dans le principe qui sert à marcher sur la terre, si nous ne voulons pas que l'on calomnie celui qui nous élève au-dessus.

Il en sera de même à l'égard du grand attribut de l'humanité qui développe en nous la disposition contemplative, de cet instinct secret qui conduit l'homme à Dieu lorsque l'idée de Dieu n'est pas distincte encore. Immense bienfait qu'un tel instinct ! lien mystérieux qu'a préparé, pour nous attirer, la bonté céleste ! Il fallait qu'au sein de l'ignorance la plus profonde, dans le silence même de la raison, un heureux pressentiment indiquât *le je ne sais quoi inconnu qui prend pitié du pauvre aveugle* [1]. Et, à l'extrémité opposée de l'é-

[1] Expression de M. de Chateaubriand.

chelle du développement, il fallait que ce désir, cet élan de l'âme se fît sentir après qu'un excès de subtilité a laissé grandir les ombres du doute, après que la raison a perverti ses voies et s'est engagée dans d'inextricables défilés. Alors encore une voix puissante, une voix qui retentit au fond du cœur, proclame un pouvoir invisible; alors la nature entière, le ciel étoilé, les forêts sombres, les torrents qui se précipitent, annoncent à l'homme la Divinité et l'obligent à en reconnaître la présence. Mais l'âme qui a répondu à cet appel de la nature peut-elle s'en tenir à une vague contemplation? Non sans doute. Elle voudra recevoir plus de clarté, suivre une direction plus précise, et, aussitôt que la volonté de Dieu lui aura été révélée, elle se sentira une mission. L'emploi de toutes ses facultés lui semblera nécessaire pour accomplir sa destination ici-bas, dès lors sa méditation sera pour elle la source vive où se retrempera son énergie et se ranimera son activité.

Ainsi dans les deux directions de la disposition contemplative, soit qu'elle nous enchaîne à la terre par des images de perfection et de beauté, soit que, s'élevant plus haut, elle nous fasse adorer l'une et l'autre dans Dieu même, tout finit par aboutir à l'action chez une âme ferme et vigoureuse. Les esprits travaillés par la maladie du doute, ou énervés par une suite d'espoirs déçus, sont seuls incapables de se tirer d'un état qui n'est destiné qu'à préluder à un vrai développement de forces.

Peut-on nier qu'il faille donner un certain développement au principe mystérieux qui nous met en rapport avec la nature, qui nous rend susceptibles de la profonde et solennelle impression qu'une grande idée ou un grand objet produit sur nous, et qui, nous élevant vers de paisibles régions, aplanit pour nous les aspérités dont la vie terrestre est hérissée? Que le principe contemplatif ne doive pas dominer dans la constitution humaine, je l'accorde; il ne serait pas même possible qu'il y dominât dans ce moment, où tous les esprits, tendus

vers un grand objet, travaillent à l'envi au perfectionnement des institutions sociales. Mais c'est précisément lorsque l'élan de la société entière se porte d'un même côté, que l'éducation, protectrice de l'avenir, doit chercher à rétablir l'équilibre, et à préserver d'une détérioration inévitable une partie précieuse du patrimoine de l'humanité.

Mais comment s'y prendra-t-elle pour le cultiver? comment saisir cet élément si fugitif de notre nature et communiquer un don qui semble échapper à toute influence?

La réponse à cette question pourrait comprendre l'éducation morale presque en entier. Il s'agit sans doute ici d'une disposition innée; mais il n'est rien, quoi qu'on en dise, dans l'âme humaine, qui se dérobe complétement à l'empire de la volonté. Les facultés naturelles, les affections du cœur, les sentiments enfin dont nous paraissons le moins les maîtres, rentrent à la longue sous notre empire. Ils sont, à la vérité, indépendants de nous dans ce sens que nous ne pouvons pas les exciter à notre gré; mais, en écartant les obstacles à leur naissance, en amenant dans la vie la situation où les influences du dehors et les mouvements intérieurs se correspondent et s'accordent, nous fournissons l'occasion à tout ce qui n'attendait que l'occasion pour éclore. C'est ainsi que s'enrichit le domaine de l'éducation de tout ce qui semblait d'abord n'appartenir qu'à la nature.

En considérant la disposition contemplative, par exemple, dans ses relations avec le talent, je donnerai, pour la jeunesse entière, le même conseil que j'ai déjà donné pour la première enfance. Maintenons chez nos élèves, autant que possible, cette paix intérieure, principe d'harmonie et de sagesse, état éminemment favorable à tout développement heureux. L'âme ne reçoit des impressions justes que dans le calme; quand elle est troublée, rien n'agit sur elle comme il doit agir. Mille objets passent inaperçus, d'autres se présentent sous des couleurs fausses. Nos rapports avec l'univers sont infinis; mais la plupart sont si délicats, que la moindre agitation nous en

dérobe la trace. Dans un état de repos et d'harmonie complète, tout produit sur nous quelque sensation ; il n'est pas une plante, un oiseau qui ne fasse vibrer une corde particulière, et nos sympathies avec nos semblables agissent aussi dans notre cœur. En quoi peut consister le talent, si ce n'est à caractériser ces impressions diverses, à les ranimer chez ceux qui les éprouvent confusément? Alors seulement il y a de l'originalité dans nos expressions, alors mille images inattendues nous aident à donner des formes saillantes aux modifications infinies de nos sentiments ; alors les créations de la pensée rappellent le souvenir de ces belles divinités de l'onde, que les fables du paganisme faisaient tout à coup sortir du sein de la mer lorsque sa surface était tranquille.

Quand nos impressions sont à la fois vives et calmes, l'instinct de bonheur qui réside en nous s'exerce à en tirer tout ce qu'elles peuvent offrir d'agréable ; nous voyons toutes choses sous un aspect doux. De là naît un penchant à la bienveillance ; et bientôt les objets dont nous sentons le charme excitent l'émotion ravissante que l'on a nommée admiration. Le pouvoir d'éprouver l'admiration, prélude d'un généreux enthousiasme, est une noble faculté que nous étouffons trop souvent chez les enfants par nos critiques malentendues, par nos railleries, par notre peu de sympathie avec leurs goûts les plus naturels. Une âme susceptible d'admiration ne tarde pas à s'émouvoir à l'idée de la beauté morale ; elle est toute disposée à aimer la vérité, la vertu, à aimer Dieu enfin et tout ce qui en offre ici-bas l'auguste image.

Mais ce n'est pas assez d'une disposition à l'amour même. Il faut, pour le cœur, un objet de dévouement ; et il faut, pour l'esprit, cette fermeté et cette heureuse décision qui ne viennent jamais que de croyances positives. A un goût vif pour la perfection dans tout ce qui en fait naître l'idée s'associera naturellement le culte religieux chez nos élèves ; et, si nous leur inspirons la vraie piété, ils auront le commencement et la fin de toute excellence sur la terre.

CHAPITRE V

COMMUNICATION DES CONNAISSANCES, LA NATURE CONSIDÉRÉE EN ELLE-MÊME ET DANS SES RAPPORTS AVEC DIEU.

La religion est l'aromate qui empêche la science de se corrompre. BACON.

L'instituteur, pénétré de la sainteté de sa vocation, se nourrit de pensées élevées. La plus parfaite simplicité règne toujours dans ses rapports avec son élève; il en connaît exactement l'état moral, ce qu'il peut recevoir et de sentiments et d'idées; une tendre sympathie, un ardent désir d'exercer une influence salutaire, lui ouvrent facilement l'accès d'une âme bien disposée.

Mais lui-même il vit dans une haute région. Après s'être abaissé au niveau de l'enfant, c'est en se rapprochant du ciel qu'il se replacera au rang d'homme. Il a besoin de se retremper à la source, de restaurer ses forces qu'épuisent les soins de détail, et de considérer d'un point de vue supérieur l'ensemble de sa longue tâche. Il redescend de là mieux préparé; il a mieux le secret d'animer la petite statue d'argile. Ce n'est pas sans une sorte d'inspiration qu'on trouve le langage propre à faire impression sur l'enfance. S'il ne lui faut rien de subtil et de recherché, le ton de la vulgarité ne lui plaît pas davantage. Elle aime à pressentir un mystère, quelque chose de plus grand que ce qu'on lui dit; et n'est-ce pas là toujours ce qu'elle entrevoit dans les instructions du maître qu'elle révère [1]? Lui faire apercevoir le côté merveilleux de

[1] Peut-être ici ai-je revêtu un souvenir personnel d'une expression trop générale. J'ai tellement présent à la mémoire d'avoir reçu dès ma tendre enfance une semblable impression en écoutant mon père, M. de Saussure, qu'on me pardonnera d'avoir dépeint ce que j'ai senti.

la vérité est le propre d'un esprit distingué et d'une imagination heureuse.

Quand on rapporte l'enseignement au but général de l'éducation, on découvre bientôt la direction particulière que chaque étude tend à imprimer à l'esprit. Toute connaissance réelle s'associe aisément avec la piété, et peut même en favoriser les progrès, en liant plus intimement l'idée de Dieu avec le système entier de nos pensées. Plusieurs chefs-d'œuvre de l'esprit humain ont montré que le sentiment religieux peut trouver l'occasion d'admirables développements dans le résultat des études. Fécondée par ce principe vivifiant, chaque partie de l'instruction se trouve avoir un avantage moral, et, outre son utilité terrestre et matérielle, elle peut encore porter son fruit pour l'éternité.

Cependant, on ne doit pas se le dissimuler, chaque étude a aussi une tendance dangereuse qu'il faut reconnaître. Il faut savoir qu'il y a une route à éviter dans la communication de toutes les connaissances. On peut bien ou mal diriger l'élève, et on peut ne pas le diriger du tout. En le livrant au résultat du pur mécanisme de l'enseignement, peut-être sera-t-il conduit à bien par une disposition heureuse; mais peut-être aussi s'égarera-t-il. Le danger attaché aux diverses études s'annulerait par la compensation réciproque de leurs effets, si on les suivait toutes à la fois; mais c'est là une chose impossible. Chaque étude exige du temps; l'esprit prend en s'y livrant une direction qui, sans être fausse, est trop exclusive; et il résulterait de là des habitudes difficiles à vaincre, si l'influence d'un sentiment universel, tel que celui de la religion et de la morale, ne balançait pas l'effet trop partiel de chaque branche de l'enseignement. Voilà ce que l'examen de ces diverses branches pourrait prouver, mais nous ne parlerons que d'un bien petit nombre. En prenant d'abord pour exemple l'étude de toutes la plus innocente, cette étude du monde physique, qui paraît tellement étrangère à la moralité qu'on croit ne pouvoir faire ni bien ni mal à l'élève

qu'on en occupe, nous montrerons que l'instruction a toujours de l'influence sur l'âme, et que l'instituteur qui ne l'emploie pas à produire de bons effets expose involontairement l'enfance à en recevoir de mauvais.

Aucun danger ne semble s'attacher à l'étude des sciences naturelles; leur tendance, s'il y en avait une, serait plutôt morale. Comme tous leurs progrès sont dus à l'examen attentif et scrupuleux des phénomènes sensibles, elles peuvent inspirer le noble goût de la vérité, et il est facile à l'instituteur de leur donner une direction heureuse. Les vérités secondaires s'offrent à l'élève dans l'enchaînement des faits passagers de ce monde, et la vérité primitive et immuable au delà du monde et de ses faits. Le témoignage des sens, et les inductions qu'on en tire, produisent l'évidence pour notre esprit dans l'ordre terrestre, et le témoignage de la raison elle-même devient la source d'une autre évidence dont les erreurs des sens ne peuvent obscurcir la clarté. La plus auguste des vérités, celle que les diverses causes des faux jugements ne peuvent atteindre, réside au fond de tous les faits que l'élève est appelé à connaître, et il doit sans cesse l'y retrouver.

Il n'est rien là d'impossible pour l'enfant, et peut-être y est-il plus porté que nous-mêmes. Les causes secondes ne se succèdent pas en si grand nombre dans sa pensée, et lui voilent moins la cause première. La chaîne qui lie toutes choses à Dieu est plus courte pour lui que pour nous. Comme l'a dit un écrivain spirituel, *notre science*, *nos découvertes*, *nos explications*, *ne font que reculer le miracle de la volonté divine; l'ignorance de l'enfant le lui fait admettre tout aussitôt*. Sous un certain rapport, il est donc plus près de l'éternelle vérité que nous ne le sommes. Et combien n'est-il pas à désirer que cet avantage lui soit conservé à travers le cours de ses études!

Une vue religieuse de la nature est la source d'un si grand bonheur; il y a quelque chose de si beau, de si consolant à

retrouver partout la pensée divine, à communiquer avec le sentiment universel qui répond à toutes nos émotions : cette disposition qui ne nous quitte plus durant la vie est dans la jeunesse le principe de tant de progrès, qu'elle ne saurait trop être entretenue. Les vérités secondaires n'y perdront rien. Ce qui doit présider à leur acquisition, l'esprit d'examen, l'impartialité, resteront dans leur liberté complète, et seront même favorisés par une éducation judicieuse. Il serait insensé, presque coupable, celui qui négligerait de cultiver les dons précieux de la pure intelligence, les dons qui nous font voir clair dans la vie entière, et contribuent encore à la moralité en calmant l'effervescence des passions et en dissipant leurs illusions sans cesse renaissantes. Il y a un manque de foi et de raison même dans l'idée que les découvertes de la pensée ne seront pas toujours des motifs de plus pour adorer Dieu.

En effet, un sentiment d'adoration s'empare invinciblement de nous, à mesure que nous commençons à découvrir l'ordonnance de toutes choses. Il se déploie à nos regards un ordre si merveilleux, tant de dispensations belles et protectrices, qu'un saint respect, mêlé d'une tendre reconnaissance, ne peut manquer de remplir nos cœurs. Les chaînes engourdissantes de l'habitude se rompent, l'idée de la bonté céleste cesse d'être émoussée, quand nous en trouvons une preuve nouvelle dans toutes les connaissances que nous acquérons ; et bientôt la stabilité des lois de la nature n'est plus à nos yeux que l'expression permanente de la volonté de Dieu.

Ainsi, lorsque nous contemplons la régularité de l'ordre terrestre, nous sommes conduits à l'idée que le maître de l'univers n'a pas voulu le gouverner arbitrairement, et qu'il s'est imposé des lois à lui-même. Dès lors, la découverte de ces lois est le but que nous proposons à notre raison, et qu'elle atteint, partiellement du moins, avec un haut degré de certitude. Parvenus à saisir la succession constante de certains faits, nous arrivons à des faits toujours plus géné-

raux à mesure que nous remontons de cause en cause; la route des vérités de ce monde-ci s'ouvre à nos regards, et nous nous sentons en accord avec l'intelligence suprême. Si même quelques anneaux de la grande chaîne des causes secondes viennent à nous manquer, si notre raison s'arrête confondue, et que des phénomènes à la fois certains et inexplicables viennent à l'étonner, alors une conviction peut-être plus profonde encore de l'action de Dieu et de sa présence s'empare de nous, une sorte de crainte religieuse saisit notre âme, et nous adorons en silence celui que nous sentons à la fois si près et si fort au-dessus de nous.

Toutes ces expressions semblent se réunir dans l'étude de l'histoire naturelle. Le phénomène le plus familier et le plus merveilleux à la fois, cette vie, répandue, prodiguée même dans l'univers, comment ne pas la rapporter à sa source infinie? De toutes parts on la voit s'éteindre et renaître, et, soit qu'elle disparaisse ou se renouvelle, nous ne pouvons que dire : *Dieu l'a voulu ;* toujours il nous faut recourir à la cause première sans intermédiaire. La conservation même de la vie est aussi miraculeuse que son origine et sa fin. Des éléments qui ne demandent qu'à nous dévorer, cette atmosphère dont l'action dissoudrait la frêle organisation humaine en peu d'heures la respecte, l'entretient même quatre-vingts années. L'âme invisible communique son incorruptibilité au corps corruptible, son éternel mouvement à la matière qui tend au repos. Et quand on voit ce phénomène de la vie, sous diverses formes, remplir le monde, quand on s'aperçoit que tout ce qui n'est pas la vie en est le support et l'aliment, comment ne pas reconnaître dans un Dieu vivant la cause de toute existence? Comment ne pas voir que la vie elle-même, dans son origine sublime et dans son abondante distribution, est le principe et la fin, l'*Alpha* et l'*Oméga* de l'univers? Et cette progression infinie par laquelle la vie faible et presque imperceptible dans la plante s'élève au sentiment dans l'animal et à l'intelligence dans l'homme, ne proclame-t-elle pas

hautement la domination de l'intelligence? Les êtres moins richement doués du bienfait de la vie sont partout au service des autres. La matière inanimée subvient aux besoins de la plante, la plante à ceux de l'animal, les espèces inférieures d'animaux servent à l'entretien des supérieures; et l'homme, si faible par sa constitution physique, mais fort de son génie, domine toute la création vivante; et quand il ne l'asservit pas, il réussit du moins à n'avoir rien à en redouter. Qui ne voit dans cette progression croissante se manifester l'empire de l'esprit sur la matière? Qui ne voit que la suprême intelligence domine sur le monde entier?

Mais, bien avant l'âge où ces considérations seront à la portée de l'élève, l'instituteur excitera son intérêt pour les diverses tribus d'animaux. Il les lui fera regarder comme d'humbles compagnons de son existence, comme ses contemporains ici-bas, œuvres comme lui d'une puissance bienfaisante. Combien l'idée de Dieu ne nous touche-t-elle pas, quand nous considérons le Créateur dans sa paternité universelle, dans cet amour qui pénètre la nature entière, dans cette divine sympathie qui s'émeut pour des passereaux! Quel attendrissement ne nous gagne pas à l'aspect de cette famille immense, de ces êtres doués de sentiment, qui couvrent la terre, qui parcourent les airs et les eaux; tous heureux, tous trouvant dans l'absence de la raison ce qui serait le résultat de la plus haute raison possible; tous trouvant, dis-je, le sentiment d'une liberté entière dans une parfaite obéissance à la loi de Dieu!

Dans la froide région de la nature inanimée, d'autres impressions presque aussi salutaires attendent l'élève religieux. Là, domine l'idée de l'ordre, ordre éternel, immuable, qui se maintient à travers le changement perpétuel de toutes choses. Et cet ordre dont les lois nous échappaient parfois dans la complication et l'extrême délicatesse des effets organiques se manifeste clairement dans la matière morte, malgré la variété et la mobilité des formes qu'elle revêt. Là, les plus terribles

agents, les plus épouvantables fléaux sont soumis à la règle, et le moment où l'équilibre du monde physique semble le plus troublé est précisément celui où il est prêt à se rétablir par le balancement des forces contraires. Ici se présente à nous le triomphe de la raison humaine, là nous lui voyons poursuivre la vérité avec le plus d'avantage possible, puisque, non contente des faits que lui offre la nature, elle la force à en produire de nouveaux. N'ayant pas à ménager, comme dans le règne animé, le souffle fugitif de la vie, l'homme brise, dissout, consume les corps soumis à son examen; tour à tour il les décompose et les recompose, en forme d'inconnus avec leurs éléments; et, à force de tourmenter la matière, il finit par lui arracher quelques-uns des secrets du Créateur. Et quelle joie quand il les découvre ! quel plaisir mêlé de fierté il trouve à suivre la trace, à remonter le cours des pensées divines ! Ses découvertes sont toujours plus grandes et plus heureuses; l'ordre qu'il supposait dans l'univers, l'ordre dont l'existence non encore prouvée était le fil qui le dirigeait dans ses recherches, l'ordre s'établit de plus en plus à ses yeux. Toutes les irrégularités apparentes viennent successivement se résoudre dans la connaissance d'un système toujours plus vaste, d'une plus magnifique unité. L'idée du Créateur grandit avec celle de la création, et il ne cesse d'éprouver que le plus beau de ses sentiments s'accroît des progrès mêmes de son intelligence.

Nulle part cette union n'est plus intime que dans la plus étonnante des sciences, l'astronomie. La connaissance des nombres et de leurs lois, telle que le génie de l'abstraction l'a donnée et l'a fait servir à mesurer le cours du temps, cette connaissance n'a jamais trouvé une application plus exacte que dans l'appréciation du mouvement des corps célestes. Ces astres éclatants et à jamais inaccessibles pour l'homme, ces astres auprès desquels il n'est qu'un atome dans l'espace et un instant dans sa durée, ces astres se sont rangés si docilement sous l'empire de ses calculs qu'ils viennent se ren-

dre à point nommé dans l'endroit du ciel qu'il a osé d'avance leur désigner. Et dans la partie la plus conjecturale de cette science, dans ces hypothèses effrayantes par lesquelles on suppose que des systèmes entiers de soleils avec les mondes qu'ils éclairent se réunissent dans un point blanchâtre, tel qu'on en aperçoit des milliers à travers les profondeurs du ciel, la pensée s'élève à des conceptions si hardies, qu'elle-même recule épouvantée devant ce qu'elle a osé entrevoir. Et pourtant cette idée prodigieuse, étourdissante de la toute-puissance créatrice, ne nous fait encore arriver *que sur le bord de ses voies.*

Mais ceci n'appartient déjà plus à cette raison sévère qui doit assurer chacun de ses pas. La grande utilité des sciences naturelles pour les jeunes gens, c'est de leur apprendre à parvenir à la vérité avec certitude. Sous ce rapport l'avantage de ces études est inappréciable pour eux. Comme tout y repose sur des faits, sur des objets réels et sensibles, l'enchaînement des effets et des causes y devient évident à leurs yeux. Ils s'accoutument à comprendre à fond et ne peuvent pas se payer de mots, comme il n'arrive que trop souvent quand on les occupe d'idées abstraites.

Quel pourrait donc être le danger attaché à ces études ? Il n'y en aurait sans doute aucun, si on leur assignait leur juste proportion dans l'instruction. Rien de plus innocent que l'observation du monde visible au milieu duquel nous sommes placés, quand toutefois l'élève n'oublie jamais qu'il existe aussi un monde invisible; mais si l'idée de l'ordre terrestre occupait tellement son attention qu'elle absorbât le sentiment d'un ordre plus élevé, alors en effet il résulterait de là des habitudes d'esprit qui seraient fort à déplorer. Alors le cours régulier des astres, l'action uniforme des forces physiques ne seraient plus à ses yeux que le résultat d'un mécanisme; on le verrait porté à déifier la raison humaine, parce qu'elle a découvert quelques-unes des lois de l'univers, plutôt que le législateur qui les a conçues et imposées. Enfin il pourrait

arriver à la désolante doctrine du matérialisme, malheur que nulle science acquise ne serait suffisante pour compenser.

Ce danger est bien aisé à éviter. Que le soin d'inspirer des sentiments religieux soit continuel, qu'il soit sincère, et les connaissances naturelles n'imprimeront à l'esprit des enfants aucune tendance fâcheuse. Développons toutes les forces morales au même degré, en laissant à chacune son libre exercice, et dès lors nous ne croirons jamais que la religion soit intéressée à imposer des entraves à la raison. Cette faculté captive n'est plus elle-même. La raison a ses lois, sa marche est réglée par celui qui nous l'a donnée pour nous éclairer ici-bas. Obligée de procéder de conséquence en conséquence, elle arrive irrésistiblement à un terme inconnu de nous, et c'est de là qu'ont résulté toutes les découvertes dans les sciences. Lorsque rien ne trouble son ordre de route, elle parvient ainsi à des vérités qui s'accordent nécessairement avec la vérité éternelle [1].

C'est sans doute une dispensation bien admirable que cette fixité dans la marche d'une raison saine. Quel autre que l'auteur de la nature eût pu la tracer ? Il fallait qu'il y eût une correspondance parfaite entre les lois de l'intelligence et les lois qui ont été imposées à la nature morte ici-bas, pour que le monde extérieur pût être connu de nous. Si la succession logique de nos pensées n'avait pas été conforme à l'enchaînement des causes et des effets dans l'univers, jamais les secrets de la nature ne nous eussent été dévoilés. Jamais non

[1] Il doit régner, selon moi, une telle impartialité dans l'exposition des faits et de leurs conséquences immédiates, que je ne voudrais même pas qu'on y cherchât la matière d'un plaidoyer continuel en faveur des croyances religieuses. Non-seulement je repousserais les preuves de la bonté et de la sagesses divine qui ne supporteraient pas le plus sévère examen, les preuves que les progrès des sciences pourraient un jour démentir, mais j'aimerais à peine qu'on en donnât de bonnes. Autant un esprit d'adoration vivifie les études, autant un esprit d'argumentation théologique les refroidit. Toute démonstration de l'évidence fait injure à une intelligence déjà convaincue, et peut blesser un cœur plein d'amour. Rendez Dieu présent à la pensée, et montrez ses œuvres ; elles parleront plus haut que vous.

plus, sans cette harmonie secrète, nous n'aurions réussi dans l'ordre moral à nous entendre avec nos semblables. C'est parce que la raison suit une marche nécessaire, qu'il y a des principes éternels. C'est parce qu'un si beau don nous ramène invinciblement à la justice, à la droiture, à Dieu lui-même, que toutes les grandes vérités sont impérissables. Il fallait que les idées augustes, objets du culte involontaire de notre cœur, fussent profondément enracinées dans la raison même, pour que leur autorité sacrée ne fût jamais méconnue parmi les hommes.

Toutes nos facultés ont sans doute leur part de notre imperfection naturelle, mais pourtant la raison est bien moins coupable qu'on ne le dit des erreurs humaines, et ce qu'on appelle *ses égarements*, ce ne sont pas les siens. On ne l'emploie pas de bonne foi, on use d'adresse avec elle, l'on s'en sert pour justifier des opinions qu'on s'est formées sans la consulter, et l'on s'en fait un avocat et non un juge. Maîtres de son point de départ, libres de porter son examen sur un sujet plutôt que sur un autre, nous pouvons arrêter quand il nous plaît son action, et en lui prêtant, ou en lui retirant à propos l'attention nécessaire à son exercice, nous la faisons finalement arriver où nous voulons. Ainsi, nous l'appliquons à déduire à l'infini les conséquences d'un principe dont nous ne lui avons pas donné à sonder la solidité ; nous lui faisons examiner une seule face des choses, et, quand elle arrive par hasard à un résultat qui nous contrarie, nous lui refusons l'attention. La liberté que nous avons d'interrompre telle suite de pensées, pour porter notre esprit sur l'objet qui nous convient, cette liberté, qui pourrait être si précieuse, met souvent obstacle par le fait à la marche droite de la raison.

On ne distingue peut-être pas assez nettement l'instruction de l'enfant et celle de l'homme. Un esprit déjà tout formé conçoit aisément que les sciences ne sauraient dépasser leurs propres limites, et qu'on n'a pas le droit de reprocher à celles qui ont pour objet la connaissance du monde phy-

sique de rester étrangères aux idées morales. Mais l'enfant n'a point son esprit formé ; l'instruire, selon l'étymologie du mot, c'est *le construire en dedans*, c'est le faire devenir un homme, un être composé de sentiment et de raison. Les études qui ne peuvent réveiller en lui aucun autre sentiment que l'amour de Dieu doivent exciter cet amour pour répondre aux besoins de l'âme.

D'ailleurs, la raison elle-même qu'on veut développer refuse à tous les âges de se renfermer dans l'enceinte où l'on prétend la retenir captive. Universelle dans son action, elle franchit les limites assignées à nos sciences, et, en poursuivant la vérité à travers le monde matériel, elle atteint le seuil des vérités divines. L'origine du moindre des êtres la fait arriver à l'Être éternel, l'explication du plus petit fait la conduit à la cause des causes.

Si telle est la marche de la raison dans une âme saine, un instituteur éclairé ne craindra pas de lui conserver de justes droits ; mais il s'opposera à la formation des habitudes exclusives qui enchaîneraient la raison même tout en paraissant tendre à la faire régner. Pénétré du sentiment de la haute vocation humaine, il croira que tous nos dons sont nécessaires pour la remplir, et il mettra d'autant plus de prix à la connaissance de la nature, qu'il lui semble y découvrir la forme sensible ou le symbole des grands attributs de son auteur.

Mais cette unité de dessein que doit offrir toute œuvre parfaite, et celle de l'éducation, en particulier, n'est point un objet essentiel pour les esprits tournés vers la terre.. Point occupés du ciel et peu de l'âme, ils voient chaque étude isolément. Portés à n'admettre de vérités que celles dont leurs sens témoignent, ils aiment à s'occuper de faits matériels, et leur goût pour les sciences physiques vient surtout de ce qu'elles satisfont en eux ce penchant. Sous de tels maîtres, les élèves qui seraient constamment renvoyés à l'observation matérielle se trouveraient assujettis à une sorte de méca-

nisme jusque dans l'exercice de leur raison, et si cette raison même les obligeait à reconnaître un créateur dans la création, l'idée en resterait pour eux inanimée et stérile. Étrangers à la grandeur des sciences mêmes qu'ils cultiveraient, jamais ils n'éprouveraient les douces impressions que la belle ordonnance du monde terrestre peut faire naître dans un cœur sensible. Leur avancement trop partiel ajouterait sans cesse à leur disproportion morale. A la préoccupation de l'ordre matériel dans leurs études succéderait bientôt celle des intérêts matériels dans la réalité. Et, à moins que de grandes qualités naturelles ne vinssent balancer chez eux l'influence de l'éducation, leur conduite dans la vie réelle pourrait un jour servir à montrer que les grandes connaissances du savant et la sagacité de l'analyste ne sont pas inconciliables avec une manière de penser étroite et vulgaire.

CHAPITRE VI

SUITE DE LA COMMUNICATION DES CONNAISSANCES. — LA NATURE CONSIDÉRÉE DANS SES RAPPORTS AVEC L'HOMME. — PRÉPARATION AUX SCIENCES MORALES.

> L'éducation doit tendre à donner dans l'enfant la prépondérance à la nature humaine sur la nature animale. KANT.

Il y a sans doute beaucoup de grandeur dans la sévère impartialité qui préside aux recherches scientifiques. Le pouvoir de se détacher de lui-même et de faire abstraction de ses intérêts est une des plus nobles prérogatives de l'homme. Toutefois, il faut se souvenir que les sentiments seuls agissent sur son âme, que les reconnaissances qui n'excitent rien en lui n'y produisent rien, et n'ont pas plus d'influence sur son être moral que n'en ont les objets lumineux sur la glace qui en

réfléchit les images. La vérité une fois trouvée, les sentiments peuvent ensuite s'y rattacher, mais l'esprit d'examen ne tend pas à les faire naître. Les merveilles de la création nous étonnent parfois sans nous attendrir, quand nous les étudions indépendamment de nous-mêmes. Il faut qu'un retour secret sur notre faiblesse, sur le besoin constant que nous avons de secours, nous fasse sentir le prix des objets qui nous entourent.

La nature, subvenant aux besoins de l'homme, inondant notre cœur de délices par l'admiration de sa beauté, voilà les sujets éternels de notre reconnaissance. Alors, les deux régions qui s'ouvrent pour l'éducation, l'étude des arts nécessaires où règne l'idée de l'utilité, et celle des arts libéraux où le culte de la beauté domine, offrent à l'instituteur de nouvelles occasions d'exciter d'heureux développements dans l'âme de l'élève.

La notion de l'utilité, pour être facilement conçue, n'en est pas moins une de celles que l'éducation doit former.

L'insouciante enfance connaît peu le besoin; le dur joug de la nécessité ne lui semble pas peser sur elle. Elle conçoit de vifs, d'impétueux désirs; sa douleur, quand on tarde à les satisfaire, est violente, mais sans mélange d'idées d'avenir. Les maux qui résulteraient pour elle de la privation des choses les plus nécessaires lui sont inconnus, et, comme l'espérance et non la crainte la conduit, ses plus rudes chagrins ne sont au fond que des mécomptes. Le petit enfant et l'oiseau ignorent qu'ils mourront s'ils ne mangent pas, mais ils voient un fruit qui les tente, et ils mangent.

Il est donc essentiel d'ouvrir les yeux de l'enfant sur les tristes suites de l'indigence; il doit être mis au fait des conditions auxquelles l'existence est soumise. En apprenant comment on pourvoit aux besoins urgents de notre nature, il adore la bonté de Dieu qui a fourni les moyens de les satisfaire, il prend de l'affection pour ceux de ses semblables qui mettent ces moyens en œuvre, et son cœur ne reste pas

oisif, tandis qu'il exerce son esprit. C'est là l'objet d'un intérêt qui s'accroîtra toujours avec l'âge, puisque, à mesure que son intelligence acquerra des forces, l'élève appréciera mieux les effets du mouvement industriel si remarquable dans notre siècle.

Quel plus grand sujet de méditations pour le philosophe même, que cette loi de progression qui semble de toutes parts attachée à l'humanité, et qui étend même son pouvoir sur ce qu'il y a en nous de plus arrêté, notre nature physique! Des besoins matériels en très-petit nombre, des besoins auxquels les hommes ont pourvu dans les états de civilisation les moins avancés, sans dépasser les limites d'une étroite localité, et souvent sans se donner beaucoup de peine, ces besoins ont pris un tel développement, que les productions de tous les climats sont à présent indispensables pour les satisfaire, que les sciences les plus relevées, que les forces, les travaux, la vie entière d'une masse immense d'êtres humains, sont employés pour subvenir aux besoins physiques d'autres êtres qui ne s'imaginent pas avoir rien de plus que ce qu'il leur faut. Ceux mêmes qui travaillent éprouvent et satisfont des désirs dont ils n'auraient pas eu l'idée il y a quelques siècles : ce qui était un luxe pour une génération devient nécessaire pour la suivante. Nous ne nous contentons plus de ce qui était bon pour nos pères, et il est impossible de prévoir où cette progression s'arrêtera. La nature a toujours en réserve de nouveaux trésors pour récompenser les nouvelles recherches des hommes, et sa libéralité paraît sans bornes comme leurs désirs.

Ce mouvement semble plus fort que nous, plus fort que notre pouvoir sur l'enfance même. Les constructions, les inventions mécaniques, frappent aujourd'hui tellement l'imagination et les regards, la gloire qu'on y attache est si grande, le goût pour les jouissances qu'elles procurent si universel, qu'on espérerait en vain les faire regarder à l'élève comme un luxe frivole. L'éducation spartiate n'est plus de saison, et serait actuelle-

ment plus factice que toute autre; celle qu'on prendrait aux champs le serait encore. Pour qu'on pût se rapprocher de la simplicité rustique, il faudrait qu'elle existât quelque part dans sa pureté, et alors on serait privé des ressources intellectuelles. Dans un ordre de choses aussi général, il vaut mieux voir l'expression d'une volonté de la Providence : une éducation bienveillante apprend à tirer parti des dispositions de chaque moment, et cherche à faire envisager les choses et les hommes aussi favorablement que la morale le permet.

Le nouvel élan de la société prête sans doute à l'admiration, sous bien des rapports. Quand on songe que les arts de luxe contribuent à la prospérité des arts nécessaires, puisque, là où les travaux se multiplient, l'agriculture fleurit aussi, et que les ouvriers, devenus bientôt consommateurs eux-mêmes, mettent d'autres professions en activité ; quand on voit les richesses d'un pays s'augmenter sans cesse, et le superflu, en refluant vers l'État, armer les flottes, soudoyer les troupes qui veillent à la garde des citoyens et font à la fois la force et la gloire nationales; quand on considère, dis-je, de tels résultats, comment ne pas reconnaître un bienfait dans le développement prodigieux de l'industrie? comment ne pas convenir que les nations civilisées lui doivent non-seulement leur splendeur, mais leur sûreté? que, grâce à la supériorité qu'il leur donne, elles n'ont plus à redouter ni l'invasion des peuples barbares, ni l'obscurcissement des lumières qui s'ensuivrait? et que, sous le rapport du moins de la force extérieure et de la science, l'opinion du perfectionnement progressif des sociétés humaines semble avoir définitivement gagné son procès?

Ces considérations sont puissantes et décisives. Nul doute que tous les efforts des êtres sensés ne doivent se réunir pour conserver, pour perfectionner encore l'édifice immense des arts mécaniques dans lesquels la pensée de l'inventeur a pour ainsi dire revêtu un corps, et semble avoir reçu la fixité

de la matière en échange du mouvement qu'elle lui a communiqué.

L'étude des découvertes et des procédés industriels peut avoir, dans l'éducation, diverses tendances morales. Comme celle des sciences mêmes, dont les arts mécaniques ne sont qu'une application, elle peut favoriser l'amour du vrai, en y ajoutant celui de l'utile. La charité aussi se réveille dans le cœur. A l'aspect de cette foule immense d'êtres laborieux, qui tous font à la sueur de leur front la conquête du pouvoir de vivre, on est ému d'une profonde compassion, on éprouve un intérêt puissant pour ces pauvres frères, enfants d'un même Dieu; la sollicitude dont ils sont l'objet s'étend jusque sur leur âme, et on sent bientôt qu'en améliorant leurs dispositions intérieures, on adoucirait aussi leur sort ici-bas.

Mais c'est précisément une telle direction qui manque au mouvement de ce siècle. Je cherche en vain l'esprit religieux chez les ardents promoteurs de l'industrie; leur silence absolu sur les moyens d'inspirer des sentiments de piété montre assez quelle est à cet égard leur indifférence. Ils n'oublient que ce seul objet d'éducation du pauvre; mais cet objet, c'est l'essentiel.

Leurs intentions, je me hâte d'en convenir, sont pures et généreuses; ils ont une grande pitié des maux de la classe ouvrière; et qui ne l'a pas? Une ferme persuasion que, pour la secourir efficacement et lui inspirer le goût de l'ordre, il faut l'éclairer; qui ne le croit pas? Mais ce bien qu'ils veulent opérer s'accomplirait mieux s'ils se proposaient d'en produire un plus grand encore. Leur idée de développement n'embrasse pas l'homme entier, car l'homme entier n'est pas né de la terre. Dans tous les sens du mot *élever*, il n'y a que la religion qui *élève,* il n'y a qu'elle qui fasse passer de l'ordre physique à l'ordre moral, et à des degrés toujours supérieurs de cet ordre.

Mais s'il était vrai, comme on le prétend, que l'ordre moral ne fût autre chose que le moyen de jouir en sûreté des

biens d'ici-bas, ne serait-il pas encore évident que les êtres les plus en danger de succomber aux tentations qui perdent les hommes doivent trouver dans la religion le motif de résistance le plus fort de tous? Comment ôter les consolations les plus puissantes à ceux qui en ont le plus besoin? Comment fermer les seules régions où règne une égalité véritable à ceux qui sont écrasés par le sentiment de leur infériorité dans ce monde? Et ces espérances, ces sources de paix et de joie encore nécessaires à ceux auxquels la vie a tout accordé, on les ravit à ceux auxquels elle a tout refusé. Les illusions dont on les berce ne durent pas; l'avancement dans la carrière, l'aisance, l'exercice des droits politiques, ne sont le partage que d'un bien petit nombre. Et quand le but auquel on les fait viser est décidément manqué, quand une intelligence plus développée ne sert qu'à leur montrer la fixité d'une situation irrémédiable, quand le découragement enfin s'empare de l'homme, qu'invente-t-il de mieux que de s'étourdir et de prendre ce qu'il peut des plaisirs des sens, les seuls dont il ait conçu l'idée? et dès lors la misère arrive à grands pas.

Telle ne sera pas l'impulsion qu'un jeune homme, formé par une éducation religieuse, voudra communiquer à l'industrie. Lui-même, dans son enfance, aura été excité au travail par la piété, par le sentiment du devoir que chacun de nous est appelé à remplir sur cette terre. Il ne conçoit pas un autre mobile pour ses efforts, il n'a pas l'idée d'en offrir un autre, et cette parité d'obligations, la certitude qu'il a d'être de niveau avec le pauvre, lui donnent un pouvoir d'affection, une conviction de l'égalité fondamentale de tous les hommes, qui multiplie ses moyens d'agir et relève l'indigent ainsi qu'il l'ennoblit lui-même.

Dirai-je que le jeune homme ainsi dirigé ne partagera pas cette avidité qui semble envahir toutes les classes? Peut-être sera-t-il lui-même appelé à augmenter sa fortune, et une telle destination n'aura rien que de très-simple à ses yeux. Trop éclairé pour ne pas savoir que la fortune lui donnera des

moyens d'influer sur la moralité et le bonheur de ses semblables, il y attachera quelque prix sous ce rapport. Mais combien ne sera-t-il pas éloigné de cette passion pour l'argent, fléau du moment où nous sommes, résultat trop commun d'une éducation desséchante, preuve manifeste de la dégradation que subissent les pensées humaines quand on ne leur imprime pas dès l'enfance une noble direction!

L'élève, destiné à s'engager dans la carrière industrielle, doit être particulièrement sur ses gardes. Il a surtout à se préserver de cette altération graduelle des meilleurs motifs à laquelle notre pauvre espèce est sujette. Un examen sévère et continuel de sa conscience devant Dieu pourra seul maintenir en lui ce haut degré de moralité, qui lui permettra d'en appeler à la conscience de ses semblables. Nul ne peut influer en bien s'il n'est bon lui-même, et nul ne peut se conserver bon sans veiller sur soi. Plus le danger d'être atteint par l'avidité du gain est grand, plus il faut recourir à la meilleure des sauvegardes.

C'est ainsi que l'étude des arts industriels peut servir dans l'éducation à cultiver la moralité. L'extension toujours croissante de l'industrie, en augmentant les rapports des hommes éclairés avec la classe indigente, multiplie pour eux les occasions de lui être utile; les uns peuvent espérer la servir par l'instruction qu'ils répandent, d'autres par leurs inventions, sources de nouveaux travaux, tous en entretenant la sympathie et l'amour de Dieu dans le cœur des pauvres, et ce genre de bien que l'élève croira faire à autrui, il le fera bien plus sûrement à lui-même [1].

D'autres arts, objets d'études plus riantes, peuvent encore exercer une heureuse influence dans l'éducation. Si les soins

[1] Les annales des sociétés bibliques fournissent un exemple frappant du pouvoir de la religion pour tirer les indigents de la misère. Ces établissements ont souvent été accompagnés de l'institution d'une caisse d'épargne; et aussitôt que de pauvres ouvriers, auparavant adonnés à toutes sortes de vices, ont éprouvé les effets des consolations évangéliques, ils ont volontiers concouru à en répandre

de la Providence pour subvenir à nos besoins excitent notre reconnaissance, peut-être l'élève éprouve-t-il ce sentiment d'une manière plus pénétrante encore, quand il songe aux plaisirs si vifs, et en apparence si inutiles, que la bonté de Dieu fait naître pour nous. Et de même que le don d'un futile jouet prouve mieux à l'enfant l'amour de son père, que la nourriture qu'il reçoit de lui ; de même le parfum des fleurs, les sons ravissants de la musique, l'admirable beauté des campagnes, tout le luxe enfin de la création, est peut-être ce qui nous attendrit le plus profondément parmi les nombreux bienfaits de notre père céleste.

Pour éprouver ces douces impressions dans toute leur force, il faut que le sentiment du beau ait été de bonne heure développé dans le cœur. Il faut éviter qu'à l'inattention de l'enfance succèdent immédiatement les distractions passionnées de la jeunesse, puis l'engourdissement de l'âge mûr. Chez un être incapable de rien admirer, une multitude de connaissances resteront sans signification, puisque c'est le sentiment du beau qui s'est exprimé dans les arts et dans toute la partie poétique de la littérature, où le charme du langage produit sur nous l'effet d'un art, en rendant appréciables à nos sens les impressions immatérielles de l'âme.

Considérés dans leur essence même, et non dans l'abus qu'on peut en faire, les beaux-arts ne nous offrent rien que de pur. Ainsi que la création elle-même dont ils réfléchissent l'image sous des jours divers, ils révèlent à nos cœurs la bonté de Dieu ; ils nous montrent la grandeur de cette puissance d'enthousiasme accordée à l'homme, de ces dons par lesquels il ravive, il transmet ses propres impressions

le bienfait en s'imposant un léger sacrifice pécuniaire. Dès lors leur existence s'est relevée ; ils ont passé au rang des bienfaiteurs ; et comme pour s'y maintenir ils avaient besoin d'économie, l'effet des habitudes morales qu'ils ont contractées a été tel, qu'ils ont eu de quoi mettre à la caisse d'épargne. Les mêmes hommes ont pris sur leurs gains journaliers de quoi fournir aux deux placements, et ils ont assuré leur avenir sur la terre, du moment qu'ils ont senti le prix des biens éternels.

en rassemblant les traits qui l'enchantent dans la nature. Consacrés dès leur naissance à la religion, ils témoignent souvent de leur haute origine ; souvent aux effets de leur charme particulier s'ajoute un effet plus solennel et plus salutaire, et comme le dit l'inscription du musée de Florence,

Levan di terra el Ciel nostro intelletto.

Les beaux-arts toutefois ne s'adressent pas directement à l'intelligence; et, comme leur admirable langage nous parvient par l'intermédiaire des sensations, il peut résulter de là pour eux une tendance terrestre, et leur étude mal dirigée aurait sans doute quelque danger. Le sentiment de la beauté morale, réveillé, excité par la religion dans les jeunes âmes, fera prévaloir l'élément le plus pur. Et si, dans la religion des beaux-arts plus que partout ailleurs, notre double nature offre son double sceau, il importe de renforcer l'empreinte divine.

Toutefois cela ne peut s'opérer qu'à l'aide du temps. Le sentiment du beau existe bien réellement chez les enfants, mais il se manifeste en eux sous des formes si puériles, qu'il faut un œil attentif pour le démêler. Ce sera donc lorsque j'observerai plus tard les effets de l'âge que je m'occuperai de cette faculté.

Pour achever de parcourir le domaine des connaissances, il me resterait à parler de chacune des sciences morales et à en signaler la double tendance ; mais je ne l'entreprendrai point. Ces études réservées à la dernière période de l'éducation ne peuvent jusqu'alors qu'être préparées. Je conseillerai donc uniquement de fonder une telle préparation sur l'histoire. Il s'agit, dans ses études avant tout, de connaître la nature humaine, et ce que l'observation contemporaine refuse sous ce rapport, c'est dans l'histoire qu'on peut le trouver ; l'histoire, vaste champ où s'enfouit la racine de

toutes choses, où l'esprit peut recueillir un aliment qui le récrée et le fortifie depuis la tendre enfance jusqu'à la caducité. Mais, pour que cet aliment soit toujours agréable, il faut s'appliquer à donner de la vie au récit des faits. Je demande donc une narration simple, animée, propre à faire respirer l'esprit des siècles divers, cet esprit qu'il faut en quelque sorte adopter soi-même pour que tout jugement historique ne soit pas faux, partial, souvent injuste.

On se presse trop, selon moi, d'inculquer des opinions au moyen de l'histoire, et l'on empêche la raison de s'exercer en lui dictant bien ou mal son rôle. Sans doute il ressortira un jour des idées, des doctrines mêmes, de l'ensemble des faits ; les événements considérés en grand révéleront leur morale et leur religion cachée ; mais laissons le temps accomplir son œuvre chez l'élève. Fions-nous au pouvoir d'une éducation pieuse, fions-nous à l'élan des sentiments vertueux dont un instituteur chrétien ne saurait contenir l'expression, et ne refroidissons pas le goût pour une étude utile et charmante en en faisant une prédication de morale ou l'enseignement prématuré d'un système philosophique. Les faits intéressants une fois connus, l'idée qui les rallie en faisceau devient agréable ; mais, présentés comme preuve d'une doctrine abstraite, ils perdent leur charme le plus attachant. Faire pressentir, faire goûter les hautes vérités, sans les enseigner dogmatiquement, est précisément ce qu'on espère de l'histoire pour la jeunesse. Et ce même effet, si puissamment produit par l'étude des livres sacrés, se retrouve plus indécis et plus confus, mais réel encore, dans les annales entières du genre humain.

Ne peut-on pas, dira-t-on, hâter et assurer cet effet ? et nous qui avons regardé les sciences naturelles comme propres à développer de bons sentiments chez les enfants, ne tirerons-nous aucun parti de cette étude de l'histoire, bien mieux faite pour influer sur la moralité ? N'a-t-elle point non plus de tendance dangereuse ? et n'y a-t-il rien à éviter ?

A cela je répondrai qu'une narration animée excitera facilement de nobles mouvements dans les jeunes âmes. Un appel au patriotisme, au courage, au dévouement, y sera toujours entendu ; mais prononcer ou demander des jugements sur le mérite moral des actions ou des caractères, c'est méconnaître, selon moi, la portée de l'âge. Dans les études naturelles les faits matériels s'expliquent par des faits du même genre, et leur long enchaînement n'est jamais troublé par l'idée de la cause première et immatérielle. Dans l'étude de l'histoire, au contraire, on arrive d'abord à l'ordre moral. Les passions, les opinions, les intérêts, expliquent les actes, et l'état de la conscience décide de leur moralité ; comment l'enfant prononcerait-il sur de tels objets? Peut-il même faire intervenir la cause première avec sûreté, et ne risquerait-il pas d'imputer à Dieu les fautes des hommes ?

C'est pour conserver le bon sens intact, que je veux qu'on le laisse tranquille. C'est pour ne pas fausser la faculté qui juge, que je demande plutôt qu'on s'adresse à la faculté qui peint à l'esprit. L'imagination peut donner, par éclairs, aux enfants, de beaux aperçus, tandis que leur jugement accoutumé à s'exercer dans la vie commune y rapporte tout, rapetisse tout, et profane souvent pour longtemps la majesté de l'histoire.

Éclairons néanmoins les enfants sur la marche que nous comptons suivre. Disons-leur que nous croyons parler à des êtres religieux, et que, si des sentiments de piété ne régnaient pas dans leur âme, les annales du passé pourraient les conduire à rendre hommage à la force, à l'habileté, à la victoire enfin, plus qu'à la vertu. Nous ne voulons pas décolorer à mesure l'histoire à leurs yeux, refroidir des émotions souvent généreuses ; mais nous les avertissons que les lois de la justice éternelle ne sanctionnent pas toujours l'admiration que leur font éprouver des actes d'un dévouement en apparence héroïque.

C'est ainsi que la morale, prise de plus haut, nous appa-

raît dans toute sa sainteté, telle que le christianisme nous l'a montrée. Quand on renonce une fois pour toutes à l'idée de la pureté originelle du cœur humain, on ne cherche plus de perfection ailleurs que dans le seul modèle accompli qui en ait paru sur la terre. Toutes choses dès lors se montrent avec vérité, aucune crainte pour les principes ne vient nous troubler, et l'on ose rendre justice à ce qui peut rester de grandeur dans notre nature déchue. Le point de vue religieux ôte de même aux autres études leurs divers dangers. Un sentiment victorieux repousse les effets de toute influence contraire. L'élève recueille en sûreté les riches trésors qu'ont accumulés les sciences ; et, tel que les plongeurs qui vont chercher des perles au fond de la mer, il se sent toujours prêt à remonter vers des régions supérieures.

CHAPITRE VII

MOYENS D'INSTRUCTION. — RÉFLEXIONS SUR L'APPRÉCIATION DES MÉTHODES.

> Les méthodes sont les maîtres des maîtres.
> TALLEYRAND.

Les moyens que nous employons dans l'instruction sont de deux espèces. Nous agissons sur l'enfant tantôt comme sur un être soumis à nos lois, tantôt comme sur un être libre. D'une part, nous exerçons un pouvoir en déterminant pour lui la marche de chaque étude ; de l'autre, nous influons sur sa volonté en lui inspirant le désir de l'avancement. De là résulte l'obligation de choisir avec discernement et les méthodes d'enseignement et les stimulants destinés à exciter son activité.

Ainsi que je l'ai précédemment annoncé, je pourrais me

dispenser de m'occuper des méthodes. Considéré philosophiquement dans sa relation avec les sciences, un tel sujet, trop relevé par lui-même, ne conduirait pas à mon but ; et, traité dans sa spécialité pour l'enseignement, il me ferait dépasser les limites de cet ouvrage. Plus nombreuses que les objets d'études auxquels on doit les appliquer, les méthodes sont dans un état de perfectionnement continuel. Rien n'y est arrêté, tout est en expérience ; et le point qu'on assignerait dans chaque genre serait bientôt dépassé. Je me bornerai donc ici à quelques réflexions très-générales.

Que peut-on exiger d'une bonne méthode dans chaque étude ? On peut demander qu'elle serve à faire arriver, dans le moindre espace de temps, au plus haut degré d'avancement pour la théorie et la pratique. Comme toute espèce d'instrument, elle doit opérer vite et bien. C'est là son but prochain, applicable à l'instruction de tous les âges. Mais, relativement à l'enfance, elle en a un autre plus éloigné qui n'est pas entièrement renfermé dans le précédent. On veut qu'elle serve à développer les facultés le plus possible.

La considération du temps est très-importante. Non-seulement il faut que l'enfant avance, mais qu'il se sente distinctement avancer. Ainsi la portée de chaque méthode doit à cet égard être assez connue, pour qu'on sache si des intelligences de force moyenne ont la chance de retirer quelque fruit heureux du temps toujours limité qui peut être consacré à une étude particulière. Il serait pareillement à désirer qu'on évaluât le temps qu'emploiera chaque division de l'enseignement. C'est un inconvénient plus ou moins grave pour une méthode, d'absorber par des exercices préparatoires un temps considérable qui serait perdu si le disciple venait à changer de route. Chaque moment a un prix élevé dans l'éducation et devrait amener un bon résultat par lui-même.

Il semble qu'en exigeant l'avancement dans la théorie et dans la pratique, on pourvoit par cela seul au développe-

ment des facultés. Les connaissances théoriques excluent, j'en conviens, l'aveugle routine, et pourtant on peut les acquérir sans que l'intelligence ait tout son essor. La faculté d'investigation n'est pas exercée quand l'élève ne fait autre chose que comprendre ce qu'on lui explique. Les efforts d'attention peuvent être grands chez lui, excessifs même, sans que tout son esprit soit exercé. Pour lui donner une véritable activité, il faut avoir à lui proposer une recherche.

L'application de cette vérité, aujourd'hui bien reconnue, est l'objet de nombreux essais dans l'éducation. Depuis que Pestalozzi a donné l'impulsion, la voix analytique est tentée de toutes parts. On veut faire découvrir à l'enfant les principes de chaque science, et on le met, par conséquent, dans la situation des inventeurs. Placé en regard des faits par un maître qui se suppose ignorant lui-même, il est invité à les comparer. Quand il ne remarque rien ou ne fait que des rapprochements insignifiants, de nombreuses questions servent à le mettre sur le bon chemin, jusqu'à ce qu'une idée heureuse vienne à l'éclairer et le conduise enfin au principe. Mais, pendant cette longue route, l'enfant, qui ne sait pas à quoi l'on en veut venir, et qui n'a pas de but bien distinct en vue, malgré l'honneur de la découverte dont on le flatte, n'est pas toujours traité en être doué de sens. Il ignore pourquoi on l'applaudit ou on le rebute, selon qu'il indique une ressemblance ou une autre entre les faits; et, comme il ne croit pas à l'ignorance du maître, et qu'il ne doit pas y croire pour le respecter [1], il s'étonne qu'on lui fasse si longtemps chercher ce qu'il serait plus simple de lui dire.

Il faut convenir que, dans la méthode inverse, où le principe général commence par être établi, les rôles sont plus

[1] Il est possible de se passer de maîtres, à ce qu'on dit; possible peut-être, mais facile, mais praticable à volonté, non assurément. Je crois même si difficile d'en avoir de bons, qu'on formera plus aisément des disciples que des maîtres dans cette marche interrogatoire où rien n'est tracé. Là il faut plus que de l'instruction, il faut de l'adresse; et pourtant une méthode est un mécanisme au moyen duquel un esprit médiocre doit pouvoir développer tous les esprits.

naturellement distribués. L'homme instruit parle ; l'ignorant écoute et demande des explications s'il ne comprend pas. N'ayant rien encore à démêler avec la masse immense et confuse des faits particuliers qu'il ignore, il ne prend d'abord connaissance que des faits généraux, significatifs, propres à en rallier un grand nombre d'autres, et il ne charge pas prématurément sa mémoire d'un trop lourd fardeau. Il croit voir clairement la route qu'il suit, et un ordre lumineux semble présider à sa marche.

A la vérité, il peut y avoir de l'illusion ; le premier principe et ses dérivés sont longtemps admis sur parole, et, comme ils ne représentent rien de sensible et de réel, on n'est pas toujours sûr que l'élève y attache un sens. L'application de la règle peut ensuite mettre à l'épreuve son discernement ; mais, lors même qu'il rencontre juste, jamais il ne cherche à rien découvrir. Son jugement peut être exercé, non sa faculté inventive.

La supériorité de la méthode d'investigation pour tenir l'esprit en haleine est bien évidente. Ce qui peut encourager à s'en servir, c'est qu'une marche semblable est suivie, aveuglément il est vrai, mais réellement, dans l'acquisition involontaire des connaissances ou dans la routine. Les enfants, quand ils apprennent à parler, saisissent d'abord certains mots qui leur servent à en découvrir d'autres ; et, allant ainsi toujours du connu à l'inconnu, ils finissent par tout comprendre. Il semble donc qu'en engageant les élèves à chercher des rapports entre les faits, puis à se rendre compte de ce qu'ils trouvent, on éclairerait la routine pour eux ; au bénéfice de l'instinct se joindrait celui de la connaissance, et quand, en remontant de faits en faits, ils arriveraient au principe, ils auraient encore mieux suivi la marche logique que s'ils avaient admis de confiance ce principe au commencement.

Cette marche est-elle applicable universellement ? C'est ce dont il est permis de douter ; mais sa combinaison avec

l'autre méthode me paraîtrait avantageuse à plusieurs égards.

L'inconvénient de la voie explicative, c'est que, dans cette route si unie, si bien tracée, maîtres et disciples sont sujets à s'endormir ; peut-être celui de la voie interrogative, employée d'une manière trop exclusive, serait-il de rendre l'élève incapable de profiter d'aucun autre mode d'enseignement et d'écouter ces maîtres futurs avec calme et patience. Ce défaut, qui est souvent celui des intelligences vives, les empêche de recueillir toutes les données qui seraient nécessaires pour les éclairer : quand l'élève s'occupe intérieurement à deviner ce qu'on va lui dire, l'investigation trop tôt commencée produit l'effet d'une distraction. La faculté de suivre attentivement le cours d'une explication mérite aussi d'être cultivée; des habitudes de respect et de modestie s'y rattachent. Pourquoi éviter de varier les moyens de l'enfance? L'unité de principe dans les méthodes vaut-elle l'avantage d'une bonne disposition morale ou intellectuelle de plus ?

En examinant ce sujet, on voit que les meilleures conditions exigées dans une méthode doivent se modifier réciproquement, et qu'aucun des avantages qu'elle peut offrir ne doit être séparé des autres. Le plus important de tous, l'exercice donné à l'esprit, s'il dominait seul, conduirait à des subtilités fatigantes, souvent inutiles pour l'étude même, et sujettes à entraîner beaucoup de longueurs, tandis que le désir d'économiser le temps mènerait droit à la routine, si l'on négligeait le grand objet du développement intellectuel. Mais ce point si essentiel une fois mis en sûreté, on pourrait n'exclure aucun moyen, et pas même celui de la routine.

La plupart des études, en effet, offrent des régions stériles où il n'y a rien à recueillir pour l'esprit. Peut-être un des perfectionnements des méthodes futures sera-t-il de séparer nettement ces régions des autres. Les simples répertoires de noms ou de faits, les exceptions aux règles, les anomalies, tout ce qui tient aux usages reçus plus qu'aux vrais prin-

cipes, voilà des contrées où l'on peut sans regret voyager la nuit. Là, les moyens expéditifs, amusants, propres à ranimer l'imagination, pourraient être admis, pourvu qu'ils n'eussent rien de déraisonnable. Mais l'on devrait condamner toute méthode qui ne ferait pas pénétrer le jeune esprit jusqu'au cœur même de la science jusqu'à ces idées théoriques ou centrales qui seules donnent aux connaissances de la consistance et de l'unité. Les efforts pour parvenir à cette profondeur sont salutaires et fortifiants, la peine et le travail ont leur récompense. Il y a une satisfaction infinie à bien comprendre ce qu'on sait, à le saisir au moyen des facultés pensantes les plus relevées; satisfaction qui n'est pas sans rapport avec le contentement de la conscience.

Mais, outre ces considérations, il en est d'autres à peine appréciables par le raisonnement. Les dispositions purement réglementaires, la répartition des heures, l'arrangement des localités, le nombre et l'espèce des agents de l'instruction, voilà des choses importantes dont l'expérience seule peut faire juger. N'a-t-on pas vu qu'en employant divers moyens de s'adresser aux sens des enfants, on obtenait des résultats étonnants dans la méthode lancastérienne? méthode admirable comme instrument pour faire pénétrer une première instruction au sein d'une masse ignorante, mais peu propre à provoquer un grand mouvement dans les esprits, puisqu'elle aurait plutôt une tendance au mécanisme. Le temps seul peut permettre d'apprécier une foule d'autres inventions successivement préconisées. En tout, on ne saurait trop encourager les établissements particuliers où les diverses méthodes sont éprouvées. Pour l'éducation publique, il est trop heureux d'avoir des résultats certains à examiner avant de se résoudre à bouleverser les institutions nationales.

CHAPITRE VIII

SUITE DES MOYENS D'INSTRUCTION. — EXCITATION DU ZÈLE.

L'élève chrétien a une émulation tout intérieure ; il cherche à égaler un modèle placé au dedans de lui. ANONYME.

Il ne s'agit pas seulement dans l'instruction de combiner habilement des plans et d'employer de bonnes méthodes ; il faut encore agir sur la volonté ; il faut diriger ou fléchir ce qu'il y a chez un enfant de plus libre et de plus impétueux. La science, les méditations du maître ne servent de rien s'il ne sait pas s'assurer de la coopération du disciple, s'il n'excite et n'entretient pas en lui le zèle qui fait avancer. Mais c'est à quoi il ne peut réussir, à moins qu'il ne mette en jeu quelques-uns des mobiles qui agissent le plus puissamment sur l'âme. Profiter des penchants naturels ou en faire naître qui les remplacent est la condition de tout succès.

Toutefois, il y a autre chose que les études à considérer dans l'éducation. Les penchants une fois excités s'exerceront au delà du domaine qu'on leur assigne, et, comme le retour régulier de l'enseignement leur donnera chaque jour de nouvelles forces, ils pourraient avoir sur le caractère une influence plus grande qu'on ne s'y attend. La nécessité de les apprécier moralement est évidente. Le devoir à cet égard serait même d'autant plus étroit que ces penchants appartiendraient moins aux dispositions naturelles de l'enfance, car si on les développait artificiellement, il est bien clair que l'éducation en aurait la responsabilité tout entière.

Heureusement il est des penchants à peu près universels qui tendent à favoriser les progrès dans les diverses connaissances. Le goût si vif et si général chez les enfants pour les fleurs,

les coquilles, les oiseaux et tous les brillants objets dont s'occupe l'histoire naturelle, l'intérêt excité par les récits de faits merveilleux et d'aventures héroïques qu'offre l'histoire, les impressions agréables causées par les arts de la musique et du dessin, la curiosité que mettent en jeu les phénomènes singuliers et mystérieux de la physique et de la chimie, le plaisir attaché à certains exercices de l'esprit et l'attrait piquant d'une légère difficulté qu'on se flatte de vaincre, enfin la satisfaction de sentir les idées s'étendre, de comprendre la raison de mille travaux dont on est témoin, et l'espoir de les exécuter soi-même, telles sont les sources naturelles d'où le goût de l'étude peut dériver. Voilà des mobiles dont l'éducation peut sans danger augmenter la force. Plus ils agissent chez les enfants, plus ils prouvent en eux de vie et de séve, plus ils sont d'un heureux augure pour l'avenir, et plus ils les rendent aimables dans le présent même.

Il est essentiel toutefois de bien apprécier la puissance de ces mobiles; elle existe, elle opère silencieusement, mais souvent on en cherche vainement la trace ; ses effets disparaissent et s'évanouissent lorsque des plaisirs plus animés viennent à être comparés avec des jouissances aussi calmes. Il ne faut pas espérer que les charmes de l'étude frappent l'imagination de l'enfance autant que les joies bruyantes et les jeux turbulents, dans lesquels toutes les forces prennent à la fois l'essor. Ce sont des consolations douces et toujours senties, une fois que le sacrifice des amusements plus vifs est fait. Mais l'idée s'en présente peu aux enfants, ils les retrouvent sans y avoir compté à l'avance, parce que ces plaisirs tout intérieurs n'ont point les formes sensibles qui se peignent distinctement à leur esprit. Il faut se résigner à ce qu'ils ne soient jamais choisis de préférence, et pourtant le sentiment en doit être cultivé avec soin. Il y a là un germe de talent, et il y a de plus une espérance que les études deviendront une véritable ressource dans la suite. Quand le cours du développement moral est bien dirigé, le goût des plaisirs intellectuels s'accroît avec les

années, et l'on en vient même à ne plus faire cas des autres que lorsqu'ils peuvent s'allier à ce qu'il y a en nous de plus pur.

Mais ces douces impressions doivent être soigneusement ménagées, et dès lors il serait imprudent de les trop vanter aux enfants ; c'est presque les tromper que leur annoncer ces jouissances qu'ils ne sont pas toujours en état de prévoir ou de goûter. L'espoir de ces plaisirs est insuffisant, je l'avoue, pour les exciter à étudier. Il faut donc songer à mettre en jeu d'autres mobiles ; mais il est une condition indispensable pour se permettre de les employer ; c'est qu'ils ne nuisent pas aux goûts naturels qui répondent de la continuation des travaux de l'esprit durant la jeunesse.

Que serait-ce encore si de tels mobiles mettaient en danger la moralité, si seulement ils altéraient la douceur et l'égalité du caractère ! Ici l'examen devient bien grave, et pourtant comment éviter de s'y livrer ? J'aurai l'occasion de parler ailleurs des punitions et des récompenses, petits moyens qui n'ont qu'une utilité de courte durée ; mais le grand moyen, celui qui prend toujours plus d'influence avec l'âge, et finit souvent par déterminer le cours des pensées à lui seul, l'extrême excitation de l'amour-propre, comment ne pas en étudier les effets ?

Quand on s'occupe de l'émulation, il y a sans doute des distinctions à faire. Si l'on entend par là, et les puissants effets de l'exemple, et cette conviction soudaine du pouvoir de la volonté que produit la vue des succès d'autrui, et cette ardeur contagieuse qui gagne naturellement des êtres courant dans la même carrière, on parle d'un résultat aussi innocent qu'avantageux de la communauté de travaux. On ne peut point blâmer non plus ni chercher à étouffer le désir d'être remarqué et d'exciter un sentiment particulier d'approbation ou d'estime. C'est là un penchant indestructible et une cause puissante de progrès heureux.

Du désir de s'élever au-dessus des autres, à celui de les

voir descendre au-dessous de soi, le pas est bien glissant; mais l'éducation contribuera-t-elle à le faire franchir à l'enfant? Entre laisser subsister ce qui existe indépendamment de nous, et l'exciter, l'exalter de toutes manières, la différence est grande assurément. L'amour-propre se retrouve de toutes parts, allié à des affections plus désintéressées; on ne saurait analyser des mouvements invincibles et souvent louables pour rechercher les traces de personnalité qu'on y pourrait démêler. Il suffit que les sentiments nobles aient le dessus; il suffit qu'ils soient assez vifs pour que nous ne puissions les méconnaître. Dès lors nous n'avons rien à demander de plus, et il nous est permis de respecter des illusions qu'un élève sincère se fait à lui-même.

Ici, comme partout ailleurs, les bornes de notre devoir sont déterminées par la possibilité de l'accomplir. Prétendre extirper l'amour-propre est une chimère, mais en augmenter volontairement l'ascendant n'est pas moins un tort en morale. Et, quand on voit des institutions combinées de manière à fomenter l'envie, à exciter le désir de déprimer des compétiteurs, et à faire jouir chaque enfant des défauts des autres, comment se réconcilier de bonne foi avec un tel ordre de choses? comment soutenir que les lumières doivent surtout servir à rendre les hommes meilleurs, lorsque, dans l'espoir d'un peu plus de lumières, on s'expose à les rendre plus mauvais? Il ne résulte pas de là beaucoup de mal, à ce qu'on assure; mais est-ce une bonne excuse, quand il en résulte toujours un peu, et quand il ne peut en résulter aucun bien?

On dit que l'enfance, trop insouciante, est peu susceptible de jalousie; mais qu'importe si l'âge suivant, où de nouvelles passions viennent à fermenter, en est susceptible à un haut degré, et si des impressions réitérées finissent par produire de redoutables effets? les fruits tardifs ne mûrissent-ils pas dans leur saison tout comme les autres? Et, puisque le résultat est partout proportionné à la cause, puisqu'un orgueil

caché ou une vanité manifeste sont des défauts communs dans les pays où les enfants se disputent les prix avec le plus d'ardeur, comment méconnaître à cet égard l'influence fâcheuse de ce mode d'éducation ?

On ne fait, dit-on encore, en mettant des prix au concours, que devancer l'effet de la vie réelle, où l'émulation est pour l'homme un principe si énergique d'activité. Quand cela serait, l'intention évidente de la Providence n'a-t-elle pas été de dérober l'enfance au danger de ces luttes acharnées ? n'est-ce pas dans ce but qu'elle a éloigné de cet âge tous les sentiments âpres ou amers ; qu'elle l'a armé de gaieté, d'imprévoyance, de sympathie avec les plaisirs des autres et d'indépendance de leur opinion ? En cela elle a peut-être mieux pourvu au développement de l'intelligence que l'on n'imagine ; et, pour l'étendue universelle de l'esprit même, notre sollicitude inquiète n'est peut-être pas aussi bien entendue que nous le croyons.

Quand on examine attentivement l'influence qu'exerce un vif amour-propre, on finit par se persuader que, s'il accompagne fréquemment les succès obtenus par de grandes facultés déjà développées, il porte néanmoins préjudice à leur premier développement. Il arrête dans deux sens opposés, si l'on peut le dire, la libre croissance de l'esprit, et ne fait que favoriser certains efforts de travail et de mémoire. D'une part, il est évidemment contraire à la recherche impartiale de la vérité, puisqu'une fois qu'il s'est prononcé en faveur d'une opinion, il ferme tout accès à la lumière ; il oblige souvent celui qu'il gouverne à poursuivre une route contraire au bon sens, à la morale, à l'intérêt même. D'autre part, il est nuisible au vrai talent, parce qu'il étouffe les dispositions qui en favorisent la naissance.

Qu'est-ce, en effet, que le talent ? Dans ses plus légères comme dans ses plus éclatantes manifestations, le talent n'est jamais en nous que le pouvoir d'agir sur les autres et de leur transmettre nos émotions. Ce n'est jamais que l'expres-

sion énergique et puissante du sentiment dont nous sommes animés. Qu'il emploie les paroles, les gestes, les sons, les couleurs, qu'il se serve de la toile ou du marbre, il est toujours un langage, il établit toujours entre les âmes une vive et rapide communication.

Quelles sont donc les conditions de son développement dans la jeunesse? C'est d'abord que les impressions soient bien prononcées, c'est que les objets ou les idées agissent fortement sur l'esprit ou sur l'imagination. Il faut aussi l'intime conviction que nous avons affaire à nos semblables, et que la sympathie ne nous trompe pas quand elle nous dit que les mêmes mouvements peuvent agiter leurs cœurs et les nôtres, que les mêmes cordes vibrent en eux et en nous. Otez la vivacité des impressions, tout sera terne et décoloré dans notre âme; nous n'aurons rien à transmettre autour de nous; ôtez l'espoir de communiquer ce que nous sentons, et les impressions les plus fortes s'éteindront dans notre sein sans laisser de traces et sans amener aucun résultat au dehors.

Sous ces deux rapports on peut juger du mauvais effet d'un amour-propre trop excité. Il trouble, il agite l'être chez lequel il règne, et l'empêche de recevoir des impressions pures du dehors. Qui ne sait que, quand de petites passions personnelles nous préoccupent, tout ce qui est étranger à notre intérêt du moment passe inaperçu? Certaines sensations sont trop fortes, d'autres trop faibles; l'accord entre la nature et nous est rompu; il n'y en a même plus entre nous et les autres hommes: nos rapports avec eux sont altérés; et le plus fâcheux encore, c'est que l'amour-propre détruit cette bienveillance mutuelle qui nous ouvre l'accès de leur cœur. De même que l'amour fait naître l'amour, la sympathie aussi se propage, et sans elle il n'est guère d'influence à exercer. Comme elle nous donne le secret de ce qui se passe chez les autres, elle leur atteste aussi la vérité de nos sentiments. Il faut se pressentir les uns les autres pour s'entendre, et cela seul est une nuance d'affection. C'est

quand on les reconnaît pour des êtres de même nature, pour des frères, qu'on leur fait partager ses émotions.

Le point de vue de l'amour-propre est bien différent. Tout en nous persuadant que nous sommes supérieurs aux autres, il nous place en infériorité vis-à-vis d'eux. C'est devant leur tribunal qu'il nous faut comparaître par la pensée, et dès lors il nous porte à les redouter. Sitôt que nous les voyons comme des juges, nous ne pouvons plus les aimer. Tout ce que nous faisons pour les captiver est intéressé, hypocrite ; le talent vrai, le talent sincère ne trouve plus à se déployer.

Ces remarques sont applicables à l'enfance. Le germe du talent est de la nature du talent même, et il est bien plus aisé à étouffer. Faire vivre un enfant dans cet état d'irritation où le tient l'envie de supplanter les autres et la crainte d'être supplanté, c'est lui nuire de mille manières, c'est agacer ses nerfs mobiles, c'est altérer son humeur, c'est le porter en cas de revers à trouver un refuge dans le dénigrement, dans la moquerie, froide disposition qui flétrit le cœur. Et, quand ce mal, qui n'est que trop contagieux, finit par gagner les instituteurs eux-mêmes, il les empêche de se livrer à tout mouvement de sensibilité, à tout généreux enthousiasme, et dès lors les meilleurs fruits de l'instruction sont perdus.

Un tel stimulant, je vous l'avoue, force souvent l'attention à se fixer sur un point donné et obtient momentanément quelque tour de force. Mais ce vif sentiment du beau, mais cet élan voisin de l'inspiration dont on voit parfois briller un éclair dans les yeux rayonnants de l'enfance, on le décourage, on le tue par l'amour-propre, on le remplace par l'idée que, pour obtenir le suffrage des autres, il faut d'abord les flatter, et ensuite imiter ce qu'on sait leur plaire ; en sorte qu'on éteint de toutes manières la vie et l'originalité de l'esprit.

Ajoutez qu'on est sujet à se tromper sur l'effet d'un stimulant quand on prend un court espace de temps pour en juger. Peut-être l'amour-propre, ainsi que d'autres excitants, donne-t-il un moment de force auquel succède la langueur; peut-être

les esprits actifs n'en auraient pas besoin pour se distinguer, tandis qu'il ne pousse en avant que ces esprits paresseux, destinés à redevenir médiocres. Mais, s'il y a de l'avantage à pouvoir faire arriver un être borné à un degré d'instruction qu'il paraissait incapable d'atteindre, à quel prix un tel avantage n'est-il pas souvent payé ! que de prétentions excitées auxquelles la société ne veut pas faire droit ! Que de palmes de collége dont le souvenir ne sert qu'à produire du mécontentement, de l'aigreur et la triste idée qu'on est injustement jugé ! Que de fois encore cet amour-propre ne se retourne-t-il pas vers de futiles objets, et n'aspire-t-il pas à ces succès misérables dont le vulgaire est l'infatigable distributeur !

Quand un moyen est décidément dangereux en moralité, et que, de plus, il n'est pas sans inconvénient pour le développement même qu'on a en vue, l'éducation gardienne des âmes ne devrait-elle pas s'abstenir de l'employer ! Il nous le semble, et pourtant c'est avec beaucoup de regrets que nous inquiétons les parents sur l'effet possible des institutions auxquelles ils confient leur jeune famille. Mais ici, la vérité avant tout ; les principes par eux-mêmes sont inflexibles. Toutefois, lorsqu'on vient à vouloir les appliquer, on fait leur juste part à des positions différentes.

Le rôle du moraliste, dont nous avons osé nous charger, est sans doute bien facile. En morale, on part d'une base fixe et inébranlable. Partout où on rencontre le mal, on le repousse, on n'est tenu d'y rien substituer ; personne ne peut dire au moraliste : Que mettez-vous à la place du procédé que vous blâmez? Il compare les faits à la règle, et voilà tout. Il en est autrement du législateur des écoles. Celui-ci se sent chargé de donner la vie aux institutions, et, s'il supprimait un mobile actif sans être sûr de lui en substituer un meilleur, il craindrait de ne faire qu'échanger des inconvénients connus contre d'inconnus. Les parents sont encore bien plus excusables, puisqu'ils ne peuvent placer leurs fils que dans les établissements déjà existants ; et, quand il les

feraient instruire chez eux, ils ne seraient pas encore certains de les garantir de toute exaltation d'amour-propre. Il est de fait qu'il se forme souvent dans l'éducation domestique une vanité plus irritable, plus aveugle et plus déplacée que dans l'éducation publique la mieux combinée pour l'exciter.

Que faire donc? Ouvrir les yeux dans toutes les positions possibles. Quand on verra clairement le mal et qu'on redoutera le mal moral plus que tout autre, il se présentera au moins des moyens de le diminuer. De ce genre seraient des distinctions honorifiques très-passagères, très-amovibles, applicables à un grand nombre d'individus, enfin telles qu'on les obtient dans les écoles lancastériennes. Mais ces distinctions ne seront tout à fait innocentes que lorsque aucun enfant ne les obtiendra aux dépens d'un autre, qu'il sera jugé relativement à lui-même et au degré de succès qu'on a droit d'attendre de lui. De fréquentes promotions à des classes supérieures qu'il serait aisé de multiplier, des prix ou d'autres récompenses en nombre illimité et en conséquences non exclusives, renforceraient les bons effets de l'exemple sans exciter de rivalité. Le talent des chefs d'établissements pourrait à cet égard aplanir bien des obstacles.

Il y a quelque chose de si odieux dans la rivalité entre frères, que des enfants élevés dans la maison paternelle doivent en être préservés avec plus de soin encore. La difficulté alors sera sans doute d'exciter le zèle ; mais plus l'éducation morale se perfectionnera, plus elle s'unira intimement à l'éducation intellectuelle, plus on verra cette difficulté s'atténuer. On n'a jamais accoutumé l'enfance à considérer le devoir activement ; on le lui a fait envisager comme une barrière qui s'opposait à ce que l'on commît certains actes, ou qu'on manquât à l'obéissance envers les instituteurs. Il n'y a rien dans une telle idée de bien vivifiant. Il est clair que, pour aiguillonner, un frein n'est pas très-utile. Mais plusieurs sentiments en harmonie, si on réussit à les inspi-

rer, peuvent, en s'appuyant réciproquement, offrir un ensemble de mobiles qui tour à tour enchaîneront ou exciteront la volonté.

Le premier en date, l'amour filial, est déjà fait pour produire le vif désir d'un avancement qui est toujours l'objet d'un grand intérêt pour le père; celui qui vient ensuite, l'amour de Dieu, en faisant de l'obéissance un devoir sacré, remplit les lacunes du zèle. Ces deux affections, qu'il est à la fois si doux et si aisé d'inspirer, développent déjà dans le cœur de l'élève un goût de devoir qui se manifeste toujours dans les moments calmes. Mais ce qui donne de l'activité au penchant pour le bien, ce qui le tient en haleine, si l'on peut le dire, c'est le soin d'associer l'enfant à sa propre éducation. Quand on le consultera sans cesse sur les moyens d'obtenir de lui de l'application, de l'assiduité au travail, enfin de la sagesse, quand on examinera sensément avec lui les divers obstacles qui s'opposent à l'exécution de ses bons desseins, il se plaira bientôt à indiquer la meilleure route à suivre avec lui, il s'intéressera au succès de ses avis, et en viendra à regarder l'accomplissement du devoir comme une chose importante dans la vie.

Il y aura là une occasion d'exercer infiniment son esprit, car rien ne donne de la pénétration comme l'examen des motifs secrets et des penchants qui nous entraînent; la confiance qu'on lui témoigne sera pour lui la preuve d'une estime qu'il voudra de plus en plus mériter. Enfin il ne sera plus à l'égard du gouvernement paternel dans l'opposition, mais il formera souvent une alliance avec son père pour dompter ensemble un être rebelle, cet enfant volontaire, mutin, passionné pour le plaisir, qui reparaît de temps en temps, quoi qu'on fasse. Les gronderies se changeront en consultation, le médecin qui cherche à guérir remplacera le juge sévère qui condamne, et peu à peu l'enfant cherchera à se traiter lui-même dans les temps de crise. Et qui ne connaît pas ces temps de crise où il faut savoir comment s'y

prendre avec soi ! Ce travail du perfectionnement, qui doit occuper toute la vie, ne nous met-il pas sans cesse aux prises avec les défauts de notre constitution morale?

C'est ainsi qu'en apprenant à l'enfant à se diviser pour ainsi dire en deux personnes, et à retrouver son instituteur au dedans de lui, on rendra plus saillante à ses yeux l'idée du devoir. Le plaisir de venir à bout d'une entreprise s'attachera pour lui à la sagesse de chaque jour. Des sentiments, dont aucun peut-être ne suffirait pour fixer la légèreté de l'enfance, se soutiendront ainsi par leur accord et par l'exercice varié qu'ils trouveront dans les déterminations qu'il devra prendre. De là naîtra un paisible intérêt, un mouvement doux et bien réglé, singulièrement propre à favoriser les calmes jouissances de l'étude. Les goûts intellectuels pourront se former à l'ombre d'une disposition déjà heureuse. Avantage immense ! bonheur dont le stimulant trop actif de l'amour-propre tend à priver les élèves durant l'enfance et peut-être fort au delà ! ce n'est qu'un aiguillon qui fait avancer en piquant sans donner d'impulsion intérieure.

CHAPITRE IX

RÉSUMÉ ET CONCLUSION.

> *Ce qui manque à l'homme, c'est l'inspiration céleste, ce n'est pas la philosophie du bonheur.* J. P. RICHTER.

En récapitulant ce qui précède, on trouvera qu'une nécessité inhérente à la nature des choses nous oblige à fonder l'instruction sur la base de la religion. C'est là selon nous un devoir sacré, c'est aussi une condition nécessaire de tout plan d'enseignement bien ordonné. Si le Dieu créateur de l'univers et de l'âme est le principe de toutes choses dans l'ordre réel, il l'est aussi dans l'ordre des idées. C'est à lui

qu'il faut remonter si l'on veut former un tout des connaissances humaines et unir étroitement le monde physique au monde moral. Dieu, dont la volonté s'est manifestée, tantôt matériellement dans la création, tantôt spirituellement dans les lois de la conscience, tantôt plus expressément encore dans le bienfait de la révélation, Dieu est un centre pour les affections ainsi que pour les pensées humaines. Il est l'unique foyer auquel aboutissent tous les rayons. Si cette grande idée n'est pas un point de réunion pour toutes les autres, si elle ne sert pas à les subordonner toutes, elle reste isolée, en dehors du plan, et le système de l'instruction devient par cela seul incomplet. Ce n'est plus même un système, c'est un assemblage incohérent de pièces détachées sans accord entre elles et sans unité.

Si l'on passe de la considération générale de l'instruction à celle de l'être qu'on veut instruire, le principe religieux oblige à envisager la formation de l'âme avant toutes choses. C'est une âme immortelle qu'il s'agit d'élever, ce sont des facultés immatérielles qu'on doit développer dans leurs proportions harmonieuses. Cette entreprise de l'instituteur le porte à examiner d'abord la nature des divers attributs dont l'âme a été douée, puis à apprécier, sous le rapport de leur développement, l'influence générale de l'instruction et des objets particuliers de chaque étude.

Cet examen ne tarde pas à lui montrer que les facultés sont étroitement liées ensemble. Quand il prétendrait se borner à considérer l'intelligence, il trouverait bientôt que le sentiment en fait nécessairement partie, qu'il y entre comme mobile, comme objet de connaissance, même comme élément intime et inséparable, qui donne sa teinte à toute expression de la pensée. Cette vérité devient frappante dans l'application. Aussitôt que l'élève veut faire usage des dons acquis par l'instruction, l'absence ou la présence du sentiment se donne à connaître ; l'harmonie intérieure se révèle, ou le froid et la sécheresse se font sentir.

Néanmoins dans l'éducation intellectuelle on s'adresse presque uniquement au raisonnement. On ne saurait guère s'adresser qu'à cette faculté en communiquant les connaissances élémentaires, et dans les études supérieures qui mettraient naturellement en jeu d'autres facultés, la marche même de l'enseignement porte à suivre la voie logique, ce qui exprime encore le même mouvement. L'habitude d'une direction trop uniforme se fortifie, et l'esprit perd cette souplesse qui lui eût permis de s'exercer et de s'étendre dans plusieurs sens.

Les faits viennent à l'appui de ces réflexions générales. Qui n'a pas entendu déplorer la stérilité de l'imagination dans l'époque actuelle de notre civilisation? Qui n'a pas reconnu que l'inspiration manquait aux beaux-arts? Croit-on qu'une impulsion donnée dès le premier âge et constamment suivie soit sans influence? Croit-on qu'on puisse impunément faire contracter pendant l'enfance le pli qui se prend naturellement dans la vieillesse? L'observation exacte des opérations de l'esprit humain nous montre qu'une attention fortement tendue arrête le libre élan de l'imagination, et que les facultés créatrices ne se développent que dans l'état où la pensée, livrée au sentiment qui la domine, ne sait plus ce que c'est que l'effort.

En nous occupant des moyens d'instruction, nous avons reconnu l'importance des méthodes et donné quelques conseils pour aider à les juger. Mais ce qui répondait surtout à nos vues, c'était d'apprécier l'influence morale des mobiles qu'on est obligé de mettre en jeu dans l'âme de l'enfant. Si à l'aridité de certaines études se joint celle du mode d'enseignement, et qu'on mette le tout en activité au moyen d'un mobile égoïste, il est bien clair qu'il résultera de là une grande sécheresse dans l'âme. L'absence des sentiments rend presque nécessaire dans l'instruction d'exalter l'ardeur de l'amour-propre. Nous avons mis en doute que l'effet de ce genre d'excitation fût favorable au talent : dire qu'il est nui-

sible aux plus aimables dispositions, aux qualités qui donnent et répandent le bonheur dans toute la vie, n'est pas assurément une assertion téméraire.

Nous ne pouvons donc cesser de recommander, pour le bien de l'instruction, pour le développement des grands attributs, noble apanage de notre nature, qu'on s'attache davantage dans l'éducation à faire régner l'harmonie intérieurement. Et, comme les études régulières, bien dirigées, pourvoient d'elles-mêmes à la culture du raisonnement, l'instituteur doit surtout se garder de laisser dépérir d'autres facultés, faute d'exercice. Le sentiment religieux, source immense et féconde d'harmonie, la piété, *seule chose nécessaire*, répondrait encore sous plusieurs rapports aux nécessités diverses de l'éducation.

Faut-il donc alléguer tant de motifs pour engager les parents à donner une éducation religieuse ? L'amour paternel ne parle-t-il pas assez haut? Il le devrait, et pourtant je ne sais, il s'élève à cet égard bien des doutes, le temps présent paraît encore bien nébuleux. A la vérité, le sentiment religieux s'est réveillé très-actif dans un petit cercle ; mais une génération froide, égoïste pour ceux qu'elle dirige comme pour elle-même, cette génération, dis-je, domine encore. Mille causes, qu'il serait plus facile que nécessaire d'énumérer, l'ont faite ce qu'elle est, ont paralysé chez elle les cordes sensibles, et ont dirigé l'activité de grandes intelligences vers les seuls objets matériels. Mais une telle tendance doit-elle se perpétuer ? La race humaine restera-t-elle attachée à la glèbe terrestre ? La Providence ne l'entend pas ainsi. Cette génération n'est déjà plus sur le premier plan ; des esprits plus neufs et moins prévenus sont entrés en scène, et une recherche impartiale de la vérité les conduit sur une meilleure voie. Ils abjurent déjà diverses erreurs ; les lumières d'une haute raison suffisent à les détourner de doctrines désolantes. L'étude sincère de l'histoire, celle de la philosophie, l'observation exacte du cœur humain, leur font reconnaître

qu'une âme immatérielle dans le sein de l'homme s'est toujours élevée vers la cause immatérielle de l'univers. Mais, étrangers comme ils l'ont été dès l'enfance aux saintes émotions de la piété, ils ne peuvent donner ce qu'ils n'ont pas eux-mêmes. Où est en eux la foi vive, communicative, agissante ? Où est la vie du cœur? Où est la séve qui peut circuler dans la société entière, l'animer toute d'un même esprit, faire fleurir les arts, exciter l'inspiration, enflammer le génie? Où est l'âme de la civilisation? Tous ces effets d'une religion vivante, on ne les obtient pas en s'armant de quelques idées abstraites, ou en renonçant à quelques opinions erronées.

Il y a un progrès, il faut l'avouer. Une fois la jeunesse arrivée, l'éducation dirigée par des esprits supérieurs devient plus intéressante, plus animée, plus favorable à la vérité; mais l'instruction qui s'adresse à des cœurs déjà refroidis ne saurait amener des conséquences bien heureuses. Les idées les plus salutaires ne porteront leurs meilleurs fruits que si l'enfance est bien dirigée. Je le demande donc, l'éducation de cet âge important, que sera-t-elle? Que réserve-t-on pour l'avenir?

Dans bien des pays, les changements qu'on voit s'annoncer pour les études paraissent encore dirigés par l'esprit calculateur d'une génération déjà vieillie. Les intérêts matériels et la manière la plus profitable de les soigner semblent devoir être le but, et l'amour-propre le mobile. On se dispose à écarter graduellement cette étude de l'antiquité qui donnait au moins de la grandeur et de la dignité aux âmes, qui entretenait le noble goût de l'harmonie et de la beauté, et faisait jaillir comme par miracle l'esprit chrétien du sein de l'esprit du paganisme ; cette étude enfin qui faisait des grandes idées de liberté et de patrie un objet de culte, un motif de dévouement plutôt que la garantie d'un droit personnel, et portait chacun à se consacrer pour son pays plutôt qu'à évaluer sa propre part dans l'intérêt de son pays.

Quand on observe historiquement la marche de l'instruction publique, on voit que chaque souffle d'esprit nouveau qui vient se manifester au sein du monde littéraire est si lent à pénétrer dans l'enseignement, qu'avant qu'il en ait envahi la masse entière, il arrive souvent qu'il a cessé de régner au dehors. On reconnaît donc encore en bien et en mal, dans les colléges, les restes d'un esprit extrêmement ancien. Mais quel est celui qui fait effort à présent pour s'y introduire? C'est précisément l'esprit qui commence à disparaître des sommités intellectuelles de la civilisation; c'est la tendance à ne compter pour rien ce qui ne tombe pas sous les sens, ce qui ne se pèse ni ne se mesure et ne peut en conséquence subir la loi du calcul.

Prenons donc garde à ce que nous ferons. Si nous allions supprimer de l'éducation tout ce qui parle au sentiment, à l'imagination, enfin à l'âme, nous ouvririons les voies au matérialisme au moment où le matérialisme s'évanouit. On aurait longtemps à se repentir d'une telle faute.

Les doctrines matérialistes ne seront jamais, je le sais, professées dans les écoles. En substituant l'éducation scientifique à l'éducation littéraire, on ne ferait qu'enseigner à l'élève des faits qu'il lui sera toujours nécessaire de connaître, et qui n'ont rien par eux-mêmes d'irréligieux. Une telle instruction serait selon moi bien insuffisante pour le développement harmonieux de l'esprit humain; mais pourtant cet esprit est doué d'une souplesse si merveilleuse, et tous les faits se rattachent si aisément à l'idée de Dieu, que, si l'on cherchait sincèrement à inspirer des sentiments de piété, on pourrait espérer encore. Mais est-ce à quoi on se dispose véritablement? Est-ce là un dessein arrêté chez les promoteurs de la réforme dans les écoles? Il ne le semble pas. Tout imbus des opinions qui étaient nouvelles dans leur jeunesse, ils oublient la conviction éternelle du genre humain. Parce que la civilisation a cessé de marcher quand on a donné de la religion sans lumières, ils imaginent que le mieux à faire

est de donner des lumières sans religion. Singulièrement jaloux de la liberté des cultes, la moindre allusion aux croyances les plus universelles, au Créateur, à la Providence, leur fait ombrage. Ils craignent de choquer les adorateurs du néant.

Cependant, qu'ils le veuillent ou non, ces croyances sont universelles; mais, vagues et inactives comme elles restent, hors de l'influence vivifiante de la foi chrétienne, elles ne portent pas tous leurs fruits heureux. Loin de nier les progrès que le perfectionnement de la raison a fait faire à la race humaine, partout où la civilisation a vraiment avancé, on reconnaît un sens plus droit, le goût plus général de l'ordre, des intentions bonnes, souvent généreuses. Les qualités naturelles s'épanouissent sous un ciel plus doux. Cependant l'absence de motifs religieux n'est que trop évidente ; on sent qu'il n'y a pas de culte dans les âmes, que les rapports avec le ciel sont interrompus. Ce qu'on peut appeler la religion des sentiments humains s'efface avec l'autre ; cette belle extension de la piété filiale, le respect pour la vieillesse, est affaibli. On veut être en règle avec ses semblables, mais le ciment de la société semble dissous. Beaucoup de devoirs sont accomplis, quelques vertus sont pratiquées, mais ni le devoir ni la vertu n'ont un caractère de sainteté. La vie terrestre s'ordonne plus ou moins bien, mais il n'y a nul pressentiment de vie éternelle; l'élément céleste s'évanouit. On se sait gré de ce qu'on fait de bien, on s'en glorifie; et pourtant la beauté morale consisterait à le trouver simple, à ne pas même s'en apercevoir. Quand on perd l'idée d'une religion supérieure d'où descend tout ce qui honore l'humanité, l'idée de la perfection même s'affaiblit tellement, que notre propre conduite suffit à nous contenter. Notre imagination n'a rien à nous offrir au-dessus de nous. Mais chacun, tout en s'admirant beaucoup lui-même, n'admire pas à un degré égal ceux qui lui ressemblent, sentant peut-être confusément que leurs qualités ne sont pas très-solides ou très-élevées.

En effet, si tout vient du raisonnement ou d'une première impulsion heureuse, il n'y a pas lieu à estimer profondément. Ce ne sont ni de bonnes opinions, ni des mouvements louables peut-être, mais involontaires qui inspirent à l'homme du respect pour l'homme. Les jugements, les goûts, les désirs changent ; c'est au caractère seul qu'on peut se fier. Mais à quoi ce caractère se reconnaît-il? Quand a-t-on pour un autre une considération véritable? C'est quand on croit qu'il est dans son âme un sanctuaire inviolable, où certaines vérités, certains sentiments auxquels il a voué un culte sont en sûreté ; c'est quand on connaît que des principes à la fois passés dans son sang et avoués par sa volonté font tellement partie de son être, qu'il ne les remettra plus en discussion. Et que ne discute-t-on pas maintenant? Quel sujet est assez délicat pour ne pas être traité familièrement? On dit, on lit, on entend toutes choses. Il n'y a plus de mystères dans le cœur. Où sont les lèvres frémissantes, où sont les fronts couverts de rougeur à l'idée qu'on va profaner un objet sacré? C'est pourtant cette noble sensibilité qui rend l'homme lui-même un objet sacré. C'est quand il défend les approches *du lieu très-saint*, qu'il prend une majesté imposante, qu'on croit voir en lui la vertu vivante, la conscience en activité. Le respect religieux qu'il n'éprouve pas, il ne saurait l'inspirer aux autres. Gœthe l'a dit : *Celui qui aura commencé la vie sans connaître le sentiment d'une profonde vénération la finira sans en avoir été l'objet lui-même.*

Vous, chez qui les susceptibilités des sentiments vertueux ne s'éteindraient qu'en vous privant de vos plus grands charmes, vous, mères tendres, mères religieuses, je finirai par m'adresser à vous. C'est à vous que les affections de vos enfants sont confiées. Cultivez-les en leur donnant ce caractère de sainteté dont nous déplorons l'absence. Ne souffrez pas que l'éducation intellectuelle soit desséchante. Ne laissez pas faire de vos fils des métiers à raisonnement, des machines où l'on jette des faits et d'où il ressort des conclusions. A vous

n'appartient pas de leur distribuer les trésors de la science, mais à vous appartient de leur montrer qu'il en est de plus précieux. Préservez-les de cette arrogante légèreté dont un savoir mal mûri leur ferait aisément contracter le défaut dans la jeunesse. Désirez leurs succès, mais aimez surtout, aimez leur âme immortelle; développez en eux les traits les plus beaux, les plus touchants de l'humanité, et de cette humanité régénérée qui anticipe sur son éternelle destination. Faites-les vivre en Dieu avec vous, et dès lors de nouvelles clartés illumineront leur intelligence, et peut-être recevront-ils quelque communication de cette puissance divine qui, en agissant directement sur le cœur, répand ici-bas les vertus au moyen de la sympathie.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES CHAPITRES

DU TOME PREMIER.

LIVRE TROISIÈME.

PÉRIODE DE TROIS A CINQ ANS.

ETUDE DE LA DERNIÈRE PARTIE DE L'ENFANCE.

LIVRE QUATRIÈME.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR L'ÉDUCATION INTELLECTUELLE.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES

DU PREMIER VOLUME.

CORBEIL. — TYPOGRAPHIE DE CRÉTÉ.

